



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

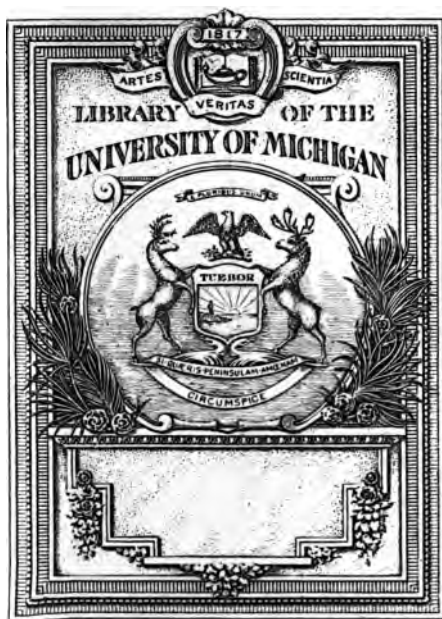
À propos du service Google Recherche de Livres

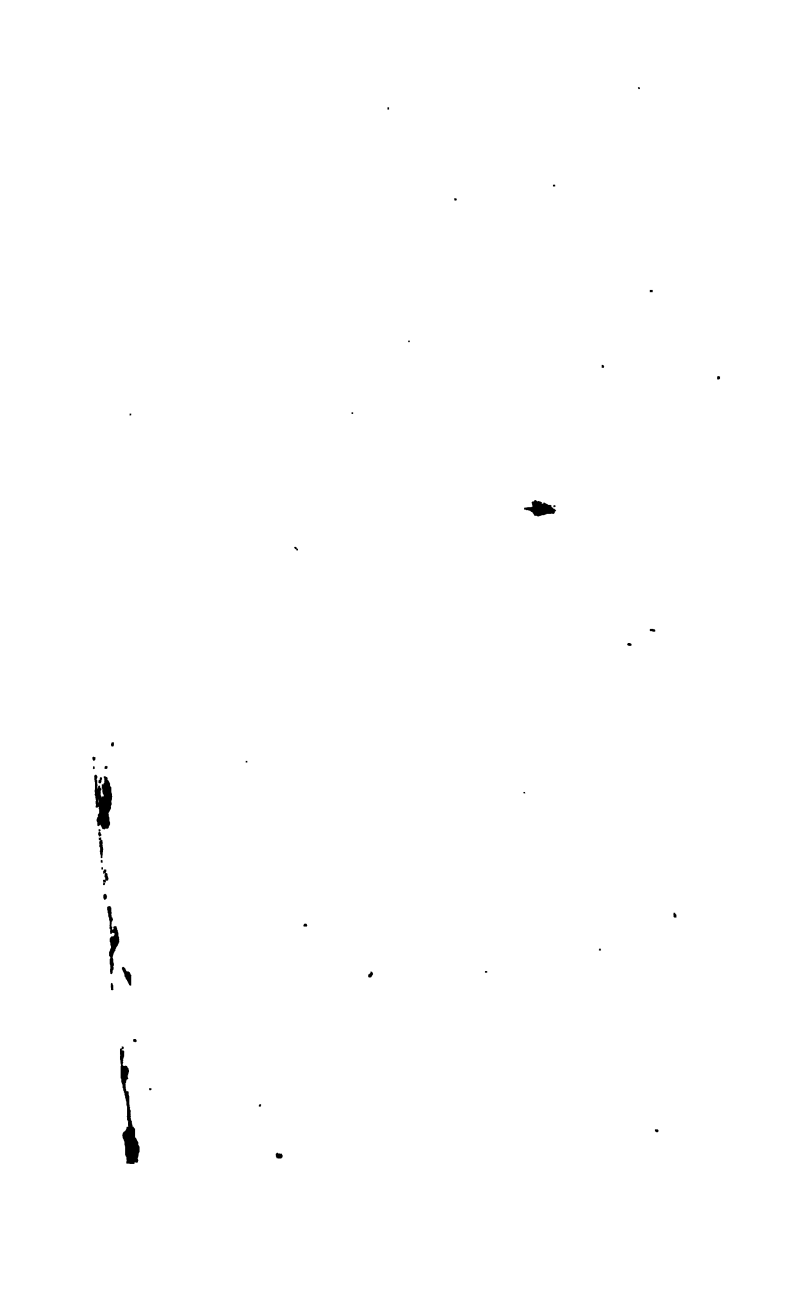
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

A

463936

DUPL







^{Guzman y Malco}
HISTOIRE
D E
G U Z M A N
D'ALFARACHE,

NOUVELLEMENT TRADUITE,
& purgée des moralitez superflües.

Par Monsieur L E S A G E.

TOME SECOND.



A A M S T E R D A M,
aux dépens DE LA COMPAGNIE, 1740.

868

A379

tl62

1740

v.2



T A B L E
D E S
C H A P I T R E S
C O N T E N U S
A U T O M E S E C O N D .

S U I T E
D U

L I V R E I I I .

C H A P I T R E V I I I . *Guzman continuë de faire des tours de mains chez le Cardinal, qui lui donne enfin son congé.* p. I

C H A P I T R E I X . *Il entre au service de l'Ambassadeur d'Espagne. Caracère*
a 2

T A B L E

	<i>Ètère de ce Ministre. Nouvelles espiègleries de Guzman.</i>	10
CHAPITRE X.	<i>De la pièce que fit Guzman à un Capitaine & à un Avocat, qui vinrent un jour dîner chez l'Ambassadeur, sans y avoir été invitez.</i>	21
CHAPITRE XI.	<i>L'Ambassadeur de- vient amoureux d'une Dame Ro- maine : Guzman entreprend de servir son amour : Succès de cet- te galante entreprise.</i>	26
CHAPITRE XII.	<i>De l'aventure du cochon, & quelle en fut la suite.</i>	35

LIVRE IV.

C	<i>HAPITRE PREMIER. Guzman prend la résolution de sortir de Rome, & de parcourir toute l'Italie, pour y voir ce qu'il y a de plus curieux.</i>	46
CHAPITRE II.	<i>Les Amours de Dori- do & de Clorinia, ou Histoire des mains coupées.</i>	60
CHAPITRE III.	<i>Guzman quitte en- fin le séjour de Rome. Il arri-</i>	ve

DES CHAPITRES.

*ve à Sienne , & va descendre
chez son ami Pompée , qui lui
apprend de mauvaises nouvelles.*

81

CHAPITRE IV. *Guzman à quelques
milles de Sienne , rencontre Sayavédra , le prend à son service ,
& l'emmène avec lui à Floren-
ce.*

92

CHAPITRE V. *Guzman paroît à la
Cour du Grand Duc. Une Da-
me devient amoureuse de lui.*

97

CHAPITRE VI. *Suite & dénouemens
de cette belle intrigue.*

118

CHAPITRE VII. *Guzman prend le
chemin de Boulogne , dans l'es-
pérance de rencontrer dans cette
Ville Alexandre Bentivoglio son
voleur , & de le suivre en Jus-
tice.*

141

CHAPITRE VIII. *Guzman se voyant
hors de prison , se dispose à par-
tir pour Milan ; mais une oc-
casion de gagner de l'argent lui
fait différer son départ.*

155

CHAPITRE IX. *Sayavédra , pour de-
sennuyer Guzman sur la route ,
lui raconte l'Histoire de sa vie.*

171

T A B L E

L I V R E V.

- C**HAPITRE PREMIER. *De l'entreprise hardie que formèrent Guzman & Sayavédra dans la Ville de Milan.* 186
- C**HAPITRE II. *Quel fut le succès de cette fourberie.* 205
- C**HAPITRE III. *De la part que Guzman fit de ce vol à ses Associez, & de la route qu'il prit en sortant de Milan.* 217
- C**HAPITRE IV. *De son arrivée à Gènes, & de la gracieuse réception que lui firent ses parens, lorsqu'ils apprirent qui il étoit.* 221
- C**HAPITRE V. *Guzman donne un grand repas à ses parens, & leur fait payer leur écot.* 238
- C**HAPITRE VI. *Guzman après avoir volé ses parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, & a le malheur de perdre Sayavédra.* 255

DES CHAPITRES.

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER. *Guzman s'avance vers Sarragoſſe. Il fait connoiſſance avec une jeune Veuve. Il en devient amoureux. Progrès & fin de cette nouvelle paſſion.* 262

CHAPITRE II. *Guzman part pour Madrid , où il s'engage dans une nouvelle galanterie , dont la fin ne fut pas ſi agréable pour lui que le commencement.* 296

CHAPITRE III. *Guzman recherche la fille du Banquier , & l'épouſe. Suites de ce Mariage.* 319

CHAPITRE IV. *Guzman après la mort de ſa femme , veut embraffer l'état Eccléſiaſtique. Il va pour cet effet étudier à Alcala de Henarès. Fruits de ſes Etudes.* 331

CHAPITRE V. *Guzman ſe remarie à Alcala , & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec ſa nouvelle Epouſe.* 349

CHAPITRE VI. *Guzman & ſa femme* me

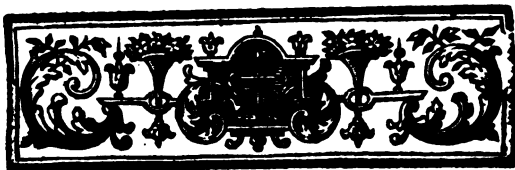
TABLE DES CHAPITRES.

me ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Seville. Guzman retrouve-là sa mere. Suites de cette rencontre. 367

CHAPITRE VII. *Guzman, après la fuite de sa femme, demeure quelque tems avec sa mere. Par quelle ruse il devient ensuite Intendant d'une femme de qualité.* 375

Fin de la Table des Chapitres du second Tome.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE GUZMAN

D'ALFARACHE,

SUITE DU LIVRE III.

CHAPITRE VIII.

*Guzman continuë de faire des tours de mains
chez le Cardinal, qui lui donne enfin son
congé.*



N peut dire que ce Cardinal étoit le meilleur de tous les Maîtres passez, presens & à venir. Que ne fit-il point pour me rendre homme de bien ? Comme les menaces & les châtimens auroient pû m'épou-

Tome II.

A

venter

ventre & m'obliger à prendre la fuite, il ne voulut pas les mettre en usage pour me corriger, outre que la douceur de son caractère ne lui permettoit pas de les employer. C'étoit par des remontrances sans aigreur & par des bienfaits même qu'il tâchoit de m'inspirer un peu de goût pour la vertu. Si je faisois une action louable, ce qui m'arrivoit très-rarement, il ne manquoit jamais de m'en bien récompenser. Quand il étoit à table & qu'il s'imaginait que j'avois envie de quelque morceau friand, il étoit assez bon pour vouloir m'en faire part; mais il accompagnoit ordinairement de quelque petite raillerie cette marque de bonté. Un jour entr'autres, en me donnant lui-même un morceau de tourte : Guzman, me dit-il, reçois ceci de ma main comme un tribut que je te paye pour entretenir entre nous la paix. L'exemple du Dominé Nicolao me fait-trembler pour mes confitures.

C'est de cette manière qu'il se familiarisoit avec ses domestiques, qui charmez d'avoir un pareil Seigneur à servir, se feroient tous volontiers sacrifier pour lui : Si les Maîtres qui traitent rudement leurs valets en sont rarement aimez, en récompense les valets chérissent toujours les Maîtres qui les aiment. Peu de tems après l'a-

van-

vanture des barils , on envoya de Gènes à S. E. une grande caisse de confitures bien dorées & artistement arrangées dans leurs boîtes. Monseigneur prit d'autant plus de plaisir à les voir , qu'elles lui venoient d'une parente qui lui étoit très-chère , & qui avoit coutumé de lui faire chaque année un semblable present. Les confitures étoient donc parfaitement belles , mais ayant été mises dans des boîtes peu séches , elles avoient pris en chemin un peu d'humidité ; de sorte qu'elles avoient besoin d'être exposées au Soleil.

Le Cardinal parut en peine de sçavoir dans quel endroit on pourroit les placer , pour qu'elles fussent à couvert de mes mains. Chaque domestique dit là-dessus sa pensée , il n'y en eut pas un assez hardi pour vouloir s'en charger & en répondre. Hé bien , dit son Eminence en me voyant arriver ; car j'étois hors du Palais pendant cette consultation : voici Guzman qui va nous tirer d'embarras. Mon ami , continuait-il , nous ne sçavons dans quel lieu nous devons mettre ces confitures à sécher , je crains terriblement les rats. Monseigneur , lui répondis-je , il est fort aisé d'empêcher que les rats n'y touchent ; vous n'avez pour cela qu'à les abandonner à mes camarades & à moi. Il est vrai , reprit le Prélat en souriant ,

riant , que c'est un moyen sûr de les préserver des rats ; mais j'en voudrois trouver un autre , & je suis d'avis de te les donner en garde à toi-même. Je te charge du soin de les exposer au Soleil tous les jours ; & tu m'en rendras compte. Tu vois dans quel état elles sont. Il faut que tu veille sans cesse à leur conservation , & que tu me les remette telles que je te les confie , sous peine de perdre mes bonnes grâces.

Ah ! Monseigneur , m'écriai-je à ces paroles , vous ne songez pas à quelle épreuve vous voulez réduire le fragile Guzman ; je vous répondrai bien des rats & de mes camarades les plus fins ; mais je ne puis en conscience vous répondre de moi. Hélas ! Je suis un malheureux fils d'Eve , & si je me vois dans un Paradis de confitures , quelque maudit serpent de conserve de Gênes pourra me tenter. Encore passe si votre Eminence me disoit : Guzman , je veux bien que tu manges de mes confitures , pourvu qu'il ne paroisse nullement qu'on y ait touché. A cette condition je les prendrois sous ma garde , & nous serions satisfaits l'un & l'autre. J'y consens , répondit le Cardinal , si tu es assez adroit pour cela , je te le pardonne ; mais je t'assure que tu seras châtié , si l'on s'en aperçoit.

J'acceptai donc la commission à ce prix-là.

là. J'ouvris & j'étais les boîtes l'une après l'autre dans la galerie qui étoit exposée au Soleil, & la beauté de ces confitures fit toute l'impression qu'elle devoit faire sur un friand comme moi. Quelque envie pourtant que j'eusse d'en goûter, j'attendis qu'elles fussent un peu plus séches. Ce qui étant arrivé quelques jours après, je ne pensai plus qu'au moyen de pouvoir impunément escamoter une partie des plus beaux fruits, & voici comment s'y prit M. l'Entrepreneur : Je recouvris d'abord les boîtes que je renversai doucement ; puis ayant tiré avec la pointe d'un couteau les petits clous qui tenoient les fonds, j'ôtai des confitures de quatre boîtes seulement. Ensuite je remplis de papier fort proprement les creux que j'avois faits & remis les boîtes dans leur premier état. Un soir tandis que le Prélat faisoit collation, car c'étoit un jour de jeûne, je lui dis que je croyois les confitures assez séches pour être enfermées. Il ne faut pas demander, me repartit-il avec un souris, si tu en as mangé une bonne partie. Du moins, Monseigneur, lui repartis-je, il n'y paroît pas. C'est ce que nous allons voir, repliqua-t'il. Que l'on m'en apporté tout à l'heure quelques boîtes. Je menai aussitôt trois de mes camarades dans ma chambre où elles étoient,

je leur en donnai à chacun une à porter & je me chargeai de la quatrième. Ces quatre boîtes étoient justement celles qui m'avoient passé par les mains. Je les présentai à son Eminence, en lui demandant s'il lui sembloit que je les eusse bien conservées. Il les examina fort attentivement & n'y remarquant rien qui me trahît : Je serai content de tes soins & de ta vigilance, me dit-il, si toutes les autres ont été respectées comme celles-ci. Je suis curieux de sçavoir cela. On satisfit sa curiosité, il considéra les boîtes auxquelles je n'avois pas touché, & après un long examen, il avoua que si je lui avois volé des confitures, il n'y paroïssoit point du tout. Là-dessus je courus à ma chambre, je mis dans un plat les fruits confits que j'avois dérobé & revins les montrer au Prélat, en l'assurant que je n'avois pas goûté de ses confitures, quelque envie que j'eusse eu d'en manger, ce qu'il étoit aisé de vérifier. Nouvelle surprise de la part du Cardinal & de tous ses domestiques, qui ne me regardant plus que comme un faiseur de tours de passe-passe, furent encore plus qu'auparavant en garde contre moi.

On nous faisoit étudier quatre heures par jour : on nous enseignoit la Langue Latine & même la Grecque, & nous employions

ployions le reste du tems que nous avions à nous à lire des Livres d'amusement , & à prendre des leçons de Musique & de Danse ; mais mon divertissement favori étoit le jeu. Quand il nous arrivoit de sortir , ce n'étoit que pour courir chez un Marchand de bignets que nous volions comme à l'envie , ou chez un Pâtissier qui avoit l'imprudence de nous faire crédit. Nous donnions aussi quelquefois aux Dames du voisinage de petits concerts accompagnés de rafraîchissemens ; mais nous servions un Maître dont le caractère nous obligeoit à bien prendre notre tems pour faire ces galanteries. S'il en eut eu le moindre vent , il auroit pû faire maison nette.

Je passois ainsi ma jeunesse chez le Cardinal où l'on peut dire que je jouïssois d'un fort très-agréable. Cependant bien loin d'en être satisfait , je m'imaginois être dans un dur esclavage. J'étois même assez misérable pour regretter vingt fois le jour la vie libre que j'avois menée parmi les Gueux. J'avois encore un autre sujet de m'ennuyer d'être Page ; je me voyois venir de la barbe au menton , & je mourois d'envie de porter l'épée. Il est tems , disois-je , que je songe à faire fortune ; mais au lieu de penser que je ne pouvois être dans une meilleure maison pour cela , & de tenir une conduite

convenable à ce dessein, je m'attachai au jeu si fortement que j'en négligeai mes devoirs. Ne trouvant point au logis d'assez gros joüeurs à mon gré, j'en allois chercher en ville, & je ne revenois point de toute la journée. Enfin je poussai la fureur du jeu si loin, que Monseigneur ne me voyant presque plus, voulut absolument sçavoir pourquoi j'étois toujours dehors, & l'on fut obligé de le lui apprendre. Il en eut un vrai déplaisir; il n'épargna rien pour me défaire d'une si mauvaise habitude; remontrances, promesses, prières même, il mit tout en œuvre pour cet effet; mais il ne fit que prendre des peines inutiles.

Un jour qu'il s'entretenoit de moi avec ses principaux Officiers, il leur dit: Puisque tous les moyens dont je me suis servi jusqu'ici pour le faire rentrer dans son devoir n'ont pas réussi, j'en veux essayer un nouveau qui me vient dans l'esprit: Il faut à la première faute qu'il fera, que je le chasse de chez moi, pour voir s'il sera plus sensible à ce châtiment qu'il ne l'a été à tous les discours que je lui ai tenus. Je ne prétends point pour cela, continua-t'il, l'abandonner à sa misère. On lui donnera tous les jours sa portion ordinaire, & l'on aura soin de lui dire que je serai toujours prêt à le reprendre à mon service, quand il aura
changé

changé de vie. O Prélat dont la vertu singulière est digne d'être éternellement louée !

Je ne tardai guère à fournir à S. E. l'occasion d'éprouver le moyen nouveau qu'elle avoit imaginé pour me corriger. Deux ou trois jours après , je me piquai si fort au jeu , que je perdis le reste de mes nipes & jusqu'à mon manteau de livrée ; de sorte que je n'avois plus sur le corps que mon hant de chausses de Page avec un pourpoint qu'on avoit refusé de me jouer. Je me retirai au Palais dans cet état & je m'enfermai dans ma chambre. Monseigneur voyant une conduite si déréglée , exécuta sa résolution. Il ordonna au Majordome de me faire faire un habit neuf & de me mettre ensuite à la porte. Le Majordome obéit & me dit en me donnant mon congé , que S. E. m'aimoit toujours malgré mes défauts : qu'elle avoit commandé qu'on me nourrit au Palais comme à l'ordinaire , & qu'enfin elle me recevrait encore parmi ses domestiques , quand elle seroit persuadée que je me repentois véritablement de ma vie passée. Au lieu de me louer des bontez de ce Saint Cardinal , je fus assez glorieux ou pour mieux dire assez sot pour les mépriser , & je sortis de chez lui en grondant comme si j'eusse eu un grand sujet de me plaindre , & en protestant que je n'y remettrais ja-

mais le pied. Il sembloit, en vérité, qu'il eut tort d'en user ainsi avec moi, & je croyois me venger de lui en me perdant.

CHAPITRE IX.

*Il entre au service de l'Ambassadeur d'Espagne. * Caractère de ce Ministre. Nouvelles espiègeries de Guzman.*

MOn impertinente fierté m'empêcha long-tems de sentir la sottise que j'avois faite. Je pris plaisir d'abord à battre le pavé de Rome & à manger chez les personnes de ma connoissance ; mais on se lassait bien-tôt de me recevoir gracieusement, on me fit maigre chère & enfin si mauvais visage, que je n'osai plus aller dîner dans aucun endroit. Ce qui justifie bien le Proverbe Espagnol qui dit : *Ne sois tout au plus qu'une semaine chez ton Oncle ou ton Cousin, qu'un mois chez ton frere, qu'un an chez ton ami ; demeure si tu veux toute ta vie dans la maison de ton pere.*

Quoi-

* L'Original dit de l'Ambassadeur de France ; mais j'ai suivi M. Bremont. J'ai cru comme lui qu'il valoit mieux mettre Guzman chez l'Ambassadeur de son País.

Quoique je m'aperçusse que c'étoit un vilain métier que celui d'aller piquer les tables, je commençai à me repentir de m'être moi-même interdit celle des Pages du Cardinal; mais la faute alors étoit irréparable, puisque dans ce tems-là S. E. tomba malade & mourut. Elle laissa par un bon Testament à tous ses domestiques de quoi vivre honnêtement le reste de leurs jours; ce qui me mit au desespoir ne pouvant me consoler de m'être privé par ma déplorable conduite de la part que j'aurois eue à sa succession. Je ne me voyois plus qu'une ressource, qui étoit d'offrir mes services à l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Seigneur avoit été un des meilleurs amis de feu mon Maître, & me connoissoit fort. Il m'avoit même témoigné de la bonne volonté dans plus d'une rencontre. Si-bien que je ne lui eus pas plutôt dit que je souhaitois de m'attacher à son service, qu'il me reçut chez lui fort volontiers. Il avoit souvent pris plaisir à mes reparties, & aux contes qu'il m'avoit entendu faire en présence du Cardinal; il me regarda comme un garçon à deux mains, je veux dire comme un homme propre à devenir son Bouffon & son Mercure. Il me destina dans son ame à ce dernier emploi; ainsi que tu le verras dans la suite. Il faut que je t'apprenne le caractère de ce Ministre.

On l'avoit choisi pour l'Ambassade de Rome dans une conjoncture délicate , & dans laquelle on avoit besoin d'un esprit insinuant & plein d'adresse. Aussi répondoit-il parfaitement bien à la confiance que le Roi son Maître avoit en lui. Mais il avoit un foible assez ordinaire aux grands hommes , il aimoit un peu trop les femmes. Sans cela il se feroit fait estimer dans Rome plus qu'aucun autre Ambassadeur. M'ayant donc jugé digne de conduire ses intrigues amoureuses , il commença par me déclarer ses honnêtes intentions. Ensuite , pour voir comment je m'y prendrois , il me fit faire quelques messages galans , dont j'eus le bonheur de m'acquitter d'une manière dont il fut très-satisfait. Cet essai fut suivi de deux ou trois négociations de la même nature , mais plus difficiles , & le succès n'en fut pas moins heureux. Il n'en fallut pas davantage pour gagner sa bienveillance. Il conçut pour moi tant d'amitié que je devins son Page favori ! Dès ce moment on ne jura plus dans l'Hôtel de son Excellence que par le Seigneur Guzman. Je me mis à tailler & à rogner à ma fantaisie , & tout ce que je fis fut trouvé fort bien fait. Ma faveur naissante ne manqua pas d'exciter la jalousie des autres domestiques , & principalement des plus anciens , dont les uns m'apelloient

m'appelloient le Bouffon du Maître, & les autres son Agent d'amour. Néanmoins, comme les bonnes grâces de l'Ambassadeur ne me rendoient pas plus insolent, & que bien loin de les desservir auprès de son Excellence, je ne cherchois qu'à leur faire plaisir, ils ne me donnoient aucune marque d'inimitié. Nous vivions tous ensemble en assez bonne intelligence.

Je ne démentis point chez l'Ambassadeur la réputation que je m'étois acquise dans le Palais du Cardinal par mes espiégeries ; & ne pouvant être dans un endroit où il s'offrit plus d'occasions de faire des pièces que chez mon nouveau Maître, je ne m'y épargnai point. Il venoit-là des Parasites à l'heure du dîner. Nous savions bien mes camarades & moi les distinguer des honnêtes gens que son Excellence étoit ravie de voir à sa table. Nous étions fort attentifs à servir ceux-ci, mais pour les écornifleurs, dont la plupart étoient des Avanturiers, nous leur en donnions de toutes les façons. Et cela divertissoit infiniment l'Ambassadeur. Nous laissions l'un demander inutilement à boire pendant tout un repas. Il avoit beau nous faire des signes, nous feignions de ne les pas entendre. Nous versions à l'autre de petits coups, encore étoit-ce dans des verres faits de façon, que la moitié

tié de la liqueur qu'il y avoit dedans y restoit. Ce qui ne faisoit qu'irriter sa soif ; nous faisons boire chaud à un autre , ou bien nous ne lui présentions que de l'eau rougie. S'il arrivoit qu'on servît à quelqu'un de ces Messieurs un bon morceau , nous lui changions si promptement d'assiette , que nous ne lui donnions pas le tems de le manger. En un mot , nous tâchions de les écarter de la table de son Excellence , & nous étions quelquefois assez heureux pour en venir à bout.

Parmi ces Avanturiers que le fumet de notre cuisine attiroit au logis , il en venoit un que les bords de la Tamise avoient vû naître , & qui surpassoit tous les autres en effronterie. Il se disoit parent de l'Ambassadeur , quoiqu'il n'eût point du tout les manières d'un homme de qualité. Il s'étoit produit lui-même par sa hardiesse , & malgré l'accueil glacé que son Excellence lui faisoit , il ne laissoit pas de venir assidûment manger chez elle. Le fatigant mortel ! Il n'y avoit que pour lui à parler , & tous les jours il ne faisoit que vanter sa nation. Tantôt il loüoit la politesse des Anglois , leur bonne foi dans leur commerce , & leur desinterressement dans les services qu'ils rendoient aux Etrangers. Tantôt il s'étendoit sur leur sobriété & sur leur délicatesse

cateſſe en fait de Religion. Une autre fois il les apelloit les premiers Peuples de la terre pour avoir de la conſtance, & pour être fidèle, particulièrement à leurs Rois. Les Dames Angloiſes n'étoient pas oubliées dans ſes éloges. Il diſoit que toutes les femmes pouvoient paſſer pour des Lucrèces, & toutes les filles pour des Veſtales. Je ne finirois point, ſi je voulois répéter toutes les louanges qu'il prodiguoit aux perſonnes de ſon païs. Enfin, il fatiguoit toute la compagnie de ſes ſots diſcours, & principalement mon Maître, qui n'y pouvant plus tenir, me dit un ſoir en langue Caſtilane que l'Anglois n'entendoit pas : *Ab, que ce fou m'ennuye !*

Ces paroles de l'Ambaſſadeur ne frapèrent pas en vain les oreilles d'un Page qui n'étoit ni ſot ni ſourd. Je me tins pour dit qu'il falloir abſolument nous débarrasser d'un ſi ſaſtidieux perſonnage. Pour cet effet, je m'attachai à le ſervir à table. Dès qu'il demandoit à boire, ce qui lui arrivoit preſque à chaque moment, je lui verſois dans un grand verre & juſqu'aux bords d'un vin qui avoit de la force, & qui ne tarda guère à l'étourdir. Si-tôt que je m'en aperçûs à ſes diſcours, je liai avec un cordon de ſoye une de ſes jambes à la chaiſe ſur laquelle il étoit aſſis, ſans qu'aucun des

Convives

Convives prît garde à mon action. A la fin du souper, l'Ambassadeur se leva, & toute la Compagnie suivit son exemple ; mais quand mon Anglois voulut faire la même chose, il tomba si rudement avec sa chaise, qu'il se cassa le nez & les machoires. Je défis subtilement le cordon en faisant semblant de l'aider à se relever. Néanmoins, malgré tout le vin qu'il avoit bû, il remarqua que tout le monde rioit à ses dépens, & se doutant bien de la cause de sa chute, il sortit fort en colère & ne revint plus au logis. Ce qui fit un extrême plaisir à son Excellence.

Nous étant ainsi défaits de cet écornifleur, nous entreprîmes mes camarades & moi de chasser aussi tous les autres ; mais nous en trouvâmes quelques-uns qui nous donnèrent bien de la peine. Entr'autres un certain Spadassin Espagnol, qui se disoit Gentilhomme de Cordouë. Il vint un jour saluer son Excellence, dans le tems qu'elle alloit se mettre à table pour dîner, en lui disant qu'il étoit dans le besoin, & que la nécessité l'obligeoit à lui découvrir sa situation. Mon Maître comprenant fort bien ce que cela signifioit, tira de sa poche une bourse où il y avoit quelques pistoles, & qu'il lui donna sans l'ouvrir. Après quoi, il lui fit une inclination de tête, & lui tourna
le





le dos ; mais le Cordouan , bien loin de se retirer , le suivit pas à pas en lui parlant des occasions périlleuses où il s'étoit trouvé , & fut assez effronté pour se mettre à table auprès de lui. Ne vous offensez pas de la liberté que je prends , dit-il à son Excellence , quand je ne serois pas un bon Gentilhomme , il suffit d'être Soldat pour mériter l'honneur de manger avec des Princes. D'ailleurs , ajouta-t'il , la table d'un Seigneur de votre caractère doit être ouverte aux Officiers dont les services n'ont point encore été récompensez.

En achevant ces paroles , il se jetta sur un plat avec avidité ; il mangea comme un affamé qu'il étoit. Ensuite me regardant , car c'étoit moi qui devoit le servir , il me fit signe cinq ou six fois de lui donner à boire. Malheureusement pour mon Gentilhomme , au lieu d'obéir à ses signes , je feignis de ne m'en apercevoir nullement. Et pendant ce tems-là , il ne bâvoit point. S'il crut d'abord que je n'en ufois de la sorte avec lui que par négligence ou par bêtise , il ne fut pas long-tems dans cette erreur ; & voyant bien qu'il y avoit de la malice dans mon fait : Page , me dit-il à haute voix , vous a-t'on ordonné de me laisser mourir de soif ? Là-dessus mon Maître, qui n'avoit pas *peu d'envie de rire de la scène*
que

que je lui donnois , me fit signe de la tête de servir cet Avanturier ; ce que je fis , Dieu sçait de quelle façon. Je lui presentai un verre des plus petits , & je fus même assez cruel pour ne le remplir pas tout-à-fait.

Dans le tems que je venois de lui donner à boire , & que je reportois la soucoupe sur le buffet , il entra dans la Salle deux autres Parasites que je connoissois pour les avoir vûs à la table de l'Ambassadeur : Dès qu'ils remarquèrent que les places étoient prises , ils s'attachèrent à considérer les Convives , & particulièrement notre prétendu Noble de Cordouë , & il me parut à l'air dont ils le regardèrent , qu'ils avoient du mépris pour lui. Entraîné par un mouvement de curiosité , je m'approchai de ces nouveaux personnages , & je leur demandai si ce Gentilhomme qu'ils sembloient examiner avec attention étoit de leur connoissance. Bon , me répondit l'un des deux , vous nous faites rire avec votre Gentilhomme ; aprenez que ce Galant qui occupe à cette table la place d'un honnête homme , & que vous croyez d'un sang noble , est fils d'un pere qui m'a souvent fait des bottines , & qui tient boutique auprès de l'Eglise Cathédrale de Cordouë. Si je le rencontre en mon chemin , dit l'autre à son tour , je pourrai bien lui dire deux mots. En
parlant

parlant de cette manière , ces fanfarons retroussèrent fièrement leurs moustaches , relevèrent des plumes de coq qu'ils avoient sur leurs chapeaux , & gagnèrent la Cour où ils s'arrêtèrent pour se consulter sur le parti qu'ils prendroient. Je les y laissai quelque-tems ; puis courant les rejoindre : Messieurs , leur dis-je , ce Gentilhomme que vous méprisez tant , assure que vous êtes des gens de rien. Il vous trouve , dit-il , bien hardis d'oser vous presenter ici , si vous voulez attendre qu'il ait dîné , il viendra vous en dire davantage. Il n'a qu'à venir , s'écrièrent-ils tous deux ensemble , nous lui apprendrons qui nous sommes. Les ayant animés l'un & l'autre contre l'Officier de Cordouë , je revins à celui-ci : Monsieur , lui dis-je à l'oreille , mais d'un ton si bas que tout le monde m'entendit : Il y a dans la cour deux Gentilshommes qui seroient bien-aises de vous entretenir un moment. Qu'ils prennent patience , me répondit-il , je ne quitterai point son Excellence , pendant qu'elle sera à table. Ils soutiennent , repris-je , que vous vous donnez faussement pour un Cavalier de noble race , & que vous n'êtes que le fils d'un Cordonnier. Vive Dieu , s'écria-t'il d'un air furieux : Se peut-il qu'il y ait sur la terre des gens assez las de vivre , pour oser tenir
de

de semblables discours d'un homme tel que moi ? Où sont ces faquins , poursuivit-il en se levant ? Où sont-ils ? Je veux pour le moins leur couper les oreilles. Vous n'avez , lui dis-je , qu'à me suivre , je vais vous mettre aux mains avec eux. A ces mots , je le pris par le bras & l'emmenai hors de la Salle , quoiqu'il n'eût aucune envie d'en sortir.

Aussi-tôt l'Ambassadeur & sa Compagnie coururent aux fenêtres qui ouvroient sur la cour , pour voir de quelle façon se termineroit la querelle que je venois de faire naître entre ces trois faux braves. Messieurs , dis-je aux deux qui se promenoient dans la cour , voici ce Gentilhomme dont le pere , si l'on veut vous en croire , est un Cordonnier Cordoüan. Qu'il rende graces , s'écrièrent-ils au respect que nous devons à cet Hôtel , que nous regardons comme la Maison du Roi d'Espagne. Voyant que l'Officier de Cordouë étoit si effrayé qu'il n'avoit pas même la force de leur répondre , je portai pour lui la parole : Messieurs , leur dis-je , il va sortir tout-à-l'heure , si vous le souhaitez , & vous vuiderez votre différend dans la rue. Non , non , me repartirent-ils en se retirant avec un peu de précipitation , nous nous rencontrerons ailleurs. Leur retraite réveilla
le

le courage de mon Gentilhomme , qui les traita de poltrons. Il sortit un moment après eux , mais il prit un chemin oposé au leur.

Une si ridicule aventure divertit infiniment l'Ambassadeur & ses Convives , qui se remirent à table en disant mille choses plaisantes aux dépens de nos trois Aventuriers. Après le dîner , chacun prit son parti & se retira , pendant que son Excellence entra dans son cabinet pour y faire la sieste.

CHAPITRE X.

De la Pièce que fit Guzman à un Capitaine & à un Avocat qui vinrent un jour dîner chez l'Ambassadeur , sans y avoir été invitez.

Rien ne faisoit plus de plaisir à mon Maître , que de voir d'honnêtes gens à sa table. Il y souffroit même volontiers des Parasites , pourvû qu'ils payassent leur écot par quelques bons mots ; mais il n'aimoit pas que ces derniers vinsent manger chez lui , lorsqu'il régaloit des personnes de considération. Cela étant , tu t'imagines bien qu'un jour qu'il donnoit à dîner à l'Ambassadeur de France & à plusieurs autres Seigneurs ,

Seigneurs, il ne vit pas sans peine arriver deux Ecumeurs de table. C'étoit un Capitaine & un Avocat, qui ne manquoient pas de mérite chacun dans sa Profession ; mais ils ne sçavoient parler que de leur métier, ce qui les rendoit l'un & l'autre fort ennuyeux.

Notre Ambassadeur n'étoit pas capable de leur faire un mauvais compliment : Il se contenta de prendre un air chagrin ; ce qui me fit connoître qu'il ne voyoit qu'à regret ces deux personnages. S'ils s'aperçurent de la mauvaise humeur de son Excellence, du moins ils n'en témoignèrent rien. Il est vrai qu'ils avoient trop bonne opinion d'eux-mêmes pour s'en croire la cause. Aussi bien loin de s'en aller après avoir salué l'Ambassadeur, ils demeurèrent & se mêlèrent parmi les autres. Mon Maître, dans l'ame de qui je lisois, me regarda, & je n'eus pas besoin d'un second coup d'œil pour deviner sa pensée. Je compris qu'il exigeoit de moi que je divertisse la Compagnie aux dépens du Capitaine & de l'Avocat. J'en formai dans le moment la résolution, & le moyen en fut bien-tôt imaginé.

Il faut observer que l'Avocat, homme grave & froid avoit une moustache dont il paroissoit idolâtre. Il n'osoit rire de peur de lui faire perdre l'équilibre, & il la regardoit

doit souvent dans un petit miroir qu'il tiroit de sa poche avec son mouchoir dont il faisoit semblant de se servir pour se moucher. Ayant fait cette remarque, j'attendis que l'on fût au fruit, parce que c'est alors que la joye régne dans les repas. Comme en effet, toute la Compagnie se mit en train, & la conversation devint si enjouée, que je ne pouvois avoir une occasion plus favorable d'exécuter ce que j'avois projeté. Je m'approchai du Capitaine, & lui dis à l'oreille quelque chose qui le fit rire. Il crut devoir me répondre sur le même ton, & il m'obligea de baisser la tête pour l'entendre : Je lui repliquai, il me repartit, & toujours en nous entretenant tout bas. Enfin, quand je jugeai qu'il en étoit tems, j'élevai la voix en disant d'un air sérieux, & comme si ç'eût été une suite de notre entretien : Je suis votre Valet, Seigneur Capitaine ; je n'en ferai rien, je vous jure. Le respect que j'ai pour M. l'Avocat ne me permet pas de prendre une pareille liberté.

Qu'y a-t'il donc, Guzman, s'écria mon Maître ? Ma foi, Monseigneur, lui répondis-je, c'est à Mr. le Capitaine à vous le dire, cela lui convient beaucoup mieux qu'à moi. Il vient de tirer sur la barbe de Mr. l'Avocat, il me presse de divertir la Compagnie en adoptant les traits railleurs
qui

qui lui sont échapez. Mais encore , dit l'Ambassadeur de France : Apprends-nous quelles sont ces plaisanteries. Puisque vous me le commandez , mon Maître & vous , repris-je , il faut que j'obéisse à vos Excellences : Mr. le Capitaine en veut à la moustache de Mr. l'Avocat , lequel , dit-il , a grand soin de la teindre tous les matins , afin qu'on ne s'aperçoive pas qu'elle commence à blanchir , & ne dort jamais que sur le dos , de peur de lui faire prendre un mauvais pli. En un mot , il y a un quart d'heure qu'il fait des railleries assez piquantes de Mr. le Docteur en Droit , & qu'il me presse de vous en divertir , en vous les disant , comme si elles venoient de mon cru. Mais ce n'est point à un garçon de ma sorte à se jouer à un personnage tel que Mr. l'Avocat.

Le Capitaine se mit à rire en m'entendant parler dans ces termes , au lieu de me démentir pour se justifier ; & toute la Compagnie suivit son exemple sans sçavoir si je mentois , ou si je disois la vérité. Le Docteur en droit demeura quelques momens incertain de la manière dont il devoit prendre la chose ; mais il ne put tenir contre les ris immodérez du Capitaine ; & l'apostrophant d'un ton qui marquoit sa colère : Fanfaron , lui dit-il , vous avez bonne grace vraiment de vous mocquer de mon âge ,
vous

vous qui vous vantez d'avoir été avec Charles-Quint au siège de Tunis. Apprenez, Monsieur le mauvais plaisant, que je ne fais point de comparaison avec un homme de votre trempe. Tout beau, Mr l'Avocat, interrompit le Capitaine en prenant son sérieux, vous oubliez devant quels Seigneurs nous sommes ici. Si je n'étois pas plus raisonnable que vous... Comment plus raisonnable, interrompit à son tour le Docteur en se levant de table d'un air furieux ! C'est vous qui êtes le plus grand fou qu'il y ait au monde. Le Capitaine qui commençoit à perdre patience, n'auroit pas manqué de repliquer à l'Avocat en lui jettant peut-être une assiette au visage, si les deux Excellences ne les eussent empêché d'en venir aux voyes de fait. On apaisa donc peu à peu ces deux ennemis, & depuis ce tems-là nous ne les revîmes plus. C'est de cette façon que j'écartai de notre Hôtel ces deux Parasites, ce qui fut très-agréable à mon Maître.

* * *

CHAPITRE XI.

L'Ambassadeur devient amoureux d'une Dame Romaine : Guzman entreprend de servir son amour : Succès de cette galante entreprise.

JE t'ai déjà dit que le seul défaut de l'Ambassadeur étoit d'avoir le cœur un peu trop tendre, ou pour mieux dire, libertin. Il avoit vû, je ne sçais dans quelle occasion, la femme d'un Chevalier Romain, & il en étoit devenu passionnément amoureux. Il avoit déjà mis à ses trousses une vieille des plus stilées à séduire les jeunes Dames ; mais cette Agente, toute habile qu'elle étoit, n'avoit encore fait que des démarches inutiles ; il en étoit au désespoir. Il m'ouvrit son cœur un jour, & me dit qu'il s'étonnoit de la résistance de Fabia, d'autant plus que cette Dame à la fleur de son âge se voyoit pour mari un vieillard désagréable & plein d'infirmités.

Le but de cette confidence étoit de m'engager à me mêler de cette intrigue. Ce qui ne fut pas difficile à faire. Je me chargeai donc de l'honorable emploi que mon Maître

tre

tre me donna , & je lui fis concevoir les plus flatteuses espérances , en lui aprenant que j'étois en liaison particulière avec la Suivante de sa Dame. Il m'embrassa de joie quand je lui eus dit cette circonstance , & il demeura persuadé que nous ayant dans ses intérêts la Soubrette & moi , il obtiendrait tôt ou tard par notre secours l'accomplissement de ses desirs.

Dès le premier entretien que j'eus avec Nicoléta , c'étoit le nom de la Suivante , je la disposai à rendre service à mon Patron. Effectivement elle n'épargna rien pour le bien mettre dans l'esprit de sa Maîtresse , saisissant toutes les occasions de le louer , & de parler au desavantage du Mari. Néanmoins , après avoir perdu plusieurs jours à tenter la vertu de Fabia par tous les discours les plus capables de l'ébranler , elle commençoit à desespérer de la vaincre , lors qu'un matin cette Dame prenant tout-à-coup un visage riant , lui dit : Ma chère Nicoléta , il faut que je te découvre le fond de mon ame : c'est trop dissimuler avec une fille aussi dévouée que tu l'es à tous mes sentimens : Apprends que l'Ambassadeur d'Espagne me paroît l'homme du monde le plus digne d'être aimé d'une femme de qualité. Je ne puis plus long-tems le maltraiter. Mais tu me connois : Tu sçais que je

suis esclave de ma réputation. Cherche quelque moyen de concilier avec ma délicatesse le penchant que j'ai pour lui ; & si tu m'en trouves un qui me satisfasse , je ne ferai plus de difficulté de me rendre à la passion de cet aimable Seigneur. Je te permets de ne rien celer à Guzman , & même de me l'amener, s'il est possible, dès cette nuit. Tu l'introduiras en secret dans cette maison , & je pourrai l'entretenir impunément.

Nicoleta transportée de joye de voir sa Maîtresse dans la disposition où elle paroissoit être , embrassa ses genoux , lui baïsa les mains , & fit devant elle mille folies qui marquoient son ravissement. Ensuite pour mieux l'affermir dans sa résolution , elle se mit à lui vanter les bonnes qualitez de l'Ambassadeur , & elle finit en l'assurant que nous conduirions si prudemment cette intrigue , qu'aucune personne dans Rome n'en auroit le moindre soupçon. Sur cette assurance Fabia dit à sa Suivante qu'elle s'abandonnoit entièrement à son zèle & à son adresse.

Là-dessus Nicoleta vint me trouver , & comme une fille que l'excès de sa joye rendoit presque folle , elle me jetta les bras au col , en s'écriant : Mon ami , mon cher ami , paye - moi l'agréable nouvelle que j'ai à t'annoncer : Ma Maîtresse ne résiste plus.
Elle

Elle veut rendre ton Maître le plus heureux de tous les hommes. Je fus si charmé d'entendre ces paroles , auxquelles je ne m'attendois nullement , que ne me possédant plus à mon tour , je pris Nicoleta par la main , & la menai comme en triomphe après une victoire dans le cabinet de mon Maître , où nous commençâmes tous trois à célébrer joyeusement la métamorphose de Fabia. Son Excellence tira de sa poche une petite bourse pleine de pistoles d'Espagne , & en fit présent à la Soubrette , qui la reçut de bon cœur , après avoir fait quelques façons , ainsi que cela se pratique en pareil cas.

Cette officieuse Agente s'étant ensuite retirée , non sans m'avoir auparavant bien instruit de l'endroit où il falloit que je me trouvasse cette nuit , & de l'heure à laquelle je m'y devois rendre pour pouvoir entrer dans la maison de Fabia , me laissa seul avec l'Ambassadeur. Nous passâmes l'après-dînée , lui à me conter où il avoit vû cette Dame , & moi à le féliciter d'avoir fait une si belle connoissance. Dès que la nuit fut venue , je courus à l'endroit où l'on m'avoit donné rendez-vous , & j'y attendis l'heure marquée ; mais cette Soubrette ne parut que pour me dire que sa Maîtresse ne pouvoit me parler cette nuit ; & il en fut ainsi

des trois ou quatre autres suivantes. Nous ne tirâmes pas le Patron & moi un fort bon augure de cela. Néanmoins nous ne perdîmes point toute espérance, & une nuit enfin il arriva que la Confidente me dit par une petite fenêtre basse que dans quelques momens elle m'introduiroit dans la maison.

Il faut observer que j'étois dans une ruelle toute remplie de bouë, & où j'aurois inutilement cherché à me mettre à couvert d'une grosse pluie qui tomboit & qui perça bien-tôt mes habits. Je l'essuyai pendant deux heures avec une patience que je n'aurois pas eue, si je n'eusse été-là que pour mon compte; mais j'avois pour mon Maître un zèle à l'épreuve de tout. J'étois donc mouillé comme un Canard, lorsque je m'entendis appeler par Nicoléta. Je la joignis promptement, & elle me fit entrer par une petite porte qui fut refermée aussi doucement qu'elle avoit été ouverte: Guzman, me dit la Suivante: Je vais avertir Fabia, qui va descendre pour te parler. La voix de ma bien-aimée me valut un fagot pour me secher. Je ne sentoîs plus que le plaisir de toucher à l'heureux instant de voir la Dame dont l'Ambassadeur étoit épris, & je goûtois par avance la joye que j'aurois à rapporter à ce Seigneur ce qui se seroit *passé entr'elle & moi.* Fabia vint en effet
peu

peu de tems après avec sa Soubrette, à qui elle dit : Nicoléta , tandis que je m'entre-tiendrai ici avec le Seigneur Guzman , remontez dans la chambre de mon mari : observez-le bien , & si par hazard il s'avise de me demander , revenez vite m'en donner avis.

Je ne dirai pas si je trouvai Fabia belle ou laide, car elle avoit jugé à propos de me recevoir sans lumière , de sorte que nous étions dans une obscurité qui ne nous permettoit pas seulement de nous discerner. Cette Dame baissant la voix , commença par s'informer de l'état de ma santé , comme si elle y eût pris un fort grand intérêt. De mon côté , je fis la même chose , mais j'ajoutai à ce que je lui dis un beau compliment de ma façon , comme de la part de mon Maître , que je lui peignis brûlant d'amour pour elle ; cependant quoique mon discours fût très-pathétique , elle y fit , à ce qu'il me sembla , fort peu d'attention , puisque m'interrompant dans l'endroit le plus propre à l'attendrir : Seigneur Guzman , me dit-elle : Pardonnez , je vous prie , si je ne vous écoute pas de la manière que vous le souhaiteriez ; mais je tremble , & dans la crainte qui trouble mes esprits , je m'imagina que mon Epoux a ici des Espions qui nous écoutent. Marchez tout droit de-

vant vous , poursuivit-elle en parlant encore plus bas , vous allez entrer dans une Salle où je vous conjure de m'attendre , je vais faire un tour dans la maison pour me rassurer. Je ne tarderai pas à venir vous rejoindre. Ne faites point de bruit.

J'ajoutai foi à ces paroles de Fabia. Je m'avance à tâtons , comme un Colin-Mallard , mais au lieu de trouver une Salle , je sens que je traverse une cour dont le pavé est si sale & si glissant , qu'après avoir fait quelques pas , je tombe dans un tas de bouë , d'où voulant me relever , je vais donner si rudement de la tête contre un mur que je rencontre devant moi , que je demeurai près d'un quart d'heure tout étourdi. Néanmoins , m'étant un peu remis de ce coup terrible , je cherchai le long du mur la prétendue Salle dont on m'avoit parlé , & je crus enfin y entrer en passant par une petite porte ouverte que je trouvai sous ma main. Autre erreur : Me voilà , s'il vous plaît , dans une arrière-cour fort étroite , & qui n'avoit pas deux toises de longueur. Pour comble de misère , la pluye continuoit toujours de la même force , & tombant dans cette arrière-cour par deux gouttières , elle l'avoit inondée de façon , que je me sentis dans l'eau jusqu'aux jarrets. Je reculai aussi-tôt pour me tirer de-là en regagnant

gnant la porte ; mais elle n'étoit plus ouverte. Soit que le vent l'eût fermée, soit que quelqu'un qui me suivoit de près, ce qui est plus vrai-semblable, l'eût poussée pour m'enfermer dans ce marais. Je fus donc obligé de me résoudre à passer la nuit dans l'arrière-cour, où quand je voulois m'éloigner d'une gouttière qui m'incommodoit, je me trouvois sous l'autre. Je ne faisois que fuir Carybde pour tomber dans Sylla. O nuit aussi cruelle pour moi que celles de la cuve & du bernement !

Tout désagréable pourtant qu'il m'étoit de me voir dans l'eau, & de me sentir arroser la tête, sans que je pusse m'en défendre, les réflexions que je faisois sur les suites fâcheuses qu'auroit peut-être cette aventure, ne m'affligeoient pas moins que ma situation présente. Misérable Guzman, disois-je, tu te vois donc pris au trébuchet ! Le mari de Fabia ne manquera pas de te demander demain ce que tu es venu faire dans sa maison. Que répondre à cela ? Si tu dis la vérité, pour la première fois de ta vie que tu l'auras dite, tu rendras ton Maître avec toi la fable de Rome. Quelle réponse feras-tu donc ? Il faudra que tu dises que c'est Nicoleta qui t'y a fait entrer, & que tu as promis de l'épouser. Si l'on veut t'obliger à tenir ta parole, tu sauteras le fossé.

Il vaut encore mieux que ce malheur t'arrive, que de te faire disloquer les os dans les tourmens qu'on te feroit souffrir pour te faire parler. Mais qui sçait si l'on se contentera de te donner la question : Peut-être qu'on n'en fera pas à deux fois , & qu'on m'enterrera dans ce vilain Cimetière. Je dois tout craindre d'un mari Italien.

Je fus agité de ces affreuses imaginations jusqu'à la pointe du jour. Alors je crus entendre que l'on ouvroit doucement la porte de l'arrière-cour , & je m'en réjoüis d'abord dans la pensée que c'étoit la Soubrette ou sa Maîtresse qui venoient par pitié me tirer de ma Prison ; mais c'est à quoi l'une & l'autre songeoient le moins. Véritablement la porte n'étoit plus fermée , & de quelque côté que je tournasse la tête , je n'apercevois personne. Je me retrouvai dans la cour que j'avois traversée la nuit , & ayant ouvert une petite porte qui n'étoit que poussée , je me vis dans la rue , ou plutôt dans la même ruelle où la Soubrette m'avoit donné rendez-vous. Je reconnus aussi la fenêtre par où elle m'avoit parlé , & me représentant alors toute la supercherie qu'on m'avoit faite , je remerciai le Ciel de n'avoir pas été plus mal traité. Je retournai promptement vers notre Hôtel ; je gagnai mon appartement ,
où

où m'étant mis nud comme la main , je me jettai sur mon lit , après m'être envelopé dans mes couvertures , pour rapeller la chaleur que l'humidité de mes habits m'avoit ôtée.

CHAPITRE XII.

De l'Avanture du Cochon , & quelle en fut la suite.

J'Etois dans une trop grande agitation pour prendre quelque repos ; & ne pouvant dormir , je me mis à rêver à l'aventure qui venoit de m'arriver. Je la regardai comme un trait de vengeance de Fabia. Je jugeai que cette Dame avoit de la vertu , & que pour le faire connoître à l'Ambassadeur , elle avoit jugé à propos de recevoir ainsi son Envoyé. Mais ce qui me mortifioit plus que tout le reste , c'est que je voyois dans cet événement dequoi donner à tout le monde occasion de rire à mes dépens. J'étois aussi fort en peine de sçavoir de quelle façon je tournerois la chose à mon Maître , quand il faudroit la lui conter ; car je ne doutois pas que tôt ou tard elle ne vint à sa connoissance.

Lorsque je me fus un peu réchauffé dans

mes couvertures, je me revêtis d'un autre habit aussi propre que celui qui avoit été si bien ajusté par la pluie, & je me mis en état de me présenter devant l'Ambassadeur, comme s'il ne me fût rien arrivé. J'attendis qu'il me demandât, ce qu'il ne manqua pas de faire sur la fin de son dîner. Il me fit entrer avec lui dans son cabinet où il me dit : Pourquoi donc, Guzman, ne vous ai-je point vû ce matin, je croyois que vous me viendriez rendre compte de ce que vous avez fait cette nuit chez Fabia ? Il faut que vous ayez de mauvaises nouvelles à m'apprendre. Monseigneur, lui répondis-je, il est vrai que je n'en ai pas de trop bonnes à vous annoncer. Je ne sçais ce que je dois penser de Fabia : J'ai passé la nuit dans la rue, sans avoir entendu parler de cette Dame, ni même de sa Suivante. Plût au Ciel que vous n'eussiez jamais conçu le dessein que vous avez formé. D'où vient, me repliqua-t'il ? vous vous découragez bien facilement. Peut-être quelque contre-tems n'aura pas permis à Fabia de faire ce qu'elle avoit résolu, ni même à sa Soubrette de vous en avertir. Quoiqu'il en soit, ne vous rebutez point, & retournez dès cette nuit au même endroit où vous avez inutilement attendu Nicoleta.

Je promis à mon Maître de n'y pas manquer.

quer. Et je ne fus pas si-tôt sorti de son cabinet , qu'un de nos valets d'Ecurie vint à moi , & me remit un billet de la part , me dit-il , d'une Dame qui l'avoit prié de me le faire tenir ; c'étoit la Soubrette. Elle me mandoit qu'elle étoit fort surprise que j'eusse négligé dans la matinée de l'informer de ce qui s'étoit passé la nuit entre sa Maîtresse & moi : Que pour réparer ma faute , je n'avois qu'à l'aller trouver vers le soir dans la ruelle derrière la maison de Fabia , & que par la fenêtre basse que je connoissois , nous aurions ensemble une petite conversation. Ce billet ranima mon courage. Je me rendis sur les six heures du soir dans la ruelle , qui , comme on l'a déjà dit , étoit fort étroite , & où il y avoit par-tout un pied de bouë.

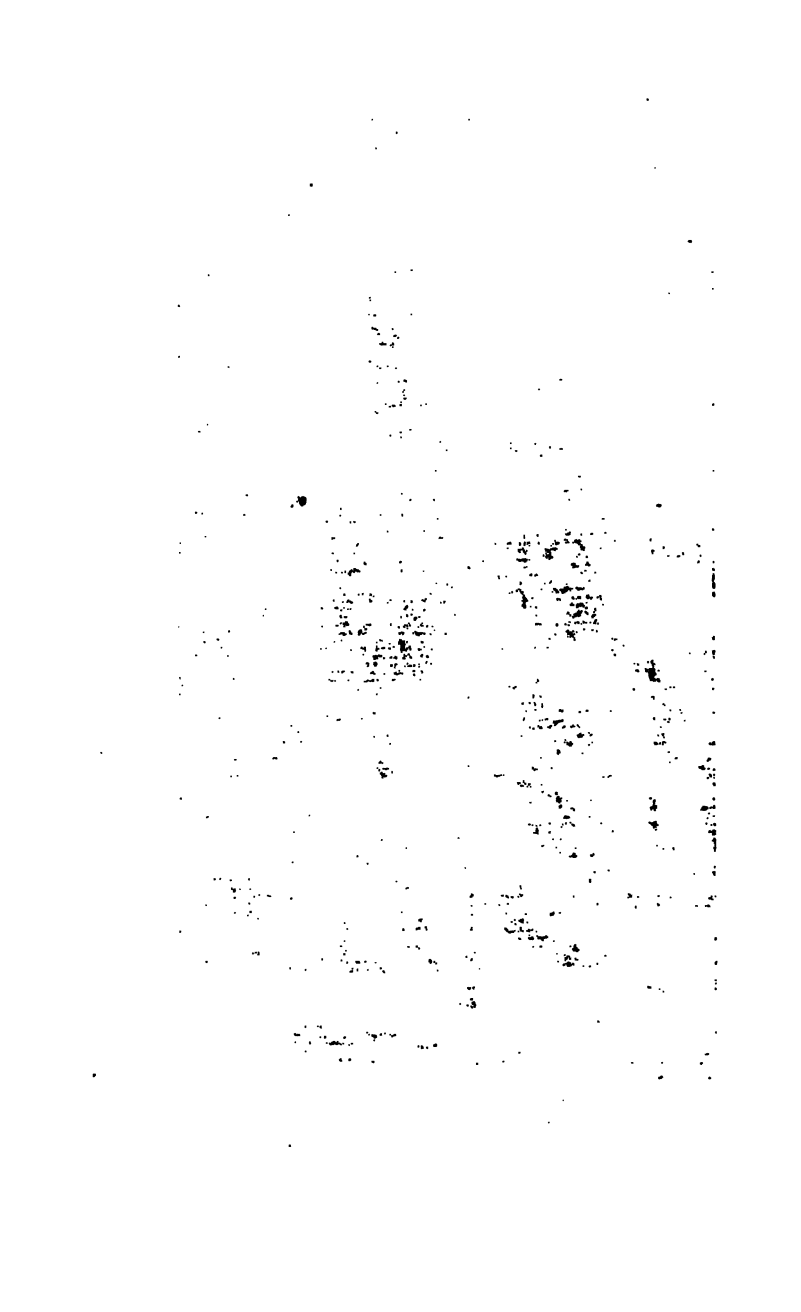
La Suivante m'attendoit à la fenêtre , & d'abord elle me fit de grands reproches , qui se changèrent ensuite en complimens de condoléance , quand je lui fis un fidèle recit de ce qui m'étoit arrivé. Elle me parut extrêmement surprise du tour que sa Maîtresse m'avoit joué ; & quoique je fusse en garde contre ses discours , elle ne laissa pas de me persuader qu'elle n'y avoit aucune part.

Il faut observer que pendant notre entretien , pour tenir une contenance plus galante ,

galante, j'avois le coû allongé, les jambes ouvertes, & c'étoit, comme tu vas l'entendre, me prêter au nouveau malheur que me préparoit ma mauvaise fortune. Il y avoit à un des bouts de la ruelle une Ecurie d'où il sortit tout-à coup un Cochon des plus gros, qu'on venoit d'en chasser à coups de bâton. Cet animal irrité, ainsi qu'un Taureau furieux à qui l'on a ouvert la barrière, enfila la venelle de mon côté, & me passant entre les jambes, m'enleva de terre, & m'emporta sur son dos en groignant d'une manière épouvantable. J'embrassai le coû de la bête, & me tenant à ses foyes le mieux qu'il m'étoit possible, de peur de me casser un bras ou une jambe contre le mur, ou bien de tomber dans la bouë, j'espérois me tirer d'affaire assez heureusement; mais mon courfier trompa mon attente. Se sentant ferrer le col, il secoüa si rudement sa tête pour se délivrer de ce qui l'incommodoit, qu'il me jetta justement dans l'endroit de la ruelle le plus bourbeux. C'étoit à l'entrée du côté de la Place Navonne; il y a toujours là du monde, & il y en avoit alors plus qu'à l'ordinaire.

Quel spectacle, particulièrement pour la canaille, de me voir sortir de la ruelle couvert de bouë depuis la tête jusqu'aux pieds. On entendit bien-tôt dans la Place des cris
&





& des huées , & dans un moment je fus entouré d'une infinité de toutes sortes de gens qui commencèrent à m'insulter par mille mauvaises plaisanteries , que je dévorai , tant j'étois accablé de honte & de confusion ; je ne songeois uniquement qu'à découvrir quelque maison où je pusse me cacher , & en ayant remarqué une qui parut m'offrir l'azile que je cherchois , je me hâtai de m'y rendre. J'entrai dedans & fermai brusquement la porte au nez des Maraudeurs qui me poursuivoient. Ceux-ci aussi-tôt se mirent à crier aux personnes du logis de me faire sortir ; & l'on eût dit en les voyant si ardens à me persécuter , que j'avois commis quelque crime digne d'un châtement exemplaire.

Pour comble d'infortune , le Maître de la maison où je m'étois sauvé , ne se trouva pas disposé à prendre mon parti contre une populace insolente. Comme c'étoit un vieux jaloux à qui tout faisoit ombrage , il alla s'imaginer que l'état effroyable où j'étois pouvoit être une ruse dont je me servois pour m'introduire impunément chez lui , & faire un amoureux message. Cette ridicule vision fut cause qu'il vint fondre sur moi avec tous ses domestiques , qui me mirent dehors à grands coups de poing & de pied au cul. Me voilà donc une seconde fois

fois livré à mes railleurs impitoyables, qui courant après moi à mesure que je m'éloignois d'eux, renouvelèrent leurs railleries & leurs injures. Je ne sçavois plus à quel Saint me voïer, lorsque le Ciel, pour ma consolation, me fit rencontrer un jeune Espagnol qui vint m'offrir ses services & ceux de trois ou quatre Italiens qui l'accompagnoient. Avec ce secours, dont j'avois grand besoin, je me dérobai à mes persécuteurs; tandis que l'Espagnol & ses Compagnons les écartoient à coups de plat d'épée, je m'avançois à toutes jambes vers notre Hôtel, méprisant les coups de dents que je recevois dans les rues de tous les petits Chiens qui se mettoient à mes trousses.

J'arrivai pourtant au logis sain & sauf, à quelques meurtrissures près. J'eus le bonheur de parvenir jusqu'à ma chambre sans avoir rencontré personne; mais j'eus beau fouïller dans toutes mes poches, je n'y trouvai point ma clef. Je jugeai qu'en tirant mon mochoir pour m'essuyer le visage, je l'avois laissée tomber dans la maudite maison où je m'étois réfugié si mal à propos. Ah, misérable, me dis-je alors à moi-même! Que te sert-il d'être sorti d'un affreux embarras, si tu n'en peux cacher la connoissance aux domestiques de l'Ambassadeur? Si quelqu'un t'aperçoit dans l'équi-
page

page où tu es, il ira le dire aux autres, & voilà des risées sur ton compte pour plus de deux mois.

Après avoir long-tems pensé à ce que je devois faire, je me déterminai à implorer l'assistance d'un de mes Camarades, dont la chambre étoit voisine de la mienne, & qui, s'il n'étoit pas de mes amis, faisoit du moins semblant de l'être. J'allai fraper à sa porte. Il ouvrit, & me voyant si bien ajusté, il fit, sans pouvoir s'en défendre, quelques éclats de rire, qu'il me fallut essuyer patiemment. Mon ami, lui dis-je : Quand vous serez las de vous épanouir la rate, je vous prierai de m'aller chercher un Serrurier pour ouvrir ma chambre. J'y cours me répondit-il ; mais contente auparavant ma curiosité. Conte-moi l'accident qui t'est arrivé. Je te promets de garder le secret. Pour me débarrasser d'un homme si curieux, je lui fis un détail où il n'y avoit pas un mot de vrai. Après cela, je le pressai de me rendre le service que j'attendois de lui. Ce ne fut pas sans répugnance qu'il me laissa dans sa chambre, tant il appréhendoit que je ne gâtasse ses meubles. Il m'obligea même de lui jurer, tout fatigué que j'étois, que je ne m'en aprocherois point, & que je demeurerois debout jusqu'à son retour. Par bonheur pour moi il revint assez prompte-

promptement avec un Serrurier qui ouvrit ma chambre où, sans perdre de tems, je changeai d'habit & de linge, après m'être bien lavé les mains & le visage.

A peine eus-je changé de décoration, que l'on me vint avertir que l'Ambassadeur vouloit me parler; il sçavoit déjà l'histoire du cochon. Il y a toûjours dans les grandes Maisons des domestiques, qui, pour faire leur cour à leurs Maîtres, vont leur rapporter tout ce que les autres ont fait: mais il n'avoit appris mon aventure que très-imparfaitement; aussi me demanda-t'il d'abord de quelle façon la chose s'étoit passée, & si ce n'étoit point une insulte que m'eût fait faire le mari de Fabia; je fus ravi qu'il me donnât lui-même une si belle occasion de composer une Fable; je lui dis que deux grands laquais m'ayant vû parler dans la ruelle à Nicoléta, s'étoient avisez de me vouloir railler là-dessus: Que je leur avois répondu, & qu'insensiblement nous en étions venus des paroles aux actions: Que selon toutes les apparences j'en aurois tué un, si heureusement pour lui un cochon sortant de la ruelle avec furie n'eût passé entre nous & ne m'eût fait tomber dans la bouë, & qu'enfin, m'étant relevé sur le champ pour continuer le combat, j'avois vû mes ennemis prendre lâchement la fuite.

Monsei-

Monseigneur fut la duppe de mon recit fanfaron ; mais si je lui en donnai à garder ce soir-là , dès le lendemain matin en récompense il aprit la vérité. Je m'en aperçûs bien au dîner : Il me lança quelques traits railleurs sur mon combat contre les deux grands laquais , & m'apella le Paladin au Cochon ; j'aurois ri tout le premier de ses plaisanteries , s'il me les eût faites en particulier ; mais c'étoit en présence des autres domestiques , qui tous étoient charmez de m'entendre ainsi turlupiner par mon Maître , & qui jugeoient bien par-là que je ne serois pas long-tems son Favori.

Ce qu'il y eut encore de plus fâcheux pour moi , c'est qu'un des amis de l'Ambassadeur , & par conséquent un de mes ennemis , vint lui faire visite peu de jours après , & dit à son Excellence qu'il avoit quelque chose de très-important à lui communiquer ; mon Maître demanda de quoi il s'agissoit , & alors son ami lui parla dans ces termes , ou du moins dans d'autres équivalens. „ L'intérêt que je prends „ à tout ce qui vous regarde ne me permet „ pas de vous laisser ignorer un bruit qui se „ répand dans Rome , & qui blesse votre „ réputation. Guzman , dont la conduite est „ fort mauvaise , passe pour le Ministre de „ vos plaisirs : On ne s'entretient par-tout „ que

„que de l'aventure du cochon ; & si l'on
„en veut croire la médisance , c'est en
„ménageant pour vous les bonnes grâces
„d'une Dame que l'officieux Guzman a
„servi de jouet à la populace.

Ces paroles firent toute l'impression qu'elles pouvoient faire sur l'esprit d'un homme tel que mon Maître , qui sçavoit bien toutes les mesures qu'une personne de son caractère avoit à garder , tant pour son honneur que pour celui de son Prince. Dès ce moment il résolut de se défaire de moi. Il n'en témoigna rien ; mais quoi qu'il affectât de vivre avec moi comme à son ordinaire , je le connoissois trop pour ne pas m'apercevoir de sa dissimulation & de la face nouvelle que mes affaires prenoient auprès de lui.

Le Carême , qui arriva dans ce tems-là , lui fournit un beau prétexte pour commencer à exécuter le dessein qu'il avoit de me donner honnêtement mon congé. Il me dit qu'il avoit envie de se retirer du commerce des femmes , & de mener une vie plus réglée. Je t'avoüerai même , ajouta-t'il , que je ne suis plus follement épris de Fabia. La raison m'est revenuë ; je reconnois que j'ai le plus grand tort du monde d'avoir jetté les yeux sur cette Dame. Son Epoux est un des premiers Cavaliers de Rome,

Rome, & je me reprocherai toute ma vie d'avoir voulu deshonorer sa Maison.

Il me tint encore d'autres discours semblables, que je feignis de croire pieusement. Je fis plus ; j'applaudis à sa résolution, & contrefaisant à mon tour le Pécheur qui rentre en lui-même, je lui dis que je prétendois suivre son exemple ; je changeai en effet de conduite ; je fis toutes les grimaces hypocrites dont je pus m'aviser pour persuader aux domestiques, & particulièrement à mon Maître, que j'avois renoncé pour jamais aux intrigues amoureuses.

Fin du troisième Livre.

HISTOIRE



HISTOIRE

DE GUZMAN

D'ALFARACHE,

LIVRE IV.

CHAPITRE PREMIER.

*Guzman prend la résolution de sortir de Rome ,
& de parcourir toute l'Italie , pour y
voir ce qu'il y a de plus curieux.*



E passois presque toutes les journées dans ma chambre , où je m'occupois à lire de bons Livres qu'on me prêtoit , & à recevoir quelques amis qui me venoient visiter. Un jour le jeune Espagnol , qui avoit si généreusement

reusement pris ma défense dans l'aventure du cochon , me vint voir , pour s'informer , me dit-il , de l'état de ma santé. Tu peux bien croire , mon cher Lecteur , que je ne manquai pas de faire un gracieux accueil à un homme à qui j'avois tant d'obligation. Je lui fis mille complimens sur le service qu'il m'avoit rendu , & je l'assurai que j'étois très-môrtifié de n'avoir pû aller chez lui pour l'en remercier , ignorant sa demeure & son nom. Il me répondit modestement qu'il n'avoit rien fait qui méritât tant de reconnoissance ; & qu'étant Espagnol & noble , il s'étoit fait un devoir de courir au secours d'un galant homme insulté par la canaille.

Je ne lui eûs pas plutôt entendu dire qu'il étoit de mon païs , que je lui demandai dans quel endroit d'Espagne il avoit pris naissance : Je suis , me dit-il , d'Andalousie , natif de Séville , & Sayavédra est mon nom ; je redoublai mes civilitez , quand j'appris qu'il étoit d'une des plus illustres & des plus anciennes Familles de notre Ville : Il avoit en effet l'accent Andalous , & connoissoit aussi-bien que moi Séville ; cependant il étoit originaire de Valence , mais il avoit ses raisons pour ne le pas dire alors ; je lui offris mes services & le crédit de mon Maître , s'il en avoit besoin. Il me rendit
graces

graces de ma bonne volonté , me dit que véritablement il avoit une affaire à la Chambre Apostolique , & qu'il en espéroit un heureux succès ; mais que si les personnes qui s'interressoient pour lui n'agissoient pas efficacement , il auroit recours à moi.

Comme il m'échapa de dire dans la suite de notre conversation que l'on me trouvoit toujours au logis , & que je me promenois rarement , il en voulut sçavoir la cause. Je lui avouai de bonne foi que je n'osois me montrer dans les ruës depuis l'avanture du cochon ; & que j'étois bien-aïse du moins de donner le tems de l'oublier , avant que de reparoitre dans le monde ; ce qui lui parut d'un homme prudent & judicieux. Il ne laissa pas de s'offrir à m'accompagner avec ses amis , si quelque affaire indispensable m'obligeoit à sortir ; pénétré de ses offres obligeantes , je lui jettai les bras au cou , & l'accablai de remerciemens. De son côté , il ne demeura point en reste de politesse avec moi ; & quoiqu'il aprouvât la raison qui me faisoit garder la chambre , il me dit qu'il me plaignoit fort d'être réduit à mener une vie si ennuyeuse : Qu'il me conseilloit plutôt de voyager , d'aller voir Venise , Boulogne , Pise & Florence : Que je trouverois dans ces Villes de quoi m'amuser agréablement , & qu'enfin je reviendrois à Rome , lorsque je le jugerois à propos. Je

Je fis connoître à Sayavédra qu'il ne pouvoit rien me conseiller qui fût plus de mon goût, & que je ne tarderois guère à suivre son conseil, pourvû que mon Maître, sans la permission de qui je ne prétendois rien faire, y consentît. Alors mon Andalous natif de Valence, & fourbe en diable & demi, me fit une description charmante de toutes ces Villes, pour me donner encore plus d'envie de les voir. Il m'en inspira un si grand desir, que dès le lendemain matin en habillant l'Ambassadeur, je lui dis : Je ne sçais, Monseigneur, si vous approuverez un dessein que j'ai formé sous votre bon plaisir. Je voudrois bien voyager par toute l'Italie : Je m' imagine que je ne ferois point mal de m'éloigner de Rome pour quelque tems. Son Excellence, à ces paroles, sentit un mouvement de joie qu'elle ne put s'empêcher de laisser paroître. Guzman, s'écria-t-elle, il ne pouvoit te venir une meilleure pensée que celle-là : Oûi, mon ami, tu feras bien de disparoître du moins pour quelques mois, cela ne sçauroit produire qu'un bon effet pour nous deux. Car je n'ignore pas les bruits qui courent à mon desavantage, sur-tout depuis ta dernière aventure ; on nous accommode l'un & l'autre de toutes pièces. On m'en a donné charitablement avis ; en

un mot , nous sommes dans la nécessité de nous séparer. J'ai quelquefois eu envie de te le dire ; mais je n'en ai pas eu la force , & je suis ravi que tu prenne de toi-même le parti de voyager. Au reste, Guzman , poursuivit ce bon Maître, tu peux compter que je te mettrai en état de voir agréablement tous les pays où tu voudras aller. Enfin, j'en userai avec toi comme avec un Serviteur que j'aime , & dont je ne me défais qu'à regret.

Ainsi me parla mon Ambassadeur ; je lui rendis un million de graces des sentimens favorables qu'il venoit de me témoigner ; & je ne fus pas si-tôt hors de son appartement , que je chargeai un de nos marmittons de m'aller chercher le Messager de Sienne. Ensuite je me retirai dans ma chambre pour m'occuper des préparatifs de mon voyage. Déjà je commençois à ferrer proprement mes hardes dans trois coffres qui me servoient de garde-robe , lorsque je reçûs une seconde visite de Sayavédra , que je mettois au nombre de mes meilleurs amis. Il fit paroître quelque étonnement à la vûe de mes effets étalez dans ma chambre , & des coffres ouverts devant moi. Comment donc , Seigneur Guzman , s'écria-t-il : Est-ce que vous vous disposeriez à suivre le conseil que je vous ai donné ?

Vous

Vous l'avez deviné, lui répondis-je. Mon Maître à qui j'ai parlé de mon dessein, m'a permis de l'exécuter. C'en est fait; je parts dans deux jours pour Sienne, où je me propose de m'arrêter quelque-tems chez un Marchand de mes amis, appelé Pompée. Je ne le connois point personnellement; mais c'est un homme à qui j'ai rendu service ici, & qui m'en témoigne par ses Lettres tant de reconnoissance, que j'ai tout lieu de penser qu'il sera bien-aîsé de me posséder chez lui. Ainsi j'espère que j'aurai du plaisir à Sienne où je vais dès aujourd'hui envoyer mes hardes à l'adresse de ce Pompée, pour n'en être point embarrassé sur la route.

Si Sayavédra paroïssoit attentif à ce que je lui disois, il ne l'étoit pas moins à me voir ranger mes nippes dans les coffres. Il remarquoit bien sur-tout où je plaçois ce que j'avois de plus précieux, & ce que par vanité je n'étois pas fâché qu'il regardât. Il ne manqua donc pas d'observer dans quel endroit je ferrai une chaîne d'or avec quelques pierreries, & trois cens bonnes pistoles d'Espagne que j'avois amassées chez mon Ambassadeur; car je ne m'étois point amusé dans cette maison, comme dans les autres, à joüer. J'avois conservé avec beaucoup de soin tous les presens que j'avois reçûs. Heureux! si ç'eût été pour moi

& non pour des voleurs que j'eusse pris tant de peine. Je remplis les deux autres coffres de ce que j'avois de plus commun , & après les avoir bien fermez , j'en laissai sur une table les clefs qui étoient liées ensemble ; puis nous continuâmes à nous entretenir , jusqu'à ce qu'un Laquais me vint dire que l'on me demandoit en bas. Comme ma chambre me parut alors trop mal-propre pour y recevoir compagnie , je priai mon nouvel ami de me permettre de le quitter pour un moment , & j'allai voir qui pouvoit être la personne qui vouloit me parler. C'étoit le Messager de Sienne que je ne me souvenois plus d'avoir envoyé chercher.

Je m'informai du jour de son départ , & pour convenir avec lui de ce que je lui donneroie pour le port de mes hardes , je le fis monter dans ma chambre. Pendant ce tems-là Sayavédra fit son coup : Ce fripon se voyant seul , se servit d'un morceau de cire qu'il avoit mis dans ses poches par précaution , prit les empreintes de mes clefs , & se saisit d'une Lettre qu'il trouva sur la même table , & qu'il reconnut être de Pompée.

Je montrai mes coffres au Messager , qui les souleva un peu pour pouvoir mieux juger de leur poids. Je lui donnai l'argent qu'il me demanda pour les rendre à Sienne chez le Seigneur Pompée ; & il se retira en
me

me disant qu'il alloit chercher du monde pour l'aider à emporter les coffres , & qu'il partiroit dans trois heures. Un instant après qu'il fut sorti, mon ami l'Espagnol voulut prendre congé de moi , sous prétexte de me laisser plus en liberté d'achever les apprêts de mon voyage. J'eus beau l'assurer qu'il ne m'incommodoit point , & lui offrir même à déjeuner, il n'y eut pas moyen de le retenir , tant il avoit d'impatience de me quitter pour aller faire faire ses fausses clefs. Du moins , lui dis-je , mon cher Compatriote , enseignez-moi votre demeure. Il feroit bien malhonnête que je sortisse de Rome sans vous rendre une visite. Là-dessus , après m'avoir répondu qu'il m'en dispensoit , il me fit entendre d'un air mystérieux qu'il logeoit chez une Dame, où pour des raisons qu'un galant homme ne pouvoit dire, il falloit qu'il se privât du plaisir de recevoir ses amis.

N'ayant rien à repliquer à cela , je ne fis plus aucune instance pour arrêter notre prétendu homme à bonnes fortunes, qui courut aussi-tôt vers ses camarades , pour concerter avec eux la manière dont ils se prendroient pour s'emparer de mes coffres. Ses camarades étoient quatre fripons , dont trois reconnoissoient, comme lui, pour chef un fameux voleur , nommé Alexandre Ben-

tivoglio. Celui-ci conduisoit les entreprises qu'ils formoient en commun. C'étoit lui qui distribuoit les rôles aux autres , & qui jouïoit ordinairement le premier ; mais il céda dans cette pièce le principal personnage à Sayavédra , lequel étant Espagnol , lui parut plus propre qu'un autre à représenter un Castillan. Ils s'habillèrent donc tous quatre de la manière qu'il lui plût , ayant des habits de toutes les façons pour déguiser ses gens ; & ils se mirent le jour suivant en chemin pour Sienne , où ils arrivèrent le lendemain. Sayavédra suivi de deux autres qui portoient des casques de Livrée , alla loger dans la meilleure Hôtel-lerie de la Ville , se disant Gentilhomme de l'Ambassadeur d'Espagne. A l'égard d'Alexandre , qui étoit connu dans toute l'Italie pour ce qu'il étoit , il n'osa faire le troisième Laquais. Il jugea plus à propos de chercher un gîte dans un endroit moins fréquenté avec le quatrième Cavalier de sa suite.

Sayavédra parlant d'un ton de Maître , se fit donner d'abord la plus belle chambre ; puis s'étant un peu ajusté , il envoya un de ses gens dire au Seigneur Pompée que Don Guzman son ami venoit d'arriver à Sienne par la poste , & qu'il se sentoit si fatigué de sa traite , qu'il le prioit de l'excuser s'il n'alloit

loit pas loger chez lui. Pompée ravi d'apprendre l'arrivée de Don Guzman , abandonna tout pour aller trouver un homme auquel il étoit si redevable. Il vole à l'Hôtellerie , & trouve dans une chambre bien éclairée un Cavalier couché sur un lit de repos. Celui-ci le voyant entrer , se lève avec empressement , & court à lui les bras ouverts , en lui disant : Ah ! Seigneur Pompée , je me flatte que vous voudrez bien me pardonner la liberté que j'ai prise de vous adresser mes coffres. Ce n'est point-là votre plus grande faute , lui répondit en souriant Pompée , & je suis véritablement fâché contre vous de ce que vous n'êtes pas venu descendre chez moi. Rien n'est plus poli , repliqua le faux Don Guzman ; mais je vous dirai pour me justifier , que je suis si las d'avoir si long-tems couru la poste , que je n'ai pû me résoudre à vous incommoder. Tout au contraire , repartit le Marchand , cela devoit vous engager à préférer ma maison à une Hôtellerie. Une autre raison encore , lui dit Sayavédra , a prévalu sur l'envie que j'avois d'aller loger chez vous : Je ne fais que passer par Sienne. Dès demain je vais à Florence par ordre de l'Ambassadeur mon cher Maître , m'acquitter d'une commission dont il m'a chargé. Je n'ai pas cru devoir vous embarrasser de moi

pour si peu de tems ; mais patience , ajoûtait-il , avec un souris gracieux , je reviendrai dans huit ou dix jours , & je compte bien de faire quelque séjour dans votre Maison.

Pompée ne laissa pas de le presser de venir souper & coucher chez lui , quoique ce ne fût que pour une nuit ; mais le faux Don Guzman s'en défendit avec tant d'opiniâtreté , que le Marchand craignant de l'importuner par trop d'instances , le laissa se délasser , en l'assurant qu'il ne manqueroit pas de revenir le lendemain matin à l'Hôtellerie , pour être présent à son départ , & lui souhaiter un bon voyage. Là-dessus Sayavédra dit tout haut à un de ses Valets : Tenez , Gradelin , voici les clefs de mes coffres. Le Seigneur Pompée veut bien que j'envoie prendre quelques hardes & le linge dont je puis avoir besoin pendant huit jours. Aporte-moi , poursuivit-il , ma robe de chambre que tu trouveras dans le plus grand coffre. Il vaut mieux , interrompit Pompée , en s'enferrant de lui-même , il vaut bien mieux faire transporter ici vos coffres , & vous en tirerez toutes les choses qui vous sont nécessaires. Vous avez raison , lui dit le faux Guzman ; je ferai un paquet des hardes dont j'ai absolument besoin ; je le mettrai dans le plus petit de mes coffres ; je l'emporterai avec moi à Florence

ce

ce, & je vous renverrai les deux autres, que vous aurez la bonté de garder chez vous jusqu'à mon retour.

Le Marchand sortit ensuite de l'Hôtellerie, & une demie heure après, on y vit arriver les trois coffres portez par les compagnons de Sayavédra, & par un valet d'écurie ; ils étoient accompagnés d'un homme qui présenta au faux Guzman, de la part de son ami Pompée, une Corbeille de fruits excellens avec six bouteilles d'un vin admirable. Ce présent fut reçu avec toutes les démonstrations de la plus vive reconnoissance par Sayavédra, qui, après avoir fait une petite libéralité au domestique du Marchand, le chargea de mille complimens pour son Maître.

A peine les coffres furent-ils dans l'Hôtellerie, qu'Aléxandre Bentivoglio, qui sçavoit déjà l'heureux succès de la fourberie, s'y rendit. On fit l'ouverture des deux dont on avoit les clefs, & l'on crocheta l'autre, qui renfermoit mon argent & mes bijoux, qu'ils partagèrent, ou pour mieux dire, qu'Aléxandre s'appropriâ : car c'étoit un rodomont que les autres craignoient, & qui leur faisoit telle part qu'il lui plaisoit des dépouilles volées : il se contenta de leur donner à chacun trente pistoles, & les plus mauvaises nippes ; après quoi il remplit le

petit coffre de ce qu'il y avoit de meilleur , & fit mettre dans les autres de la paille & des pierres ; puis sans perdre de tems , il envoya un homme de la bande retenir des chevaux de poste pour partir à la pointe du jour , & prendre la route de Florence ; ce qui fut exécuté de point en point par ces honnêtes gens , qui payèrent l'Hôte en lui recommandant de faire reporter dans la matinée chez le Marchand les deux coffres qu'ils laissoient dans l'Hôtellerie.

Pendant que tout cela se passoit à Sienne, j'étois occupé à Rome à faire mes adieux à mes véritables amis , sans avoir le moindre pressentiment de cette supercherie. Il ne me restoit plus rien à faire qu'à prendre congé de mon Maître. J'entrai dans la chambre un matin d'un air triste , & après lui avoir protesté que je n'oublierois jamais les bontez qu'il avoit eues pour moi , je me jettai à ses genoux , & baissant une de ses mains , je la baignai de mes larmes ; il fut attendri de ma douleur , & me fit assez connoître qu'il me perdoit à regret. Ce bon Seigneur m'exhorta à la vertu d'une manière aussi tendre que s'il eût parlé à son propre fils. Il m'embrassa même , & me passant au col une chaîne d'or qu'il portoit ordinairement , il me dit qu'il me la donnoit pour me ressouvenir de lui toutes les fois

fois que je la regarderois. Il ajoûta à cette marque d'amitié une bourse de cinquante pistoles , avec un des meilleurs chevaux de ses écuries. Tous ses domestiques à son exemple se montrèrent sensibles à mon éloignement. Dans le fond , bien loin de les avoir jamais desservis auprès de mon Maître , je leur avois souvent rendu de bons offices , & il n'y en avoit pas un qui eut sujet de se plaindre de moi.

Je ne veux point passer sous silence un étrange événement qui arriva dans Rome la veille de mon départ , quoiqu'il n'ait aucun rapport avec mes aventures. L'Ambassadeur achevoit de souper , lorsque nous vîmes entrer dans la Salle un Gentilhomme Napolitain , qui venoit souvent à l'Hôtel ; il avoit l'air d'un homme qui a l'esprit un peu troublé. Monseigneur , dit-il à son Excellence , je viens vous apprendre une nouvelle bien extraordinaire : On vient de me la dire , & vous m'en voyez encore tout ému. Je suis fort curieux de l'entendre , répondit mon Maître. Alors je presentai un siège au Napolitain, qui, s'étant assis, parla de cette sorte.

* * *
* *

CHAPITRE II.

*Les Amours de Dorido & de Clorinia , ou
Histoire des mains coupées.*

UN Cavalier de cette Ville , nommé Dorido , jeune homme d'une illustre naissance , fort bien fait & plein de valeur , aimoit Clorinia , fille de seize à dix-sept ans , vertueuse , belle , & de bonne famille. Les parens de cette charmante personne l'élevoient avec tant de sévérité , qu'ils ne lui permettoient pas d'avoir des entretiens où sa vertu pût courir le moindre péril ; elle n'avoit pas même la liberté de se montrer que très-rarement à sa jalousie , tant on appréhendoit que son extrême beauté , que les jeunes gens ne pouvoient voir impunément , ne causât quelque malheur. Son pere , ou sa mere , ou bien son frere Valerio , attachez à ses pas , étoient témoins de toutes ses actions.

Il y avoit déjà plusieurs mois que Dorido l'ayant aperçûë par hazard à sa jalousie , en étoit devenu éperduëment amoureux ; mais il ne lui avoit pas encore été possible de le lui faire connoître que par
des

des regards passionnez , qu'il ne manquoit pas de lancer toutes les fois qu'il passoit devant sa maison. Si ces œillades le plus souvent n'étoient point remarquées de l'objet aimé , du moins elles l'étoient quelquefois , & quand cela arrivoit , elles faisoient un effet terrible. Clorinia se contentoit d'abord de considérer le Cavalier sans en être vûë ; mais bien-tôt , sans sçavoir pourquoi elle eut envie de se laisser voir , & peu à peu répondant à ses mines , elle prit enfin de l'amour de la même façon qu'elle en avoit donné , je veux dire , en paroissant à sa jalousie.

Dorido jugea bien qu'il avoit fait la conquête qu'il méditoit , & s'accommoda quelque-tems , faute de mieux , du plaisir de se croire aimé. Néanmoins souhaitant de recueillir de sa victoire des fruits plus solides , il en chercha les moyens ; il fit connoissance avec Valério , & sçût si bien gagner son amitié , que Valério ne pouvoit plus vivre sans lui. Ils étoient tous les jours ensemble , tantôt chez l'un , tantôt chez l'autre ; ce qui donnoit quelquefois à Dorido occasion de contempler à son aise les charmes de sa Dame , & même de lui parler , mais jamais en particulier : les yeux de ces deux Amans étoient les seuls interprètes de leurs mouvemens secrets.

Cepen-

Cependant les choses ne demeurèrent pas toujours dans cet état ; Clorinia découvrit sa passion à sa Suivante Sintilla , qui étoit une vieille fille qui avoit de l'esprit , & qui voulant servir sa Maîtresse , alla trouver Dorido , & lui dit : Beau Cavalier , il seroit inutile de vous déguiser avec moi ; je sçai ce qui se passe dans votre cœur ; il brûle pour Clorina , & je me suis aperçûë que vous n'aimez pas tout seul : Vous languissez tous deux dans l'attente d'un tête à tête , c'est ce que je ne puis voir sans compassion : je ne serai pas contente que je n'aye imaginé quelque expédient pour vous procurer à l'un & à l'autre la satisfaction que vous desirez. Le Galant ravi d'entendre ces paroles , remercia la Sou-brette de sa bonne volonté , & l'assura que si elle pouvoit en venir à bout , elle n'auroit pas affaire à un ingrat. Ensuite , profitant de l'occasion , il écrivit un billet très-passionné , qu'il la conjura de remettre à l'aimable sœur de Valére.

Sintilla retourna vers sa Maîtresse , pour lui rendre compte de la démarche qu'elle avoit faite ; elle lui presenta le billet de Dorido. Clorinia la gronda fort de s'en être chargée , & lui pardonna. Il ne fut plus question que de sçavoir où les Amans pourroient avoir une entrevûë : La Dame y trouvoit

trouvoit tant de difficultez , qu'elle y auroit renoncé , si la Suivante plus ingénieuse ne se fut avisée d'un moyen qu'elles approuverent toutes deux. Sintilla couchoit dans une chambre basse , auprès de laquelle il y en avoit une autre où l'on ferroit des meubles inutiles , & qui ne recevoit du jour que par une petite fenêtre grillée de deux barreaux de fer , entre lesquels on ne pouvoit tout au plus passer que la main. Cette fenêtre , qui étoit à hauteur d'homme , donnoit sur une ruelle , ou plutôt un cul de sac où il ne demouroit personne , & cet endroit paroissoit fait exprès pour des Amans qui bornoient leur bonheur à des conversations nocturnes.

Si-tôt que la Vieille vit sa jeune Maîtresse disposée à s'entretenir avec Dorido par cette petite fenêtre , elle en avertit ce Cavalier , qui se rendit dès la nuit prochaine sur les onze heures dans la ruelle ; il s'approcha des barreaux , où il trouva Sintilla , qui l'attendoit pour lui dire de prendre patience , jusqu'à ce que tous les domestiques fussent couchez. On ne le fit pas languir long-tems , bien-tôt le moment qu'il desiroit arriva : Clorinia vint toute tremblante à la fenêtre , & son Amant s'y presenta tout interdit. Comme c'étoit pour la première fois qu'ils aimoient l'un & l'autre , ils se trou-

troublèrent en se voyant , & l'excès de leur joye les empêcha d'abord de parler. Mais l'Amour a plus d'un langage. La Dame passa une de ses belles mains entre les barreaux ; le Galant la saisit avidement , & lui donna mille ardens baisers. Enfin ces deux Amans rompirent peu à peu le silence , & se répandirent en discours passionnez ; ils s'abandonnèrent si bien au plaisir d'être ensemble , que le jour les auroit surpris , si la vieille Suivante n'eût interrompu leur entretien , pour les avertir qu'il étoit tems qu'ils se séparassent. Dorido avant que de se retirer , pria sa Maîtresse de lui permettre de revenir la nuit prochaine à la même heure à la petite fenêtre ; ce que la Dame n'eut pas la force de lui refuser.

Ils se quittèrent l'un l'autre , également satisfaits de leur conversation , & pleins d'impatience de se revoir. Dorido sur-tout étoit dans une agitation qui ne lui permit pas de goûter aucun repos ; ou pour parler plus juste , il souffrit jusqu'au tems qu'il lui fallut retourner à la ruelle. Vous vous imaginez bien qu'il ne fut pas paresseux à s'y rendre. De son côté la Dame ne trouvant point d'obstacle à son dessein , parut à la petite fenêtre ; ils furent ce soir-là moins timides & moins embarrassés en se saluant. Le Cavalier qui avoit de l'esprit , dit mille
jolies

jolies choses à sa Maîtresse, qui y répondit fort spirituellement. Ils eurent un entretien de trois heures, entremêlé de caresses innocentes ; de sorte que la seconde entrevûe eut autant de charmes pour eux que la première. La prudente Sintilla fut encore obligée de les séparer. Ils l'appellent cent fois cruelle ; sans songer que si elle troubloit leurs plaisirs, ce n'étoit que pour les rendre plus durables. Comme en effet, ils continuèrent ces passe-tems avec tant de bonheur & de secret, que personne, si vous en exceptez un seul homme & la vieille, ne sçavoit leur intelligence.

Cet homme étoit un jeune Gentilhomme Romain, nommé Horace. Il aimoit aussi Clorinia, pour l'avoir vûe à sa jalousie : Il lui avoit découvert ses sentimens par ses démonstrations ; mais s'apercevant qu'elle recevoit fort mal toutes les marques qu'il lui donnoit de son amour, il jugea qu'il devoit avoir un Rival plus heureux que lui ; & que sans doute c'étoit Dorido, puisqu'il le voyoit dans une si étroite liaison avec Valére. Pour éclaircir des soupçons si bien fondés, il alla trouver Dorido, qui étoit de ses amis, & lui parla dans ces termes :
 „ Mon cher Dorido, je viens vous demander une grace que je vous conjure de ne
 „ me point refuser. Le repos de ma vie en
 „ dépend.

„ dépend. Vous êtes sans cesse avec Valère;
„ vous allez fort souvent chez lui. J'ai
„ dans l'esprit que vous êtes touché de la
„ beauté de sa sœur. Si je ne me trompe
„ point dans ma conjecture, daignez me le
„ déclarer : Vous êtes trop digne de possé-
„ der le cœur de cette Dame , pour que
„ j'entreprenne de vous le disputer.

Vous êtes donc amoureux de Clorinia , lui dit Dorido un peu troublé ? J'en suis charmé , répondit Horace ; mais je me rends justice , & je conviens que vous méritez mieux que moi d'être son Epoux. Parlons sans flâterie , interrompit Dorido : Je me tiendrois assurément fort honoré d'être le mari de Clorinia ; mais je vous avouërai de bonne-foi que je n'ai pas dessein de le devenir. Est-il possible , s'écria brusquement Horace , que vous ne songiez point à épouser cette Dame ? Ah ! mon ami , que mes intentions sont différentes des vôtres ! Je n'aspire qu'à lier mon sort au sien : Vos vûës doivent céder aux miennes. Sacrifiez-moi les folles espérances que vous avez conçûës ; j'attends cet effort de votre amitié & de votre vertu. Vous pourriez ajouter , dit Dorido , que je le dois à la famille de Clorinia. Oûi , continua-t'il , je vous laisserai le champ libre , si la sœur de Valère flattée de votre recherche , consent qu'on
vous

vous donne sa main. Je vous débarrasserai d'un Rival : Je ferai plus , je veux parler en votre faveur , & je vous assure qu'il ne tiendra pas à moi que vos souhaits ne soient remplis.

Horace fut si content de ce discours , qu'il en témoigna de la reconnoissance à Dorido , sans penser que sa promesse n'étoit que conditionnelle , & qu'il devoit s'en défier. Il ne fit là-dessus aucune réflexion : Il demanda même à Dorido ses bons offices auprès de Clorinia. Celui-ci ne laissa pas d'être touché de la franchise d'Horace , & se sentant assez généreux pour préférer à ses plaisirs le bonheur d'un ami qui n'avoit que des vûës pures , il résolut de faire tout son possible pour se détacher de cette Dame. Véritablement , dès la première fois qu'il la revit , il lui tint ce discours : Vous n'ignorez pas, Madame, que vous avez mis Horace au rang de vos conquêtes , mais je doute que vous sçachiez jusqu'à quel point il vous aime ; aprenez qu'il vous adore , & que l'honneur de vous épouser fait le plus cher de ses desirs. J'en suis ravie , répondit Clorinia : Vous verrez par le peu d'attention que je ferai à son amour , si je prends plaisir à me voir d'autres Amans que Dorido. Je reconnois , repliqua le Cavalier , tout le prix d'un sentiment si glorieux
pour

pour moi ; mais je croirois abuser de vos bontez , si je ne m'y oposois en quelque façon moi-même. Horace a du mérite , & quand vous le connoîtrez bien , vous ne ferez peut-être pas fâchée que vos parens vous accordent à ses vœux.

Comment donc , s'écria la Dame , on diroit à vous entendre que vous souhaitez de me perdre ! Seriez-vous en effet bien-aïse que je répondisse à la tendresse d'Horace ? Non vraiment , dit Dorido , ce n'est point-là ma pensée : J'ai voulu seulement vous faire entendre que si vous vous sentiez quelque penchant pour Horace , & que vos parens approuvassent sa recherche , mon cœur auroit beau murmurer , je m'immolerois au bonheur de mon Rival , pour vous prouver que je suis dévoué à toutes vos volontez. Je doute fort , reprit-elle , que la Victime fut aussi soumise que vous le dites ; ou bien vos feux n'ont pas toute la violence que je crois bonnement qu'ils ont. Mais , continua-t'elle , je ne prétends pas vous mettre à cette épreuve : Dorido sera le premier & le dernier de mes Amans , c'est sur quoi vous pouvez compter. Qu'Horace persiste tant qu'il lui plaira dans les sentimens qu'il a pour moi , il n'en sera jamais plus avancé. Je veux bien vous l'avouer : Je me suis aperçûe de sa passion ; il l'a fait assez

assez éclater devant ma jalousie , & je vous jure que j'ai été si mal affectée des marques qu'il m'en a données , que j'ai conçu pour sa personne une aversion qui va jusqu'à l'horreur.

Après ces dernières paroles , Dorido n'osa plus parler d'Horace , dont il jugea bien qu'il seroit inutile de s'entretenir davantage avec Clorinia. Il changea de discours , tout le reste du tems qu'ils furent ensemble : cette nuit se consuma en protestations mutuelles de s'aimer toujours. Le lendemain Dorido reçût une visite d'Horace : Hé-bien , mon ami , lui dit d'abord ce dernier , avez-vous vû Clorinia ? Vous est-il échapé quelque mot en ma faveur ? Comment l'a-t'elle reçû ? fort mal , répondit l'autre. Vous ne devez vous flatter d'aucune espérance. Je lui ai vanté votre mérite & votre alliance : Je vous ai peint plus amoureux que vous ne l'êtes peut-être ; l'Inhumaine m'a fermé la bouche , en me disant que vous brûlez en vain pour elle , & que jamais l'hymen ne vous unira tous deux.

A ce discours , Horace pâlit , & tomba dans une profonde rêverie , pendant laquelle Dorido entrant dans sa peine en véritable ami , lui representa qu'il devoit plutôt se desister de sa poursuite , que de
vouloir

vouloir contraindre une Dame à l'aimer : qu'il y en avoit dans Rome d'autres aussi aimables que Clorinia , & qui lui rendroient plus de justice. Au reste , mon cher Horace , ajoûta-t'il , je ne pense pas que vous ayez sujet de vous plaindre de moi. Je vous aurois cédé la sœur de Valère , si j'eusse entrevu en elle le moindre goût pour vous. Mon amitié vous auroit fait ce sacrifice. La vôtre refusera-t'elle d'abandonner une conquête que vous n'êtes pas sûr de m'enlever. Horace alors rompit le silence , & dit à son ami : Bien loin d'avoir des reproches à vous faire , je dois vous tenir compte du service malheureux que vous m'avez rendu en parlant pour moi. Je conviens avec vous qu'il est plus juste que je renonce à une main que je ne puis obtenir , que vous à un cœur que vous possédez. Adieu , je n'épargnerai rien pour profiter du conseil que vous me donnez de m'attacher ailleurs.

En achevant ces paroles , il quitta Dorido d'un air à lui persuader que frappé de la force de ses raisons , il alloit tout mettre en usage pour secoüer le joug d'une ingrate dont il étoit trop épris ; mais il avoit bien d'autres pensées. Dorido lui paroissoit un traître ; c'est un ami faux , disoit-il en lui-même : Il n'a point fait mon éloge devant Clorinia.

Clorinia. Il aura plutôt fait un portrait défavantageux de moi, ou dans son entretien avec elle il n'aura pas été question de mon amour. Quoiqu'il en soit, poussons notre pointe, faisons demander la Dame en mariage par mon pere, il me servira mieux qu'un rival. Horace prit donc la résolution de découvrir ses sentimens à son pere, qui les ayant aprouvez, lui promit son entremise & se chargea du soin de parler au pere de Clorinia, ce qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt. Les deux vieillards eurent une longue conversation sur cette affaire, & le résultat fut qu'elle se feroit, pourvu que la Dame, dont on ne vouloit pas contraindre les inclinations, n'eût aucune répugnance pour ce mariage. Mais à la première proposition qu'on lui fit d'épouser Horace, elle témoigna tant d'aversion pour ce Cavalier, qu'on desespéra de la voir jamais dans la disposition que l'on desiroit, & sur cela tout se rompit.

C'est ici qu'il faut déplorer le malheur des hommes qui se laissent dominer par l'amour. Horace voyant sa passion méprisée, son rival triomphant, sentit tout-à-coup changer son amour en haine: Il ne regarda plus Clorinia que comme un objet d'horreur, & cessant d'écouter la raison, il ne songea qu'à trouver un moyen de se venger

venger en même-tems & de la Dame & de son amant. Il les fit observer tous deux par un fidèle valet, & ayant découvert à quelle heure & dans quel endroit ils avoient presque toutes les nuits des entretiens, il ne lui en fallut pas davantage pour concevoir le dessein le plus cruel & le plus horrible que puisse former un homme possédé d'une fureur infernale. Une nuit prévenant Dorido, il se rendit dans la ruelle & s'approcha de la petite fenêtre, où la sœur de Valère étoit déjà; elle le prit dans l'obscurité pour le galant qu'elle attendoit, & lui adressa quelques tendres paroles qui ne servirent qu'à irriter le ressentiment d'Horace. Le traître garda le silence, de peur de se trahir lui-même, & de sa main gauche ayant saisi une de celles de Clorinia, que cette Dame dans son erreur lui tendit entre les barreaux, il la coupa brusquement avec un couteau bien aiguisé, qu'il tenoit dans sa main droite; après quoi il sortit promptement de la ruelle, & se retira chez lui charmé d'avoir fait une si belle opération.

Représentez-vous le pitoyable spectacle dont furent frapés les proches de Clorinia, lors qu'attirez par les cris dont Sintilla remplissoit toute la maison, ils vinrent avec un flambeau & presque nuds dans la chambre

chambre où étoit l'Amante infortunée de Dorido, étenduë par terre, évanouïe & noyée dans son sang. Mais quand ils s'aperçurent qu'elle avoit une main coupée, le pere & la mere tombèrent tous deux comme morts sur le plancher, & ce ne fut pas sans peine qu'ils reprirent leurs esprits, à l'aide de Valere & de deux Domestiques, qui arrivèrent au bruit qu'ils avoient entendu. Le pere & la mere étant revenus à eux, se doutoient bien, de même que leur fils, qu'il y avoit là-dedans de la faute de Clorinia. Et c'est ce qu'ils auroient pû sçavoir de Scintila, s'ils n'eussent pas jugé à propos de remettre cet éclaircissement à une autre fois. Ils crurent qu'ils ne devoient alors penser qu'à sauver Clorinia, s'il étoit possible; Valere remonta dans son appartement, où il s'habilla à la hâte pour aller chercher lui-même un habile Chirurgien de ses amis, pendant que le Vieillard, après avoir exhorté ses Domestiques à garder le secret sur cette aventure, pour l'honneur de sa maison, s'efforçoit avec eux d'arrêter le sang de sa fille en envelopant de linge le bras dont la main avoit été si cruellement séparée.

Valere fut bien-tôt habillé. Il sortit, entra d'abord dans la ruelle, pour voir si à la faveur d'une lanterne, qu'il faisoit por-

ter devant lui par un valet, il ne trouveroit point la main coupée, mais Horace l'avoit emportée avec lui, & l'on ne remarquoit rien au bas de la petite fenêtré, qu'une raye que le sang avoit faite en coulant le long du mur. Le triste frere de Clorinia en ressentit une nouvelle peine. En continuant son chemin, il rencontra & reconnut Dorido, qui marchoit vers la ruelle en Amant content. Il l'appelle d'une voix foible, & lui dit: Ah! cher ami, où allez-vous? on voit bien que vous ne sçavez pas la tragique scène qui vient de se passer. O malheureuse Clorinia! Juste Ciel, s'écria Dorido! Quel sujet de douleur la fortune vous a-t-elle donné? Quel malheur est-il arrivé chez vous? un malheur, répondit Valere, que notre famille doit cacher à tout le genre humain. Mais je ne vous en ferai point un mystère. Je dois même vous l'apprendre comme à un ami qui ne refusera point de se joindre à moi pour découvrir l'assassin de ma sœur.

Ces derniers mots troublèrent étrangement Dorido, ou plutôt lui percèrent le cœur. Il demanda d'une voix basse & tremblante de quoi il s'agissoit. Valere le lui dit en peu de paroles, & le pria ensuite de l'accompagner jusques chez le Chirurgien. Mais Dorido s'en défendit, en lui disant
d'un

d'un air qui marquoit bien la fureur qui commençoit à l'agiter : Non, non, Valere, employons mieux notre tems. Il ne faut pas nous occuper tous deux d'une même chose, quand nous en avons plusieurs à faire. Chargez-vous tout seul du soin de conduire chez vous le Chirurgien, tandis que je vais chercher le barbare qui a pu commettre un crime qu'on ne peut entendre sans frémir. Si je puis déterrer ce perfide, il doit s'attendre à un châtiment digne de sa trahison. En un mot, ajoûta-t-il, laissez-moi vous venger. Je sens aussi vivement que vous-même l'infortune de Clorinia.

Là-dessus, les deux amis se séparèrent. Dorido reprit le chemin de sa maison en jurant qu'il ne consulteroit que sa colère : dans la vengeance qu'il prétendoit tirer d'Horace, car il ne pouvoit soupçonner un autre d'avoir fait le coup. Aussi-tôt qu'il fut chez lui, il s'enferma dans son appartement, pour y pleurer en liberté la perte de sa Maîtresse : Ma chère Clorinia, s'écria-t'il ! Mon Rival jaloux de vos bontés pour moi vous a trompé dans les ténèbres de cette nuit funeste. Vous l'avez pris pour Dorido. Je suis donc la cause du malheur qui vous est arrivé. C'est moi qui ai troublé votre repos. Sans moi vous vivriez encore

chez votre père dans une parfaite tranquillité. C'est moi qui vous assassine. Mais votre mort sera bien-tôt suivie de la mienne. Dès le moment que j'aurai immolé Horace à vos cendres , je vous rejoindrai dans l'éternelle nuit. La seule espérance de vous faire ce sacrifice , soutient ma vie. Que ne vous est-il permis dans le sein de la mort de jouir de la juste vengeance que je vous prépare ! Que ne pouvez-vous voir tomber les deux mains sacrilèges de l'impie qui a coupé une main innocente !

Enfin , Dorido étoit encore dans les larmes & les gémissemens , quand le jour parut. Il sortit & se rendit en diligence chez Clorinia , où il trouva tout le monde dans la consternation. Valere & son pere sentirent à sa vûe redoubler leur affliction. Les voilà qui s'embrassent les uns les autres en fondant tous en pleurs. O Dorido , mon fils , dit le Vieillard , ma fille est entre la vie & la mort. Elle a perdu une si grande quantité de sang , que cela seul suffit pour terminer ses jours. Fut-il jamais un pere plus malheureux que moi ? Que pensez-vous de l'horrible action qui a été commise ? Quel homme peut en avoir été capable ? Et quelle punition pourra soulager notre douleur ? Seigneur , lui répondit Dorido , suspendons pour quelque tems nos regrets , & ne nous
occu

occuons que d'une chose qui nous importe à tous. Il faut que l'Auteur du forfait périsse. Je me suis chargé de son châtement ; mais avant que je le punisse d'une manière qui puisse étonner la postérité , il faut que je sois ce que je ne suis point. Recevez-moi pour Gendre : Il vaut mieux pour votre honneur & pour le mien , qu'on dise que Clorinia a été vengée par son Epoux , que par un ami de son pere. Accordez-moi donc votre fille , ajouta-t-il , pendant qu'elle respire encore. Par-là vous sauvez sa réputation , & vous ne dévrez point à un Etranger la consolation que je vous aurai procurée.

Le pere & le fils acceptèrent fort volontiers la proposition de Dorido. Elle leur parut très-honorable pour eux & très-nécessaire pour prévenir tous les bruits defavantageux qui pourroient se répandre dans le monde sur cette aventure. Le bon homme alla lui-même annoncer cette nouvelle à Clorinia , qui , toute accablée qu'elle étoit de son mal , répandit des larmes de joye , & tirant des forces de sa foiblesse , elle dit avec transport que si elle se voyoit femme de Dorido , elle mourroit satisfaite. Puis elle demanda si ce Cavalier étoit chez elle , & si l'on vouloit bien permettre qu'elle lui parlât un instant. Comme elle n'avoit alors

presque point de fièvre , on crut que l'on pouvoit sans péril lui donner ce contentement ; néanmoins , dès qu'il se presenta devant son lit , elle fut saisie d'une si grande joye , qu'elle tomba en foiblesse. Cependant cela n'eût pas de suite ; on la fit revenir de son évanouissement. Le Chirurgien pour prévenir une seconde défaillance , défendit aux Amans de se parler. Ils se contentèrent de s'exprimer par leurs regards tout ce qui se passoit dans leurs ames. Dorido remarquant que sa presence sembloit soulager la Malade , ne la quitta point de toute la journée. Le soir on fit venir un Prêtre & un Notaire , & le Mariage se fit devant trois Parens , qu'on avoit envoyé chercher pour en être témoins.

On eût dit les deux jours suivans que Clorinia se portoit beaucoup mieux , & le Chirurgien même se flattoit de l'espérance de l'arracher à la mort ; mais il se trompa dans ces observations. Le lendemain , il prit une fièvre si violente à la malade , qu'on désespéra de sa vie. Alors Dorido la comptant pour morte , ne différa plus à la venger de la façon qu'il l'avoit projeté ! Il alla chercher Horace par - tout où il jugea qu'il pourroit le trouver , & l'ayant rencontré , il lui fit mille caresses ; & comme s'il n'eût rien sçu de ce qui s'étoit passé , il l'invita

vita

vint à venir souper chez lui. Horace qui avoit fait fort secrettement son action barbare, & qui d'ailleurs n'en entendoit parler ni dans la ville, ni dans le voisinage de Clorinia, s'imagina que Dorido pouvoit l'ignorer encore. Ainsi ne le soupçonnant d'aucun mauvais dessein, il eut l'imprudence de se rendre chez lui à l'heure du souper, ce qui lui étoit souvent arrivé. Ils s'assirent tous deux à table, & commencèrent à boire & à manger. Dorido avoit fait mettre des drogues assoupissantes dans le vin qu'on servoit à Horace, de sorte que ce Cavalier tomba bien-tôt dans une espèce de léthargie, pendant laquelle Dorido & deux valets qui lui étoient tous dévoûez, lui lièrent les pieds & les mains. Ensuite, ils lui passèrent une corde au cou; puis l'attachèrent par le milieu du corps à un pilier qui étoit dans la Salle, après avoir bien fermé toutes les portes de la maison. Lorsqu'il fut dans cet état, ils lui frottèrent le nez avec une pomme de senteur, & dissipèrent son assoupissement.

Quand le malheureux Horace se vit si bien garotté qu'il ne pouvoit se remuer, il ne lui fut pas difficile de juger du péril qui le menaçoit. Il confessa son crime, & croyant pouvoir fléchir son Rival; il implora sa pitié & sa miséricorde dans les ter-

mes les plus forts que l'amour de la vie lui put inspirer. Prières inutiles ! Il avoit affaire à un ennemi inexorable , à un Epoux qui avoit sans cesse devant les yeux son Epouse mourante. Dorido bien loin de se laisser attendrir , coupa les deux mains de ce misérable , & le fit étrangler par ses valets , auxquels il ordonna de porter à minuit le cadavre à l'entrée de la ruelle avec ses deux mains pendues à son côté. Pour lui , ne pouvant se consoler de la perte de sa femme , il est parti ce matin de Rome. On ne sçait quelle route il a prise , & l'on vient de m'assurer que Clorinda est morte quelques heures après son départ.

Le Gentilhomme Napolitain acheva de parler en cet endroit. Une histoire si tragique toucha l'Ambassadeur & sa Compagnie , qui déplorèrent le sort infortuné de cette Dame. Ils plaignirent aussi Dorido ; mais ils conclurent , après avoir fait bien des réflexions sur cette aventure , qu'il y avoit dans la conduite de ces deux Cavaliers un esprit de vengeance qui ne convenoit guère à des Chrétiens.



CHAPITRE

C H A P I T R E III.

*Guzman quitte enfin le séjour de Rome.
Il arrive à Sienne , & va descendre
chez son ami Pompée , qui lui apprend
de mauvaises nouvelles.*

LE lendemain de cette triste catastrophe , qui faisoit l'entretien de tout Rome , je sortis de cette ville monté comme un Prince , moins riche que je ne pensois , affectant un air galant , & la tête remplie d'idées qui me promettoient beaucoup de plaisir. Je m'avançois vers Sienne , où je m'imaginois mon ami Pompée dans la plus vive impatience de me voir. En y arrivant , je demandai où il demeurait , & je me rendis tout droit chez lui.

Il étoit au logis ; il me reçut assez civilement , & toutefois d'un air embarrassé. Seigneur Pompée , lui dis-je en l'embrassant , vous voulez bien que Guzman votre ami vous témoigne l'extrême joye qu'il a de vous voir , & de vous connoître enfin personnellement. Mon homme ne pût , sans pâlir , entendre prononcer mon nom. Qui ?

D 5 vous.

vous , me répondit-il avec surprise , vous seriez ce même Guzman à qui j'ai mille & mille obligations ? Je frémis à ces mots , sans sçavoir pourquoi ; & j'en tirai un mauvais augure. D'où vient repris-je avec émotion , d'où vient cet étonnement que vous faites paroître à ma vûë ? C'est ce que vous sçaurez bien-tôt , répartit le Marchand. Je vois bien que j'ai été la dupe , & que vous êtes véritablement ce Guzman d'Alfarache que j'attendois.

Je fus frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre , & je pressentis dans ce moment qu'il étoit arrivé quelque malheur à mes hardes. Impatient de l'aprofondir , je priai Pompée des' expliquer plus clairement. Hé bien , me dit-il , vous sçaurez qu'il a passé par Sienne un Cavalier , soi disant Gentilhomme de l'Ambassadeur d'Espagne , venant de Rome avec deux valets , & allant à Florence par ordre de son Maître. Ce Cavalier se donnoit pour ce Guzman d'Alfarache qui m'a rendu service dans une affaire que j'ai eüe à Rome , & il avoit les clefs de vos coffres. Je pensai tomber en convulsion , quand je l'entendis parler de cette sorte ; & un détail circonstancié qu'il me fit de toute l'avanture , acheva de me mettre au desespoir. Je témoignai au Marchand que je souhaitois de
voir

voir mes coffres. Aussi-tôt il me conduisit à l'appartement qu'il m'avoit fait préparer : Et là me montrant mes deux grands coffres : Voilà, me dit-il, ceux qu'ils n'ont point emportez. Mais ils les ont eus en leur pouvoir, aussi-bien que le troisième. Je soupirai amèrement en me souvenant que mon or & mes bijoux étoient justement dans celui qui me manquoit. Je ne laissai pas d'ouvrir les autres ; & ç'eût été pour moi une grande consolation, si les voleurs satisfaits d'avoir mon argent, n'eussent pas touché à mes habits. Je les aurois, je crois, reconnus pour honnêtes gens.

Il faut rendre cette justice à Pompée : Il ne fut pas moins affligé que moi, quand je lui appris qu'on m'avoit volé la valeur de deux mille écus. Après tout, son affliction pouvoit être l'effet de la crainte qu'il avoit que je ne l'obligeasse à répondre des effets volez, quelques bonnes raisons qu'il pût alléguer pour sa justification. Cependant c'est ce qu'il ne devoit nullement appréhender. Au lieu de penser à l'inquiéter là-dessus, j'affectois de lui cacher le chagrin qui me dévorait. Il me sembloit qu'un homme qui vouloit trancher du petit Seigneur, ne devoit pas se montrer fort sensible à la perte de ses hardes. Néanmoins je l'étois infiniment ; & j'avois d'autant plus de su-

jet de l'être , que je n'avois point d'autre habit que celui dont j'étois revêtu , ni d'autre linge que deux chemises qui étoient dans mon porte-manteau.

Je me tourmentoïs vainement l'esprit pour deviner qui pouvoit avoir pris des empreintes ou des modèles de mes clefs , je ne sçavois sur qui je devois faire tomber mes soupçons. Car pour Sayavedra , je l'estimois trop pour me défier de lui. Ce n'étoit pourtant pas la faute de Pompée , si j'avois tant de peine à découvrir l'Auteur du larcin , puisqu'en me contant toute l'histoire , lorsqu'il me fit le portrait du faux Guzman , il me dépeignit trait pour trait Sayavedra , sa taille , ses cheveux , son air & sa voix. J'étois si prévenu en sa faveur , que je me ferois fait un crime de le soupçonner sur ces ressemblances. Je dirai plus : Quoiqu'il me souvînt que je l'avois laissé seul dans ma chambre , le jour que le Messager de Sienne y vint voir mes coffres , ma prévention pour Sayavedra fut à l'épreuve de ce souvenir.

Tandis que nous faisions , mon Hôte & moi , des réflexions très-inutiles sur ce vol , il arriva un Domestique qui nous dit que le souper étoit prêt. Nous descendîmes à l'instant dans une Salle où l'on avoit servi , & nous nous mîmes à table sans appetit & d'un

d'un air assez triste. Pompée s'apercevant que les morceaux me demeuroient dans la bouche , me dit : Seigneur Guzman , vos effets ne sont pas si bien perdus , qu'ils ne puissent se retrouver. J'ai fait mes diligences. J'ai mis aux trouffes de nos voleurs le *Bargello* , qui est de mes Amis , & je vous avoue que je compte fort sur lui ; il reviendra ce soir ou demain : J'espère qu'il nous apportera quelques bonnes nouvelles. Je le souhaite , lui répondis-je ; mais entre nous , je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de fond à faire sur ces sortes de gens ; sur-tout lorsqu'il s'agit de restitution.

Quoique la table fut couverte de mets délicats , & que nous eussions d'excellens vins , nous étions si peu en humeur de boire & de manger , que nous cûmes bien-tôt soupé. Ensuite , comme je fis semblant d'être fatigué , mon Hôte me reconduisit à mon appartement , où un instant après il me laissa seul. Ce qui me fit plaisir , car sa conversation m'ennuyoit. Je passai une partie de la nuit à me promener dans ma chambre en rêvant , & je ne me mis au lit que vers la pointe du jour. J'avois l'esprit si accablé des pensées différentes qui m'agitoient successivement , que je m'endormis à la fin. Ce ne fut pas pour long-tems. Un grand bruit qui se fit entendre sur l'escalier

calier , me réveilla presque dans le moment. J'entendis plusieurs personnes qui crioient à la fois : *Voici le voleur ! voici le voleur.*

Je tirai les rideaux de mon lit , ne pouvant croire les paroles qui frapotent mes oreilles , & j'allois me lever pour sçavoir ce que j'en devois penser lorsque je vis entrer dans ma chambre la femme , les enfans & les domestiques du Marchand , lesquels continuant de parler tous ensemble ; me répétèrent ce que j'avois entendu. Je priai la femme de m'expliquer ce que cela signifioit. Cela signifie , me dit-elle , que le *Bargello* arrivera ici dans une heure avec un de vos voleurs , & qu'il a envoyé un de ses Archers devant pour en avertir Pompée , qui s'habille pour venir vous le présenter. Mon Hôte en effet ne tarda guère à m'amener cet Archer , que j'interrogeai. Il m'apprit que le voleur qui avoit été attrapé , étoit celui qui avoit joué le rôle de Guzman.

Cette nouvelle me rafraîchit un peu le sang. Je commençai à me flatter que je pourrois recouvrer du moins une partie de mes effets , puisque nous tenions l'auteur du vol. Mon Hôte avoit aussi cette pensée , & tout le monde dans sa maison étoit dans une joye inconcevable de cet heureux événement.

nement. Je donnai à l'Archer une pistole ; pour être venu au grand galop me l'annoncer ; & je m'habillai à la hâte , pour aller reconnoître le fripon qu'il m'avoit représenté. Pompée de son côté se dispoſoit à m'accompagner , pour parler aux Juges en ma faveur. Dans le tems que nous raſſonions là-deſſus , un valet du logis accourut pour nous dire que le *Bargello* à cheval étoit à la porte , tandis que ſes Archers menoient le voleur en priſon. Le Marchand envoya ſon domeſtique prier de notre part Monſieur le Prevôt de vouloir bien mettre pied à terre , & monter à mon appartement.

Le *Bargello* fanfaron , s'il en fut jamais , y entra comme en triomphe. Il nous conta d'abord de quelle manière intrépide il avoit arrêté le voleur , & ſe perdant dans des digreſſions qui faiſoient peu d'honneur à ſa modeſtie , il m'impatienta. J'interrompis ſon recit héroïque , pour lui demander ce qu'il m'importoit le plus de ſçavoir , c'eſt-à-dire , des nouvelles de mon argent. Pour de l'argent , me répondit il d'un air froid , il n'avoit ſur lui que vingt-cinq piſtoles , & il ne faut pas ſ'en étonner. Quoiqu'il ait fait le premier perſonnage dans cette pièce , il n'eſt pas le chef de ſa bande. C'eſt un certain Alexandre Bentivoglio , dont je n'ai que trop entendu parler , & qui pourra bien
un

un jour tomber sous ma patte. Néanmoins, poursuivit-il, consolez-vous. Nous avons en notre puissance le misérable qui est cause de votre malheur, & que je vous promets de faire pendre. A ce discours impertinent j'eus de la peine à retenir ma colère. J'aurois volontiers été le bourreau de Monsieur le Prevôt qui me parloit ainsi, de l'Archer pour ma pistole, & du Marchand, qui par son imprudence m'avoit mis dans l'embarras où je me trouvois. J'enrageois de bon cœur. Le *Bargello* s'apercevant du peu de satisfaction que j'avois de sa course, au lieu qu'il attendoit de moi quelque récompense, sortit très-mécontent de ma Seigneurie, en disant à mon hôte que s'il eût crû que je sçavois si mal reconnoître ce que l'on faisoit pour moi, il ne se feroit pas donné tant de peine.

Après qu'il fut sorti, Pompée demanda son manteau, & me dit qu'il alloit solliciter les Juges. Pour moi, curieux de voir le voleur qui étoit en prison, je m'y transportai; & ce ne fut pas sans étonnement que je reconnus en lui Sayavedra, quelque portrait ressemblant qu'on m'eût fait de ce fripon. Si-tôt qu'il me vit, il vint se jeter à mes pieds. Il étoit plus pâle que la mort. Il me demanda pardon : Mon cher Seigneur Don Guzman, me dit-il tout en pleurs,
ayez

ayez pitié d'un malheureux qui se repent de vous avoir trahi. Il alloit continuer , car il avoit préparé une longue harangue pour m'attendrir ; mais je ne lui laissai pas le tems d'en dire davantage. Je l'accablai de reproches , & toutefois en les lui faisant , je sentoie que ma colére s'affoiblissoit peu à peu. Tous les mouvemens d'indignation qui m'agitoient , firent place insensiblement à des sentimens de compassion , dont j'aurois eu la foiblesse de donner des marques , si je n'eusse pris le parti de m'éloigner brusquement d'un traître , qui auroit été tout au moins envoyé aux galères , si la Justice à Sienne eût eu alors des Ministres un peu sévères.

Les Juges de ce tems-là , tu vas le voir , ami Lecteur , firent ce que mille autres avoient fait avant eux , & ce que dix mille autres ont fait après. Ils me députerent le jour suivant un Greffier , pour me proposer de me rendre Partie du voleur emprisonné. Je fis réponse que je le voulois bien , pourvu qu'il me fit restituer tout ce qui m'avoit été dérobé : Autrement non ; que je ne demandois point la mort du pécheur : Que ma bourse , quand on le pendroit , n'en seroit pas en meilleur état : En un mot , que je ne souhaitois rien autre chose que mon argent & mes hardes , & que j'y renonçois , puis-

que.

que le tout étoit en trop bonnes mains pour que je pusse le rattraper. Le Greffier n'eut pas plutôt fait rapport aux Juges de ce que je lui avois dit, que considérant qu'il n'y avoit point d'autres espèces à prétendre dans ce procès que celles dont on avoit trouvé le voleur nanti, ils se contentèrent de le condamner au carcan pour deux ou trois heures, & à un bannissement perpétuel du territoire de Sienne. Ces Magistrats équitables disoient pour qu'on excusât un châtement si doux, que le coupable n'ayant aucune marque de feu sur les épaules, c'étoit une preuve qu'il n'avoit jamais été trouvé en faute que cette fois-là, & qu'il méritoit par conséquent quelque indulgence. La bonne raison pour faire grace à un voleur de profession ! Et n'est-ce pas un Jugement bien judicieux que de le bannir d'un país où il a volé ? C'est comme si on lui disoit : Va-t-en, mon ami, on te permet d'aller voler ailleurs.

Je ne sçavois point encore à quoi les Juges avoient condamné Sayavedra, & je dînois chez Pompée, lorsqu'un domestique du logis, qui avoit ouï prononcer la Sentence, entra dans la Salle tout essoufflé, & d'un air aussi content, que s'il m'eût apporté mes effets : De la joye, Seigneur Don Guzman, s'écria-t-il, de la joye ! Votre larron

Larron est condamné au carcan , & l'on doit bien-tôt l'y attacher ; il ne tiendra qu'à vous de voir cette exécution. Dans ce moment j'aurois voulu que ce sot eût été mon valet ; & être dans un endroit où j'eusse pu librement lui casser les dents à coups de poing. Je n'ai de ma vie été si tenté de battre un homme , que je le fus dans cette occasion. Cependant il me fallut dévorer mon chagrin , de même que le changement qui se fit dès ce jour-là dans mon Hôte. Il passa tout-à-coup d'une extrémité à une autre , il ne me regarda plus que comme un Etranger qui l'incommodoit , & dont il auroit souhaité d'être défait.

Est-il possible , me diras-tu ? Quoi ! à ce Pompée a qui tu avois rendu service , & qui dans toutes ses Lettres t'avoit paru si pénétré de reconnoissance , ce même Pompée te paya d'ingratitude ? Sans doute. Il prit un air glacé avec moi , & me fit assez voir qu'il m'auroit voulu déjà bien loin. J'y contribuai peut-être en lui disant indistinctement que je ne retournerois point à Rome , ou du moins de long-tems. Ce qui lui faisant juger que j'allois lui devenir inutile , & que selon toutes les apparences , nous n'aurions plus de commerce ensemble , il ne se soucia plus guères que je fusse content ou mécontent de lui. Il me deman-

da

da même sans façon quand je me propofois de partir. Je lui répondis que ce seroit dès le lendemain. Il me repliqua froidement qu'il étoit fâché de mon départ, sans me faire aucune instance pour le différer. Enfin, je crevois de dépit d'avoir obligé de bonne grace un homme, qui, bien éloigné de m'offrir sa bourse par reconnoissance, ou pour compenser ce qu'il m'avoit fait perdre, étoit assez ingrat pour compter tous les momens que je passois dans sa maison. Aussi la première chose que je fis le jour suivant, fut de prendre congé de lui d'une manière qui lui marqua bien ce que je pensois de lui.

CHAPITRE IV.

Guzman à quelques milles de Sienne, rencontre Sayavedra, le prend à son service, & l'emmène avec lui à Florence.

J'Avois tant d'envie de m'éloigner de Sienne, que je donnai d'abord des deux à mon cheval. Si-bien que je disparus comme un éclair aux yeux de Pompée. Quand j'eus fait quelques milles, j'aperçus de
loin





loin un homme à pied, qui me parut avoir toute la figure de mon fripon de Sayavedra. Comme en effet c'étoit lui, qui, pour obéir à la Sentence qui le condamnoit à un bannissement, se hâtoit de sortir de l'Etat de Sienne pour aller dans un autre exercer ses talens.

Je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié à la vûe de ce misérable; & me souvenant moins de la trahison qu'il m'avoit faite, que du service qu'il m'avoit rendu le jour de l'avanture du cochon, je n'eus pas la force de ne vouloir pas lui parler. Il m'avoit aussi reconnu; & lorsque je passai près de lui, il vint tout à coup, le visage baigné de larmes, m'embrasser la botte, en me demandant mille pardons de son ingratitude & de sa perfidie. Il ajoûta qu'il souhaiteroit de toute son ame, pour expier sa faute, me servir en esclave toute sa vie; & que si je voulois le prendre pour mon valet, je pouvois compter sur le serment qu'il me faisoit d'être le serviteur du monde le plus fidèle. Après avoir fait mes réflexions sur ce qu'il me proposoit, il me sembla que je ne ferois point si mal d'accepter sa proposition.

Ne vas-tu pas encore me blâmer, de m'être chargé d'un domestique dont je connoissois le caractère, & qui m'ayant déjà dévalisé, ne pouvoit manquer de récidiver

à la première occasion ? Je sçais par ma propre expérience qu'on ne se défait pas aisément de ses mauvaises inclinations. Mais outre que dans la disette d'espèces où j'étois alors, j'avois peu de chose à perdre, que Diable aurois-je fait d'un valet plein de probité ? Dans le métier que je pressentois bien qu'il me faudroit bien-tôt faire, j'avois besoin d'un *Virtuoso*, & je le voyois tout trouvé dans ce garçon-là. Un habile homme doit sçavoir se servir de tout.

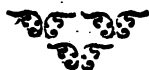
Je pris donc à mon service Sayavedra; & je me louai autant dans la suite d'avoir renoué avec lui, que j'avois eû auparavant de regret de l'avoir connu. Il me fit bien voir, lorsque nous arrivâmes à la couchée que je n'avois pas fait une mauvaise affaire en l'attachant à moi. Il fut toujours en mouvement pour tâcher de me rendre par ses soins le gîte commode. J'admirois son attention à pourvoir à mes besoins, & à prévenir tous mes desirs. En vérité, l'ardeur de son zèle & son bon esprit dont il me donnoit à tout moment des preuves, me consolèrent de la perte de mes hardes. Le jour suivant de grand matin nous nous remîmes en marche, l'un à cheval & l'autre à pied, & nous nous rendîmes enfin à Florence, qu'on m'avoit peinte avec de si belles couleurs. Cependant quelque éloge qu'on

qu'on m'en eût fait, elle me surprit par la magnificence de ces édifices. Sayavedra qui m'observoit, me dit en souriant : Il me semble que la vûë de cette ville vous frappe agréablement. J'en suis charmé, lui répondis-je. Elle me paroît admirable ! Je ne croyois pas qu'il y eût dans le monde une autre Rome. Oh ! vraiment, reprit-il, vous n'en voyez que les dehors & la situation, qui véritablement ont de quoi plaire aux yeux. Mais c'est le dedans qu'il faut considérer. Les Maisons des Particuliers, qui pourroient passer pour autant de Palais, sont ornées d'une infinité de beaux ouvrages d'Architecture. C'est avec raison qu'on appelle Florence la huitième merveille du monde ; puisque c'est la fleur des fleurs & la fleur de toute l'Italie. Là-dessus, Sayavedra s'étant mis en train de parler, me conta l'Histoire de Florence depuis les guerres civiles de Catilina jusqu'à l'état présent où elle se trouvoit.

Mon Ecuyer qui connoissoit parfaitement cette ville pour y avoir demeuré quelque tems, me conduisit à une des plus fameuses Hôtelleries, où il lui plut de me faire passer pour un Gentilhomme Espagnol, nommé Don Guzman, neveu de l'Ambassadeur d'Espagne à Rome. Il fit effrontément confidence à l'Hôte de ma

qualité.

qualité. Comme nous étions sans bagage, & que nous n'avions même qu'un cheval, cela péchoit un peu, contre la vrai-semblance. Mais mon valet, pour ramener la chose au vrai-semblable, dit qu'ayant été obligé de partir à la hâte, nous avions chargé une personne de nous envoyer nos balots par le Messager, qui devoit arriver incessamment. Quoique l'Hôtellerie fut pleine de Cavaliers d'importance, il me fit avoir une des plus belles chambres. Il fit accroire à l'Hôte que je venois à Florence de la part de l'Ambassadeur pour une affaire de conséquence, & que probablement j'y ferois un assez long séjour. Ce qui réjouit fort Monsieur le Maître, & fut cause qu'il eût avec moi des manières très-respectueuses. Le prudent Sayavedra fut d'avis que nous achetassions le lendemain un grand coffre que nous dirions être plein de nos meilleurs effets, & que nous remplirions ensuite de ce qu'il plairoit à la fortune de nous envoyer. J'approuvai sa pensée, & je le chargeai du soin de cette emplette.



CHAPITRE

CHAPITRE V.

*Guzman paroît à la Cour du Grand Duc.
Une Dame devient amoureuse
de lui.*

* **L**A Grande Duchesse dans ce tems-là venoit d'accoucher d'un Prince, ou plutôt de relever de ses couches ; & il y avoit tous les jours au Palais quelque Fête, où toutes les personnes de distinction de l'un & de l'autre sexe ne manquoient pas de se trouver ; & chacun y étoit bien reçu. Les Cavaliers qui logeoient dans mon Hôtellerie, & qui tous étoient de la meilleure noblesse du Païs, n'étant venus à Florence que pour avoir part à ces divertissemens, s'y montroient d'autant plus assidus, qu'ils faisoient par-là leur cour à leur Prince. Mon Hôte me demanda le premier soir, si je voulois être servi en particulier, ou manger avec ces Gentilshommes. Je répondis
que

* *Les Aventures de Guzman à la Cour du Grand Duc sont de l'invention de Mr. Bremont, qui les a mises dans ce Chapitre & dans le suivant, à la place de la description & de l'histoire ennuyeuse que l'Auteur Espagnol y fait de la ville de Florence. J'ai cru devoir en cet endroit préférer le Copiste à l'Original.*

que j'aurois l'honneur de souper avec eux; & l'heure en étant venue, j'entrai dans la Salle où ils se dispofoient à se mettre à table. J'y parus d'un air aisé, faifant l'homme de condition, ce que je n'entendois pas trop mal; & après les avoiraluez cavalièrement, j'allai m'afféoir au haut bout fur une chaise qui m'y fut présentée par Sayavedra, qui fçavoit merveilleufement fe prêter aux *Lazzis*.

Ce début m'attira les regards de tous ces Messieurs, qui fouhaitant d'apprendre qui j'étois, fe le demandoient les uns aux autres à l'oreille fort inutilement. Ils avoient une grande impatience de m'entendre parler, pour découvrir par mon accent de quelle nation je pouvois être. J'avois la malice de les tenir dans l'incertitude fur cela. Ils avoient beau parde petites honnêtetez vouloir me faire entrer en conversation avec eux, je leur répondois moins par des paroles que par des airs de tête & des mines pleines de politesse. Néanmoins comme je ne pouvois me dispenser de lâcher quelques mots, je passai pour Romain dans leur esprit. Mais ayant donné en Espagnol un ordre à Sayavedra, je les remis en défaut. Un de ces Gentilshommes plus curieux que tous les autres, se leva de table pour aller questionner l'Hôte sur mon chapitre.

pitre. Quelques instans après , étant venu reprendre sa place d'un air content , il parla tout bas à ses voisins ; ceux-ci à d'autres , & me voilà reconnu de toute la compagnie pour le neveu de l'Ambassadeur d'Espagne.

Le souper fini , tous ces Nobles me regardant comme un jeune Seigneur , firent un cercle autour de moi , & l'un des Principaux , m'adressant la parole , me dit que je ne sçavois peut-être pas encore qu'il y avoit presque tous les jours bal à la Cour pour la naissance du Prince : Qu'il y en auroit un ce soir-là , & que si j'avois la moindre envie d'y aller , ces Messieurs & lui se feroient un plaisir de m'y conduire. Je répondis à ce Gentilhomme qu'une offre si obligeante n'étoit point à rejeter : qu'à la vérité mon habit de voyageur s'oposoit un peu à ma curiosité : Que néanmoins comme je n'étois pas connu en Florence , j'aurois l'honneur d'accompagner ces Cavaliers , pour prendre part avec eux à une sorte de divertissement que j'aimois à la fureur. Ils étoient tous habillez magnifiquement. Pour moi , je ne pus faire autre chose que mettre une de mes deux chemises blanches qui étoient dans mon porte-manteau , & me redresser un peu. Cependant tout mal vêtu que j'étois en comparaison des autres , je vais te dire ce qu'il m'arriva.

Quand nous entrâmes dans la Salle du Bal, où le Grand Duc étoit déjà, & où il y avoit assez grosse compagnie, ce Prince attachâ ses yeux sur moi. D'abord j'en fus déconcerté. Je m'imaginai qu'il trouvoit mon habillement trop modeste, ou quelque chose enfin de ridicule en ma personne; & ce qui acheva de me le persuader, c'est qu'il me fit remarquer à un Seigneur de la Cour, auquel il parla tout bas, de façon qu'il me sembla qu'il lui donnoit ordre de s'informer qui j'étois. Je ne me trompois point. Le Courtisan que je ne perdois point de vûë, perça la foule pour venir joindre un des Gentilshommes avec qui j'étois venu, lui dit quelque chose à l'oreille, & après qu'on lui eut répondu de la même manière, retourna près du Grand Duc, à qui je m'aperçûs qu'il rendoit compte de sa commission. Tous ces mouvemens me paroïssent assez équivoques, & je ne savois encore ce que j'en devois juger, lorsque le même Gentilhomme à qui le Courtisan avoit parlé, s'aprocha de moi & me dit : On vous connoît bien, Seigneur Cavalier. Le Grand Duc sçait que vous êtes parent de Mr l'Ambassadeur d'Espagne à Rome. Je vous conseille d'aller dès à présent saluer ce Prince. Il vous regarde sans cesse, & desire apparemment que vous preniez cette liberté. Je

Je suivis le conseil du Gentilhomme , croyant ne pouvoir m'en dispenser. Je m'avantai vers le Grand Duc , qui , pénétrant mon dessein , eut la bonté de me faire faire place lui-même. Je commençai par une profonde révérence. Ensuite je dis en Italien à S. A. d'un air libre & respectueux tout ensemble , que je ne faisois que d'arriver à Florence , & que je lui demandois mille pardons si j'osois dans un Bal lui rendre mes très-humbles respects. Mais que venant d'apprendre qu'elle avoit eu la curiosité de vouloir sçavoir mon nom , je venois moi-même le lui dire. Je le sçais déjà , me répondit ce Prince , & je ne suis pas peu surpris d'entendre un Espagnol parler aussi bien Italien qu'un Romain naturel. Je repliquai à cela en Espagnol que j'avois fait un assez long séjour à Rome. Il me repartit en langue Castillane qu'il aimoit & ne parloit point mal , que rarement les personnes de mon País aprenoient à prononcer l'Italien si parfaitement. Puis faisant tomber l'entretien sur mon oncle l'Ambassadeur , il me dit qu'il le connoissoit pour avoir eu plus d'une affaire à traiter avec lui : Qu'il l'estimoit & souhaitoit d'avoir occasion de le lui témoigner en ma personne. Il eut ensuite la bonté de m'inviter à fréquenter sa Cour , & de me dire mille choses obligeantes ,

tes , auxquelles je ne répondis que par des révérences jusqu'à terre. Ce ne fut pas tout : La Grande Duchesse arriva dans ce moment. J'eus l'honneur de la saluer aussi , & de lui être présenté par le Prince son époux , qui lui dit qui j'étois. En vérité , je me tirai de ce mauvais pas plus galamment , peut-être , que ne l'auroit fait à ma place un véritable neveu de l'Ambassadeur d'Espagne.

Le Bal alors commença. Je me retirai aussi-tôt à l'écart , de peur d'embarrasser les Danseurs. Après trois ou quatre danses , une Dame qui alloit danser à son tour , & à qui le Duc avoit fait signe de me prendre , vint à moi. Je fis semblant de vouloir me dispenser d'entrer en danse , quoique j'en eusse grande envie. Je la priai de considérer que je venois de descendre de cheval , ainsi qu'elle le pouvoit voir à mon affreux négligé. Le Prince qui m'observoit , me cria pour finir la contestation , que quand même j'aurois des bottes , il ne faudroit pas que je refusasse de danser avec une Dame si aimable. A cet ordre précis ; je cessai de faire des façons. J'obéis , & je dansai avec tant de grace & de noblesse , que je m'attirai les applaudissemens de toute l'Assemblée. La Grande Duchesse sur-tout , qui préféroit Terpsicore à toutes les autres Muses ,

Muses , fut si contente de moi , qu'elle m'obligea de danser plusieurs danses nouvelles, dont je lui parus m'acquiter également bien. Ce qui m'agita terriblement & me rendit si gai , si badin , que j'en contai à toutes les Dames. Je te dirai plus , ami Lecteur , dussai-je passer pour un fat dans ton esprit , que les Florentines qui sont les femmes d'Italie qui se connoissent le mieux aux bons airs , me trouvèrent très agréable.

Il y avoit entr'autres , trois jeunes Personnes qui faisoient le plus bel ornement du Bal. Je n'ai jamais vû de beautez plus piquantes Elles auroient fort embarrassé un honnête homme , qui eût eu à choisir entre elles. Je me serois toutefois déterminé en faveur d'une Brune , qui me faisoit pencher de son côté par un certain je ne sçais quoi que les deux autres n'avoient pas Aussi je m'attachai particulièrement à danser avec celle-là. Un des Gentilshommes qui m'avoient amené au Palais , s'aperçût que j'en voulois à cette brune , & s'aprochant de moi : Seigneur Don Guzman , me dit-il , avec un souris , vous ferez bien des jaloux , si vous continuez. La Dame est une riche Veuve , qui a un grand nombre d'Amans. Ce discours flatta ma vanité , & m'inspira le dessein de tenter la conquête d'un cœur disputé par tant de Rivaux. Je hazardai

quelques douceurs , qui ne furent point mal reçues ; mais dans le tems que de favorables apparences m'excitoient à pousser ma pointe ! il prit fantaisie à la Grande Duchesse , qui n'avoit point encore dansé depuis qu'elle étoit relevée , de vouloir que j'eusse l'honneur de danser avec elle. Pour le coup prévoyant les conséquences , je fis tout mon possible pour m'en défendre. Il fallut pourtant en passer par là. Le Grand Duc , quoiqu'il aprouvât le respect que je faisois paroître en cela pour la Princesse , me témoigna par une inclination de tête qu'il desiroit que je fisse ce qu'elle souhaitoit. Il n'y eût plus moyen de reculer. Je dansai donc & encore mieux que je n'avois fait. Ce qui donna tant de plaisir à la Duchesse , qu'elle ne se lassoit point de danser avec moi. Le Prince fut obligé de la prier de se ménager , de peur qu'un trop grand mouvement ne l'incommodât. De sorte que le Bal finit-là.

Leurs Alteesses se retirèrent. Je les accompagnai jusqu'à leur appartement avec les Seigneurs de leur Cour , & je revins ensuite d'un air empressé dans la Salle du Bal , où je trouvai ma belle brune qui étoit prête à sortir. Je sçavois si bien faire le passionné , que j'eus la satisfaction de remarquer qu'elle ne me quittoit point sans regret. Si-

tôt

tôt que je me vis séparé d'elle , je repris le chemin de l'Hôtellerie avec nos Gentilshommes , qui me rejoignirent. J'étois si occupé des honneurs que j'avois reçus ce soir-là , que je répondis assez mal aux complimens que ces Messieurs me firent sur le talent que j'avois pour la danse. Etant tous arrivez à l'Hôtellerie , nous prîmes congé fort poliment les uns des autres , & chacun se retira dans sa chambre.

Lorsque je me vis dans la mienne avec Sayavedra : Mon ami , lui dis-je , la joye me suffoque. J'étoufferois , si je ne déchargois mon cœur. En même-tems je lui détaillai tout ce qui m'étoit arrivé au Bal , dont j'avois fait tout le plaisir : Les loüanges infinies qui m'avoient été données par la Duchesse , & l'accueil obligeant que le Duc m'avoit fait. Mon confident n'aimoit que le solide. Il regardoit les applaudissemens comme de la fumée ; mais l'article de la Veuve le frapa. Je vis briller dans ses yeux la joye que lui causa cet endroit de mon recit. Passe pour celui-là , me dit-il : Cela vous peut mener à quelque chose , si vous sçavez bien profiter de l'heureuse disposition où vos manières ont mis cette Dame à votre égard. Nous employâmes Sayavedra & moi plus de la moitié de la nuit à bâtir des châteaux là-dessus , & à dé-

libérer sur ce qu'il falloit faire pour conduire cette aventure à une bonne fin. Il fut arrêté dans notre conseil que nous acheterions dès le jour suivant le grand coffre dont nous avions déjà parlé, & que je ferois la dépense de l'habit le plus propre que ma bourse le pourroit permettre, pour soutenir à la Cour le personnage que j'avois commencé d'y jouer.

Cette résolution prise, je chargeai mon valet de se mettre en campagne de très-grand matin pour l'exécuter. Après quoi, je l'envoyai coucher. Pour moi, je ne pus fermer l'œil de tout le reste de la nuit, & il étoit déjà grand jour, lors qu'à force de me bercer de chimère, je m'assoupis un peu. Mon sommeil ne dura pas long-tems. Sayavedra, qui revenoit de faire ses commissions entra dans ma chambre & me réveilla. Il étoit suivi d'un Tailleur, chez lequel il avoit trouvé un habit tout fait, & qui n'avoit jamais été porté. Le Tailleur me dit que cet habit lui ayant été commandé par un jeune Seigneur qui avoit tout à coup disparu de la Cour, après y avoir perdu au jeu une grosse somme, lui étoit demeuré, & qu'il ne demandoit pas mieux que de s'en défaire à bon marché. Je me levai promptement pour l'essayer, & par le plus grand bonheur du monde, quand on l'au-
roit

roit fait exprès pour moi, il n'eût pas été plus juste pour ma taille. Il ne fut plus question que de sçavoir combien on le vouloit vendre. Nous nous accordâmes là-dessus, après une dispute qui auroit été plus longue, si le Tailleur n'avoit pas eu besoin d'argent, & moi une furieuse envie d'avoir cet habit, auquel je fis ajoûter quelques passemens d'or à ma fantaisie. Ce qui acheva de le rendre magnifique & à la mode de Rome.

Je n'eus pas plutôt payé & renvoyé le Tailleur, que mon Hôte monta dans ma chambre, pour me dire qu'on m'avoit apporté, de la part du Grand Duc, pendant que je dormois, un régal de vin, de fruits & de confitures. Present que ce Prince avoit coutume de faire aux illustres Etrangers qui passoient par sa Cour; mais qu'il n'avoit osé troubler mon repos pour m'en donner avis. Je ne fus point fâché de n'avoir pas vû le Gentilhomme, que le Duc avoit chargé de conduire ce present; il m'auroit fallu en payer le port; & dans le besoin que j'avois de tout mon argent pour me mettre en état de briller à la Cour, je ne pouvois trop le ménager. Je croyois donc qu'il ne m'en coûteroit rien pour cela. C'est en quoi je me trompois. A peine l'Hôte eût-il fait apporter dans ma cham-

bre le vin & les fruits du Prince , qu'on vint m'annoncer le même Gentilhomme que S. A. m'avoit envoyé. Il fallut effuyer sa harangue banale , qui finit en me disant que la Duchesse souhaitoit de me voir l'après-dînée. Je fis sur cela de grands complimens au Gentilhomme , que Sayavedra , en Ecuyer bien instruit , attendoit à la porte pour lui glisser dans la main quelques écus. Je m'amusai ensuite à essayer le reste de nos emplettes : Comme bas de soye , chapeau fin , rubans , souliers propres , linges , gants & toutes les autres choses nécessaires pour affortir l'habit. Voyant que rien ne me manquoit , je commençai par me raser , peigner , dégraisser & poudrer : Puis m'étant habillé en me regardant sans cesse dans un miroir , je me tournai vers mon confident , pour lui demander ce qu'il jugeoit qu'on pût ajouter à mon ajustement. Il me répondit qu'il me trouvoit si bien comme j'étois , qu'il seroit fort trompé , si ce jour-là je ne faisois mourir de jalousie tous les galans & toutes les femmes d'amour. Je ne laissai pas pourtant de me parler de ma belle chaîne d'or , & d'attacher au bas avec un beau ruban un Portrait en miniature de mon cher Maître , qu'il m'avoit aussi donné la veille de mon départ.

J'étois , comme un autre Narcisse , en-
chanté.

chanté de moi-même. J'aurois déjà voulu être au Palais, tant j'avois d'impatience d'y montrer ma figure. Je crois que j'y aurois été sans prendre aucune nourriture, si Sayavedra ne m'eût représenté qu'on ne devoit pas négliger le dedans : Que le dehors en dépendoit, & qu'un estomac bien bourré étoit plus propre qu'un vuide à donner au visage un beau coloris. Quoique je n'eusse point d'appétit, car j'étois rassasié de ma parure, & l'on auroit dit que mon ventre eût été aussi rempli de vent que ma tête. Je me laissai persuader : je mangeai quelques morceaux de ce que mon confident me fit apporter dans ma chambre. Encore eus-je si grand'peur de me salir en mangeant, que ce ne fut pas sans inquiétude que j'achevai de dîner. Je tâtai des fruits du Duc, & bus quelques coups d'un verdet dont ce Prince les avoit accompagnés. Je trouvai ce vin exquis, & je jugeai qu'il devoit donner du brillant dans la conversation, quand on n'en avoit pris que modérément. Après ce petit repas, je me promenai en me quarant dans ma chambre. Je consultai encore mon Ecuyer sur ma personne, & il m'assura de nouveau que j'étois un Cavalier à peindre. Sur son témoignage confirmé par mon amour propre, je sortis pour me rendre au Palais avec Sayavedra, qui pour me faire

plus

plus d'honneur, avoit fait aussi quelques achats pour lui aux dépens de ma bourse, qui se ressentoit furieusement des saignées qu'on venoit de lui faire.

Je fus reçu chez le Grand Duc avec tous les honneurs qu'auroit pu prétendre mon oncle même l'Ambassadeur, s'il eût été à ma place. Le Prince me fit d'abord des honnêtetés que je ne dûs qu'à ma bonne mine & qu'à ma gentillesse. Ensuite il mit notre Ambassadeur sur le tapis ; & me dit des choses dans l'espérance qu'à mon retour à Rome je les rapporterois à son Excellence. C'étoit le Prince du monde le plus politique. Il ne parloit le plus souvent que pour faire parler. Tantôt par des paroles flatteuses, & tantôt par de petites contradictions, il tâchoit de m'engager à raisonner sur des matières délicates. Il se flattoit qu'il pourroit m'échaper des choses dont il tireroit quelques lumières. Ce qui sans doute seroit arrivé, si j'eusse été capable de trahir mon Maître, qui par complaisance ou par facilité m'avoit plus d'une fois entretenu des affaires les plus secrètes. Mais je me tenois si bien sur mes gardes avec le Grand Duc, qu'il eut beau me retenir auprès de lui deux heures, je ne lui lâchai pas un mot indistinctement. Il cessa enfin, de me tâter ; & changeant de discours, de peur de m'inspi-

rer

rer quelque défiance, il me dit, d'aller voir la Duchesse qui m'attendoit impatiemment.

Je fus bien-aïse qu'il me congédiât pour rompre un entretien qui me fatiguoit, & je volai chez cette Princesse, qui commençoit effectivement à s'impatienter de ce que je tardois tant à me rendre auprès d'elle. Pourquoi donc, me dit S. A. avez-vous-été si long-tems avec le Grand Duc? Madame, lui répondis-je en faisant le discret, il m'a fait plusieurs questions sur les Cours de Rome & d'Espagne. Cela nous a mené loin, & m'a empêché de venir plutôt recevoir vos ordres. Je pris hier au soir repliqua la Duchesse, un fort grand plaisir à vous voir danser, sur-tout vos deux dernières danses. J'ai envie de les apprendre, & je veux que vous me les montriez. Je lui répondis que je ne demandois pas mieux que de lui rendre mes très-humbles services. Elle avoit tant de disposition à la danse, qu'en moins d'une heure, je la mis en état de les pouvoir danser toutes deux au Bal le lendemain au soir; & je lui promis, pour qu'elle fût plus sûre de ses pas, que je viendrois l'après dînée lui donner encore une leçon. Elle se faisoit par avance un plaisir extrême de la surprise générale qu'elle causeroit en dansant ces nouvelles danses, & elle me défendit d'en parler à personne.

C'étoit

C'étoit un fort beau concert qui devoit faire ce jour-là le divertissement de la Cour; & je ne manquai pas d'y paroître avec tout mon mérite, après avoir légèrement soupé dans l'Hôtellerie. Il n'est pas, je crois, nécessaire de te dire qu'en entrant dans la salle où tout le monde étoit déjà assemblé, je cherchai des yeux ma charmante Veuve. J'eus peu de peine à la démêler. Sa parure riche & brillante, & plus encore ses divins apas, la faisoient aisément distinguer. Je jurerois bien que j'avois un peu de part aux peines qu'elle s'étoit données pour s'ajuster, comme je ne doute pas que de son côté en me voyant, elle ne se fit honneur du soin que j'avois pris de m'adoniser. Je m'approchai d'elle avec un empressement qui ne lui déplût point. Nous voilà tous deux à nous regarder, à nous contempler, à nous admirer l'un & l'autre, & à nous lancer sans quartier des traits de feu. C'étoit à qui en décocheroit davantage. Tout cela alloit fort bien. Mais avec toutes ces tendres œillades, je demeurois incertain de mon sort; & n'ayant pas beaucoup de tems à perdre, je crus devoir m'expliquer plus clairement. J'en avois une belle occasion ce soir-là, puisque j'étois si près d'elle, que je pouvois lui parler sans être entendu de personne.

Madame,

Madame, lui dis-je tout bas d'une voix tremblante & passionnée, à quel châtiement condamneriez-vous un téméraire qui oseroit vous aimer & vous le dire ? La Dame rougit un peu de cette question, & me répondit que ce téméraire pourroit être tel qu'on n'auroit pas la force de se résoudre à le punir. Je sentis à cette réponse un transport de joye si vif, que je lui repartis d'un ton animé : Quelle contrainte, Madame, après ce que je viens d'entendre, de ne pouvoir me jeter à vos pieds ! Plaignez-moi d'être obligé de sacrifier le plaisir de vous marquer ma reconnoissance au respect que je dois à L. A. Ma Veuve jetta sur moi un regard languissant, & ne me dit rien. Il est vrai que c'étoit m'en dire plus que si elle m'eût tenu les discours les plus touchans. Aussi j'en fus si pénétré, si transporté de plaisir, que ne pouvant plus parler moi-même, je gardai le silence pendant quelques momens, laissant à mes soupirs faire l'office de ma langue.

Je n'étois pas encore bien revenu de ce ravissement qui m'ôtoit l'usage de la parole, quand ma Veuve me poussant du coude, me dit d'un air effrayé : On nous observe. La Grande Duchesse nous regarde avec une attention qui m'embarrasse. Eloignez-vous un peu de moi, je vous prie. Je me retirai.

aussi-tôt en disant que la Princesse étoit bien cruelle de venir troubler les plus doux instans de ma vie. Je m'écartai donc de ma belle Veuve, & m'avançai vers la Duchesse, pour employer du moins à lui faire ma cour le tems qu'il m'étoit défendu d'être auprès de mon adorable brune. Je me glissai derrière la chaise de S. A. d'où, comme si j'eusse été jusques-là fort attentif au Concert, je m'écriai : Il faut avouer qu'on ne peut rien entendre de plus agréable. Dans le fond cela étoit vrai. Le Grand Duc se piquoit d'avoir les plus habiles Joüeurs d'Instrumens, & les plus belles voix d'Italie. Il n'épargnoit rien pour se contenter là-dessus. Mais c'est dequoi je ne pouvois encore juger, & la Duchesse, qui le sçavoit bien, me dit en me regardant d'un air malicieux : Vous avez vraiment été fort occupé du Concert, & vous en pouvez hardiment décider. On vous le pardonne, ajouta-t-elle en souriant. La Dame mérite bien qu'on préfère ses charmes à ceux de la Musique. S. A. remarquant qu'elle m'embarassoit changea de ton, & me demanda sérieusement ce que je pensois des voix & de la symphonie. Alors je pris la liberté de dire mon sentiment, & si je ne parlai pas en Maître de l'Art, du moins je fis connoître que je n'étois pas tout-à-fait ignorant en Musique.

Le

DE GUZMAN D'ALFARACHE. *fiſ*

Le concert au bout d'une heure fut interrompu par une magnifique collation qui ſervit d'interméde. Je pris ce tems-là pour retourner auprès de ma Divinité , que je m'empreſſai de ſervir. Je lui donnois de tout ce qu'il y avoit de plus délicat, préféralement aux autres Dames , à qui je faiſois peu d'attention. J'achevai par-là de mettre mes Rivaux au deſeſpoir. Ils ne doutèrent plus que je ne fuſſe l'Amant favoriſé. Néanmoins quelque dépit qu'ils en euſſent tous , il n'y en avoit point d'aſſez hardis pour oſer méditer une vengeance dont ils étoient perſuadez que le Duc les feroit repentir. Pour moi je m'inquiétois ſi peu de tous leurs chagrins que je ne ſongeois uniquement qu'à faire de nouveaux progrès dans le cœur de ma Nymphé. Et il ſembloit que l'amour prit plaifir à m'en fournir des occasions.

Pendant que je faiſois le galant auprès d'elle , j'appellai un Muſicien à voix claire , lequel paſſoit à deux pas de nous : Sçavez-vous , lui diſ-je , les derniers airs qu'on a faits à Rome , & dont il y en a deux ou trois ſur-tout qui ſont à la mode : Je les ai reçûs aujourd'hui , me répondit-il , mais je n'ai pas eu le loisir de les étudier. Alors les Dames me demandèrent ſi je les ſçavois. Je leur diſ qu'oûi ; & elles ne m'eurent pas plu-

plûtôt témoigné qu'elles fouhaitoient de se entendre, que sans me faire prier comme un Musicien de profession, je me mis à les chanter à demi-voix, feignant de ne vouloir pas être oïi de toutes les personnes qui étoient dans la Salle. Dès que j'eus commencé, je fus entouré de Dames & de Cavaliers qui s'approchèrent de moi. Mes sons frappèrent même l'oreille de la Duchesse, qui s'étant informée de ce que c'étoit, me fit appeler, & m'ordonna de chanter en donnant à ma voix toute l'étendue qu'elle avoit.

Je ne dois point oublier une circonstance assez plaisante : Cette Princesse fit signe à ma Veuve & à quelques autres femmes du même rang de venir auprès d'elle, pour avoir part au plaisir que je me préparois à leur faire. Elles accoururent dans le moment ; & S. A. par malice ou par bonté, les plaça de façon que j'avois ma Maîtresse en face. Après quoi, elle me dit tout bas en riant : Vous voyez que je paye d'avance la complaisance que vous avez pour moi. A ces mots, je lui fis une profonde inclination de tête, & de crainte qu'elle n'en dît davantage, je me hâtai de chanter.

Ami Guzman, me diras-tu, si vous n'y prenez garde, vous allez encore vous louer. Oh ! pour cela oïi. Puisque je te découvre
fran-

franchement mes mauvaises qualités, tu dois me pardonner si je ne te cache pas mes bonnes. On trouva ma voix si belle que tous mes Auditeurs, depuis le premier jusqu'au dernier, firent retentir la Salle de leurs applaudissemens. Ce qui ne me surprit en aucune manière. Un homme qui passoit à Rome pour un beau chanteur, pouvoit-il déplaire à Florence ? Enfin, j'amusai l'Assemblée jusqu'à la fin du tems prescrit à chaque Fête, par un règlement qu'il y avoit là-dessus au Palais. Nous accompagnâmes comme à l'ordinaire, le Duc & la Duchesse jusqu'à leur appartement. Ensuite chacun prit son parti. Je retournai dans la Salle joindre ma Veuve, qui n'ayant pas voulu se retirer sans me voir encore un moment, m'y attendoit de pied ferme. J'eus le tems de lui tenir quelques discours flatteurs, qui furent payez de sa part avec usure par des réparties qui redoublèrent mon ardeur. Je lui demandai la permission d'aller lui rendre mes devoirs chez elle. Ce qui se fait à Florence, & ce qui me fut accordé de la meilleure grace du monde. On me marqua même une heure pour cela. C'étoit me témoigner qu'elle agréoit ma recherche. Je ne pouvois recevoir de cette Dame une plus grande faveur.

CHAPI.

CHAPITRE VI.

*Suite & dénoïement de cette belle
intrigue.*

A Mon retour chez moi , je fus obligé de faire confidence à mon Conseiller Sayavedra de tout ce qui m'étoit arrivé ce jour-là. Ce que je fis jusqu'aux moindres particularitez. Après m'avoir écouté de toutes ses oreilles , il me dit : Cela va de mieux en mieux. Je ne crois pas que notre proie nous échape. Il faut douter de tout , lui répondis je , mon ami. Quand je songe à ma bonne fortune , quand j'en considère tous les avantages , & que je me représente qu'en deux jours je suis presque parvenu au comble de mes vœux , je crains que la fortune ne flatte ma témérité , que pour s'en joüer & la confondre par quelque sinistre événement. Il est vrai , reprit mon Confident , que les promesses de l'espérance sont fort souvent trompeuses , mais elles s'accomplissent aussi quelquefois.

Je passai plus tranquillement cette nuit que la précédente ; & le lendemain , d'abord que je fus levé , j'envoyai à ma belle
brune

brune tout le régal que j'avois reçu du Grand Duc, à quelques fruits & une bouteille de vin près, m'imaginant que je n'en pouvois faire un meilleur usage. J'ajoutai à cela des gants & toutes sortes de rubans que Sayavedra choisit & acheta. Mon présent fut agréable à la Veuve, aussi-bien que le billet dont il étoit accompagné, & auquel on me rapporta qu'on feroit réponse de vive voix sur le soir chez la Dame, où l'on comptoit de me voir. Malheureusement l'heure qu'on m'avoit donnée pour faire cette visite, étoit à peu près la même où j'avois promis d'aller faire répéter à la Duchesse les deux danses que je lui avois montrées. Pour concilier ces deux choses, je me rendis chez la Princesse plutôt qu'on ne m'y attendoit; espérant que j'en sortirois assez à tems pour pouvoir me trouver à mon rendez-vous. Je me trompai dans mon calcul. S. A. qui avoit à cœur d'apprendre parfaitement ces danses, me les fit tant de fois danser avec elle, qu'il ne me fut pas possible de la quitter avant l'heure du Berger; laquelle se passant à mon grand regret, excitoit en moi les plus vifs mouvemens d'impatience.

La Duchesse s'en aperçut, malgré tous les efforts que je faisois pour les lui cacher: Qu'avez-vous, me dit-elle? Vous avez
dans

dans l'esprit quelque chose qui vous inquiète. Je vois bien ce que c'est. Votre Veuve vous fait paroître notre répétition un peu longue , n'est-il pas vrai ? J'avois franchement que cela étoit véritable. Je dis de quoi il s'agissoit ; croyant l'engager par cet aveu à m'accorder la liberté de me retirer. Ce qu'elle ne fit point. Au contraire , elle m'ordonna de demeurer. Mais elle envoya chercher ma Veuve , se chargeant de lui faire mes excuses , & de prendre toute la faute sur elle. Je rendis grace à S. A. dans les termes les plus forts , & reprenant ma belle humeur , je payai la bonté de cette Princesse de mille plaisantes saillies qui la réjouirent. Enfin , mon aimable brune arriva , charmée de l'honneur que lui faisoit la Grande Duchesse , qui lui dit qu'elle l'avoit fait venir , pour récompenser le plaisir dont elle l'avoit privée en me retenant. Puis employant pour moi ses bons offices , elle se répandit en discours si flatteurs sur mon compte , que j'en étois tout confus. Nous commençâmes tous trois un petit Bal , en attendant l'heure du grand , laquelle ne fut pas si-tôt arrivée , que nous nous rendîmes dans la Salle où il se donnoit , & tant qu'il dura , nous ne fîmes que nous tremousser ma Maîtresse & moi , pour faire notre Cour à S. A. qui se plaisoit infiniment à nous voir danser

danſer enſemble. Dès ce ſoir-là , nos amours furent connus de tout le monde , qui nous regarda comme deux Amans bien aſſortis. Mes Rivaux ſeuls en jugèrent autrement.

J'allai rendre le lendemain la viſite que je n'avois pû faire la veille à ma Veuve. Je trouvai cette Dame avec deux autres de ſes amies , qu'elle avoit par bienſéance aſſemblées chez elle , & qui connoiſſant bien nos ſentimens , nous laiſſèrent la liberté de nous entretenir tout bas l'un & l'autre. J'apris de la belle bouche de mon incomparable brune , que du premier moment qu'elle m'avoit vû , elle avoit ſenti pour moi ce que ſes autres Amans tâchoient en vain de lui inſpirer. En un mot , il me fut permis de compter que j'étois tendrement aimé. Il n'y avoit point ce jour-là de Fête au Palais. L. A. devant honorer de leur preſence un Mariage important qui ſe faiſoit en ville. Ma viſite en fut plus longue. Qu'il m'échapa de diſcours paſſionnez ! Qu'on m'adreſſa de paroles obligeantes ! Que nous fûmes contens l'un de l'autre ma Veuve & moi !

Je revins à mon Hôtellerie aſſez tard. J'étois tout conſtitué en amour , & ſi plein de belles idées , qu'à peine pouvois-je parler. Sayavedra me laiſſa quelque tems plongé

dans une si charmante yvresse , mais voyant qu'il étoit de mon intérêt de la dissiper , il me dit : Mon cher Maître , vous vous endormez un peu dans la prospérité de vos affaires amoureuses. Vous ne faites pas réflexion que nous sommes ici dans une ville de passage. Vous pourrez rencontrer quelqu'un qui reviendra de Rome & qui vous reconnoitra. Vous courez risque à chaque instant d'être découvert. Croyez-moi , brusquez l'aventure. Sçachez promptement de votre Maîtresse jusqu'où votre fortune peut aller , & ne perdez plus de tems à filer l'amour.

La prudence de mon confident me fit rentrer en moi-même , & m'obligea de retourner le jour suivant chez ma Veuve , dans la résolution de lui proposer de l'épouser. J'avois peur de gâter tout par trop de précipitation ; & ce ne fut qu'en tremblant que je la pressai de hâter mon bonheur. Cependant bien loin de se révolter contre le desir impatient que je lui témoignois d'être son Epoux , elle me dit franchement que ses intentions étant conformes aux miennes , elle n'avoit pas dessein de tirer les choses en longueur. Voyez au plutôt mes parens, poursuivit-elle, demandez leur agrément ; & quand vous vous serez acquité de ce devoir, je ferai le reste.

Trans-

Transporté d'amour & de joye d'avoir son aveu, qui étoit le principal, je me jettai à ses genoux, & lui prenant une main qui ne se refusa point à mon transport, je la baisai avec ardeur. Ensuite, je conjurai la Dame d'agréer, comme pour sceller sa promesse, une petite bague que j'avois au doigt. C'étoit un assez joli diamant, fort bien monté. Elle l'accepta en me le laissant mettre à un de ses doigts, à condition que j'en recevrais d'elle un autre, qu'elle alla prendre dans son cabinet, & qui étoit d'un plus grand prix que le mien. On eût dit après cela que nous étions déjà mariez, tant nous devinmes familiers. Je ne sçais pas même si dès ce jour-là je ne me fusse pas rendu maître du logis, si j'eusse été plus hardi. Mais outre que je craignois de lui déplaire en faisant paroître de coupables desirs, j'avois trop d'amour & trop de respect, pour être capable d'une pareille témérité.

Lorsqu'à mon retour de chez ma Veuve, j'appris à Sayavedra le résultat de mon dernier entretien avec elle, & que je lui montrai le gage qu'elle m'avoit donné de sa parole, il en pleura de joye. Courage, s'écria-t-il, vous avez le vent en poupe. Vous allez à toutes voiles. Vous entrerez bien-tôt dans le Port. Ne manquez pas dès demain de visiter les Parens de cette bonne Dame.

Je suis persuadé qu'ils vous accorderont leur consentement. C'est à quoi il n'étoit pas nécessaire de m'exhorter. Ma Maîtresse m'avoit nommé les plus considérables , & bien instruit de leurs caractères ; afin que je pusse me régler là-dessus. Il y en avoit deux avec qui j'avois déjà fait connoissance. Ils étoient à peu près de mon âge. J'aurois bien répondu de l'agrément de ceux-là. Je craignois seulement certains barbons graves & flegmatiques , gens qui ne faisant rien que par compas & par mesures , voudroient ne mener par un chemin fort long , ce qui ne vaudroit pas le diable pour moi , qui avois tant d'intérêt à finir promptement cette affaire. Je vis donc dès le matin les parens en question. Les deux jeunes me dirent sans façon qu'ils approuvoient fort ma recherche , si elle étoit agréable à leur cousine. Il n'en fut pas ainsi des oncles , qui me répondirent que la chose regardoit toute la Famille : Qu'ils s'assembleroient au premier jour , & que je ne tarderois guère à sçavoir ce qu'ils auroient résolu. Rien n'étoit plus prudent , & je ne pouvois trouver ce procédé mauvais , quelque chagrin qu'il me causât.

Je rendis compte l'après-dînée à ma Veuve de toutes ces visites. Elle me dit qu'elle s'étoit bien attenduë à la réponse
qui

qui m'avoit été faite ; & que nous pouvions toujours par provision régler toutes les cérémonies de notre mariage , nous promettant de le célébrer avec toute la pompe convenable à des personnes de notre naissance, & ne doutant nullement que L. A. ne nous fissent l'honneur d'assister à nos nêces. Au bout de trois jours, il vint chez moi deux des principaux parens de ma future, pour m'apprendre le résultat de leur délibération touchant ma recherche. Ils me dirent qu'ils envisageoient le dessein que j'avois sur leur parente comme une chose très-honorable pour leur Famille : Qu'ils me prioient toutefois de trouver bon qu'ils exigeassent de moi , seulement pour agir avec plus de bienséance, que je fisse intervenir là-dedans Mr. l'Ambassadeur mon oncle : Que S. E. n'avoit qu'à en écrire un mot au Grand Duc, & une petite Lettre de politesse à toute la Famille , pour lui demander son aveu. Je me sentis terriblement ému à ce discours, & faisant tous mes efforts pour leur cacher le trouble qui m'agitoit , je leur répondis avec une effronterie sans pareille , que s'il ne falloit que cela pour les contenter , ils seroient bien-tôt satisfaits : que je leur promettois des Lettres de l'Ambassadeur pour tous les parens tant en général qu'en particulier ; Qu'à l'é-

gard du Grand Duc , S. A. recevroit par la première poste un paquet par lequel mon oncle , à qui j'avois déjà mandé mes intentions , la suppleroit de les favoriser en m'accordant là-dessus sa protection. Ces Messieurs très-contens de mes promesses , prirent congé de moi en attendant qu'ils en vissent l'effet.

Me voilà bien avec ces Lettres & cette entremise de l'Ambassadeur. Je n'aurois eu qu'à le prier par une Lettre de vouloir bien faire ma fortune en m'avouant pour son neveu ; Dieu sçait de quelle manière S. E. m'eût fait traiter à Florence par le Grand Duc , & dans quels beaux termes il m'eût recommandé à S. A. Aussi je ne fus nullement tenté de prendre ce parti. J'aimai beaucoup mieux , & c'étoit la seule ressource qui me restoit , faire une dernière tentative auprès de ma Maîtresse , pour l'engager à m'épouser brusquement. Je courus donc chez elle , aussi-tôt que ses vieux parens m'eurent quitté. Je l'abordai d'un air triste , après lui avoir conté ce qui s'étoit passé entr'eux & moi , je lui dis que par-là je me voyois condamné à mourir d'impatience & d'ennui. Ce retardement , me dit ma Veuve , ne sera pas si considérable que vous vous l'imaginez. Pardonnez-moi , Madame , m'écriai-je
avec

avec émotion. Je disposerai facilement l'Ambassadeur à écrire en ma faveur au Grand Duc & à vos parens. J'ose vous assurer qu'il aura cette complaisance pour son neveu. Mais vous le dirai-je, son caractère me fait trembler. C'est un homme trop prudent & trop délicat, pour ne vouloir pas auparavant s'informer de votre Famille & de vous-même, Madame : Permettez-moi de vous le dire. Il aura peur que ce ne soit quelque fol amour de jeune homme. Ces sortes d'informations demandent un tems qui me paroît infini, & cela me met au desespoir. Là-dessus, pour l'attendrir, je lui exprimai ma douleur dans des termes dont je ne puis à présent me souvenir, car lorsque le cœur parle & qu'un Amant dit ce qu'il sent, il parle bien mieux que quand il ne fait qu'un recit de ce qu'il a senti.

Je me souviens seulement que ma tendre Veuve fut touchée de la peinture que je lui fis des tourmens que me faisoit souffrir par avance la longue attente qui me menaçoit. La Dame, qui peut-être n'avoit pas moins d'impatience que moi de se voir attachée au joug d'un hymen qui la flattoit, me dit pour me consoler, qu'elle ne dépendoit point absolument de ses parens : Que tout ce qu'elle en avoit fait n'étoit que par pure

bienfiance. Donnez-moi trois jours , ajostata-t-elle , pour gagner les parens qui se sont montrez favorables ; & si par malheur je les trouve tous contraires à mon dessein , nous ne laisserons pas de nous marier , en attendant qu'eux & Mr. l'Ambassadeur ayent à loisir fait leurs enquêtes. Pouvois-je entendre des paroles plus douces & plus positives ? Tous mes sens en furent enchantez : Enfin , ma sensibilité parut telle , que la Dame se sentant elle-même dans un grand desordre , m'auroit volontiers fait grace des trois jours dont elle différoit ma félicité.

Qui croiroit qu'un jour si agréable pour moi , fut suivi du plus malheureux de ma vie ? Le lendemain m'étant levé pour aller à la Messe à l'Annonciade , qui est la plus belle Eglise de la Ville & le rendez-vous du beau monde , j'y rencontrai un jeune parent de ma Veuve. C'étoit un de ceux qui n'étoient pas difficultueux. Je le saluai , & nous commençâmes insensiblement à nous entretenir de mon mariage futur avec sa cousine. Au milieu de la conversation , un Pauvre que j'avois déjà renvoyé deux fois sans le regarder , vint pour la troisième me demander l'aumône. Préoccupé comme je l'étois d'un entretien qui m'interressoit , je m'impatentai , & donnant assez rudement de

de mon gant sur le visage de ce Mandiant importun : Vilain gueux , lui dis-je , ne veux-tu pas me laisser en repos ? Ce Pauvre , qui s'attendoit à un autre traitement de ma part , me répondit dans ces termes : „ Monsieur Guzman , si tout le monde vous „ avoit reçu de même , lorsque vous étiez „ mon camarade , vous ne trancheriez pas „ tant du grand Seigneur aujourd'hui. A la voix de cet homme , dont j'entendis distinctement les paroles , je jettai la vûë sur lui , & je le reconnus pour un Pauvre qui avoit été un de mes plus chers Confreres , dans le tems que j'étois à Rome dans la Confrérie des Gueux. Je rougis , je pâlis dans le moment , & lançai sur lui des regards où ma rage étoit peinte. Bien loin de craindre ma colére , il me rit au nez , me fit la grimace , & se retira en me disant des injures entre ses dents. Quelques Cavaliers qui étoient autour de nous , parmi lesquels il y avoit un de mes Rivaux , ayant ouï de quelle façon le Pauvre m'avoit apostrophé , & remarquant que j'en étois tout déconcerté , en furent extrêmement surpris. Mon Rival , qui avoit plus d'intérêt que les autres à approfondir cet incident , suivit le Gueux sans faire semblant de rien , & le joignit à la porte de l'Eglise , où il s'étoit arrêté. Il le prit en particulier , & après lui

avoir coulé dans la main quelque monnoye , il lui demanda s'il me connoissoit bien , pour m'avoir osé dire ce qu'il m'avoit dit. Le Pauvre encore indigné contre moi , lui raconta l'histoire depuis mon entrée dans Rome jusqu'à ma sortie de chez l'Ambassadeur d'Espagne.

Quel plaisir pour le Cavalier qui l'écoutoit. C'étoit celui de mes Rivaux qui étoit le plus en droit de prétendre à la main de ma Veuve. Charmé d'avoir appris de si belles choses de moi , il fit encore quelque libéralité au Pauvre , lui dit de le venir trouver l'après-midi , pour prendre un habit qu'il lui vouloit donner , & lui conseilla ensuite de se retirer , de crainte que je ne le maltraitasse , pour me venger de l'affront qu'il m'avoit fait en pleine Eglise. Pour lui , il revint auprès du parent de la Veuve , & le voyant seul , parce que dans le trouble où étoient mes esprits , j'avois jugé à propos de le quitter , il l'aborda ; & brûlant d'impatience de lui parler de moi , il ne put s'empêcher de lui faire part du détail dont le Mandiant venoit de le régaler. Le Parent fort étourdi de cette nouvelle , se contenta de lui dire qu'il ne pouvoit ajouter foi au récit du Pauvre , qui selon toutes les apparences , me prenoit pour un autre.

Les deux Cavaliers sur cela se séparèrent ,

rent , le Parent avec quelque soupçon que je n'étois pas ce que je semblois être , & mon Rival triomphant d'avoir fait une découverte qui devoit le débarrasser du plus dangereux de ses Compétiteurs. Il étoit alors onze heures & demie , & par conséquent il y avoit beaucoup de monde chez S. A. qui étoit près de se mettre à table. On y vit bien-tôt arriver mon Rival , qui se mêlant parmi les Courtisans qu'il jugea les plus jaloux de la faveur où j'étois auprès de L. A. leur conta toute l'aventure d'un air mystérieux , les priant de la tenir secrète. Mais ce n'étoit que pour mieux les engager à la répandre. Ce qu'ils eurent en effet si grand soin de faire , qu'en moins d'un quart d'heure , le Grand Duc en fut informé. Ce Prince n'en fit que rire d'abord , & ayant appris que c'étoit un de mes Rivaux qui faisoit courir ce bruit , il le regarda comme une fable inventée par un Amant jaloux & troublé par son desespoir. Néanmoins suivant sa prudence ordinaire , il voulut éclaircir le fait. Après toutes les bontez que la Princesse & lui avoient euës pour moi , il n'avoit garde de n'y pas prendre un fort grand intérêt. Il ordonna qu'on lui amenât secrètement le Gueux qui disoit me connoître , afin qu'il pût l'entendre lui-même. Pour lui obéir , on alla chercher le Man-

diant que le Duc , caché derrière un paravent , oût sans en être vu. Quand ce Prince eut attentivement écouté la belle narration que le Pauvre fit de mes aventures , il donna ordre qu'on le mît en Prison , & qu'on l'y traitât bien , avec défense de le laisser parler à personne , jusqu'à ce qu'il eût approfondi cette affaire.

Si pendant ce tems-là , je n'étois pas tout-à-fait tranquile , du moins je n'avois aucun soupçon de la nouvelle face que prenoit ma fortune. Il est vrai que le cruel événement du matin m'avoit très-mortifié ; mais je comptois qu'en donnant quelque argent au Gueux , je l'obligerois à sortir de la ville ou bien à se taire. J'étois même retourné à l'Eglise après la Messe , dans l'espérance de le rencontrer , & ne l'ayant plus retrouvé-là , j'avois remis au lendemain à l'apaiser. Pour les paroles qui lui étoient échappées contre moi , j'avois résolu de les tourner en raillerie , si quelqu'un s'avisait de m'en parler , & de les faire passer pour une insolence qui m'avoit été dite par un misérable que j'avois un peu maltraité. Enfin , je n'y songeois déjà presque plus , & je me rendis l'après-dînée au Palais à mon heure ordinaire. Je me présente pour voir le Duc ; on me dit qu'il est occupé dans son cabinet. Je vais à l'appartement de la Duchesse ;

cheste , j'apprends qu'elle est un peu indisposée , qu'elle ne verra personne ce jour-là , & que le soir il n'y aura aucune fête. Tout cela me parut si naturel , que je n'y fis aucune réflexion. Et consolé d'avoir perdu mes pas du côté de L. A. par l'espérance de passer le reste du jour avec ma Veuve , je vole chez elle. Je trouve à sa porte les laquais de ses vieux parens. Je juge qu'il y a grande assemblée dans sa Maison , & que c'est au sujet de notre Mariage. Je n'y veux point entrer de peur de troubler leur conférence. Je passe outre , & ne sachant que devenir , je retourne à mon Hôtellerie. J'attendis-là deux heures la fin de ce conseil de Famille. Après quoi j'envoyai mon confident chez ma Maîtresse pour lui en demander le résultat. On dit à Sayavedra qu'elle étoit sortie. Il y retourna une heure après , & on lui dit qu'elle ne pouvoit parler à personne.

Pour le coup , je tirai de-là un fort mauvais augure. Je devins la proie du chagrin & de l'inquiétude. Mon Ecuyer s'efforçoit envain de me consoler. Toutes les raisons dont il se servoit pour me rassurer l'esprit , cédoient aux réflexions qu'une juste crainte m'inspiroit. Je me couchai ce soir-là sans souper , & je me levai le jour suivant sans avoir pris un moment de repos. J'allois
envoyer

envoyer chez ma Veuve pour ſçavoir à quelle heure je pourrois l'entretenir , lorsque mon Hôte vint m'annoncer deux Cavaliers que je connoifſois , & qui ſouhaitoient , dit-il , de me parler d'une affaire de la dernière conſéquence. Je répondis qu'ils pouvoient entrer. Ces Meſſieurs ſe préſentèrent devant moi d'un air très-ſérieux , & l'un des deux m'adreſſant la parole , me dit : „ Nous venons ici , comme „ vos amis , vous avertir qu'il ſ'eſt répandu „ tant à la Cour que dans la ville , d'étran- „ ges bruits de votre Seigneurie. Vous n'êtes , dit-on , rien moins qu'un homme de „ qualité. On vous accuſe d'avoir joué à „ Rome de très-vilains perſonnages. En un „ mot , vous avez été domeſtique de l'Am- „ baſſadeur dont vous voulez paſſer pour „ parent. Nous ignorons , pourſuivit-il , ſi „ le Grand Duc eſt informé de tout ce qu'on „ dit de vous ; mais nous vous conſeillons „ de ne point paroître au Palais , que vous „ n'ayez fait vos diligences pour avoir des „ atteſtations qui prouvent la fauſſeté de „ ces bruits qui vous deſhonnorent.

Tandis que ce Cavalier me tenoit ce diſcours mortifiant , j'étois dans un état pitoyable. Je penſai m'évanouir , & la voix me manqua , lorsque j'entrepris de faire mon Apologie. Je répondis pourtant que je

je n'aurois jamais cru que mes ennemis eussent poussé si loin la calomnie : Que je prendrois la poste avant la fin de la journée , & que j'irois moi-même chercher à Rome plus de témoignages qu'il n'en falloit pour confondre la malice de mes envieux. Les deux Cavaliers applaudirent à ma résolution , & se retirèrent , pour aller rapporter cet entretien au Duc. Car c'étoit par ordre de ce Prince qu'ils m'étoient venus voir , quoiqu'ils m'eussent témoigné que c'étoit par amitié pour moi. Ils ne furent pas hors de ma chambre , que mon confident y entra. Il lut sur mon visage les affligeantes nouvelles que j'avois à lui apprendre ; & il fut dans la dernière desolation , quand je lui contai mon malheur. Cependant loin de se laisser abattre comme moi à la mauvaise fortune , il se roidit contre elle ; & s'armant d'une fermeté qui m'étonna : Mon Maître , me dit-il , c'est à présent qu'il faut montrer du courage. Devez-vous être surpris qu'en jouant un rôle si délicat aux yeux de tout le monde , il arrive un contre tems qui rend triste le dénouement de la Comédie ? Pour moi , je m'y suis bien attendu. Mais après tout , notre chute n'est pas si grande , que nous ne puissions nous relever. On nous laisse la campagne libre , cela est heureux. Profitons du tems. Sortons promptement de

de l'État de Florence , & allons faire ailleurs à loisir sur ce revers de fortune des réflexions qu'on pourroit nous faire faire ici plus defagréablement.

Ces raisonnemens sensez retirèrent mon esprit de l'accablement où il étoit. Je pensai qu'en effet j'étois moins malheureux que je ne devois l'être. Je dis à Sayavedra que ses conseils étoient trop prudents pour ne les pas suivre ; & que si nous pouvions partir dans une heure par la poste , nous ferions un coup de partie. La chose est très-possible , me répondit-il : Nous avons vendu votre cheval. Nous ne sommes point sans argent , il n'y a qu'à louer des chevaux & nous mettre en chemin. Reposez-vous sur moi du soin de tout préparer pour notre départ : Hé bien , repris-je , mon ami , fais donc tout ce que tu jugeras à propos de faire. Hélas ! ajoutai-je avec un profond soupir : Je partiroy content , si je voyois encore une fois ma belle Veuve. Je m'attendois à trouver Sayavedra s'oposer fortement à mon envie. Tout au contraire , il eut la complaisance de me dire qu'il me procureroit cette satisfaction , lorsque nous serions prêts à monter à cheval.

Dans le tems que je témoignois à mon confident que j'étois charmé d'avoir en lui un homme tout dévoué à mes volontez ,
l'Hôte

L'Hôte monta pour me dire qu'une Demoiselle me demandoit. Je fus d'abord effrayé, car tout me faisoit peur dans la situation où j'étois. Cependant je me rassurai en reconnoissant dans cette Demoiselle une Suivante de ma Veuve. Cette fille me remit un billet de sa Maîtresse, où il n'y avoit que ces mots : *Je vous attends chez ma cousine pour vous communiquer des choses de la dernière importance. Adieu.* Je dis à la Soubrette que je serois dans un moment chez la parente en question, & quand elle fut sortie, me tournant vers Sayavedra : Voilà, m'écriai-je, tout ce que je desirois. Je sçais bien qu'il m'en coûtera cher pour soutenir la conversation d'une Dame que j'adore & que je vais quitter pour jamais. Il n'importe. Je veux la voir, fussai-je en mourir de douleur. Je chargeai donc de tout mon fidelle Ecuyer, qui me dit : Soyez tranquille sur les opérations que je dois faire, & soyez assuré que dans une heure & demie, tout au plus tard, je serai avec des chevaux de poste aux environs de la maison où vous allez.

Les choses ainsi réglées entre Sayavedra & moi, je me rendis à l'endroit où ma Veuve m'attendoit. Dans quel état s'offrit-elle à ma vûe ? dans un deshabillé où il y avoit plus de desordre que de négligence.

Elle

Elle étoit pâle, défaite , & ses yeux paroïssent encore humides des pleurs qu'elle avoit versez. Enfin , il sembloit que ce fût un autre personne. De mon côté , je n'étois pas moins changé qu'elle. Aussi-tôt que sa parente m'aperçut , elle sortit d'un cabinet où ces deux Dames s'entrenoient , & se retira dans la chambre , pour me laisser en liberté avec ma Veuve , qui commença par répandre des larmes en me regardant : Sçavez-vous , me dit-elle , toutes les infamies qu'on fait courir de vous dans Florence ? Oûi , Madame , lui répondis-je d'un air fort mortifié , les noires calomnies que mes ennemis veulent employer pour me perdre , sont venuës jusqu'à moi , & dans une heure je parts pour Rome , d'où je serai de retour dans cinq ou six jours avec des certificats qui confondront ces calomnieux. Ces paroles la consolèrent un peu. Elle me conta tout ce que ses parens lui avoient dit de ce Gueux , les horribles discours qu'il avoit tenus à toutes les personnes qui s'étoient avisées de l'interroger , & elle finit par la curiosité que le Grand Duc avoit eüe d'entendre ce malheureux.

Je laissai parler la Dame , tant qu'il lui plut , sans l'interrompre ; car j'étois si troublé de cette aventure , que je ne pouvois rien dire que de fort mal à propos. Je levois
les

les épaules , je pouffois de longs soupirs , en regardant le Ciel , & je faisois mille démonstrations qui lui persuadoient mieux la fausseté de ces bruits , que toute l'éloquence humaine n'auroit pû faire. Ne vous affligez point ainsi , sans modération , me dit-elle tendrement. Je vous ai aimé sans vous connoître , & quand vous ne seriez pas ce que je crois que vous êtes , je sens que je ne laisserois pas de vous aimer encore. Je n'aurois peut-être pas remarqué dans un homme du commun les agrémens qui m'ont frappée en vous. L'orgueil de ma naissance ne m'auroit pas du moins permis d'y attacher mes regards ; mais puisqu'ils m'ont une fois sçû toucher , ils ne peuvent plus perdre leur privilège. Enchanté d'un sentiment si généreux , je tombai dans une défaillance qui fit craindre pour ma vie ; & peu s'en fallut que ma tendre Veuve ne s'évanoûtît aussi. A peine eut-elle la force d'appeler sa cousine , qui se trouvant embarrassée entre nous deux , fut obligée d'emprunter le secours de la Suivante de ma Maîtresse. Un instant après que ces deux filles m'eurent fait reprendre mes esprits , on m'avertit que mon valet de chambre m'attendoit à la porte , & que les chevaux étoient prêts. Je compris alors ce que c'est que d'aimer , & de quelle douleur on est

pénétré

pénétré quand il faut se détacher de l'objet de son amour. Jamais adieux n'ont été plus touchans.

Je sortis de chez la cousine de ma Veuve si occupé de mon affliction , que sans voir Sayavedra que je rencontrai à la porte , je passai devant lui sans rien dire. Il me suivit, & s'apercevant que je ne sçavois ce que je faisois dans l'état où ma passion me réduisoit, il me parla , me fit un peu rentrer en moi-même , & me conduisit où nos chevaux nous attendoient. Je sautai légèrement en selle , & sans desserrer les dents, je courus la première poste. A la seconde, mon Ectyer me demanda pourquoi nous enfilions la route de Rome , & si j'avois envie d'y retourner ? Je lui répondis que j'étois bien aise & pour cause , qu'on me crût sur le chemin de cette Ville , & qu'à la troisième poste , nous nous arrêterions pour nous consulter sur ce que nous avions à faire.



CHAPITRE VII.

*Guzman prend le chemin de Bologne ,
Dans l'espérance de rencontrer dans
cette Ville Alexandre Bentivoglio son
Voleur , & de le poursuivre en Jus-
tice.*

LORSQUE nous fûmes arrivés à la troi-
sième poste, nous y fîmes une pause ,
pour prendre de la nourriture & du repos ,
deux choses dont j'avois un extrême be-
soin, puisque depuis vingt-quatre heures ,
je n'avois ni mangé ni dormi. Après cela,
nous tâmes conseil mon confident & moi
sur ce qu'il nous convenoit de faire.

Il me semble , dis-je à Sayavedra , que
nous devons sans balancer aller à Bologne.
J'ai un pressentiment que nous y rencon-
trons Alexandre Bentivoglio , & si je suis
assez heureux pour le trouver , je ne doute
point que par accommodement ou par la
voye de Justice , je ne recouvre une bonne
partie de mes effets. J'approuve votre idée ,
me répondit mon confident. Loüons des
chevaux , & partons pour Bologne. Mais
permettez-moi , s'il vous plaît , de vous
repre-

représenter les périls où je m'expose en paroissant dans cette ville. Je crois, comme vous qu'Alexandre y est, & si pour mon malheur il me voit, il voudra sçavoir ce qui m'amène à Bologne : S'il apprend que j'y suis venu avec vous, il devinera votre dessein & prendra la fuite, ou bien il pourra me faire assassiner. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je ne sçaurois vous rendre service dans cette affaire, sans courir risque de me perdre, puisqu'il faudra que je me constituë prisonnier ; & quand une fois je serai en prison, je n'en sortirai jamais peut-être sans une grace du Ciel toute particulière.

J'entrai dans les raisons de Sayavedra, & nous convinmes qu'il ne se montreroit point dans les rues de Bologne : Qu'il se tiendrait caché dans l'Hôtellerie où nous serions logez, & ne se mêleroit nullement de mon procès, supposé que j'en eusse un. Aussi-bien, je ne croyois pas avoir besoin de lui, pour faire condamner mon voleur à me restituer du moins une partie de mon bien. Mon confident rassuré par cette condition, parut tout prêt à me suivre. Nous nous mîmes aussi-tôt en chemin sur des chevaux de louage, & le lendemain sur la fin du jour nous arrivâmes à Bologne. Nous descendîmes à une Hôtellerie où il y avoit
quelques

quelques Etrangers que différentes affaires avoient attirez dans cette ville. Je soupai avec eux , & je me retirai de bonne heure dans une chambre assez propre que Sayavedra avoit eu soin de me faire préparer. Je dormis peu , n'étant occupé que de mon fripon d'Alexandre , & je me levai de grand matin , dans l'intention de m'informer si par hazard il n'étoit pas dans le païs. Je sortis donc tout seul , & je me promenai pendant un quart d'heure dans les ruës. Comme je passois devant la grande Eglise , je jettai la vûë sur cinq ou six jeunes gens qui étoient à la porte , & j'en remarquai parmi eux un , dont l'habit me fit soupçonner que le Cavalier qui l'avoit sur le corps pouvoit être l'homme que je cherchois. Je me défiaï d'abord du raport de mes yeux ; mais après un long examen , je reconnus à n'en pouvoir douter , que cet habit étoit celui dont un Officier Napolitain m'avoit fait present , pour quelque service que je lui avois rendu auprès de l'Ambassadeur.

Je me sentis alors si transporté de rage , de voir ce voleur paré de mes dépouilles , que je fus tenté dans mon premier mouvement de le joindre & de lui passer mon épée au travers du corps. Néanmoins par bonheur pour lui , & peut-être encore plus pour moi , il vint une foule de réflexions judicieuses

cieuses s'oposer à ma fureur. Doucement , me dis-je à moi-même , ne sois pas si violent. Laisse vivre ce Pendart. S'il vit , il pourra payer. Si tu le tuës , ce sera toi qui payeras. D'ailleurs , ces jeunes gens qui sont avec lui pourroient bien prendre son parti , & quand cela n'arriveroit pas : Souviens-toi que c'est un grand Spadassin , avec qui tu n'aurois pas trop beau jeu. De demandeur que tu es , ne te rends pas défendeur. Ayant donc connu la folie que je voulois faire en m'exposant à perdre tout le fruit de mon voyage par mon emportement , je m'en retournai à l'Hôtellerie , pour prier mon Hôte de me donner la connoissance de quelque homme intelligent dans la procédure. Il envoya chercher aussitôt un Solliciteur de procès qui demeurait dans son voisinage , & qui pour un homme de son métier avoit bien de l'honneur & de la probité. Je demandai d'abord à ce Solliciteur s'il connoissoit un certain Alexandre Bentivoglio , fils d'un Avocat ? Il me répondit qu'il n'y avoit personne dans le territoire de Bologne qui ne connût le pere & le fils. N'êtes-vous pas , lui repliquai-je , de leurs parens ou de leurs amis ? Non , Dieu merci , me répartit-il avec précipitation ; quoiqu'ils soient d'une condition plus relevée que la mienne , je ferois bien fâché d'a-
voir

voir des parens ou des amis de leur caractère.

Après avoir fait ces deux questions , ce me semble assez prudemment , je racontai l'histoire du vol de mes coffres. Le Solliciteur m'écouta d'un grand sang froid , & comme un homme qui n'étoit point du tout surpris de ce que je lui disois. Il m'avoïa même que dans Bologne on étoit accoutumé à entendre les exploits du sieur Alexandre , qui n'en faisoit point d'autres , qui ne fussent de la nature de celui dont je venois de parler. Mais je ne sçais , continua-t'il , si quand vous aurez intenté un procès à votre voleur , vous en ferez plus avancé. Il a pour pere un terrible mortel , qui s'est mis au-dessus des loix par la méchanceté de son esprit , & que tous les habitans de cette Ville craignent comme le feu. Je vous conseillerois plutôt de faire parler secrettement à ce redoutable Pere , qui peut-être aimera mieux en venir à un accommodement , que de souffrir que cette affaire éclate. C'est le meilleur moyen dont vous puissiez vous servir , pour rattraper une partie de ce que vous avez perdu. Je répondis au Solliciteur que j'étois fort de son avis , & qu'outre l'aversion que j'avois pour les procès , je jugeois bien que je ne gagnerois pas grand'chose.

à poursuivre un voleur , qui se trouvoit fi
d'un homme pareil à celui qui venoit d
me dépeindre. Je le pressai ensuite de
charger de cette commission lui-même
& comme il témoignoit de la répugnanc
à se mêler d'une affaire désagréable à l'A
vocat Bentivoglio , je lui promis une bonn
récompense s'il pouvoit réüir. Il ne pr
tenir contre cette promesse , & sur le cham
il eut le courage d'aller chez le pere d
sieur Alexandre.

Mon Solliciteur ne tarda pas à reveni
Il avoit l'air si peu content , qu'il ne me f
pas difficile de deviner qu'il avoit perdu
peine. Aussi me dit-il que le superbe Av
cat l'avoit fort mal reçu : Qu'au lieu d
vouloir s'accommoder , il avoit pris a
point d'honneur la proposition qu'on li
en avoit faite : Qu'il s'en tenoit tellem
offensé , qu'il sembloit que je fusse le v
leur , & son fils le volé : Et qu'enfin il avo
vomi feux & flâmes contre moi. Je me d
terminai donc , puisqu'on m'y forçoit ,
implorer le secours de la Justice. Le Soll
citeur me pria de l'excuser s'il refusoit d
m'être de quelque utilité dans cette affaire
attendu que le pere de ma Partie l'avo
menacé de l'envoyer à l'Hôpital avec tout
sa famille , s'il aprenoit qu'il me rendi
directement ou indirectement le moindre
service

Service. Du moins, lui dis-je, enseignez-moi le nom & la demeure de quelque bon Jurisconsulte. Il balançoit à me faire ce plaisir, tant il craignoit les Bentivoglio; mais remarquant que je tirois de l'argent de ma poche pour payer les pas qu'il avoit fait pour moi, il me nomma un Avocat très-habile, honnête homme même, & de plus ennemi secret de mes Parties, en me suppliant de ne dire à personne qui me l'eût indiqué.

J'allai trouver cet Avocat, à qui je fis aussi un détail du vol fait à Sienné. Il prit la parole; lorsque j'eus achevé de parler. Toute la Ville de Bologne, me dit-il, sçait déjà cette aventure. Alexandre est revenu chargé d'habits qu'il a fait ajuster à sa taille, & qu'il dit avoir gagnez à Rome à un jeune Espagnol. Personne n'ignore à quel jeu. Ne perdez pas de tems, ajouta-t-il, poussez vigoureusement cette affaire. Je ne doute pas qu'on ne vous rende justice, quelques mouvemens que le Pere Bentivoglio puisse se donner pour qu'on vous la refuse. Je dis à mon Avocat, que je le conjurois de prendre mes intérêts en main: Que j'avois ouï vanter ses lumières & son intégrité: Que j'étois convaincu qu'il n'oublieroit rien de tout ce qu'il falloit faire pour que je n'eusse pas lieu de me repentir

d'être venu à Bologne. Il me répondit qu'il y alloit travailler fort sérieusement : Que je n'avois qu'à faire un petit tour en Ville & revenir chez lui dans trois heures. Je n'y manquai , pas , & il me montra effectivement une Requête bien dressée : Mon affaire y étoit exposée en beaux termes & si clairement , que j'en fus très-satisfait.

Nous allâmes tous deux la présenter au Magistrat qu'on appelle *El Oydor del Torron* l'Auditeur de la Tour. C'est le Juge ou le Lieutenant Criminel. Plus j'observois mon Avocat , & plus je m'apercevois qu'il s'y portoit de bonne grace , autant pour soutenir mon droit , que pour chagriner son confrere Bentivoglio. Mais soit que celui-ci eût été averti de mon dessein par le Solliciteur , soit qu'il fut grand ami de l'Auditeur & du Greffier , je n'eus pas si-tôt donné ma Requête qu'il en fut informé , & qu'il porta plainte contre moi devant le même Juge : Disant que j'attaquois la réputation de son fils & diffamois sa maison ; & non-seulement il prétendoit que je lui fisse réparation d'honneur , il demandoit encore que je fusse condamné à une peine afflictive. Ce n'est rien que cela , me dit mon Avocat ; si Bentivoglio n'a pas d'autre plat de sa façon à nous servir , nous devons peu le craindre. Nous ferons réponse à ses plaintes , quand
l'Audi

L'Auditeur aura répondu à notre Requête. Ce que ce Juge fit. De quelle manière, Grand Dieu ! en ordonnant que dans trois jours pour tout délai, je produirois mes preuves du vol dont j'accusois le Seigneur Alexandre Bentivoglio.

Quand j'aurois envoyé un homme en poste à Sieme, pour y lever les informations qui y avoient été faites, il n'auroit pu être de retour à Bologne en si peu de tems. M. l'Auditeur ne pouvoit l'ignorer, puisque j'avois allégué dans ma Requête que c'étoit de Sieme que j'attendois mes plus fortes preuves. Mon Avocat pour pousser ce Juge, lui remontra par une seconde Requête qu'il étoit contre l'usage de prescrire un tems au Demandeur, & par-là du moins il espéroit obtenir un terme plus raisonnable ; il fut trompé dans son attente. Ne pouvant plus après cela douter de la bonne intelligence qui régnoit entre l'Auditeur & l'homme de bien à qui j'avois affaire, il me dit en rougissant de honte de l'injustice effroyable qu'on me faisoit dans son pays : Je n'ai plus d'autre conseil à vous donner que de vous éloigner de cette Ville ; il n'y fait pas bon pour vous. Je ne vois que trop le tour malin qu'on vous a joué, que vous n'y feriez que perdre du tems, de la peine & de l'argent. Encore

ne sçais-je, continua-t'il, en branlant la tête, si vous en seriez quitte à si bon marché. Vous êtes Etranger, & l'on croit ici que tout est permis contre les personnes d'une autre Nation que l'Italienne.

Cela n'est pas possible, m'écriai-je d'un ton qui ne découvroit que trop l'agitation de mon ame ! Sommes-nous donc ici chez des Barbares ? Encore parmi les Barbares, me répondit-il, on suit les loix naturelles, au lieu que dans ce pais-ci l'on n'en connoît aucune. Je vous le répète encore, poursuivit-il, mon avis est que vous ne vous arrétiez pas plus long-tems dans cet endroit du monde, où les principaux Officiers de Justice sont si peu scrupuleux, qu'ils peuvent faire passer un coupable pour un innocent, & traiter un innocent comme un coupable. Je promis à mon Avocat que dès le jour suivant je ne manquerois pas de faire ce qu'il me conseilloit. Je le remerciai des peines & des soins qu'il avoit bien voulu prendre pour moi, & je tirai ma bourse pour le payer grassement ; mais il me déclara qu'il ne recevroit rien. Vous avez assez perdu, me dit-il, si j'acceptois quelque argent de vous, je croirois mériter d'être confondu avec ceux dont vous avez sujet de vous plaindre. D'ailleurs, je veux qu'en quittant le séjour
de

de Bologne , vous soyez persuadé que si les fripons y fourmillent , il ne laisse pas d'y avoir quelques honnêtes gens.

Je m'en retournai chez moi plein d'estime pour mon Avocat. Je trouvai Sayavedra qui n'étoit pas sans inquiétude. Il craignoit qu'à la fin je ne le sacrifiasse pour ravoir mes effets. Véritablement je n'avois qu'à le produire en Justice , je faisois cesser les chicanes du vieux Bentivoglio. Je n'étois pas capable d'une pareille trahison. Je lui avois pardonné la sienne , & il me servoit avec un zèle qui ne me permettoit plus de me souvenir du passé. Je lui dis que notre procès étoit fini , quoiqu'il n'eût pas encore été jugé , & que nous n'avions qu'à chercher fortune ailleurs : Que je voulois partir pour Milan le lendemain dès la pointe du jour , qu'il n'avoit qu'à retenir des chevaux de louage , & tout mettre en état pour notre départ. A peine eus-je donné ces ordres à Sayavedra , qu'il entra dans l'Hôtellerie une troupe de Sergens & de Records , métier que le Diable auroit honte de faire. Ils vinrent à moi d'abord qu'ils m'aperçurent , & me saisissant brusquement au collet , ils me conduisirent en prison. J'eus beau leur demander quel crime j'avois commis pour être traité si indignement ? Ils ne me répondirent autre chose ,

sinon qu'on me le diroit en tems & lieu. On me le dit en effet ; j'appris que c'étoit pour avoir été volé , & que je serois bien heureux si je ne sortois de prison que pour aller aux Galères : Que M. l'Avocat Ben-tivoglio pour punir l'insolence que j'avois eue de me plaindre de son fils & de presenter deux Requêtes, qu'on devoit regarder comme des libelles diffamatoires contre la Noblesse de sa race , & en particulier contre le Seigneur Alexandre , dont tout le monde connoissoit les bonnes mœurs, avoit obtenu de la Justice de M. l'Auditeur une permission de me faire arrêter , en attendant qu'on me fit subir un châtiment convenable à ma témérité.

C'est ce que contenoit une longue feuille de papier qu'on me fit lire & que je ne lus pas sans lever cent fois les yeux & les mains au Ciel , au grand plaisir de mes Sergens & du Géolier , qui étoient presens & qui rioient sous cape , Dieu sçait de quoi. Je fus là deux ou trois jours sans voir personne que le Concierge , ses valets & ses servantes , qui m'insultoient de gayeté d cœur & se faisoient un jeu de mes souffrances. Ce lien me parut un vrai tableau de l'enfer. J'y serois mort de faim si je n'eus pas eu de l'argent. On juge bien que payois fort cher tout ce que j'étois obligé d'ac-

d'acheter pour vivre. Encore falloit-il en rendre grace au Géolier , qui par un excès de bonté , venoit me tenir compagnie & manger les deux tiers de ce qu'on m'apportoit. Après quoi il me disoit effrontément qu'il ne faisoit pas cet honneur aux autres Prisonniers.

Sayavedra , qui pour les raisons que j'ai dites , n'osoit paroître en ville & solliciter pour moi , faisoit agir mon hôte. Celui-ci touché de compassion de me voir si injustement persécuté , alla trouver mon Avocat , pour l'engager à ne me point abandonner à la malice de mes ennemis. L'Avocat , homme charitable & généreux , indigné de la tyrannie qu'on exerçoit au mépris des Loix sur un Etranger sans apui , entreprit de me servir encore , & de me tirer du moins des griffes de ces voleurs. Il faut sçavoir de quelle façon il en vint à bout. Pour prévenir un jugement ignominieux qu'on étoit sur le point de rendre contre moi , il me conseilla de souscrire à un accommodement qui me fut proposé de la part de mes Parties , & que je n'ai garde ici de passer sous silence. Ils me firent signer une déclaration en bonne forme comme je reconnoissois le Seigneur Alexandre Bentivoglio pour un Gentilhomme plein d'honneur , & d'une vie irréprochable : que

je lui demandois pardon de l'avoir injustement accusé d'une mauvaise action. Ce que je confessois n'avoir fait qu'à la sollicitation de ses ennemis. Enfin , que je n'avois aucun sujet de me plaindre de lui , & que je le priois de m'accorder son amitié.

Voilà le beau tempéramment qu'on trouva pour accommoder les Parties. Je n'eus pas plutôt signé cette déclaration contre mon honneur & ma conscience , que je fus élargi. Que n'aurois-je pas écrit ? Que n'aurois-je pas fait pour sortir de prison ? Ceux qui sçavent ce que c'est que d'y être , m'excuseront bien d'avoir , pour rattraper ma liberté , reconnu un voleur pour honnête homme. J'aurois je crois , fait le contraire s'il eut fallu. Je repris le chemin de l'Hôtellerie , où Sayavedra étoit dans de mortelles allarmes. Il ne sçavoit si tous les mouvemens qu'un homme de bien comme mon Avocat pourroit se donner , & le bruit scandaleux que mon emprisonnement faisoit dans la Ville , seroient capable de me tirer du labyrinthe où je me trouvois engagé. Ce cher confident fut d'autant plus ravi de me voir libre , qu'il s'y attendoit moins. Tous les Messieurs qui logeoient dans l'Hôtellerie étoient prêts à se mettre à table pour dîner. Aussi-tôt qu'ils me virent arriver , ils vinrent
m'em-

m'embrasser , en me félicitant sur ma sortie de prison. Ils me témoignèrent la part qu'ils avoient prise à mon malheur. Pendant tout le repas , on n'e s'entretint que de mes Juges , & chacun en fit un éloge digne d'eux. Pour moi , je n'en parlai qu'avec beaucoup de retneuë , de peur de quelque nouvel accident.

CHAPITRE VIII.

Guzman se voyant hors de prison , se dispose à partir pour Milan ; mais une occasion de gagner de l'argent lui fait différer son départ.

J'Ordonnai l'après-dînée à Sayavedra d'aller louer des chevaux pour le lendemain. Nous partirons , lui dis-je , pour Milan , c'est une chose résolue. Après ce qui vient de m'arriver , la Ville de Bologne doit me déplaire encore davantage que celle de Florence. Tandis que mon Ecuyer alla exécuter mes ordres , je me rendis chez mon Avocat pour le remercier de ma délivrance & lui offrir ma bourse ; mais poussant la générosité jusqu'au bout , il me dit qu'il ne me demandoit rien autre chose ,

que d'être persuadé qu'il étoit au dessein de ne m'avoir pû faire tirer raison de voleur. Je répondis à mon Avocat que je lui avois pas moins d'obligation qu'il m'eût fait restituer tout ce qui m'avoit été pris. Je le quittai en lui faisant toutes protestations imaginables de service & d'amitié.

Etant revenu à l'Hôtellerie après & me trouvant fort desœuvré, je me mis à voir jouer aux cartes trois de nos seigneurs. Je m'assis par hazard auprès d'un d'eux, je m'attachai à voir son jeu par un caprice assez ordinaire à l'esprit humain, je sentis qu'insensiblement je m'intéressois plus pour lui que pour les autres. Quand il perdoit, je m'affligois & lorsqu'il gagnoit, j'avois une secrète joie comme si j'eusse été de moitié avec lui. La fortune balançoit long-tems entre les trois Joueurs. L'argent ne faisoit que changer de main & venoit à eux de tous costez. Ils avoient devant eux cent & trente pistoles pour le moins; & je remarquai qu'ils jouoient rondement. Celui qui me voyois les cartes n'étoit pas le plus habile, aussi le malheur tomba-t'il sur lui quand ils vinrent à s'échauffer & qu'il se mit à faire de grands coups. Je mourois d'envie de lui donner conseil, je sçavois parfaitement qu'il ne se devoit pas faire, & cependant

bien de la peine à m'en empêcher ; sur-tout lorsque je m'aperçus qu'il jouoit de son reste. Enfin , il perdit jusqu'au dernier sol. Après quoi se levant , il dit aux deux autres Joueurs qu'il alloit sortir pour chercher de l'argent , & qu'il leur demandoit sa revanche pour l'après-souper. C'étoit un jeune homme qui venoit d'arriver à Bologne pour s'y faire passer Docteur en Droit. Ses parens lui avoient donné pour cet effet une soixantaine de pistoles dont il fut déchargé sans avoir le bonnet Doctoral. L'un des deux Cavaliers qui avoient si bien vuïdé ses poches , étoit un de ses compagnons d'étude , Gentilhomme de Bologne , & l'autre une manière d'Officier François. Ce dernier qui étoit un peu plus âgé que ses camarades , en sçavoit plus long qu'eux. Les François ne sont pas manchots au jeu ; mais ils rencontrent quelquefois des personnes d'une autre Nation qui les redressent.

Je me retirai dans ma chambre , d'autant plus fâché d'avoir vû perdre mon Docteur *in fieri* , que j'allai m'imaginer que c'étoit moi qui lui avoit porté malheur. Prévenu de cette ridicule opinion , je me reprochois de m'être tenu constamment près de lui pendant tout le jeu , & je me regardois comme la cause de sa ruïne. Puis blâmant ma forte sensibilité : Je suis bien fou , disois-

je ,

je, de me tourmenter l'esprit si mal à propos. Mes propres affaires ne doivent elles pas assez m'affliger ? Faut-il que je m'occupe du chagrin des autres ? Tandis que je faisois ces réflexions , j'entendis ce jeune homme entrer dans sa chambre , qui n'étoit séparée de la mienne que par une cloison de Sapin. Il revenoit de la Ville sans avoir pû trouver de l'argent ; & plus piqué contre les gens qui lui en avoient refusé , que contre ceux qui lui en avoient gagné . Quelle misère , s'écrioit-il ! Se peut-il que dans Bologne un honnête homme cherche en vain trente pistoles à emprunter ! Les Bolonnois ne sont pas des Chrétiens , ce sont des Turcs. Encore je ne sçais si les Turcs ne seroient pas assez humains pour me tirer de l'embarras où je suis. En disant ces paroles , il pouffoit de gros soupirs , & se promenoit en long & en large dans sa chambre. Ensuite se mettant en fureur , il mugissoit comme un Taureau , donnoit de grands coups sur sa table , & chargeoit de malédictions tous les Habitans de la Ville. Enfin , las de jurer & de tempêter , il se jetta sur son lit , où le prenant sur un ton plaintif , il renouvela ses lamentations.

J'avois beau faire des efforts pour m'endurcir le cœur , je sentoís malgré moi que j'étois fort touché de son infortune. Dans

ce

ce tems-là mon confident arriva dans ma chambre , pour me dire qu'après avoir bien couru , il avoit eu le bonheur de trouver des chevaux de retour pour Milan. Parle bas , mon ami , lui dis-je à l'oreille. Mon voisin est si affligé d'avoir perdu son argent , qu'il me fait pitié. Je t'avouërai même que je suis furieusement tenté de le venger. Eh ! que feriez-vous pour y réussir , me dit-il ? Je prendrois ce soir sa place , lui répondis-je , & je m'embarquerois au jeu. C'est le moyen de nous remettre en fond tout d'un coup , ou d'aller tout droit à l'Hôpital. Au bout du compte , l'argent qui nous reste ne sçauroit nous mener bien loin. Trente pistoles que nous avons peut-être , sont si peu de chose pour des Voyageurs , qui ne vont point à pied & qui vivent noblement dans les Hôtelleries , qu'il n'y a point , ce me semble , à balancer. Il s'agit de faire deux repas par jour , ou de n'en faire qu'un & de nous coucher sans souper. Qu'en pense-tu , Sayavedra ? J'attends ton conseil là-dessus. Ne me dis pas que je vais remplir la place d'un homme qui a joué de malheur , & que la mauvaise fortune est contagieuse. Je ne suis point un Joueur superstitieux , & d'ailleurs je puis t'assurer que j'aurai affaire à des gens qui n'en sçavent pas plus que moi.

Mons

Mon confident me répondit qu'il approuveroit toujours ce que je jugerois à propos de faire. Mais qu'il me conseilloit , puisque je voulois bien le consulter sur cela , de ne me fier que de la bonne sorte au hazard , dont je connoissois le caprice , & de prendre des mesures pour me le rendre favorable. Eh ! quelles mesures , lui dis-je , en feignant d'être neuf dans ce métier ? Bon , repliqua-t'il ; ignorez-vous que lorsqu'on joüe pour gagner , on se sert sans façon des moyens les plus sûrs de s'emparer de l'argent du prochain ? Les honnêtes gens d'aujourd'hui ne s'en font pas le moindre scrupule. Si vous m'en croyez , vous ne ferez pas plus sot que les autres ; & je m'offre à vous aider de mes petites lumières. Sayavedra me ravit par ce discours. J'étois bien aise qu'il me présentât ses services de lui-même. Car j'avois jusques-là gardé toujours avec lui le *Decorum* de la Maîtrise. Ce qu'il faut nécessairement faire avec les valets , si vous voulez qu'ils vous servent bien.

Je dis à mon confident que je n'avois envie de joüer que pour gagner , & que s'il s'avoit quelque infailible moyen de joüer toujours heureusement , il me feroit plaisir de me l'apprendre : Que s'il y avoit quelque mal à l'employer , on devoit me le pardonner.

donner dans le mauvais état où se trouvoient mes affaires. Il fut charmé à son tour de voir que je me prêtois de si bonne grace au desir qu'il avoit de m'endoctriner. Je ne veux, me dit-il, que vous donner seulement une leçon, pour vous mettre en état de rasier ce soir tout l'argent des autres Joueurs. Je ferai dans les bonnes occasions une petite ronde, sous prétexte de moucher les chandelles, ou de vous donner à boire. Je verrai d'un coup d'œil les cartes de vos Joueurs, & je vous ferai connoître tout leur jeu, tantôt avec mes doigts & les boutons de mon habit, & tantôt en tenant sur ma poitrine la main droite ou la gauche. Lorsque Sayavedra m'eut ainsi parlé, je demeurai d'accord avec lui que je serois bien mal adroit, si je perdois avec un pareil secours. Nous convinmes donc entre nous de ce que signifieroit chaque signe, & il ne tint qu'à mon Pédagogue de s'apercevoir qu'il avoit en moi un sujet des plus disciplinables.

A l'heure du souper, je me rendis dans la Salle, où les deux Joueurs qui avoient gagné, étoient déjà. Mon voisin le futur Avocat y arriva bien-tôt, & nous nous mîmes tous à table. Pendant tout le repas, l'Ecolier qui avoit perdu, quoiqu'il eût la mort au cœur, fit tous ses efforts pour
parole

paroître gai. Il parla beaucoup, porta des brindes à tous les convives, & affecta de faire l'agréable. Après le souper, les deux Messieurs qui avoient joué avec lui, se disposèrent à recommencer. On apporta des cartes; & comme on se préparoit à tirer pour les places, mon voisin dit: Messieurs, j'espère que vous ne ferez pas difficulté de jouer trente pistoles sur ma parole. Je dois demain sans faute recevoir une somme considérable. A ces mots, le François fit la grimace & ne répondit rien. L'autre Joueur plus hardi déclara qu'il ne joueroit jamais sur la parole de personne: Que c'étoit un serment qu'il avoit fait, ayant remarqué plus d'une fois que cela lui portoit guignon. Hé bien, Messieurs, reprit l'apprentif Avocat, je vous demande donc un moment de patience. Je cours chez un Marchand que je n'ai pas trouvé tantôt, & qui certainement me prêtera tout ce que je voudrai. Les Joueurs lui repartirent qu'il pouvoit aller faire ses affaires & revenir les joindre dans la Salle, où ils l'attendroient jusqu'à minuit.

Je pris alors la parole, & m'adressant aux deux Cavaliers qui restoient, je leur demandai s'ils vouloient que je fisse le troisième, jusqu'au retour de leur Camarade. Que je lui céderois volontiers la place, puis-

puisqu'ayant résolu de partir le lendemain de grand matin, je ne pouvois leur tenir compagnie fort long-tems. Ces Messieurs qui sur ma phisionomie jugèrent assez mal de mon adresse au jeu, me répondirent avec joye que je leur ferois bien de l'honneur. Pendant qu'on mettoit les cartes en ordre, j'appellai Sayavedra, & lui dit de me donner quelque argent. Il me jetta sur la table d'un air négligé toutes nos espèces, qui faisoient à peu près une trentaine de pistoles, en me disant qu'il en iroit chercher, si j'en souhairois davantage. Je lui fis réponse que cela suffisoit, & que j'irois me reposer, lorsque je l'aurois perdu.

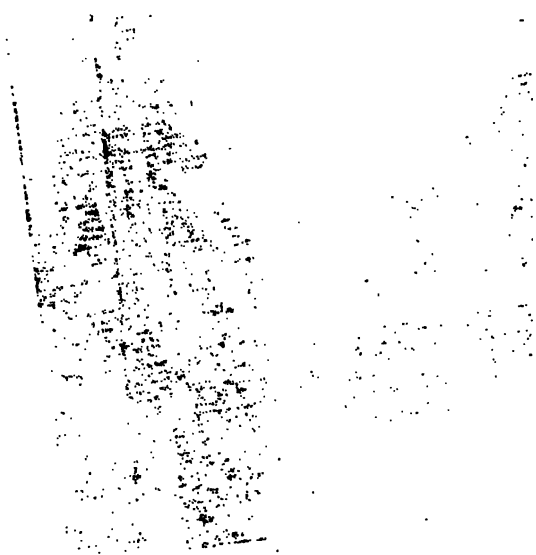
Nous fûmes bien-tôt entrain. Sayavedra s'affit sur une chaise auprès de la cheminée, & se tint-là par mon ordre pour être à portée de nous servir. On se ménagea d'abord, comme cela se pratique, & néanmoins trouvant occasion deux ou trois fois de faire de bons coups, sans tricherie, je ne négligeai point d'en profiter. Je gagnai tout au moins cent écus. C'est toujours quelque chose, dis-je en moi-même. Si malheureusement pour moi, le jeune homme qui est parti, revient avec de l'argent frais, du moins je n'aurai pas occupé sa place pour rien. Ces coups de bonheur piquèrent ces deux Messieurs, qui craignant que je ne les

quite,

quittasse , ainsi que je les en menaçois tems en tems , pour mieux les échauf me proposèrent de jouer plus gros jeu leur dis que j'y consentois. Un moment après , comme ils'agissoit d'un grand-co j'apostrophai Sayavedra : Hola , Garçon lui dis-je : N'est-tu donc ici que pour admirer ? Donne-moi à boire. Il se leva de son monde le plus innocent , feignit d'être à moitié endormi , & versant du vin dans mon verre , les yeux à demi fermés , il fit par les signes enlever quinze pistoles mes deux Joueurs. Voilà mon fond augmenté. Mais suivant la politique ordinaire des Egrefins , je perdois quelque quand j'aurois fort bien pu gagner.

Pour dire la vérité , avec mes seuls talens de main , je serois venu à bout de ces Affaires , & je les aurois mis à sec , car n'étoient rien moins que de fins Joueurs. Cependant il faut convenir que les signes de Sayavedra me faisoient brusquer leur argent ; sur-tout quand ce n'étoit point à battre les cartes. Cela étoit même très suspect. Ce garçon me fut d'un grand secours pour vider leur bourse. Quand je me vis en possession de toutes les pistoles qu'ils avoient étalées sur la table au commencement du jeu , je leur dis : Messieurs il est fort tard , & vous sçavez qu'il ne peut





permis de me retirer. Néanmoins , pour vous faire voir que je ne veux point emporter votre argent & que je suis beau Jouëur, remettons la partie à demain. Je ne partirai pas , quoique j'aye fait louer des chevaux pour cet effet. Rien n'étant plus capable de consoler des Joüeurs qui perdent , que l'espérance d'avoir leur revanche ; ceux-ci ne me pressèrent plus de continuer le jeu. Nous nous séparâmes. Chacun prit le chemin de sa chambre , eux dans la crainte que je ne manquasse à ma parole , & moi dans la résolution de la tenir.

La joye d'avoir gagné un peu d'argent, & l'agitation où le jeu avoit mis mes esprits , m'empêchèrent assez long-tems de goûter la douceur du sommeil. Heureusement dans mon insomnie , je n'avois que d'agréables images. Il n'en étoit pas de même de mon malheureux voisin. Il ne faisoit que de revenir de la Ville, & encore sans argent. Il n'avoit osé paroître dans la Salle , & plein de honte & de rage , il s'étoit retiré dans sa chambre. Je l'entendois soupirer amèrement, & se tourner dans son lit tantôt d'un côté, & tantôt de l'autre. J'étois ravi de l'avoir vengé à mon profit , & ce qu'il y a de plaisant , c'est que je ne le plaignois plus. Comme s'il eût été moins à plaindre , depuis que j'avois son argent.

Nous

Nous sommes touchez des malheurs que nous ne causons pas , & insensibles à ceux qui nous sont utiles.

Le jour suivant mes deux Joueurs eurent grand soin de s'informer des valets de l'Hôtellerie ; si je n'étois point parti ; & ils furent bien - aises quand ils apprirent que j'avois effectivement différé mon départ. Ils avoient peur que je ne leur échappasse , & moi j'aurois été bien fâché de les quitter sans avoir le reste de leur argent. Ils auroient souhaité que nous nous fussions remis au jeu dès le matin. Mais pour irriter leur envie , je ne me montrai dans la Salle qu'à l'heure du dîner. Je m'aperçûs bien à table de l'impatience qu'ils avoient d'en revenir aux prises avec moi. Ce que je ne faisois pas semblant de remarquer. J'affectois même un air froid & indolent , pour leur persuader que c'étoit par pure complaisance que je voulois leur donner leur revanche.

Si-tôt qu'on eut dîné , l'on apporta des cartes. Alors mes deux Champions , pour faire connoître qu'ils en vouloient decoudre , tirèrent de leurs poches de longues bourses pleines de bonnes pistoles & de doublons d'Espagnes. Ils en jettèrent des poignées sur la table , en me disant : Tenez , Seigneur Cavalier , voilà ce que vous
em-

emporterez demain avec vous. Ils ne croyoient pas si bien dire. Nous prîmes donc nos places, & nous commençâmes à jouer. J'avois dessein de perdre dans cette séance. Ainsi je n'eus pas besoin de Sayavedra. Je ne prétendois pas non plus qu'ils me gagnassent beaucoup. Je me ménageai de façon que je ne perdis pendant toute l'après-dînée qu'une quarantaine d'écus. L'Officier François me croyant en malheur, me proposa de jouer plus gros jeu. Non, lui dis-je, il y a long-tems que nous jouons. Reposons-nous un peu. Nous serons plus propres à passer une partie de la nuit à ce saint exercice, & nous nous contenterons tous à la reprise de ce soir.

L'espérance qu'ils avoient de me traiter plus mal, ou pour mieux dire de me ruïner, leur fit prendre patience jusqu'après le souper. De mon côté, je n'avois pas une intention plus charitable que la leur ; ce que je fis bien voir lorsqu'il fallut recommencer à battre la carte. La fortune me fut d'abord contraire, mais avec mon adresse & le secours de mon fidèle Ecuyer, je l'obligeai, à se déclarer pour moi. Ces Messieurs en furent donc pour leurs doublons, qui passèrent de leurs bourses dans la mienne. Après quoi quittant le jeu pour s'en aller dans leurs chambres, ils me dirent que si
j'étois

J'étois d'humeur à leur donner encore un jour , ils feroient avec moi le lendemain une nouvelle séance ? Je leur répondis que je ne demandois pas mieux , & qu'ils me trouveroient toujours disposé à faire ce qu'ils desiroient.

Je me retirai dans ma chambre avec mon confident , qui ne se possédoit pas de joye. Il voulut me deshabiller. Je le repoussai. Il n'est pas question de prendre du repos , lui dis-je , il est trop tard pour me coucher entre deux draps. Je prétends partir d'ici dès que je le pourrai faire sans bruit. Sayavedra me répondit que je ne me souvenois déjà plus que je venois de promettre à ces Messieurs que je jouërois encore avec eux. Je n'ai point oublié , repris-je , que je leur ai fait cette promesse ; mais je ne suis point assez sot pour m'exposer à quelque nouveau malheur en la tenant. Ne conçois-tu pas le danger qu'il y a pour moi à faire un long séjour dans cette Ville ? Si mes voleurs m'y ont fait emprisonner après s'être saisis de mon bien , que ne dois-je pas craindre des honnêtes gens qui sont en droit de m'accuser de les avoir friponnez ? Ne soyons pas insatiables. Nous avons plus de six cens écus , contentons-nous de cela ; & sauvons-nous au plus vîte. N'as-tu pas arrêté des chevaux ? Sans doute , me répon-

dit-il :

dit-il : J'en ai payé la journée au Maître, qui m'a dit qu'ils seroient prêts à la pointe du jour. Tant mieux, lui repliquai-je ; nous ne sçaurions partir assez tôt. Je ne croirai pas ma bourse en sûreté , que je ne sois à dix bonnes lieues d'ici. Mon confident me quitta pour aller se reposer quelques momens , fort satisfait de nous voir chargez d'un butin assez considérable , & se flattant de la douce espérance d'y avoir quelque part. Ce n'est pas qu'il fût sans inquiétude sur ce point , quand il se rapelloit l'histoire de mes coffres ; histoire qu'il jugeoit encore trop récente , pour que j'en eusse perdu le souvenir.

Dès qu'il entendit du bruit dans le logis, & qu'il crut les domestiques éveillés , il revint dans ma chambre, où il me trouva en état de partir. Il est vrai que je ne m'étois pas seulement jetté sur mon lit , & que je m'étois agréablement occupé à compter mes espèces ; à mettre l'or d'un côté, l'argent de l'autre, & à ranger enfin proprement nos petits effets. Je l'envoyai payer notre Hôte, & lorsque cela fut fait , nous sortîmes de l'Hôtellerie & gagnâmes promptement l'endroit où nos chevaux nous attendoient. Jamais départ n'a été si précipité. A peine avoit-on ouvert les portes de la Ville , que nous étions déjà dans la campagne. La belle

matinée ! Dans un autre tems j'en aurois admiré les charmes ; mais dans la situation où mon esprit étoit alors , la beauté du jour m'étoit très-indifférente. Je ne songeois qu'à tirer païs. Je m'imaginois que tous les Lévriers de la Justice devoient courir après moi , pour me ramener dans les Prisons de Bologne , & m'obliger à restituer l'argent que j'avois escamoté à mes deux Joueurs. Je tournois la tête à tout moment pour voir si quelqu'un ne nous suivoit point , & quand j'apercevois quelque Cavalier qui venoit plus vite que nous , le cœur me battoit , je changeois de couleur , je ne me rassurois point qu'il ne fût passé ; tant il est vrai que tout crime porte avec lui son châtement.

Je devins pourtant peu à peu plus tranquille , & lorsque nous eûmes fait quatre lieües, je ne sentis plus aucune crainte. Alors rompant le silence que j'avois gardé jusques là, aussi-bien que mon compagnon : Sayavedra , lui dis-je , n'es-tu pas las de voyager en Chartreux ? Pour moi je le suis de rêver. Parlons. Conte-moi quelque histoire qui me réveille & me réjouisse. Seigneur , Don Guzman , me répondit-il , vous me permettez de vous dire qu'il ne convient guère aux gens qui n'ont pas le fou, de tenir de joyeux propos. Il n'appartient qu'à ceux
qui

qui ont de l'argent à pleines mains de faire de bons contes. Je t'entends , mon Ami , lui repliquai-je en souriant ; je t'assure qu'à la dînée nous ferons un compte ensemble, & j'espère que tu seras content. Comme vous saisissez les choses , repartit-il en riant , je vous proteste que ce n'est point là ma pensée ; je sçais bien qu'en vous servant je n'ai fait que mon devoir , & que le plaisir de vous avoir aidé à tirer les donblons de vos deux Joueurs , me doit tenir lieu de récompense. Le desintéressement vrai ou faux que Sayavedra faisoit paroître , me plut infiniment , & mon dessein n'étant pas de le frustrer de la petite rétribution qu'il avoit méritée par ses signes , qui m'avoient été si utiles , je lui fis présent de vingt pistoles , aussi-tôt que nous fûmes arrivés à une petite Hôtellerie où nous nous arrêtâmes pour dîner.

CHAPITRE IX.

Sayavedra pour desennuyer Guzman sur la route , lui raconte l'Histoire de sa vie.

Nous remontâmes à cheval , après avoir fait un assez bon repas , quoiqu'en entrant dans cette taverne , je me

fusse attendu à faire très-mauvaise chère. Bien loin de garder le silence, comme nous avions fait toute la matinée, nous commençâmes à nous entretenir de diverses choses. Je ne me souviens point à propos de quoi, je demandai à Sayavedra comment il étoit devenu aventurier : Je me souviens seulement qu'il me répondit, que pour satisfaire ma curiosité, il falloit donc qu'il me contât l'histoire de sa vie. Sur quoi je lui témoignai qu'il me feroit un fort grand plaisir de m'apprendre ses aventures. Alors sans vouloir s'en défendre, il en fit le recit en ces termes.

„ * Je ne suis point de Séville, quoique
 „ je vous aye dit à Rome que j'en étois.
 „ Valence m'a vû naître, Ville où il y a
 „ peut-être plus de fripons que dans aucun
 „ autre endroit d'Espagne ; parce que c'est
 „ un País abondant en toutes choses, &
 „ qu'ordinairement les bons País produi-
 „ sent des hommes qui ne valent guère.
 „ Mon pere n'étoit qu'un Bourgeois à la
 „ vérité, mais de cette haute Bourgeoisie
 „ qui

** J'ai retranché de l'histoire de Sayavedra les Additions de Mr. Bremont, & entr'autres l'Episode du Piémontois, qui donne sa femme pour un cheval à un Officier Napolitain. Cette Avanture n'étant qu'une mauvaise copie de l'Histoire de Madame de Presle & du Capitaine Gendron.*

„ qui se confond avec la Noblesse. Ayant
 „ perdu sa femme qu'il aimoit tendrement,
 „ il en eut tant de douleur , qu'il mourut
 „ peu de tems après elle. Il laissa deux fils
 „ avec peu de bien ; & ces deux fils , dont
 „ je suis le plus jeune , vendirent tous ses
 „ effets qu'ils partagèrent entr'eux égale-
 „ ment. Après cela mon frere aîné me de-
 „ manda quel parti je prétendois prendre.
 „ Je lui avouai que j'avois envie de voya-
 „ ger , & que c'étoit-là ma passion domi-
 „ nante. C'est la mienne aussi , me dit mon
 „ frere. J'ai toujours pris plaisir à entendre
 „ parler des Païs étrangers. Je suis curieux
 „ de voir de quelle façon vivent les hom-
 „ mes qui ne sont pas nés en Espagne ; &
 „ je contenterai incessamment ma curiosi-
 „ té. Entraînez tous deux par la force de
 „ notre étoile , ou plutôt par nos mauvai-
 „ ses inclinations , nous partîmes un beau
 „ matin de Valence , chacun avec un pe-
 „ tit paquet sous le bras.

Nous n'eûmes pas fait une lieuë , que
 mon frere me dit : Il me vient une pensée.
 Nous allons nous abandonner à la fortune ;
 nous ignorons de quelle sorte elle nous
 traitera. Peut-être nous trouverons-nous
 dans quelque embarras , où notre plus
 grande peine sera d'être connus , & de voir
 nos véritables noms couverts d'infamie.

Pour prévenir ce malheur , changeons-les . J'approuvai son idée , & nous voilà tous deux à rêver aux noms que nous emprunterions . Mon frere prit celui de Mateo Lujan , & moi , comme je me souvins d'avoir ouï dire que la Maison des Sayavedras étoit une des plus illustres de Séville , je l'adoptai , & je résolus de me faire par-tout appeler Sayavedra . J'interrompis en cet endroit mon confident : Est-il possible , lui dis-je , que tu n'ayes jamais vû cette ville ? Cependant tu m'en as parlé à Rome d'une manière à me persuader qu'il falloit que tu la connusses . Bon , répondit-il , j'ai vû tant de gens qui y ont été , & j'en ai lû tant de descriptions , qu'il n'est pas étonnant que j'en aye dans l'esprit un tableau fidelle .

Nous étant donc tous deux parés de ces beaux noms , poursuivit-il , nous ne songeâmes plus qu'à nous déterminer sur la route que nous prendrions . J'avois déclaré que je voulois passer en Italie , & mon frere m'avoit témoigné le même desir . Mais changeant tout à coup de sentiment , il lui prit fantaisie d'aller en France . La contestation que nous eûmes là-dessus devint si vive , que nous trouvant entre deux chemins , dont l'un conduisoit à Sarragosse & l'autre à Barcelone , il enfila le premier , & moi le second , en nous souhaitant l'un à l'autre .

l'autre toute sorte de prospéritez. Après cette séparation fraternelle, je me rendis à Barcelone, pour m'embarquer sur les galères qu'un grand nombre de personnes y attendoient aussi dans le même dessein. Elles n'y arrivèrent qu'un mois après. Pendant tout ce tems-là, je m'habillai proprement, je cherchai les plus agréables compagnies, le jeune Seigneur Sayavedra étoit fort bien reçu par-tout. Il jouïoit, faisoit bonne chère, & ne refusoit pas quelques-uns de ses momens à l'amour. Enfin, je me réjouis si bien, que les Galères venues, mon Hôte payé, mes provisions faites, je m'embarquai gaillardement avec six pistoles de reste. Nous arrivâmes heureusement à Gènes, où trouvant d'abord une Félouque qui partoît pour Naples, je n'en voulus pas perdre la commodité. Nous eûmes toujours la vent si favorable, que le voyage fut très-court.

Si d'un côté j'étois bien-aisé de me voir dans la Ville du monde où j'avois le plus souhaité d'être, j'avois de l'autre, beaucoup de chagrin, quand je considérois l'état de ma bourse, laquelle étoit aussi platte que celle d'un Hermite. Naples, disois-je, est sans doute le séjour de tous les plaisirs; mais les plaisirs y content autant qu'ailleurs. Quiconque est sans argent à Naples;

n'y peut faire qu'une très-sotte figure. Je jugeai bien qu'il falloit user d'industrie. Je m'adressai pour cela aux Maîtres du métier. Je leur fis connoître l'envie & le besoin que j'avois d'être leur Confrère. Mon air de fripon les prévint d'abord en ma faveur : Et après un petit examen qu'ils me firent subir, ils me trouvèrent assez de disposition à mériter l'honneur d'entrer dans leur Corps. Je n'y fus pas si-tôt aggregé, qu'ils me firent commencer par servir de second & de croupier au jeu. De leur propre aveu, je m'en acquitai comme si j'eusse eu des principes, ce qui fut cause que je ne tardai guère à être employé à la filouterie commune, c'est-à dire, à couper des bourses, à crocheter des portes, à voler la nuit des manteaux; en un mot à cent pareils exercices, qui ne sont que l'A, B, C, de l'école des filoux, & qui élèvent d'échelon en échelon un honnête homme à la potence.

Mais sans vanité, j'avois un esprit trop supérieur pour m'en tenir à ces petits tours, & j'en fis deux ou trois qui passèrent pour des coups de Maître. Il faut que je vous les rapporte. L'Hôtel du Connétable est le rendez-vous de toutes les Personnes de qualité, qui s'y rassemblent tous les soirs pour jouer. J'avois déjà été une fois dans cette maison à l'heure du jeu, & j'avois observé

observé toutes les choses d'un œil curieux. J'avois sur-tout pris garde qu'il y avoit sur chaque table de Joüeurs, deux gros flambeaux d'argent avec des bougies, & cette remarque me fit imaginer un expédient pour m'emparer d'une paire de ces flambeaux. J'en achetai deux d'étain à peu près de la même grandeur avec deux bougies ; je mis le tout proprement dans mes poches, & un soir m'étant habillé de manière que je pouvois passer pour un garçon qui appartenoit à quelque Seigneur de l'Assemblée, je me glissai chez le Connétable. Je me postai à la porte d'une petite chambre où il y avoit deux jeunes Cavaliers qui jouïoient. Je m'aperçûs avec joye qu'il n'y avoit point-là de Pages du logis ; ils étoient tous dispersés dans les autres chambres, qui paroïssent pleines de monde. Il y avoit long-tems que mes deux Joüeurs étoient aux prises, & déjà leurs bougies presque toutes consumées, commençoient à en demander d'autres. Je saisis ce favorable instant. Je tirai de mes poches mes flambeaux d'étain, j'y mis mes bougies, que j'allai allumer aux lampions dont l'escalier étoit éclairé. J'entrai respectueusement dans la chambre des deux Cavaliers avec mes flambeaux à la main. Je les posai hardiment sur la table, à la place des deux qui

y étoient , & que j'emportai promptement sous mon manteau , après les avoir éteints. Je courus aussi-tôt à toutes jambes au Greffe ; je veux dire chez notre Capitaine , qui étoit notre receleur ordinaire , un personnage grave , & qui passoit pour un fort honnête homme dans la Ville. Il nous servoit de Protecteur & d'Avocat , quand il nous arrivoit d'être pris au trébuchet ; & par reconnoissance , nous lui donnions le cinquième de tous les vols que nous faisions.

Une autre fois je fis un tour encore plus effronté : Je passois dans une grande rue devant une maison qui me parut devoir être la demeure de quelque homme opulent. Comme en effet , j'appris depuis que c'étoit celle d'un riche Notaire & Greffier. J'entrai dans cette Maison , dont la porte étoit ouverte : j'enfilai deux ou trois pièces de plein pied , sans rencontrer personne , & je vis dans la dernière sur une table , une robe de femme du plus beau velours de Gènes & toute neuve. Je la mis sans façon sous mon manteau , & en deux sauts je regagnai le pavé. Malheureusement , je trouvai à la porte le Maître de la maison , lequel me voyant sortir de chez lui avec quelque chose de gros sous le bras , m'arrêta brusquement , & me demanda d'un

ton de voix terrible ce que je portois sous mon manteau. Plus d'un autre, à ma place, eût été défermé ; moi, sans paroître ému du contre-tems, je lui répondis que c'étoit la robe de velours de Madame, & que je la remportoïis pour en raccommo-der le collet & démonter une manche. A la bonne heure, reprit-il ; raportez-la bien-tôt, car ma femme en aura besoin cet après-midi, pour aller rendre visite à une Dame de condition de ses amies. Je lui répartis que je n'y manquerois pas, & en disant cela, je m'éloignai de lui comme un Dain.

Cette aventure se répandit dans la Ville, & dès le jour suivant, j'entendis dire que le Notaire après m'avoir parlé, rentra chez lui : Qu'il trouva sa femme & deux ou trois Domestiques, qui faisoient autant de bruit qu'on en fait dans une taverne : Que la Maîtresse crioit à pleine tête : Où est ma robe ? Elle étoit ici tout-à-l'heure : Vous me la payerez : Que les Domestiques n'ayant vû entrer ni sortir personne de dehors, disoient qu'il falloit que le diable lui-même l'eût emportée : Et qu'enfin le Mari fit cesser ce vacarme en leur apprenant ce que la Robe étoit devenuë. On ajoûtoit à cela qu'il courut sûr le champ chez tous les Huissiers de Naples : Qu'il leur dépeignit à peu près ma figure, &

qu'ils me cherchoient actuellement avec tous leurs Archers. Pendant qu'ils faisoient des perquisitions inutiles, mon butin étoit en sûreté chez notre Protecteur, avec qui nous nous mocquions du Notaire & des Sergens. Cependant ce tour que j'avois fait avec autant de bonheur que de subtilité, eût des suites qui ne sont pas l'endroit de ma vie qui occupe le plus agréablement ma mémoire. Les voici.

Un jour me promenant hors de la Ville dans un lieu où coule un assez large ruisseau, je vis sur ses bords de très-beau linge, qu'une Blanchisseuse venoit de laver & d'étendre sur l'herbe. Les occasions me tentent, c'est mon foible : Je ne pus résister à l'envie de m'approprier ce linge. Aussi-bien c'étoit un chose dont j'avois alors grand besoin. Je n'attendois plus que le moment de pouvoir faire mon coup, sans que la Lavandière s'en aperçût. Ce moment vint, & je le saisis si prestement, qu'enlever ce qu'il y avoit de meilleur, & reprendre le chemin de la Ville, cela fut fait en un clin d'œil. Néanmoins, quoique la femme n'eût pas remarqué mon action, il arriva qu'elle jeta les yeux par hasard du côté de son linge. Etonnée d'y trouver les deux tiers pour le moins à redire, elle regarda de toutes parts, & ne voyant que moi

moi aux environs, elle jugea que je devois être le voleur. Là-dessus elle abandonna tout le reste de son linge, & se mit à courir après moi en criant : *Au voleur ! au voleur !* d'une voix qui faisoit retentir toute la campagne. Dans cet embarras, que pouvois-je faire ? Je laissai tomber doucement de dessous mon manteau le paquet dont j'étois chargé, en m'imaginant que par-là, j'apaiserois la Blanchisseuse, qui satisfaite d'avoir ratrapé son linge, retourneroit sur ses pas. Mais soit qu'elle crût que j'en emportois encore, soit qu'elle eût juré ma perte, elle me poursuivit jusqu'à la porte de la Ville, où la Sentinelle m'arrêta, pour me demander ce que c'étoit. La Lavandière arriva aussi-tôt, & me donna mille gourmandes, en disant que j'étois un voleur qui avoit pris tout son linge. On me fouilla par-tout, & comme on trouva mon manteau & le dessous de mon bras mouillez, on n'eut pas de peine à deviner que je m'étois défait du paquet, pour pouvoir nier que j'eusse volé mon Accusatrice. Il ne m'en fallut pas davantage pour mériter & obtenir un logement dans le Palais de la Justice.

Je fis sçavoir mon emprisonnement à notre Avocat, qui vint en diligence me trouver. Je le mis au fait : Il se rendit chez le Lieutenant Criminel. Ils eurent ensemble

ble un entretien , qui fut tel , que le Protecteur obtint que je serois élargi dès ce jour-là. Il m'aporta cette heureuse nouvelle , & je me disposois à sortir. Déjà l'ordre étoit expédié , le Concierge satisfait , & déjà j'avois un pied hors de la prison , lorsque par une malice du Diable , le Notaire qui me faisoit chercher & qui avoit affaire en ce lieu-là , se presenta devant moi. Il m'envisage , il me reconnoît , il se met en fureur , il me donne un grand coup de poing dans l'estomac & me fait rentrer dans la prison , en criant au Géolier de fermer la porte , attendu , disoit-il , que j'étois un voleur , & qu'il vouloit m'écroûer. Notre Avocat , qui étoit présent , n'éparгна aucune fleur de Réthorique pour apaiser le Notaire : Il alla même jusqu'à lui offrir la valeur de la robe ; mais ce maudit Notaire aimant mieux se venger de moi que de recouvrer son bien , fut inexorable. Il me fit émoucher les épaules & bannir du Royaume.

Après cette petite mortification , que je souffris assez patiemment , mon Capitaine , pour m'en consoler , me chargea d'une lettre de recommandation pour un Chef de Bandits son ami , qui avoit une retraite dans les montagnes de la Romagne , où je me rendis , ne pouvant faire mieux. Ce

Chef

Chef n'eut pas plutôt lû ma Lettre, qu'il me fit un accueil gracieux. Il me presenta aux Cavaliers de sa Compagnie. Je n'ai jamais vû des hommes si farouches. Il est vrai que venant de quitter à Naples des camarades fort civilisez, il étoit impossible que ces Montagnards ne me parussent pas grossiers & sauvages. Néanmoins, comme on apprend à hurler avec les Loups, malgré la terrible vie que ces Bandits menoient, je ne laissai pas de m'accoutumer à vivre avec eux. Nous fîmes quelques bons coups, & je me vis en peu de tems le gousset bien garni. Dès que je fus en fond, il me prit envie d'abandonner ces honnêtes gens. Pour cet effet, je demandai congé à notre Chef pour deux mois, sous le prétexte d'une affaire que je lui dis avoir à Rome. Il me permit de faire ce qu'il me plairoit, après m'avoir obligé de lui jurer que je le rejoindrois au bout de ce tems-là. Je lui fis à la vérité ce serment, mais je l'oubliai, si-tôt que je fus à Rome.

Je m'étois mis dans l'esprit que dans une si belle Ville, je trouverois à chaque pas des occasions d'exercer mes talens. Cependant lorsque j'y fus & que j'eus étudié le génie de ses Habitans, ils me parurent si déniaisez, que je perdis l'espérance d'y faire fortune. Je fis quelques coups de si peu d'im-
portan-

portance , que vous me dispenserez pour mon honneur de vous les rapporter. Je vous dirai même qu'au dernier de ces misérables tours , je pensai être pris sur le fait. Ce qui fut cause que je sortis brusquement de Rome. Je jugeai à propos de parcourir l'Italie , pour la bien connoître , & je dépensai tout mon argent en menant cette vie errante. Enfin , étant à Bologne , le hazard me fit faire connoissance avec Alexandre Bentivoglio , qui me reçût dans sa petite Troupe. C'est un garçon fort subtil & né pour la Profession dont il se mêle. Sa coutume est de sortir de tems en tems de son País natal , pour aller tantôt dans une Ville & tantôt dans une autre chercher des Dupes ; & quand il a fait quelque bon coup de filet , il retourne à Bologne , cômme si de rien n'étoit , & il est là fort en sûreté. Je l'ai accompagné dans quelques-unes de ses courses , & je travaillois à Rome sous ses ordres , le jour que je rencontrai votre Seigneurie persécutée par la canaille. Je vous allai voir chez votre Ambassadeur. Vous eûtes l'imprudence d'étaler devant moi toutes vos nipes & de me conter toutes vos affaires , j'en rendis compte au Capitaine Alexandre , qui sur mon raport imagina le tour que nous vous jouâmes. Cette action m'est toujours presente , poursuivit-il ; & l'extrême

P'extrême regret que j'en ai sera éternellement nourri par les bontez que vous avez pour moi.

Sayavedra finit son histoire en cet endroit. Après quoi ses diverses aventures devinrent le sujet de nos entretiens sur la route jusqu'à Milan , où nous arrivâmes tous deux gais & gaillards , avec une disposition prochaine à nous emparer du bien d'autrui.

Fin du quatrième Livre.





HISTOIRE

DE GUZMAN

D'ALFARACHE,

LIVRE V.

CHAPITRE PREMIER.

*De l'entreprise hardie que formèrent
Guzman & Sayavedra dans la
Ville de Milan.*



Nous employâmes les trois premiers jours à nous promener dans les rues, en parcourant des yeux les différentes Marchandises dont les boutiques étoient parées, sans songer encore à mettre en œuvre notre génie aventurier. C'étoit autant de bon tems pour les Bourgeois de la Ville.

Comme

Comme nous traversions la place un matin , il vint un jeune homme assez bien vêtu , aborder Sayavedra qui marchoit derrière moi. J'allois toujours devant , & j'avois déjà fait plus de cent pas , lorsque je m'en aperçûs. Je considérai fort attentivement ce jeune drôle avec qui mon confident s'étoit arrêté , & je lui trouvai un air égrillard , qui me donna fort à penser. Ho , ho ! dis-je en moi-même. Qui peut être ce garçon-là ? & que peuvent-ils avoir tous deux à démêler ensemble ? C'est ce qu'il m'importe de sçavoir. Mais comment puis-je en être instruit ? Si j'appelle Sayavedra , pour lui demander de quoi ils s'entretiennent , il ne manquera pas de composer une fable , & je n'en serai pas plus avancé. Que faut-il donc que je fasse ? Me tenir en repos , leur laisser le champ libre : ne témoigner aucune défiance à mon Ecuyer , & avoir toujours l'œil sur lui.

Leur conversation dura plus d'un quart-d'heure. Après quoi le jeune homme prit congé de mon confident , qui vint me rejoindre d'un air rêveur , qui ne m'ôta point le soupçon que j'avois déjà. Je me préparois à entendre ce qu'il me diroit de cette rencontre qui m'inquiétoit ; & toutefois , quelqu'envie que j'eusse de le faire parler là-dessus , il ne dit pas un mot , & demeura
plon-

plongé dans sa rêverie. Je gardai aussi le silence sur cela , jusqu'à l'après-dînée. Alors me voyant seul avec lui dans ma chambre , & ne pouvant plus me contraindre : Mr. Sayavedra , lui dis-je en souriant : Peut-on sans vous paroître indiscret , vous demander quel homme c'est que ce jeune garçon avec qui vous étiez ce matin en si grande conférence ? Il me semble que je l'ai vu à Rome. Ne se nomme-t-il pas Mendoce ? Non , Monsieur , me répondit-il. On l'appelle Aguilera , & je puis vous assurer qu'il justifie bien son nom ; car c'est un Aigle dans les occasions où il s'agit de jouer de la griffe. C'est un bon compagnon , qui a de l'esprit , qui écrit à merveilles , qui possède l'Arithmétique , & sçait faire en perfection des comptes doubles & triples. Il y a long-tems que nous nous connoissons. Nous avons voyagé ensemble & mangé de la vache enragée. Il roule actuellement dans sa tête un dessein qui fera sa fortune , s'il réussit. Il m'a proposé d'y entrer , & il m'offre la moitié du profit. Je lui ai répondu que je ne voulois rien entreprendre , sans vous en avertir. Je lui ai dit même que vous aviez tant de bonté pour moi , que vous ne me refuseriez pas vos conseils dans une affaire de cette conséquence. Non , sans doute , lui dis-je : Au contraire,

moi

mon enfant, je suis disposé à vous y rendre service à l'un & à l'autre. Apprens - moi seulement de quoi il est question. Monsieur, reprit-il , Aguilera doit venir ici cette après-midi. Vous lui parlerez. Il vous découvrira tout son projet , & s'il y a quelque chose à corriger dans son plan , vous le perfectionnerez.

Comme il achevoit ces paroles , on lui vint dire qu'un jeune homme le demandoit. Nous ne doutâmes point que ce ne fût Aguilera ; car nous ne connoissions personne à Milan. Sayavedra courut au-devant de lui , & après l'avoir préparé à l'entretien que nous allions avoir ensemble , il me l'amena. Nous nous saluâmes de part & d'autre avec beaucoup de civilité. Cet Aguilera étoit un garçon d'assez bonne mine , & qui me parut avoir de l'esprit. Il me confirma tout ce que m'avoit dit mon confident , & me détailla d'une manière fort plaisante quelques exploits qu'il avoit fait avec lui ; Il m'apprit ensuite qu'étant venu à Milan dans l'espérance d'y faire quelque grand coup , il avoit trouvé moyen de se mettre au service d'un riche Banquier , chez lequel il demuroit depuis six mois en qualité de Commis : Qu'il avoit par son exactitude & sa fidélité gagné la confiance de son Patron , en attendant qu'il trouvât l'occasion de le
voler :

voler ; Qu'il s'en présentoit une fort belle ; mais qu'il avoit besoin d'un second , pour en pouvoir profiter , & qu'en rencontrant Sayavedra , il l'avoit regardé comme un homme tombé du Ciel pour cela , le connoissant pour l'avoir vu dans l'action plus d'une fois. Je lui demandai si son dessein étoit d'une exécution bien difficile. Pas trop , me répondit-il. Vous en allez juger : Le Banquier a mis depuis peu dans son coffre fort une grande bourse de chamois , où il y a mille belles pistoles. Je les enlèverai un Dimanche au matin , pendant que le Patron entendra la Messe , j'irai joindre à la poste Sayavedra , qui aura retenu deux chevaux. Nous partirons dans le moment , & nous piquerons si vigoureusement nos mazettes , que nous ferons bien loin de la Ville , avant que le Banquier s'aperçoive de la saignée que j'aurai faite à son coffre-fort.

Après avoir écouté fort attentivement Aguilera , je lui dis que son projet étoit diablement délicat : Qu'un garçon connu dans la Ville pour le Commis de ce Banquier , pouvoit rencontrer quelqu'un , qui surpris de le voir sur un cheval de poste , & le soupçonnant d'avoir fait quelque mauvais coup , ne manqueroit pas de courir chez son Maître , pour lui en donner avis :

Que

Que le Banquier étant revenu de la Messe, découvreroit peut-être d'abord qu'on l'avoit volé : Que le bruit s'en répandroit à l'instant dans la Ville , & qu'on sçauroit bien-tôt qu'Anguilera auroit pris la poste : Que sur cela son Patron feroit suivre ses traces , par des gens bien montez , & à qui le voleur auroit de la peine à échaper. Je lui representai encore d'autres inconvéniens , qui lui firent voir clairement que son dessein étoit fort mal conçu. Il en demeura d'accord enfin , & cependant il me dit qu'il ne laisseroit pas de l'exécuter , puisqu'il ne pouvoit faire autrement : J'ai affaire , continua-t-il , à un homme qui ne sort jamais de chez lui que les Fêtes & les Dimanches pour aller à la Messe , & qui revient une demie-heure après se renfermer. Il couche dans la chambre où sont ses papiers & son argent , & il n'a point d'autre cabinet.

Quand il seroit encore plus sédentaire & plus vigilant , lui repliquai-je , on peut lui ravir sa bourse de chamois , sans s'exposer au péril que vous voulez braver si témérairement. Ma foi , Messieurs , si vous n'en sçavez pas davantage , vous n'êtes encore que des Apprentifs dans votre Métier. Je veux vous montrer qu'un génie supérieur a bien d'autres lumières que les vôtres. Je me charge , si vous le souhaitez , de la conduite

duite de cette entreprise , & fans vous envelopper dans le malheur que je puis éprouver ; si la fortune m'est contraire , je vous réponds des mille pistoles , pourvû qu'elles soient dans huit jours dans le coffre-fort. Sayavedra & son ami se prirent à rire à ce discours , qui leur causa autant de joye , que s'ils eussent déjà eu entre les mains la bourse de chamois. Ils me remercièrent de l'offre que je leur faisois , & me laissèrent volontiers conduire ce projet d'importance ; bien persuadé , particulièrement Sayavedra , que je ne leur parlerois pas de cette sorte , si je n'étois pas comme assuré de l'événement. Ne vous embarrassez de rien , leur dis-je , Messieurs : Vous verrez qu'un homme qui a été Page cinq ou six ans , en sçait plus long qu'un Bandi de la Romagne. Ils redoublèrent leurs ris à ce trait railleur , qui regardoit Sayavedra. Ensuite je fis quelques questions au fidelle Commis du Banquier.

De quel moyen , lui dis-je , prétendiez-vous donc vous servir pour tirer la bourse du coffre fort ? vous n'en avez pas la clef , Non certainement , me répondit-il. Le Patron ne la confie à personne. Il me la donne seulement quelquefois , lorsque je suis avec lui dans son cabinet , & que pendant qu'il écrit , quelqu'un vient demander
le

le paiement d'une Lettre de change. Il me jette la clef pour prendre un sac dont il m'indique le *numero*, & tandis que je compte l'argent, il a un œil sur ce qu'il écrit & l'autre sur ce que je fais. Cela étant, repris-je, il sera bien difficile de prendre l'empreinte de cette clef. Beaucoup moins que vous ne pensez, repartit Aguilera. J'ai Dieu merci, la main subtile : Je promets de vous apporter l'empreinte de la clef du coffre-fort ; & même, si vous le jugez à propos, celle de la clef d'une petite armoire où mon Bourgeois serre ses Livres de compte, & l'argent qu'il employe à ses dépenses ordinaires. A ces mots, qui me firent tressaillir de joye, je lui dis que s'il pouvoit prendre ces deux empreintes, nous serions encore plus sûrs de notre fait.

Je n'oubliai pas de m'informer de la disposition du cabinet, de la manière dont les sacs étoient faits, des marques qu'ils avoient ; en un mot, de toutes les particularitez tant du dedans que du dehors du coffre-fort. J'en fis un mémoire circonstancié, que le Commis me dicta. Ensuite, je renvoyai Aguilera chez son Maître, en lui disant que je l'instruirois, quand il en seroit tems, du personnage qu'il auroit à jouer. Après son départ, je dis à mon confident que je venois de mettre son ami à une gran-

de épreuve: Que je doutois fort qu'il m'apportât les empreintes. Mais Sayavedra, qui avoit une haute opinion de son industrie, m'en fit un nouvel éloge, qui fut justifié deux jours après. Aguilera me tint parole, & m'enseignâ où je trouverois un Serrurier qui me feroit deux fausses clefs, pourvû qu'il fût payé grassement. Je n'ai plus qu'une question à vous faire, dis-je à notre Commis; à qu'elle heure votre Maître est il dans sa boutique? Car les Banquiers ont coutume d'en avoir une en Italie, Aguilera me répondit que son Patron s'y tenoit ordinairement le matin depuis dix heures jusqu'à midi. C'est assez, lui répliquai-je; retournez chez vous, & retenez bien ce que je vais vous dire: Demain je ne manquerai pas d'aller sur les dix heures à la maison du Banquier. Faites en sorte que vous y soyez aussi, & ne perdez pas une parole de ce que je lui dirai, afin que vous en puissiez rendre témoignage, s'il le faut.

Tout étant ainsi réglé, je portai sur le champ mes empreintes à l'honnête Serrurier, à qui l'on m'avoit dit de m'adresser, & il se trouva qu'en effet c'étoit un homme de bonne composition. Il me promit de faire incessamment les deux clefs pour deux pistoles, dont il en toucha une d'avance.

Comme

Comme je revenois de chez ce bon Ouvrier à mon Hôtellerie, j'aperçûs dans la boutique d'un Marchand une espèce de cassette à bijoux fort propre. Il me prit envie de la marchander, & après l'avoir bien examinée, je l'achetai. Sayavedra, qui m'accompagnait, me parut un peu surpris de cette emplette. Je ne pus m'empêcher de rire de son étonnement : Ami, lui dis-je, cette jolie cassette de cuivre doré ne sera pas inutile à notre dessein. Je m'en doute bien, me répondit-il en souriant ; vous ne l'avez pas achetée comme un sot. Vous sçavez l'usage que vous en ferez, & je m'en rapporte fort à votre Seigneurie.

Je me rendis le lendemain sur les dix heures à la boutique du Banquier. Aguilera y étoit avec deux ou trois Messieurs qui étoient-là pour affaire. Je saluai en entrant le Maître, & lui dis à haute & intelligible voix : Que je venois d'arriver à Milan dans l'intention de faire des emplettes pour un Mariage : Que j'avois une somme assez considérable d'argent, que j'étois bien aise de mettre en sûreté : Qu'au lieu de la laisser dans mon Hôtellerie où il y avoit toute sorte de gens, j'avois pensé que je ferois beaucoup mieux de la confier à un homme tel que lui, dont j'avois ouï vanter la probité : J'ajoutai que j'avois un petit voyage

à faire à Venise, ce qui m'obligeroit à prendre chez lui une Lettre de crédit. Le Banquier avide de gain, me fit là-dessus mille offres de service, accompagnées de profondes révérences, & me demanda combien j'avois d'argent à déposer chez lui. Je répondis que j'avois douze mille francs en or, & un sac rempli d'espèces d'argent; que dans une heure je viendrois lui mettre tout cela entre les mains. Il me repliqua que ce seroit quand il me plairoit: puis ayant tiré son Journal de l'armoire où étoient ses Livres de compte, il me pria de lui dire mon nom. Je lui dis que je m'appellois Don Juan Osorio; il l'écrivit aussitôt sur son Journal, avec la date du jour & du mois, de sorte qu'il ne restoit plus qu'à marquer la somme & les espèces, quand il les auroit reçues, comptées & pesées. Il faisoit ce *Lazzi* pour mieux m'engager à ne lui pas manquer de parole.

Après cela, n'ayant plus rien qui m'arrêtât dans sa boutique, j'en sortis, en lui faisant des civilités qui furent bien reciproques, & en le priant à haute voix de ne point s'éloigner de sa maison, attendu que j'allois revenir. Cette scène finie, je retournai chez moi très-content d'avoir si heureusement commencé cette intrigue. Saverda qui m'attendoit avec d'autant plus d'impa-

d'impatience, qu'il y étoit plus intéressé, ne fut pas peu étonné, quand je lui appris ce que je venois de faire. Mais, Monsieur, me dit-il, où prendrez-vous, s'il vous plaît, ces douze mille francs en or que vous devez dans une heure porter à ce Banquier? Je suis en peine de sçavoir cela. C'est ce qui ne doit point t'inquiéter, lui répondis-je, il les a déjà. Je sçais bien que je te parle Hébreu; j'ai mes raisons pour cela. Dispense-moi de t'en dire davantage presentement, & m'apprends si ton Aguilera compte parmi ses talens celui de contrefaire une écriture. Comment contrefaire, s'écria-t-il avec transport! Il contrefait comme un Ange toutes sortes de caractères; c'est son fort. Plût au Ciel que j'eusse seulement le tiers de l'argent qu'il a touché sur les fausses Lettres de change qu'il a faites. S'il n'excelloit pas dans cet Art, il seroit encore à Rome à l'heure qu'il est. Mais il a été obligé d'en décamper brusquement, de peur de tomber entre les mains d'un brutal de Marchand, lequel ayant eu avis qu'il avoit contrefait sa signature, vouloit le faire arrêter. Puisque cela est ainsi, repris-je, notre entreprise réussira infailliblement.

Le fond que Sayavedra faisoit sur mon adresse, ne lui permettoit pas de douter

d'un succès dont je l'assurois, quoiqu'il ne comprît rien encore à mon dessein. Ce qui le faisoit, c'est que je ne lui donnois aucun rôle à jouer dans cette Comédie. Il s'en plaignit à moi, & me demanda s'il n'y feroit qu'un personnage muet. Oh ! que si, lui dis-je, & je t'en destine un, dont tu t'acquitteras à merveilles. En même-tems je lui ordonnai de mettre sous son bras la cassette que j'avois achetée & remplie de balles de plomb. Outre cela, je le chargeai d'un sac où il y avoit de l'argent. Ce sac étoit lié d'un ruban rouge & taché d'encre au milieu, parce que suivant mon mémoire, il y en avoit un semblable dans le coffre-fort. Nous sortîmes ensuite tous deux de ma chambre, comme pour aller porter tout cela chez le Banquier. Quand nous fûmes dans la rue, je dis à mon Ecuyer : Entre un moment dans la cuisine, sous prétexte de demander à l'Hôte à quelle heure nous dînerons, & ce qu'il nous prépare pour dîner. En un mot, fais si bien, que sa femme & lui remarquent & considèrent attentivement cette cassette. Il nous importe fort qu'ils en soient frappez l'un & l'autre, ensuite tu reviendras me joindre ici.

L'homme du monde le plus propre à s'acquitter d'une pareille commission, c'étoit Sayavedra. Il alla dans la cuisine, où
faisant.

faisant à l'Hôte les questions que je l'avois chargé de faire , il lui montra sans affectation la cassette & le sac. L'Hôte & l'Hôtesse les regardèrent avec de grands yeux ; la cassette sur-tout parut si jolie à la femme , qu'elle ne put s'empêcher de la prendre entre ses mains & de l'examiner. L'Hôte fit la même chose à son tour , & s'écria : Vive Dieu , qu'elle est pesante ! Elle doit l'être , dit alors Sayavedra ; puisqu'elle est toute pleine de pièces d'or tant d'Espagne que d'Italie. Il y en a là-dedans , ajouta-t-il , pour plus de douze mille francs. Nous allons les déposer avec ce sac chez un Banquier. Chez un Banquier , interrompit l'Hôte d'un air brusque ! Quand il y en auroit pour cent mille écus , cette cassette & ce sac seroient aussi sûrement dans ma maison que chez le plus riche Marchand de la Ville. L'Hôtesse aussi chatoüilleuse que son Mari sur le point d'honneur , dit : Nous avons eu aussi quelquefois des dépôts , & Graces à Dieu & à la Sainte Vierge , nous les avons fort bien gardez. J'en suis persuadé , reprit Sayavedra. Si vous n'étiez pas d'honnêtes gens , mon Maître ne seroit pas venu loger chez vous avec tant d'argent. Ne croyez donc pas qu'il ait mauvaise opinion de votre maison. Il est sur le point de partir pour Venise ; il a besoin d'une Lettre

de crédit pour cette Ville , & nous allons mettre en gage ces douze mille francs chez le Banquier qui la lui doit fournir.

Cela change la thèse , repliqua l'Hôte apaisé. Je n'ai plus rien à dire. Eh , comment nommez-vous ce Banquier ? Jérôme Plati , répartit mon confident. Peste , reprit l'Hôte , c'est un Crésus ; c'est dommage qu'il soit Juif comme un chien. Il vous fera bien payer ce dépôt , sur ma parole. Si vous m'en eussiez seulement dit un mot , je vous aurois enseigné des gens plus raisonnables. Il n'est plus tems , dit Sayavedra ; mon Maître est déjà convenu de tout avec ce Banquier , il en faut passer par-là. Mais je ne songe pas , poursuivit-il , que je m'amuse trop avec vous ; mon Patron m'attend. Je ne suis venu dans la cuisine , que pour m'informer si nous aurions le tems de faire notre affaire avant le dîner. L'Hôte me dit qu'il n'étoit pas nécessaire de nous presser , & que nous trouverions toujours dans sa maison dequoi faire bonne chère.

Mon confident vint me rendre compte de cet entretien ; puis nous allâmes tous deux nous promener hors de la Ville. Nous regagnâmes ensuite l'Hôtellerie , où Sayavedra par mon ordre entra tout doucement , & alla remettre dans ma chambre la cassette & le sac. On n'étoit point encore à table ;

l'Hôte

L'Hôte par considération pour moi avoit retardé le dîner : & il fit servir dès qu'il sçut mon arrivée. Après un long repas , je me retirai dans ma chambre , où l'Hôte averti que je souhaitois de lui parler , accourut , & me demanda ce qu'il y avoit pour mon service. Je me plains de vous , lui dis-je : Avez-vous pû me croire capable de me défier d'un homme d'honneur comme vous ? Pour vous faire connoître l'injustice que vous m'avez faite , je vous conjure de me garder cette bourse de cent pistoles , jusqu'à mon départ pour Venise. En achevant ces paroles , je tirai de ma poche une bourse musquée , où il y avoit cette somme en doubles pistoles. Il fut si sensible à cette marque de confiance , qu'il en parut tout transporté de joye.

Sur la fin de ce jour-là le Commis du Banquier se déroba de chez son Maître pour nous venir trouver : Hé bien , Aguilera , lui dis-je , votre Patron n'a-t-il pas été fort surpris de ne m'avoir point revû depuis ce matin ? Vous n'en devez pas douter , répondit-il. Après vous avoir attendu jusqu'à une heure , il a commencé de craindre que vous ne revinssiez pas. Comme il ne peut ignorer la mauvaise réputation qu'il a dans Milan , il s'est imaginé que quelqu'un aura été assez charitable pour vous en avertir , & je me

fuis aperçû à son air rêveur & chagrin ; qu'il en étoit très-mortifié. Apprenez-moi encore , repris-je , si les trois hommes que j'ai vû ce matin dans votre boutique , y font demeurez long-tems après moi. Aguilera me répartit que non , & que du reste de la matinée il n'y étoit venu personne. Je fus ravi de sçavoir cette circonstance , & j'assurai mes Associez que dans trois ou quatre jours , tout au plus tard , on verroit le dénouement de cette pièce. Le Commis charmé de cette assurance , me donna le bon soir. Mais avant que de nous séparer , je lui défendis de revenir à l'Hôtellerie. Je lui en representai les conséquences , & il fut arrêté entre nous que tous les jours à certaine heure , Aguilera se trouveroit dans certain endroit où Sayavedra lui donneroit ses instructions de ma part.

J'eus mes fausses Clefs deux jours après. Notre Commis , qui en fut bien-tôt informé , dit à son ami qu'il pourroit s'en servir dès le Dimanche suivant l'après-dinée , tandis que son bourgeois s'amuseroit , selon sa coutume , à jouer aux échecs avec un de ses voisins. J'instruisis alors Sayavedra de tout ce que je prétendois faire , ainsi que de tout ce qu'il avoit à dire au Commis ; & le Samedi au soir je l'envoyai au rendez-vous , chargé des deux fausses clefs avec la
cassette

cassette où il y avoit dix quadruples , trente écus Romains, & trois petits papiers, à la place des balles de plomb qui y étoient auparavant. A l'égard du sac où il y avoit de l'argent , je le gardai : je ne l'avois taché d'encre & lié d'un ruban rouge, que pour le faire paroître ainsi devant l'Hôte & l'Hôtesse , afin qu'ils pussent témoigner l'avoir vû ; comme je n'avois mis des balles de plomb dans la cassette que pour la rendre pesante , & faire croire à ces bonnes gens qu'elle devoit être pleine d'or.

Dès que mon confident vit Aguilera , il lui dit : Tien , mon ami , voici de quoi il s'agit : Ecoute-moi avec toute l'attention dont tu es capable , & retiens bien tout ce que je vais te dire. Demain , lorsque tu auras ouvert le coffre-fort , tu prendras la bourse de chamois qui est dedans , & tu la vuideras dans cette cassette ; mais n'oublie pas d'ôter quarante pistoles de mille qui y sont , & de les remplacer par ces dix quadruples. Tu ne manqueras pas non plus d'y mettre ce petit papier, qui est un bordereau de cette somme , & qui déclare qu'elle appartient à Don Juan Osorio , dont mon Maître emprunte le nom dans cette affaire. Voilà , continua-t'il , un second bordereau que tu foudras dans le sac où tu dis qu'il y a trois cens trente écus , & qui est taché d'en-

cre & lié avec un ruban rouge. Tu tireras en même-tems de ce sac trente écus de ceux qui y sont , pour y glisser ces trente écus Romains que tu vois. Il ne me reste plus qu'à te recommander une chose , qui n'est pas la moins importante ; c'est d'ouvrir la petite armoire , où ton Patron enferme ses Livres de compte , & d'écrire sur son Journal les paroles qui sont tracées sur ce troisième papier , bien entendu que tu les mettras après le nom de Don Juan Osorio , que tu trouveras marqué dessous , & bien entendu encore que tu emploieras toute la dextérité de ta main à contrefaire l'écriture du Sieur Jérôme Plati. Le Seigneur Don Guzman mon Maître , ajouta-t'il , n'exige plus rien de toi qu'une petite chose très-aisée , c'est que Lundi quand il ira fondre la cloche , tu fasses le serviteur zélé , jusqu'à l'accabler d'injures , & le fraper même , pour rendre la scène plus naturelle.

Aguilera interrompit en cet endroit son ami : Je comprends fort bien tout ce projet , lui dit-il , & je vois bien que tu fers un Maître Juré-Fripon. Tu peux l'assurer que je ferai demain tout ce qu'il me prescrit , & que je ne gâterai pas son ouvrage. Là-dessus Sayavedra lui mit entre les mains la cassette où étoient les trois papiers , les dix quadruples , & les trente écus Romains ,
que

que le Commis emporta chez lui pour les y cacher , jusqu'à ce qu'il fût tems d'en faire l'usage que je souhaitois.

CHAPITRE II.

Quel fut le succès de cette Fourberie.

JE ne passai pas le Dimanche sans inquiétude. Je craignois qu'il n'arrivât quelque contre-tems , qui fit échouer notre entreprise ; mais mon confident ayant été le soir au rendez-vous , revint plein de joye m'annoncer que tout avoit été fait comme je le desirois , & qu'Aguilera se préparoit à bien jouïr son personnage le jour suivant. Ce raport rendit mon esprit plus tranquille , & me fit attendre plus patiemment l'heure de paroître devant le Banquier.

Si-tôt qu'elle fut venuë , je me rendis chez lui ; il étoit seul dans sa boutique. Après l'avoir salué fort poliment , je lui dis que je le priois de me rendre ce que je lui avois aporté quelques jours auparavant. Il me demanda d'un air étonné , ce que je lui avois aporté. Eh ! parbleu , lui dis-je , cet or & cet argent que je vous ai confié. Quel or & quel argent , répondit-il ? Oh ,

oh ,

Ho, repris je, vous verrez que j'aurai rêvé cela sur mon ame, celui-là n'est pas mauvais. Celui-ci est encore meilleur, répartit le Banquier, de vouloir que je rende ce qu'on ne m'a point donné. Cessons, lui dis-je, s'il vous plaît, cessons de badiner; ce badinage n'est pas de mon goût. C'est vous-même qui vous égayez, me dit-il. Je me souviens bien que ces jours passez vous vîntes dans ma boutique, & qu'une heure après vous deviez mettre en dépôt chez moi douze mille francs : mais vous m'avez manqué de parole. C'est vous, lui repliquai-je, qui manquez de mémoire. Je vous les ai mis entre les mains, & je ne sortirai pas d'ici que vous ne me les ayez rendus dans les mêmes espèces que je vous les ai livrées. Passez votre chemin, s'écria-t-il, vos discours commencent à m'impatisser. Je ne vous connois point, & je n'ai jamais eu rien qui fût à vous. Allez chercher votre argent où vous l'avez porté.

Comme de moment en moment nous le prenions le Banquier & moi sur un ton plus haut, tous les voisins prêtoient une oreille attentive à notre contestation, & les passans s'arrêtoient pour nous écouter, se demandant les uns aux autres le sujet de notre dispute. Pour les en instruire, je me mis à crier à pleine tête : ô traître ! ô voleur infâme !

l'ame ! que la Justice de Dieu & celle des hommes s'unissent pour te punir ! Quand j'en ai confié mes pistoles & mes écus, tu m'as reçu bien gracieusement, & aujourd'hui que je viens te prier de me les rendre, tu feins de ne sçavoir qui je suis, & tu prends le parti de nier effrontément le dépôt. Fais-le tout-à-l'heure apporter sur cette table, où je te l'arracherai de l'ame. Le Banquier de son côté m'apostrochoit dans des termes que je méritois, & des injures : insensiblement nous en vînmes aux voyes de fait. Il voulut me chasser de sa boutique en me poussant rudement par les épaules. Je le repoussai d'une si grande force, que je le jettai par terre. Alors Aguilera vint fondre sur moi d'un air furieux, & me donna quelques gourmades, que je lui rendis de façon, que plusieurs spectateurs de notre combat furent obligez d'entrer dans la boutique pour nous séparer. Le Commis se voyant retenu par des personnes qui l'empêchoient de me rejoindre, se debattoit entre leurs mains comme un possédé ; & moi les yeux étincelans de rage & la bouche écumante, je le défiois de m'approcher.

Il y avoit déjà près d'une heure que cela duroit, lorsque *Bargello*, par hazard, ou peut-être parce que quelqu'un l'avoit été avertir de ce qui se passoit, parut ; & sen-

dant

dant la presse , arriva dans la boutique. Il demanda d'abord le sujet de notre différend. Je voulois aussi-tôt le lui conter , & le Banquier prit en même-tems la parole pour dire aussi ses raisons. Le *Bargello* nous fit taire tous deux ; puis s'étant informé qui étoit le Plaignant , il me dit de parler le premier , & qu'après cela il donneroit audience à mon Adversaire. A ces mots , un grand silence succéda au bruit , tous les Assistans se préparèrent à m'écouter. Il y a six jours dis-je au *Bargello* , que je vins dans cette boutique sur les dix heures du matin , je priai le Seigneur Jérôme Plati de trouver bon que je remisse entre ses mains une somme assez considérable d'argent dont j'étois chargé , & que je ne croyois pas trop en sûreté dans l'Hôtellerie où je suis logé. Il me répondit avec beaucoup de politesse que je n'avois qu'à lui faire apporter l'espèce , & qu'il la garderoit aussi long-tems que je le jugerois à propos. Je retournai chez moi sur le champ , & je revins ici une heure après avec mon valet , qui portoit dans une cassette du cuivre doré mille pistoles en or , tant d'Espagne que d'Italie , avec un sac taché d'encre & lié d'un ruban rouge où étoient en argent trois cens trente écus dont il y en avoit trente de Romains. Le Banquier compta & pesa les espèces , qu'il

remet

remit avec leurs bordereaux dans la cassette & le sac ; puis il enferma le tout dans son coffre-fort.

Jusques-là le Banquier n'ayant osé m'interrompre , quoique dans la fureur qui le dominoit , il eut été tenté vingt fois de le faire ; il s'étoit contenté de lever les mains & les yeux au Ciel , comme pour le prendre à témoin de mon imposture , & pour obéir au *Bargello* qui lui faisoit signe à tout moment de me laisser achever. Mais la patience lui échapa dans cet endroit. Voilà , s'écria-t-il , le plus impudent menteur qu'il y ait jamais eu sur la terre. S'il y a chez moi une cassette pareille à celle dont il vient de parler , je veux perdre la vie avec tout ce que j'ai au monde. Et moi , m'écriai-je à mon tour , si ce que je dis n'est pas véritable , je consens que le Banquier jouisse tranquillement de mon bien , & qu'on me coupe les oreilles en présence de toutes les personnes qui nous écoutent , comme à un traître , comme à un voleur audacieux qui ose demander ce qui ne lui appartient pas. Au reste , poursuivis-je , il est bien aisé de découvrir la vérité. Il ne faut qu'ouvrir le coffre-fort , & l'on y trouvera ma cassette & le sac avec les bordereaux qui font connoître que c'est mon argent. Ordonnez , Seigneur *Bargello* , ordonnez tout-à-l'heure
que

que ma Partie nous montre ses Livres de compte, vous verrez ce qu'elle y a écrit elle-même le jour qu'elle a reçu le dépôt. Vous avez raison, dit alors le *Bargello*. Les discours sont ici superflus : Allons, Seigneur Plati, s'il vous a donné des espèces, cela doit être marqué sur vos Livres. Sans doute, répondit le Banquier. Je ne crains pas que vous les voyiez, & s'il est fait mention de douze mille francs en or que cet Etranger assure avoir déposé chez moi, je confesserai qu'il dit vrai, & que je suis l'Impositeur. En même-tems, il dit à son Commis de tirer de l'armoire son grand Livre de compte. Aguilera ne l'eût pas si-tôt présenté, que je m'écriai : Ah ! fourbe, Ce n'est point celui-là qui rendra témoignage de ta mauvaise foi, c'en est un plus petit & plus large. Le Commis dit à son Maître : Il veut dire aparemment votre Journal. Mon Journal soit, répondit le Banquier ; apportez tous les Livres qui sont dans ma maison. Enfin, Aguilera produisit le Journal en me disant : Est-ce celui-ci ? Je répondis qu'oùï. Le *Bargello* le prit aussi-tôt pour le feuilleter, & y trouvant ce que le Commis y avoit écrit par mon ordre, il lut à haute voix les paroles suivantes :

*Aujourd'hui 13. Février 1586. Don Juan
Osorio*

DE GUZMAN D'ALFARACHE. 211

Osorio m'a remis neuf cens soixante pistoles en or, tant d'Espagne que d'Italie, & dix quadruples, qui font ensemble la somme de mille pistoles, lesquelles sont dans mon coffre-fort, dans une cassette de cuivre doré. Plus j'ai reçu dudit Don Juan le même jour, un sac lié d'un ruban rouge, où il y a trois cens trente écus, dont trente sont Romains.

Les Assistans n'eurent pas plutôt entendu lire ces mots, qu'ils commencèrent tous à murmurer contre Jérôme Plati, & à me donner gain de cause. Ce qu'il y avoit d'heureux pour moi là-dedans, c'est que ce Banquier ne passoit pas dans la Ville pour un homme fort scrupuleux; de sorte que chacun croyoit sans peine qu'il pouvoit m'avoir fait la friponnerie dont je l'accusois. Le *Bargello* lui fit lire ces paroles, & lui demanda s'il ne les avoit pas écrites. Le Bourgeois surpris d'une chose qui lui sembloit si extraordinaire, répondit avec une agitation qui lui ôtoit presque l'usage de la voix, qu'il avoit écrit les premiers mots & non les autres. Cependant, lui repliqua l'Officier de Justice, tout paroît de la même main. J'en demeure d'accord, repartit le Banquier, & toutefois ce n'est point là mon écriture. Il ne suffit pas de la désavouer, dit le *Bargello*, il faut en prouver la fausseté.

Une nouvelle scène acheva de persuader

au Peuple que je n'avois pas tort de me plaindre : Une voix de tonnerre se fit entendre dans la foule , & l'on vit paroître un grand homme en tablier de cuisine avec un long couteau pendant à sa ceinture. C'étoit mon Hôte que Sayavedra avoit été chercher , & qui , ayant appris que le Banquier nioit le dépôt , étoit furieusement animé contre lui. Pourquoi s'écria-t'il en arrivant , ne pend-on point cet Archi-Juif ? Pourquoi ne met-on pas le feu à sa maison & ne le brûle-t'on pas avec sa race ? Puis apercevant l'Officier de Justice, Monsieur le *Bargello*, lui dit-il , est-ce que vous souffrirez qu'on pille , qu'on ruine & qu'on assomme impunément un brave Cavalier , pour avoir confié son bien à un voleur. Ce bon Gentilhomme est logé chez moi , & je puis vous assurer que j'ai vû & manié la cassette & le sac qu'il a malheureusement confié à ce Banquier , qui n'est que trop connu dans Milan pour ce qu'il est.

Le sieur Jérôme Plati , tout consterné qu'il étoit , se défendoit de son mieux ; mais il avoit la voix si foible , qu'à peine pouvoit-on l'ouïr à deux pas de lui , au lieu qu'on entendoit distinctement mon Hôte d'un bout à l'autre de la rue. Aussi le Peuple qui donne toujours raison en pareil cas à ceux qui crient avec le plus de force , ne
doutant

autant plus de la justice de mes plaintes, lit hautement qu'il falloit obliger le Banquier à rendre gorge sur le champ. Le *Bargello* se tournant alors vers l'Accusé, lui représenta qu'il ne devoit point s'obstiner à vouloir garder un argent qui n'étoit pas à lui; qu'on le forceroit bien à me le restituer, & qu'il alloit lui-même faire dans toute sa maison une exacte recherche de la cassette & du sac. Donnez-moi, ajouta-t-il, la clef de votre coffre fort. Commençons par le visiter; aussi-bien l'Accusateur prétend que c'est-là que vous avez mis le dépôt. Plati craignant quelque pillage dans ce desordre, ne pouvoit se résoudre à livrer la clef; ce qui fut cause que tout le monde cria que s'il la refusoit, il n'y avoit qu'à le mener en prison. Nous allons mieux faire, dit l'Officier, s'il n'obéit pas tout-à-l'heure, je vais faire enfoncer son coffre-fort.

Le malheureux Banquier voyant que sa résistance seroit inutile, tira de sa poche la clef que le *Bargello* lui demandoit, & la lui remit entre les mains. L'Officier après avoir choisi quatre Bourgeois de ceux qui étoient presens, pour être témoin de l'opération qu'il méditoit, alla ouvrir le coffre fort devant eux & Plati, lequel pensa s'évanouir, lorsqu'il en vit tirer la cassette

de

de cuivre & le sac. Le *Bargello* s'adressant ensuite à ce pauvre diable, lui dit, l'ami, vous vouliez perdre la vie avec tous vos biens, si cette cassette étoit dans votre maison. Il n'y a, ma foi, qu'à vous croire sur votre parole. Tudieu ! quel dépositaire ! En achevant ces mots, il referma le coffre, & revint dans la boutique, tenant la cassette d'une main & le sac de l'autre. Ce que les assistans n'eurent pas si-tôt remarqué, qu'ils commencèrent, & particulièrement mon Hôte, à charger le Banquier d'injures & de malédictions. L'Officier, pour approfondir encore mieux la chose, dit qu'il falloit ouvrir cette cassette. Il me demanda si j'en avois la clef. Je la tirai de ma poche & la lui donnai. La première chose qui s'offrit à ses yeux fut le bordereau conçu dans ces termes : *Il y a dans cette cassette neuf cents soixante pistoles d'or tant d'Espagne que d'Italie & dix quadruples ; le tout faisant mille pistoles & appartenant à Don Juan Osorio.* Il trouva les quadruples dans un papier à part. Il les fit voir au Banquier. Après cela, il ouvrit le sac où étoient les trente écus Romains avec les autres & un Bordereau.

Les cris du Peuple redoublèrent à la lecture des Bordereaux & à la vûe des espèces qui étoient spécifiées. Chacun pressoit le *Bargello* de me donner à l'instant la cas-

tette & le sac ; & cet Officier alloit céder à
 leurs instances , si je n'eusse déclaré que je
 ne prétendois recevoir mon argent que des
 mains de la Justice , puisque nous étions
 dans une Ville , où grace à Dieu il y avoit
 de bons Juges. Le *Bargello* somma encore
 une fois le sieur Jérôme Plati de dire ce
 qu'il avoit à alléguer contre de si fortes
 preuves. Le Banquier plus mort que vif ,
 & ne sçachant ce qu'il devoit penser d'une
 aventure qui ne lui paroissoit pas naturelle ,
 répondit qu'il y avoit là dedans de la ma-
 gie , & qu'assurément le diable s'en mêloit.
 Si vous n'avez pas de meilleure raison que
 celle-là pour confondre votre Partie , lui
 dit l'Officier , vous avez bien la mine de
 perdre votre cause , & même d'être puni
 sévèrement. Après avoir parlé de cette sor-
 te , il mit la cassette & le sac en dépôt chez
 un riche Marchand du quartier , & alla
 faire son rapport aux Juges , qui nous citè-
 rent Plati & moi pour comparoître devant
 eux le lendemain. Le Banquier se trouva si
 malade , qu'il lui fut impossible d'aller à
 l'Audience. Il se contenta d'y envoyer sa
 femme & son Commis avec quelques-uns
 de ses amis. Pour moi j'y parus hardiment
 accompagné de Sayavedra , de mon Hôte
 & de mon Hôtesse , qui furent interrogez
 tous trois l'un après l'autre , & qui en dirent
 plus ,

plus sur-tout ces deux derniers, qu'ils n'en avoient vû ni entendu. Les Juges oûïrent aussi Aguilera & sa Maîtresse, qui confessèrent que n'ayant pas toûjours été dans la boutique le jour que je disois avoir porté mon argent au Banquier, c'étoit de quoi ils ne pouvoient en conscience rendre témoignage.

Sur toutes ces dépositions les Magistrats condamnèrent ma Partie à me restituer mon or & mon argent, aux dépens du Procès, avec défense d'ouvrir sa boutique à l'avenir, & d'exercer la profession de Banquier dans tout l'Etat de Milan. Le *Bargello* pour exécuter cette Sentence, me mena chez le Marchand dépositaire de ma cassette & de mon sac, & me les ayant remis lui-même entre les mains, il me renvoya triomphant à mon Hôtellerie. Lorsque j'y fus arrivé, je n'eus pas peu d'occupation à recevoir les complimens qu'on me fit sur l'heureux succès de mon affaire. L'Hôte & sa femme entr'autre en avoient une joye qu'ils ne pouvoient modérer. Pour leur en marquer ma reconnoissance, je leur fis de petits presens, & tous leurs Domestiques eurent sujet de se louer de mon humeur généreuse.

CHAPITRE

C H A P I T R E I I I .

*De la part que Guzman fit de ce vol à ses
Associés , & de la route qu'il prit en
sortant de Milan.*

SI-tôt que je me vis en possession d'un argent si bien gagné , j'aurois souhaité d'être bien loin de Milan. Mais comme un départ trop précipité auroit pû devenir suspect , je résolus de différer de quelques jours. Sayavedra ne pouvoit se lasser de toucher nos pistoles , & les prenant quelquefois pour des pièces d'or qu'on voit en longe , il ne sçavoit s'il rêvoit ou s'il étoit éveillé. Puis pensant au stratagème que j'avois inventé pour faire un si beau coup , il m'élevoit au-dessus de tous les fripons du monde. Je ne vous croyois pas si grec , me disoit-il , quoique je vous connusse pour un jeune homme des plus adroits. Vous serez long-tems mon Maître. Ami Sayavedra, lui dis-je , c'est trop venter un tour assez commun , ce qui mérite seulement d'être loué , c'est de sçavoir éviter le péril en volant ; car de s'introduire dans une maison ouverte, y prendre une robe de chambre , & rece-

voir cent coups de foïet, rien n'est plus aisé.

Nous passâmes, mon Ecuyer & moi, le reste de la journée à nous entretenir dans l'Hôtellerie avec beaucoup de gayeté. Quand la nuit fut venuë, nous sortîmes tous deux pour aller trouver Aguilera, qui nous attendoit au rendez-vous. Dès qu'il nous vit arriver, il se mit à rire, & nous suivîmes son exemple : Il ne manqua pas ensuite de me complimenter aussi sur mon habileté. Après quoi, il fut question de partager notre butin ; je tirai de ma poche une grande bourse où il y avoit trois cens pistoles que je lui donnai, en lui disant que j'en destinois autant à Sayavedra, & que je garderois le reste pour moi, étant bien juste que celui qui avoit le plus travaillé dans cette affaire & joué le plus gros jeu, eût la plus grosse part. Mes deux Associez en demeurèrent d'accord, & m'assurèrent qu'ils étoient très-contens. Le partage fait, n'ayant plus rien qui nous arrêtât au rendez-vous, nous dîmes adieu au Commis, & nous retournâmes au logis, où j'employai l'après-souper à compter toutes mes espèces. Quel sujet de ravissement pour moi ! de me trouver en fonds de plus de sept mille francs, sans parler de ce que j'avois gagné à Bologne. Je ne m'étois jamais vu si riche, & je ne me souvenois plus d'avoir été volé à Sienné. En

En me promenant le lendemain dans les rues, ayant jetté les yeux par hasard dans la boutique d'un Quinquaiiller, je remarquai une chaîne de cuivre doré fort bien travaillée, & je la pris pour une chaîne d'or pur; je demandai au Marchand combien elle pesoit? Il me répondit en riant que tout ce qui reluisoit n'étoit pas or; & que si j'avois envie d'acheter cette chaîne, il m'en feroit très-bon marché: Je fus tenté de l'avoir, je lui en donnai ce qu'il voulut, & je l'emportai. Sayavedra qui étoit avec moi, n'avoit pû s'empêcher de rire en me voyant faire cette emplette; & quand nous fûmes sortis de la boutique, il me dit: Seigneur Don Juan Osorio, vous avez bien la mine de faire payer cette chaîne à quelqu'un plus cher qu'elle ne vous a coûté. C'est ce qui pourra bien arriver, lui répondis-je, & dans ce louable dessein, je vais la porter chez un Orfèvre, pour qu'il m'en fasse une d'or fin de la même grandeur & de la même façon. Je m'adressai à un habile Ouvrier qu'on m'enseigna: Il m'en fit une si semblable à la mienne, qu'on ne pouvoit les distinguer l'une de l'autre que par le son.

Enfin, je partis de Milan avec ces deux bijoux, & toutes les plumes que j'avois tirés de l'aile du Sieur Jérôme Plati. Je dis

dans l'Hôtellerie avant mon départ que j'allois à Venise ; mais au lieu d'en prendre la route , j'enfilai sans bruit celle de Pavie. Je m'arrêtai quelque tems dans cette dernière Ville , pour y faire les préparatifs du voyage que j'avois résolu de faire à Gènes : Si jamais je me trouvois dans un état à pouvoir paroître devant mes parens sans les faire rougir , j'y voulois jouer le rôle d'un jeune Abbé Espagnol revenant de Rome ; pour cet effet , j'achetai des étoffes fines , dont le plus fameux Tailleur de Pavie me fit une soutane & un manteau long : Je me donnai des souliers de maroquin noir à talons rouges , avec des bas de soye , & tout le reste d'un habillement de Prélat. J'ordonnai de plus à Sayavedra de se pourvoir de deux grands coffres de bagage , & lorsque tout fut prêt , je me mis en chemin dans une litière conduite par un Muletier , avec mon Ecuyer à cheval , un nouveau valet à pied , & un autre Muletier qui menoit une Mule chargée de balots. Ce fut dans ce bel équipage que Gènes revit ce même Guzman qu'elle avoit vû six ou sept ans auparavant dans une situation bien misérable.



CHAPITRE IV.

De son arrivée à Gènes , & de la gracieuse réception que lui firent ses parens , lorsqu'ils apprirent qu'il étoit.

Nous allâmes loger à la Croix blanche , qui dans ce tems-là étoit la meilleure Hôtellerie de la Ville. Il étoit déjà nuit , & comme mon Ecuyer avoit pris les devans pour disposer l'Hôte à recevoir chez lui un Abbé de la première qualité , je trouvais tout le monde en mouvement dans la maison. Une partie des Domestiques étoit à la porte avec des flambeaux ; & leur Maître , après que Sayavedra m'eût aidé à descendre de ma litière , me conduisit à la chambre d'honneur du logis , de laquelle on fit sortir un Cavalier qui méritoit mieux que moi de l'occuper.

L'Hôtellerie étoit alors pleine de Personnes de considération , lesquelles ne furent pas peu curieuses de sçavoir qui j'étois , & mon nouveau valet , bien instruit par Sayavedra , disoit à tous les gens qui le questionnoient là-dessus , que je me nom-

mois Monseigneur l'Abbé Don Juan de Guzman , fils d'un noble Génois marié à Séville. Je ne sortis point de ma chambre le premier jour , je l'employai à faire l'Abbé d'importance , fatigué de son voyage de Rome , & à préparer tout pour me montrer le lendemain dans la Ville de Gènes sous la forme d'un Prélat. Tandis que je m'occupois de cette décoration avec mon fidelle Ecuyer , qui ne sçachant point encore le motif de ce changement de figure , me dit : Il faut , mon cher Maître , que vous commenciez à vous défier de moi , puisque vous me faites un mystère du dessein que vous méditez presentement. Non , lui répondis-je , mon ami : tu as toujours ma confiance. Si pendant notre séjour à Pavie j'ai fait faire ce nouvel habillement sans t'en dire la raison , c'est qu'il n'étoit pas encore tems de te l'apprendre ; je puis à l'heure qu'il est satisfaire ta curiosité : Bien loin de vouloir te cacher le projet que je roule dans ma tête , je ne sçaurois l'exécuter sans ton secours ; je vais t'en faire confidence.

Je t'ai raconté à Milan comme mon pere , Noble Génois , épousa à Séville une Dame de la Maison des Guzmans , dont j'ai pris le nom : Je t'ai même dit en gros l'histoire de ma vie ; mais je ne t'ai point parlé d'une aventure dont le souvenir m'a fait former

Ventre

Pentreprise que je vais te découvrir. Il y a près de sept ans que je partis de Toléde en bon équipage pour venir en Italie voir mes parens ; je ne ménageai pas mieux que ton argent sur la route , de sorte que j'arrivai à Gênes dans un état misérable : Cela ne m'empêcha pas de me présenter devant quelques Personnes de la Famille , & entr'autres devant un de mes Oncles , qui me reçut fort mal , ou plutôt me traita si cruellement , que je jurai de m'en venger si jamais la fortune m'en offroit l'occasion. Je prétends garder mon serment , puisque je le puis aujourd'hui. Je veux voler mes parens , c'est la seule vengeance que j'ai envie de tirer d'eux. Voilà dans quelle intention j'emprunté ce déguisement qui te surprend si fort : Outre qu'il inspire du respect , il me semble plus propre qu'un autre à me rendre méconnoissable à des yeux qui ne m'ont vû qu'en passant , quand le changement qui s'est fait en moi depuis ce tems-là ne m'ôteroit pas la crainte d'en être reconnu. Préparons-nous, cher Sayavedra , à jouer de bon tours dans ma famille ; j'y suis poussé par un juste ressentiment, & par l'intérêt. Mon confident me répondit que je n'avois qu'à commander , qu'il suivroit exactement les instructions que je lui donneroie. Nous concertâmes tous deux ce que

nous devons faire , & voici la conduite que je tins pour parvenir à mon but.

Je me mis le lendemain , second jour de mon arrivée , en soutane & en manteau long , & me regardant dans le miroir , je me parus à moi-même tout un autre homme. Sans vanité , je n'avois pas mauvaise mine. Quand je n'aurois pas eu le talent de bien faire toute sorte de personnages , j'aurois vu à Rome tant de beaux modèles d'Abbez de conséquence , que je n'eusse pu manquer de les copier. Pour moi , j'attrapois à merveilles leurs meilleurs airs : Je sçavois me rengorger , prendre un maintien grave & fier , trousser ma soutane & mon manteau de façon que je laissois voir une jambe qui n'étoit pas mal faite , avec un bas de soye & un soulier mignon ; porter mon chapeau d'une manière aussi galante que modeste : envisager enfin les gens sans attacher sur eux mes regards , & adoucir ma voix en leur parlant : Je possédois parfaitement tout cela par théorie , & je sortis pour aller montrer dans la Ville que je le sçavois aussi bien pratiquer. Sayavedra mon Majordome me suivoit avec mon Laquais , tous deux sur deux lignes , & fort proprement vêtus. On me considéroit avec de grands yeux , comme on a coutume de regarder un Etranger , & chacun me faisoit de

de profondes révérences , ou pour mieux dire , à mon habit de foye ; car on est traité dans le monde suivant ce qu'on y paroît. Que Cicéron se presente mal-habillé , Cicéron passera pour un Cuistre.

Je me promenai dans les ruës pendant plus d'une heure , répondant aux politesses respectueuses qu'on me faisoit en Abbé accoutumé à recevoir des honneurs: Après quoi , je retournai à l'Hôtellerie , où l'Hôte me fit avertir que le dîner étoit prêt , & demander si je trouverois bon que quelques Personnes de qualité mangeasse à ma table : Je répondis que cela me feroit plaisir. Un moment après , étant entré dans la Salle où je devois dîner , je vis arriver quatre Cavaliers qui me saluèrent avec respect. Je leur rendis le salut fort honnêtement , & remarquant qu'on avoit servi , je m'assis à bon compte à la place d'honneur ; ensuite je priai ces Messieurs de se mettre à table. La conversation fut d'abord sérieuse à cause de moi : Je m'en aperçus , & l'égayant moi-même tout le premier , pour faire connoître à ces Messieurs que je n'étois pas si diable que j'étois noir , je fis deux ou trois petits contes badins , qui excitèrent quelques Personnes de la compagnie à suivre mon exemple.

Ces Gentilshommes s'amusoient ordinairement

rement à jouer l'après-dînée , & quelquefois encore l'après-souper. Ils jouoient assez gros jeu , & même en honnêtes gens. Je passois volontiers une heure à les regarder , après cela je me retirois ; Ils auroient bien souhaité qu'il m'eût pris fantaisie de jouer avec eux , me croyant plus riche Abbé qu'habile Jouëur ; quoiqu'ils ne dussent point ignorer qu'il y a de grands filoux parmi les petits colets. Je n'eus garde de satisfaire si-tôt leur envie , quelque penchant que j'y eusse : au-contraire , je témoignai de la répugnance pour le jeu , & ce ne fut qu'après nous être un peu plus familiarisés ensemble , que je me défendis molement de faire une reprise. Lorsqu'ils me virent à moitié rendu , ils redoublèrent leurs instances , & je fis semblant de leur céder par complaisance pure. Je ne jouois pas longtemps , & je ne jouois que très-petit jeu , sans employer Sayavedra , ni même tout mon sçavoir faire ; ainsi ce que je perdois étoit peu de chose , & je ne voulois rien embourser de ce que je gagnois : tantôt je le laissois pour les cartes , & tantôt j'en faisois présent aux gens de ces Messieurs , ou je le donnois aux miens. Je m'acquis par cette conduite la réputation de Seigneur généreux : ce qui faisoit que lorsqu'il m'arrivoit de me mettre au jeu , les Passe-volans
qui

qui s'occupent à voir jouer des après-dînées , pour recevoir quelque ducat , venoient tous se placer derrière moi.

Un jour ayant gagné environ quarante pistoles, j'en pris vingt-cinq dans ma main , & j'abandonnai le reste à ceux qui étoient autour de moi. Puis me tournant vers un Capitaine de Galère, qui étoit du nombre de ces Passe-volans , je lui dis tout bas en lui glissant secrètement dans la main l'argent que j'avois dans la mienne : vous avez été trop long-tems en Espagne pour ignorer qu'un Gentilhomme qui a vû le jeu & pris part à la fortune d'un Joüeur , ne refuse point la petite marque de reconnoissance qu'il lui veut donner. Vous en pourrez user de même avec moi en pareil cas. Il parut un peu confus de mon action. Mais il y a dans la vie, comme on dit , des tems où une pistole en vaut mille. Mon Officier étoit alors si sec , que le plaisir qu'il eut de se voir tout à-coup arroser d'une pluie d'or , l'emporta sur sa honte. Néanmoins, malgré sa misère, je ne sçais s'il fut plus sensible au bienfait , qu'à la manière dont je le lui fis. Je lui gagnai l'ame. Il voulut me le témoigner par des discours que j'interrompis deux fois , pour lui parler de ses courses. Je le priai même de me faire l'honneur de venir tous les jours dîner & souper avec moi ; car il ne

mangeoit pas ordinairement dans mon Hôtellerie, & en le quittant je lui demandai son amitié.

Dans le fond c'étoit un garçon de mérite, fort bien fait de sa personne, & d'un esprit agréable. Comme il étoit connu pour un très-honnête homme, il fréquentoit les Nobles, & faisoit la meilleure figure qu'on pouvoit le lui permettre les appointemens d'un Capitaine de Galère, qui sont bien modique à Gènes. Avec cela il aimoit le jeu, & quoiqu'il y fût très-malheureux, il ne pouvoit se défendre de s'y embarquer, quand il se sentoit un écu dans sa poche. Cette passion qui le dominoit, étoit accompagnée d'un penchant pour les femmes, qui seul auroit suffi pour le ruiner, s'il eût été riche. Il se nommoit Favello, nom qu'une Dame qu'il avoit autrefois aimée lui avoit donné, & qu'il conservoit pour se souvenir d'elle. Il me conta lui-même quelques jours après cette histoire, que je ne pus entendre sans soupirer & m'attendrir, en me rapellant mon intrigue de Florence. Les bonnes qualitez de ce Capitaine ne furent pas toutefois la seule cause de la petite galanterie, & de toutes les honnêtetés que je lui fis. Il faut que je te l'avoue, Lecteur, quand je devrois gâter dans ton esprit ce trait généreux. Je sçavois
que

que les Galères devoient bien-tôt partir pour Barcelone , & dans l'intention où j'étois de profiter de cette occasion , pour repasser en Espagne , après avoir friponné mes honnêtes parens , l'amitié du Capitaine Favellom'étoit trop utile , pour négliger de l'aquérir. Aussi tu vois que je m'y pris assez bien , puisque dès le premier jour j'en fis l'acquisition.

Effectivement le lendemain à mon lever, il vint me rendre ses devoirs , & m'inviter à me promener sur l'eau , ce que j'acceptai volontiers. Je me fis conduire l'après-dînée à sa Galère , où je fus reçu avec tous les honneurs qu'auroient pû attendre de lui le Pape ou le Doge de Gènes. Nous sortîmes du Port pour considérer les belles maisons de plaisance qui sont le long de la mer , & qui forme le plus charmant spectacle qui puisse s'offrir à la vûë. Notre Officier qui étoit Génois d'origine , & qui disoit librement ce qu'il pensoit , ne se contentoit pas de m'en nommer tous les Propriétaires , il me faisoit d'eux des Portraits fort malins. Parmi les Personnes qu'il épargnoit le moins , il s'avisa de citer un de mes parens. Je me mis à rire : Tout beau , lui dis-je , Monsieur le Capitaine , je vous demande quartier pour celui-là. Sçavez-vous bien que je suis de sa Famille. De sa Famille !
s'écria.

s'écria-t-il avec une surprise mêlée de confusion. Comment donc cela ? Je vais vous l'apprendre, lui répondis-je. Mon pere étoit un noble Génois : une grosse banqueroute qu'on lui fit. L'obligea de passer en Espagne. Il alla s'établir à Séville où il racommoda ses affaires en épousant une Dame, de la Maison des Guzmans, dont je porte le nom préférablement au sien, pour deux raisons : La première pour recueillir une succession, qui sans cela pourroit m'échaper ; & la seconde, parce qu'étant pour le moins autant fils de ma mere que de mon pere, j'ai cru pouvoir choisir celui de leur deux noms qu'i m'étoit le plus honorable.

Vous vous imaginez, reprit Favello, que vous me parlez-là d'une chose dont je n'ai aucune connoissance. Pardonnez moi, s'il vous plaît : je connois très-particulièrement deux de vos cousins, qui m'ont plus d'une fois entretenu de Mr. votre pere. Ils m'ont dit que c'étoit un homme qui avoit beaucoup d'esprit : Qu'il avoit été pris par un Corsaire d'Alger, & qu'après avoir recouvré sa liberté par l'amour que conçut pour lui une Algérienne, il étoit allé à Séville trouver son Correspondant, & que là il avoit donné dans la vûe d'une Dame de qualité qu'il avoit épousée. Vous êtes donc fils de cet illustre Esclave ? A votre service,
lui

lui repartis-je en riant encore. Sçavez vous bien , reprit-il , que le Seigneur Don Bertrand , frere aîné de votre pere , est plein de vie ? c'est un bon vieillard qui ne marche aujourd'hui qu'avec un bâton. Il n'a jamais voulu se marier , & c'est un des Nobles de Gênes qui a le plus de bien. Vous m'apprenez ce que j'ignorois , lui dis-je , car je ne l'ai point vû , & ma mere n'a jamais eu de commerce de Lettres avec lui. Je m'étonne , ajouta-t'il , que vous ne vous soyiez pas déjà fait connoître : Vos parens sont assurément de grands Seigneurs dans ce Pais-ci , & je ne sçais ce qui peut vous empêcher de les voir. Que voulez-vous que je fasse , lui répondis-je ? Que j'aie décliné mon nom devant des gens qui ne me connoissent point , & qui se croiront en droit de douter de ce que leur dira un homme qui n'a que sa parole pour garant de sa sincérité. Non, non, je n'ai pas besoin d'eux , & je ne leur demande rien ; demeurons comme nous sommes. Quand même ils sçauroient que je suis dans cette Ville, étant Etranger , j'attendrois qu'ils fissent la première démarche. Vous auriez raison , dit notre Officier. Mais , trouvez bon que dès demain matin je leur donne avis de votre arrivée. Je suis persuadé que je ne les en aurai pas plutôt informez , qu'ils se feront

un plaisir d'aller vous rendre ce qu'ils vous doivent. Je repartis au Capitaine : Vous êtes homme d'esprit , & vous avez de la prudence. Je veux bien vous laisser faire ce que vous jugerez à propos. Souvenez-vous seulement qu'il ne faut pas contraindre leurs inclinations. Je ne prétens me déclarer de leur Famille , qu'autant qu'ils me paroîtront en être contents.

Pendant que nous tenions de part & d'autre de pareils discours , Favello me fit servir une collation composée des plus beaux fruits & des meilleures confitures : Il l'avoit fait préparer pour moi , & il y avoit assurément employé une bonne partie des pistoles dont je lui avois fait présent. Nous ne laissâmes pas de continuer notre entretien : L'Officier qui connoissoit parfaitement mon oncle & mes cousins , me mit si bien au fait , que je pouvois me vanter après cette conversation , de sçavoir aussi-bien les affaires de mes parens que les miennes. La nuit qui s'aprochoit nous obligea de rentrer dans le Port. Nous sortîmes de la Galère , & j'emmenai le Capitaine à mon Hôtellerie où nous soupâmes avec les Gentishommes qui y étoient logez. Après le repas , ces Messieurs me proposèrent de jouer , en me disant qu'ils avoient sur le cœur les quarante pistoles
que

que je leur avois gagnées le jour précédent, & qu'il étoit juste que je leur donnasse leur revanche. J'y consentis, & me sentant en train de gagner ; je dis à Favello : Au moins, Monsieur le Capitaine, n'oubliez pas que nous sommes de moitié. Il me répondit en souriant, qu'il me croyoit si heureux en toutes choses, qu'il s'aplaudissoit d'être associé avec moi. La fortune en effet me favorisa depuis le commencement de la reprise jusqu'à la fin. Je gagnai cent pistoles, que je partageai avec notre Officier de Galère ; ce qui lui fit cette fois-là d'autant plus de plaisir, qu'il n'en coutoit rien à sa fierté. C'est ainsi que je le dispo-
 fois peu-à-peu à ne pouvoir refuser de me rendre le service que j'attendois de lui.

Il ne manqua pas, comme il me l'avoit promis, d'aller le lendemain chez mes parens pour les informer de l'arrivée de Mr. l'Abbé Don Guzman à Gènes. Tu peux bien t'imaginer qu'il leur fit un beau portrait de ma personne, & qu'il leur vanta mon mérite & ma générosité, puisque dès l'après-midi, on les vit venir à mon Hôtel-
 lerie en fraises bien empesées, avec leurs manteaux de velours noir sur les épaules. Mon Majordome, que j'avois instruit de tout ce qu'il devoit faire, les reçut à la porte du logis, & les conduisit dans ma
 chambre.

chambre, où je m'avancai gravement jusqu'à l'entrée, en les saluant avec beaucoup de civilité. Il en parut d'abord deux, l'un & l'autre enfans d'un Sénateur mort depuis cinq à six ans, & frere de mon pere; puis il survint un troisiéme cousin, fils d'une sœur encore vivante. Ils m'accablèrent de complimens, & m'offrirent leurs maisons, leur crédit & leurs bourses, parce que Favello leur avoit fait entendre que je n'en avois pas besoin. Mais quand il ne m'auroit pas fait passer dans leur esprit pour un Abbé fort opulent, ce qu'ils remarquèrent dans ma chambre eût été capable de leur donner de moi cette opinion. J'avois négligemment étalé sur une table ma chaîne d'or, plusieurs autres bijoux, & tout ce que je possédois de plus précieux avec la cassette de Milan toute ouverte, & dans laquelle de bons yeux pouvoient apercevoir une partie des pistoles qu'elle renfermoit.

Mon oncle, garçon & chef de la Famille; arriva le dernier. C'étoit particulièrement à celui-là que j'en voulois; il s'appuyoit sur un grand bâton, & marchoit avec peine. Je ne lui trouvai plus cet air vénérable qui m'avoit tant plu la première fois: au contraire, tout mon sang se souleva contre lui. La vûe de ce vieux singe, plein de malice,

malice, me fit frémir, comme la présence d'un meurtrier r'ouvre les blessures de l'homme qu'il a tué. Je crus voir avec lui des esprits folets qui s'aprétoient à me berner. Je ne laissai pas pourtant, malgré la haine que je me sentoís pour lui, de le recevoir encore mieux que mes cousins, qui sortant un moment après qu'il fut entré, lui abandonnérent par respect la place. Le vieillard commença par me témoigner la joye qu'il avoit de voir le fils d'un frere qui lui avoit toujours été cher ; puis me considérant depuis les pieds jusqu'à la tête, il me dit que je ressemblois beaucoup à mon pere, & qu'il étoit bien glorieux pour la Famille d'avoir un rejetton si propre à lui faire honneur. Il se plaignit ensuite de ce que je n'avois pas été prendre un logement chez lui, où il y avoit des appartemens plus convenables qu'une Hôtellerie à un homme de mon caractère & de ma qualité. Je lui prodiguai là-dessus les remerciemens accompagnés des plus vives démonstrations de sensibilité. Après cela, je lui dis que mes cousins m'avoient offert aussi leurs maisons, ce que je n'avois eu garde d'accepter, ne voulant incommoder aucun de mes parens pour le peu de jours que j'avois à demeurer à Gènes, où je n'étois venu que pour m'informer de l'état de

pour

notre Famille , tant pour ma satisfaction , que pour celle de ma mere qui m'en avoit chargé.

Ces derniers mots donnèrent occasion au bon-homme Don Bertrand de me demander des nouvelles de ma mere & de ses enfans. Je répondis que j'étois son fils unique, & peu s'en fallut que par inadvertance il ne m'échapât de dire que j'avois deux peres ; mais je retins ma langue , & fis un très-bel éloge de ma mere , composé de contre véritéz. Mon oncle impatient de me conter ce que je sçavois aussi-bien que lui , m'interrompit en me disant : Mon neveu , il faut que je vous détaille une aventure qui nous arriva il y a six ou sept ans. Il parut dans Gênes un petit fripon presque nud . Il couroit les ruës en disant à tous ceux qui vouloient l'entendre , qu'il étoit fils de votre pere : & ce Gueux qui avoit bien l'air de ce qu'il étoit , se flattoit que quelqu'un de nos parens seroit assez crédule pour le croire sur sa parole , & assez bon pour avoir pitié de sa misère. Je le cherchai dans l'intention de nous venger tous du deshonneur qu'il nous faisoit , & j'eus le bonheur de le rencontrer. Je l'attirai chez moi par des paroles douces , & sur-tout par la promesse que je lui fis de lui donner dès le lendemain la connoissance

d'un homme qui ne manqueroit pas de lui rendre service. Lorsqu'il fut dans ma maison, je le questionnai , & je jugeai bien par ses réponses que c'étoit un petit pendar. Aussi paya-t'il le tout ensemble. Je m'aperçus qu'il mouroit de faim ; je l'envoyai coucher sans souper , dans un magnifique appartement où il fut berné toute la nuit par de grands diables masquez , qui lui en donnèrent de toutes les façons.

En parlant de cette sorte , ce méchant vieillard rioit de toute sa force , tandis qu'au fond de mon ame je sentoie que ce recit & le plaisir qu'il prenoit à le faire , me mettoient en fureur. Néanmoins je dissimulai , & riant du bout des dents , je lui dis que je trouvois cette aventure fort plaisante. Je suis seulement fâché d'une chose , reprit mon oncle ; c'est qu'il disparut le matin & qu'il court encore. Je voudrois avoir poussé la vengeance plus loin , pour mieux punir ce misérable d'avoir osé se dire de nos parens. A ce sentiment Génois , je changeai de matière , & un quart d'heure après , ce maudit barbon se leva pour s'en aller. Je l'accompagnai jusqu'à la porte de la rue , en lui faisant tous les honneurs dûs au frere aîné de mon pere.

CHAPITRE V.

Guzman donne un grand repas à ses parens , & leur fait payer leur écot.

L'Après-dînée je chargeai Sayavedra de chercher dans la Ville quatre bons coffres de la même grandeur , & de les acheter. Pendant qu'il s'acquitoit de cette commission , Favello vint me voir , pour me rendre compte des entretiens qu'il avoit eus avec mes parens sur mon chapitre. Il m'assura que toute la Famille étoit charmée de ma Personne , sur-tout le Seigneur Don Bertrand mon Oncle : Ce bon vieillard , poursuivit-il , m'a dit qu'il lui sembloit avoir vû & entendu parler son cher frere , tant il avoit trouvé de ressemblance entre votre pere & vous : Qu'il vous voyoit à regret embrasser l'Etat Ecclésiastique , & qu'il vous proposeroit de quitter la soutane pour épouser une de ces nièces du côté de sa mere : Qu'à la vérité cette fille avoit peu de bien ; mais qu'il étoit dans la résolution de lui en laisser , parce qu'il avoit pour elle une amitié toute particuliére. Enfin , le Capitaine me protesta que mon oncle avoit conçu pour moi beaucoup d'estime & de tendresse

tendresse. Cependant tout cela ne fit que blanchir contre mon ressentiment , & ne me détourna pas de mon dessein.

J'allai rendre visite le lendemain matin premièrement à Don Bertrand , qui dans l'entretien que nous eûmes ensemble , me dit qu'étant fils unique comme je l'étois , je devois plutôt songer à soutenir ma Maison qu'à me consacrer à un Etat qui lui ôteroit une de ses plus belles branches. Je pensai lui répondre qu'ayant toujours gardé le célibat , il avoit fait lui-même autant de tort à la Famille , que s'il eût pris le parti de l'Eglise. Ensuite il me nomma la personne qu'il avoit envie de me choisir pour femme. Pour l'amuser , je fis semblant de n'être pas éloigné de faire ce qu'il desiroit ; & je finis ma visite en le priant de venir le jour suivant dîner avec moi. Il voulut d'abord s'en défendre & s'excuser sur son grand âge , qui ne lui permettoit pas d'assister à des banquets. Néanmoins , lorsque je lui eûs représenté qu'il n'y auroit à ce repas que des parens & le Capitaine Favello , l'ami commun de toute la Famille , il se laissa débaucher , & promit d'être de la partie , pour me marquer , dit-il , l'extrême considération qu'il avoit pour un neveu que le Ciel lui envoyoit. Je visitai après cela mes cousins l'un après l'autre , & il

me

me donnèrent aussi leur parole de venir chez moi. Il ne fut plus question que de leur faire préparer un dîner magnifique. Je m'adressai pour cet effet à mon Hôte , qui m'assura que je pouvois me reposer sur lui du soin de régaler mes convives, & qu'il me répondoit d'un festin où l'on verroit également régner l'abondance & la délicatesse.

Mon Majordome qui arriva dans l'Hôtellerie , pendant que je parlois à l'Hôte , me dit qu'il avoit acheté quatre coffres fort propres. Je les voulus voir, il me conduisit où ils étoient , & j'en fus très-content. Il me demanda ce que j'en prétendois faire. Je lui fis réponse qu'il n'avoit qu'à me suivre , & qu'il en seroit bien-tôt instruit. Je lui ordonnai de prendre notre cassette sous son bras , & je le menai à la boutique d'un des plus riches Orfèvres de Gênes. Je proposai à ce Marchand de me prêter pour vingt-quatre heures des plats & des assiettes d'argent , moyennant un honnête profit ; & en consignait entre ses mains des espèces pour la valeur de l'argenterie. L'Orfèvre accepta la proposition. Nous convinmes de la somme qu'il vouloit pour le prêt , & choisissant la vaisselle qu'il me plut d'avoir , j'en pris pour neuf à dix mille francs , que je comptai en bonnes pistoles à l'Orfèvre pour nantisse
men

ment. Après quoi , je dis à Sayavedra d'aller chercher deux des coffres qu'il sçavoit , d'y faire mettre lui-même la vaisselle , & de la faire porter au logis. Ce qui fut exécuté avec toute la diligence dont ce fidelle Ecuyer étoit capable.

Tous mes parens s'assemblèrent donc chez moi le lendemain sur le midi. Mon Hôte qui se piquoit d'être un excellent Traiteur , me fit connoître qu'effectivement il étoit consommé dans l'Art difficile de faire de bons ragoûts. Il nous en servit de si délicieux , que mes cousins & mon oncle même avoüèrent que de leur vie ils n'en avoient mangé de meilleurs. S'ils ne s'étoient pas attendus à faire si bonne chère , ils furent encore bien plus surpris , quand ils virent un buffet fort paré d'argenterie , & qu'ils remarquèrent que les plats & les assiettes étoient du même métal. Ils ne purent s'empêcher de me dire qu'un Voyageur jouïoit gros jeu en portant avec lui une pareille vaisselle , & particulièrement en Italie où l'on rencontroit des voleurs à chaque pas. Le bon-homme Don Bertrand à qui tout cet étalage d'argenterie avoit fait penser la même chose , apuya leur sentiment. C'est votre faute , mon neveu , s'écria-t'il ; vous pouviez fort bien vous dispenser de loger à l'Hôtellerie dans

une Ville où vous avez des parens comme les vôtres. Je conviens que c'est la plus fameuse Hôtellerie de Gênes ; mais la meilleure du monde ne vaut rien. Vous êtes encore jeune , & je veux vous avertir en homme qui a de l'expérience , que vous ne devez vous fier qu'à la bonté des ferrures & des cadenats de vos coffres , parce que es Hôtes , les Hôteses , leurs enfans ou leurs valets ont toujours deux ou trois clefs de chaque appartement. Si vous m'en croyez , continua-t-il , puisque vous refusez de prendre un logement chez moi , envoyez-y du moins dès aujourd'hui votre argenterie & vos bijoux ; ils seront en sûreté dans mon cabinet jusqu'à votre départ , y en eut-il pour un million d'or.

Je rendis grace à mon Oncle de son obligeante inquiétude , & feignant de mépriser la crainte d'être volé , je dis qu'en partant de Rome , je m'étois contenté de laisser entre les mains de notre Ambassadeur ce que j'avois de plus précieux , & qu'à l'égard de l'argenterie , quoiqu'elle fut embarrassante pour un Voyageur , je n'étois pas fâché de l'avoir pour m'en défaire dans un besoin , l'argent étant d'une plus prompte défaite que les pierres. Toute la famille parut se payer de cette raison , & comme je venois de nommer notre Ambassadeur , mes
cousins





cousins commencèrent à parler de ce Ministre : Ils dirent qu'ils l'avoient vû , lorsqu'il avoit passé par Gênes pour se rendre à Rome. Alors pour leur prouver que j'étois fort bien avec cette Excellence, je leur en fis voir le Portrait dont elle m'avoit fait présent : Ce qui leur persuada qu'il falloit en effet que l'Ambassadeur eût beaucoup d'estime & d'amitié pour moi.

Don Bertrand toujours occupé du péril que couroit ma vaisselle dans l'Hôtellerie, revint encore une fois à la charge, & je fus obligé de lui dire pour le contenter, que je ferois porter chez lui après le dîner toute mon argenterie dans deux coffres que je lui montrai du doigt, & dans lesquels je lui dis que j'avois coutume de la serrer. On changea de discours, & la conversation tomba sur le Mariage. Là-dessus mon oncle m'adressant la parole, me dit Que c'étoit à mon âge qu'il falloit se marier, & non dans la vieillesse où l'on ne faisoit que des orphelins. Puis il me representa tous les désagréemens des gens d'Eglise, & s'étendit ensuite sur les louanges de la jeune Personne qu'il souhaitoit que j'épousasse. Elle est, ajouta-t'il, ma nièce du côté de ma mere; c'est une fille d'un sang noble, & d'une beauté qui doit lui tenir lieu de bien. De plus, elle a une Mere qui vous chérira

comme la prunelle de ses yeux , vous & tous vos enfans.

Comme il me parut que le Vieillard desiroit ardemment ce Mariage , je fis semblant de n'être pas dans une disposition contraire à ses souhaits. Que vous êtes séduisant , lui dis je , mon cher Oncle ! Je sens que vous me dégoûtez de la vie Ecclésiastique ; & je suis assuré qu'en recevant une femme de votre main , je serai parfaitement heureux. Cependant souffrez , de grace , que je vous représente que j'ai déjà un Bénéfice de dix mille livres de rente , & que j'en attends un autre de quinze mille , que des parens de ma mere , fort puissans à la Cour de Rome , me font espérer ; il me seroit bien doux en changeant d'état d'avoir ces deux jolis presents à faire aux enfans de mes cousins. Ils applaudirent tous à ma pensée , & me firent par avance de grands remerciemens. Sur la fin du repas , qui fut assez long , Don Bertrand demanda au Capitaine Favello , s'il avoit reçu des ordres pour son départ. Oüi lui répondit l'Officier , & nous devons partir dans trois jours pour Barcelone. On commence même dès-à-présent à embarquer ce qu'on y veut porter. Je fus ravi d'entendre cette nouvelle ; qui me fit connaître que je n'avois pas de tems à perdre. Aussi-tôt qu'on eût dîné , je commandai à

mon

mon Majordome d'enfermer mon argenterie & ma cassette dans les deux coffres, & de les faire porter lui-même chez mon oncle. Tout cela fut exécuté en moins d'une heure & devant mes parens, tandis que je m'entretenois avec eux. J'accompagnai mon oncle quand il voulut s'en retourner à son Hôtel, & en y arrivant nous y trouvâmes non les deux coffres où l'on avoit mis l'argenterie, mais les deux autres que nous avions remplis le soir précédent de sacs de sable à-peu près du même poids que la vaisselle, & que Sayavedra avoit échangé fort subtilement.

Je ne pouvois mieux commencer: Voici comme je continuai. Le Capitaine Favello revint le soir à l'Hôtellerie. Il me témoigna le chagrin qu'il avoit par avance du départ des Galères par rapport à moi, dont il étoit sur le point de se séparer: Il n'est pas certain, lui dis-je, que nous nous quittons si-tôt: Peut être nous verrons nous plus long-tems que vous ne pensez. Il rêva un moment à ce que je venois de lui dire, & il me demanda si j'avois envie de repasser en Espagne. C'est ce que je ne veux pas vous celer, lui répondis-je, à vous dont je connois la prudence & la discrétion, à vous enfin que j'aime, & pour qui je n'ai point de secret. Apprenez que le plaisir de voir

mes parens m'attire moins à Gènes que le desir de me venger d'une offense que m'a faite à Rome un Génois que j'avois pour Rival. Il n'étoit pas nécessaire d'en dire davantage à Favello pour l'engager à m'offrir ses services. Nommez-moi ; dit-il , avec agitation , le téméraire qui vous a outragé , & je ne vous demande que vingt-quatre heures pour satisfaire votre ressentiment. Seigneur Capitaine , lui repliquai-je , je vous suis redevable d'entrer si vivement dans mes intérêts ; & si je cherchois un vengeur , je suis persuadé que je n'en pourrois trouver un meilleur que vous. Mais vous jugez bien mal de moi , si vous croyez que je manque de force ou de courage pour me venger moi-même : Outre cela , je vous dirai que je sçais où mon ennemi demeure , & que je suis sûr de mon coup. La grace que j'attends de votre Seigneurie, c'est de me permettre de faire porter secrettement mon bagage à bord de votre Galère , la veille du jour qu'elle sortira du Port. Je veux même pour plus d'une raison que mes parens ignorent mon départ , & je vous demande le secret.

Pour le secret , me repartit l'Officier , je vous le promets. Puis revenant encore à mon affaire d'honneur : Vive Dieu , poursuivit-il , je suis bien mortifié que dans la
seule

seule occasion que j'aurai sans doute de vous marquer mon zèle, vous refusiez de m'employer ! Il me dit ces paroles d'un air si affligé, que je l'embrassai, & lui répondis pour le consoler, que dans le cours de notre voyage il auroit dans sa Galère assez d'occasions de faire éclater son amitié. Nous nous séparâmes sur cela tous deux pénétrés d'affectueux sentimens l'un pour l'autre ; le jour suivant de grand matin, je renvoyai toute l'argenterie chez l'Orfèvre par mes gens qui me rapportèrent mes pistoles qui étoient en gage. Je les avois à peine remises dans ma cassette, qu'un de mes cousins arriva pour me dire que notre oncle Don Bertrand m'attendoit à dîner chez lui le lendemain. Je ne manquai pas d'y aller, & j'y trouvai toute la Famille assemblée : Nous nous mîmes gayement à table, & nous tinmes des discours joyeux. Au milieu du repas, mon Majordome, comme nous en étions convenus tous deux, entra dans la salle, & m'apportant un billet : Le Colonel Don Antonio, me dit-il, est venu vous chercher à l'Hôtellerie, & ne vous ayant pas rencontré, il m'a chargé de vous rendre cette Lettre. Je l'ouvris sans façon, & la lus assez haut pour que mon oncle, qui étoit assis près de moi, m'entendit. Elle contenoit les paroles suivantes :

Je me marie après demain ; je compte bien que cette Fête ne se fera pas sans vous. Si vous refusez d'en être , je romps pour jamais avec vous. Ce n'est pas tout : Vous m'avez montré de belles pierreries de Madame votre mere, je vous conjure de me les prêter ; ma Maitresse n'a osé apporter les siennes dans ce pais-ci. Nous ne retiendrons vos diamans que deux jours, & nous en aurons grand soin. Je me flate que vous ferez ce plaisir à Don Antonio de Mendoce votre ami :

Après la lecture de ce billet , je pris un air chagrin & embarrassé. Je fis le rêveur : Puis me tournant vers Sayavedra : Tu ne sçais pas , lui dis-je , ce que me veut Don Antonio : Il me demande mes pierreries pour en parer sa femme le jour & le lendemain de ses nœces. Tu n'ignores pas que mes diamans sont à Rome chez Monsieur l'Ambassadeur ; va dire au Colonel que je ne puis les lui prêter , & que j'en suis au désespoir. Monsieur , me répondit mon Majordome, il croira que c'est une défaite, & que vous les lui refusez. Il aura tort , repris-je , & cependant plutôt que de lui donner lieu de s'imaginer cela , j'aimerois mieux louer des pierreries. En donnant à un Joallier quelque profit avec des sûretés , il me semble qu'il prêtera volontiers ce qu'on voudra pour deux ou trois jours. Qui en doute , dit alors mon oncle ? Mais
pour-

pourquoi , continua-t'il , voulez-vous qu'il vous en coute de l'argent , pour emprunter des choses que vous pouvez avoir pour rien. Est-ce que nous n'avons pas d'aussi belles pierreries que les Marchands qui en vendent ? & ne sommes-nous pas disposés à faire tout ce qui peut vous être agréable ? Il suffit que ce Cavalier soit votre ami , pour que vos parens se fassent un plaisir de l'obliger. Oûi certainement , m'écriai-je , Mendoce est de mes amis. C'est un homme de qualité qui m'a rendu service à Rome , & à qui je dois la connoissance de l'Ambassadeur d'Espagne. Ce Colonel dont le Régiment est à Milan , s'est fait aimer dans cette Ville d'une riche Veuve , qui veut l'épouser en dépit de quelques parens , qui refusent d'y consentir. Ils sont venus tous deux à Gênes pour y consommer leur Mariage avec plus de liberté. C'est un Officier plein d'honneur ; quand on lui confieroit pour cent mille francs de bijoux , il n'y auroit rien à craindre. Quel qu'il soit , interrompit Don Bertrand , puisqu'il veut voir son Epouse couverte de pierreries , il aura cette satisfaction.

Charmé de ce qu'il mordoit si bien à l'hameçon , je lui dis avec transport : En vérité , mon cher oncle , vous êtes trop généreux , & je dois appréhender d'abuser

de vos bontez. Point de compliment, mon neveu, me répondit-il avec précipitation, c'est de bon cœur que je vous offre mes diamans : Pour vous le prouver, je vais tout à l'heure vous en chercher de beaux. En achevant ces paroles, il se leva de table, alla dans son cabinet, d'où il revint avec un écrin qu'il me mit entre les mains, & dans lequel il y avoit pour sept à huit mille francs de pierreries. Mes trois cousins voyant que le bon-homme en usoit de cette sorte avec moi, ne voulurent pas se montrer moins généreux que lui. Ils promirent tous de m'en prêter, & véritablement le lendemain matin ils m'en apportèrent à mon Hôtellerie à peu près pour la même valeur. Le plus avare des trois ne vint que le dernier, & comme nous nous entretenmes assez long-tems, il fit tomber la conversation sur mon Bénéfice. Il me dit que si je me trouvois dans le cas de m'en défaire, & que je fusse d'humeur à le résigner à quelqu'un de ses enfans, préféablement à ceux de ses cousins, un present de mille pistoles accompagneroit ses remerciemens. Je lui répondis que son fils aîné étant le plus âgé de mes neveux me sembloit le plus propre à posséder mon Bénéfice; mais que je n'étois pas homme à le vendre, & que l'ayant obtenu pour rien, je prétendois le donner
de

de la même façon. Je m'aperçûs que ma réponse ne déplut pas au cousin.

Mon Majordome arriva dans ce moment ; il avoit sous le bras une petite cassette où étoit ma chaîne d'or : Souhaitez-vous , me dit-il , que j'aille où vous m'avez ordonné d'aller ? Tu devrois , lui répondis-je , en être déjà revenu. Souviens-toi seulement , avant que tu t'adresses à un Orfèvre , de t'informer dans son voisinage si c'est un homme à qui l'on puisse se fier. Si l'on t'assure qu'oui , tu lui feras peser ma chaîne , & tu reviendras me dire ce qu'elle pèse : Quoique mon cousin l'eût déjà vûe , il eut envie de la considérer encore ; & il l'admira tant pour le travail que pour la beauté de l'or. Puis se tournant vers Sayavedra , mon ami , poursuivit-il , dites à mon valet , que vous trouverez là-bas , qu'il vous mene chez mon Orfèvre , qui demeure à deux pas d'ici , & qui vous dira en conscience ce que cette chaîne vaut. Mon Ecuyer ne tarda pas à revenir. Je lui demandai combien l'Orfèvre la prisoit , six cens cinquante-cinq écus , me répondit Sayavedra. Hé bien , lui répliquai-je , tu n'as qu'à retourner chez lui pour le prier de me prêter six cens écus sur ce gage , que je retirerai dans trois jours , en lui payant ce qu'il lui plaira pour l'intérêt. Quoi-

qu'honnête homme , dit mon cousin , il n'aura pas honte de prendre trois pour cent pour trois jours comme pour six mois , disant que c'est la même chose pour lui. Je suis bien fâché , continua-t'il , de n'être pas à l'heure qu'il est en argent comptant ; mais je connois un homme de bien qui se contentera de deux pour cent.

Cet homme de bien étoit lui-même , qui malgré l'espérance d'avoir mon Bénéfice pour rien , étoit bien-aise de souffler ce petit profit à l'Orfèvre. Je ne laissai pas de témoigner à ce bon cousin qu'il me feroit plaisir de se charger de cette affaire ; ce n'est pas , lui dis-je , que je manque d'espèces , comme vous le pouvez voir. En même-tems je tirai de mes poches deux grandes bourses pleines de pistoles , que je lui montrai. C'est uniquement par précaution que je mets ma chaîne en gage : on jouëra gros jeu aux nôces de mon ami le Colonel ; je n'aime point à me trouver court d'argent. Mon cousin m'assura que dans deux heures au plus tard les six cens écus seroient chez moi. Alors prenant la cassette des mains de Sayavedra , je l'ouvris un instant , pour faire remarquer à mon parent que la chaîne y étoit ; ensuite l'ayant refermée , je la livrai à son valet , qui m'apporta une heure après les six cens écus.

écus. Malheureusement pour le cousin, mon Majordome en rapportant de chez l'Orfèvre la cassette sous son manteau, en avoit adroitement tiré la chaîne d'or, & mis l'autre à sa place.

Le soir Favello vint souper avec moi. Il me dit qu'il étoit tems que je fîsse le coup que je méditois, & qu'il falloit que le lendemain j'allasse coucher à son bord, attendu que les Galères devoient partir le jour d'après au lever de l'Aurore. Cela suffit, lui répondis-je, mes affaires seront faites en moins de vingt-quatre heures, & je ne manquerai pas de me rendre à votre Galère demain au soir. De votre côté, envoyez, s'il vous plaît, chercher mes coffres vers la nuit par vos gens : Mon départ en sera plus secret. Le Capitaine me le promit, & prit congé de moi peu de tems après le repas, pour aller donner quelques ordres importants pour lui. Nous passâmes presque toute la journée suivante à tout disposer pour notre embarquement : Nous serrâmes nos meilleures hardes dans nos deux plus grands coffres, & nous remplîmes de guenilles les deux pareils à ceux que mon très-honoré oncle conservoit précieusement dans son cabinet. Un quart-d'heure avant la nuit quatre hommes qui servoient dans la Galère de Favello, vinrent de la part de cet

Officier enlever les deux grands coffres. Nous laissâmes les deux autres dans l'Hôtellerie pour le payement de l'Hôte, à qui je fis dire par mon Majordome de n'être point en peine de moi : Que j'allois souper ce soir-là chez un Colonel de mes amis, où je pourrois jouer & passer la nuit toute entière. Nous gagnâmes enfin le Port & la Galère de notre Capitaine, lequel m'attendoit avec beaucoup d'inquiétude. Il me demanda d'abord des nouvelles de mon affaire d'honneur. Je suis content, lui répondis-je d'un air gay, tout s'est passé comme je le desirois. J'en ai une extrême joye, me dit-il, car je vous avouërai que j'étois fort inquiet, l'événement des entreprises étant toujours incertain.

Cet Officier m'avoit fait préparer une petite chambre, dans laquelle il me fit entrer, & où je trouvai mes deux coffres rangés avec une table couverte de mets délicats. Nous nous y assîmes, & après avoir bien soupé, nous nous couchâmes pour prendre quelque repos. Mais il nous fut impossible de dormir, les soins divers dont Favello étoit chargé agitoient ses esprits, & la crainte qui troubloit les miens ne me laissoit pas un moment de tranquillité. Je mourois de peur qu'un maudit vent contraire ne nous retînt dans le Port, & ne
donnât

donnât à mes parens tout le loisir d'être informez de ma fuite, & d'obtenir un ordre du Sénat pour me faire arrêter ; cependant mes allarmes furent vaines. A la pointe du jour, j'entendis un bruit qui m'annonça le départ des Galères : Je regardai par le trou de ma chambre, & j'aperçûs avec plaisir toutes les Chiourmes qui commencèrent à ramer jusqu'à ce que nous fûmes hors du Port. Alors profitant du vent qui ne pouvoit être plus favorable qu'il l'étoit, nous mîmes à la voile & fîmes bien du chemin en peu de tems.

CHAPITRE VI.

Guzman après avoir volé ses Parens, s'étant embarqué pour repasser en Espagne, court risque de périr, & a le malheur de perdre Sayacedra.

Nous avions déjà doublé le Cap de Noli, quand le Capitaine vint m'apprendre cette nouvelle, & il me dit que si le vent ne changeoit point de trois jours, nous ferions un agréable voyage. Nous allâmes mouïller à Monaco ; & le lendemain nous étant remis en mer avec un vent

qui nous flattoit , nous gagnâmes les Isles d'Hières où nous passâmes la nuit. Le troisième jour nous donnâmes fond vers le Château d'If à la vûe de Marseille , & le quatrième , nous rendîmes le bord à Roses.

Je me réjouissois d'une si heureuse navigation , quand mon valet troubla ma joye , en venant m'apprendre que Sayavedra avoit le mal de mer , & se sentoît très-malade. Je courus à lui sur le champ , & je le trouvai en effet attaqué d'une fièvre assez violente ; j'en fus fort affligé. Néanmoins , comme j'espérois que nous serions bien-tôt à Barcelone , & que là il recévroit du soulagement , cette espérance me consoloit. Le cinquième jour se montra bien différent des autres ; il nous parut couvert , & pour surcroît de malheur l'air n'étoit agité que d'un foible vent. Nous comptions toutefois malgré cela d'aller en ramant coucher à Barcelone ; mais nous reconnûmes notre erreur deux heures après , il survint une bourrasque si furieuse , que nous crûmes tous notre perte inévitable. On s'efforça vainement de vouloir prendre terre ; la rame devint inutile ; il fallut absolument faire canal cette nuit-là. Quelle fut terrible pour nous ! Tantôt la mer élevoit ses flots jusqu'aux nuës , & tantôt ouvrant son sein , elle nous faisoit voir jusqu'au fond de ses abîmes.

Qui

Qui pourroit peindre dans ces horreurs la consternation générale qui régnoit dans la Galère, & les diverses marques d'épouvante que l'opinion d'une mort prochaine faisoit éclater ? Les uns invoquoient les Saints les plus honorez dans leur Païs ; les autres faisoient des Vœux ; celui-ci à genoux adressoit au Ciel de ferventes Prières, & celui-là confessant à haute voix ses péchez, en demandoit pardon à Dieu. Quelques-uns, quoique la mort s'offrît à leurs yeux, s'informoient du Pilote, si notre malheur étoit inévitable. Il leur répondit pour les rassurer, qu'il n'y avoit rien à craindre, & ils ajoûtoient foi à ce menteur, comme un pere, qui dans l'excès de son affliction voit son fils unique mourant, croit un Médecin qui lui dit qu'il n'en mourra pas. Pour moi, nouveau Jonas, j'étois enséveli dans une profonde rêverie, & me croyant la cause de cette affreuse tempête, je me disois à moi-même : Misérable, te voilà bien avancé d'avoir volé tes parens, & d'être chargé d'or ! La mer va t'engloutir avec toutes tes richesses ; tu le mérites bien. Et s'il faut plaindre quelqu'un, ce sont ceux qui ont eu le malheur de s'embarquer avec un fripon que le Ciel veut punir.

Ne pouvant faire autrement, je me rési-
gnai.

gnai aux volontez célestes , & j'attendis patiemment la mort. Néanmoins le péril qui nous effrayoit tous , ne fut qu'une fausse allarme: Le tems changea subitement , & fit succeder l'espérance au desespoir , l'allegresse à la désolation. Cette nuit ne devint funeste qu'au malheureux Sayavedra: Ce pauvre garçon dont le cerveau étoit déjà troublé par une fièvre dont la violence augmentoit de moment en moment , acheva de perdre la raison , en entendant les cris & les lamentations que la crainte du naufrage excitoit dans la Galère. Il se leva dans un transport qui lui prêta des forces pour se perdre , & montant du côté de la poupe , il se précipita dans les flots ; mon valet qui le gardoit , n'ayant pu résister au sommeil. Un soldat qui étoit de garde entendit tomber quelque chose dans la mer. Il en avertit aussitôt le Pilote. Cela fit du bruit dans la Galère , & chacun s'empressant de sçavoir ce que c'étoit , on le découvrit après un gros quart d'heure de recherche. Lorsque j'appris cet accident , j'en conçus une si vive douleur , qu'il n'est pas possible d'être plus affligé. On n'a jamais pleuré plus amèrement un frere , que je pleurai mon cher Sayavedra ; j'en étois inconsolable , & véritablement j'ai bien sujet de le regretter. La joye qu'eut

qu'eut tout le monde le lendemain matin de voir la mer aussi tranquille ; qu'elle avoit été agitée le jour précédent , ne fit pas sur moi toute l'impression qu'elle auroit faite , si la mort ne m'eut point enlevé mon fidelle Ecuyer.

Nous entrâmes sur le midi dans le Port de Barcelone. J'avois déjà préparé Favello à ne s'attendre pas qu'il je fîsse un long séjour dans cette Ville , lui ayant dit après la tempête , que j'avois fait vœu d'aller à Notre-Dame de Monserrat dès le moment que j'aurois mis pied à terre , & que de-là je me rendrois à Andalousie auprès de ma mere. Il n'osa s'opposer à un si juste devoir ; & d'ailleurs , ne pouvant abandonner son bord ce jour-là , il me dit tristement , quand je voulus prendre congé de lui , que selon toutes les apparences , nous ne nous reverrions plus , à moins que je ne demeurasse le jour suivant tout entier à Barcelone. En même-tems il me demanda où je me proposois de loger. Je lui nommai une Hôtellerie que je connoissois ; mais j'avois dessein d'en choisir une autre dans un quartier fort éloigné de celle-là. Enfin , sensible aux témoignages d'amitié que j'avois reçus de lui , je l'embrassai tendrement , & lui fis présent d'une bague de cent pistoles , en le priant de la porter pour l'amour de moi.

Il l'accepta les larmes aux yeux , comme une preuve que c'étoit le dernier adieu que je lui disois , & de mon côté me sentant trop attendrir , je me hâtai de le quitter , pour lui épargner la peine de lire dans mes regards celle que me caufoit notre séparation.

Le premier soin dont je m'embarraissai en arrivant à l'Hôtellerie où je fis porter mes coffres , fut de mettre des gens en campagne pour me trouver trois bonnes mules. Je chargeai de cette commission deux hommes que l'Hôte connoissoit pour des personnes capables de s'en bien acquitter , & qui m'assurèrent que je serois servi fort promptement. En effet , quatre heures après , ils m'amenerent trois mules , qui me parurent telles que je les pouvois désirer. Tu peux bien penser que je les payai un peu cher ; mais c'est de quoi je ne me souciois guères dans la situation où je me voyois. Outre la valeur de vingt-cinq mille francs que je pouvois me vanter de posséder , je venois encore d'hériter de quatre mille par la mort de mon compagnon de fortune. J'arrêtai aussi un Muletier qui savoit bien les chemins , & je partis le jour suivant dès que les portes de la Ville furent ouvertes. L'impatience que j'avois de m'écarter de Barcelone , me sembloit des
mieux.

DE GUZMAN D'ALFARACHE. 161
mieux fondées ; il y pouvoit arriver une
Félouque envoyée par mes parens avec
ordre de me faire pincer. Je n'avois pas
tort d'user de diligence. J'ajoutai même à
une crainte si prudente la précaution d'évi-
ter les grandes routes , en disant à mes
valets que ne voyageant que pour le plaisir
de voyager , j'étois bien-aîsé de gagner au
plûtôt l'Hébre , & de parcourir ses bords ,
pour voir les Païsages charmans qui sont
le long de cette rivière.

Fin du cinquième Livre.



HISTOI-



HISTOIRE

DE GUZMAN

D'ALFARACHE,

LIVRE VI.

CHAPITRE PREMIER.

Guzman s'avance vers Sarragosse. Il fait connoissance avec une jeune Veuve. Il en devient amoureux. Progrès & fin de cette nouvelle passion.

* **J**E m'éloignois donc des grands chemins pour la raison que j'ai dite, & poussant ma mule de sentier en sentier vers l'Hébre, pour le cottoyer jusqu'à Sarragosse, j'allois avec

* *Les Aventures qui arrivent à Guzman dans la Ville de Sarragosse sont si fades dans l'Original, que*

avec autant de vitesse que de peur. Les deux autres mules suivoient de près la mienne , comme pour me faire voir que j'avois acheté trois bonnes bêtes. Je me rendis en trois jours auprès de cette rivière. Pour être affranchi de toute inquiétude , mon esprit sembloit avoir attendu que je fusse là. Je commençai à me croire à couvert de toute poursuite , & à compter sur mes richesses , sans faire réflexion que je voyageois dans un Païs aussi fertile en voleurs que l'Italie. Il est vrai que mon Valet & le Muletier étoient armez de deux fusils dont je m'étois avisé de faire emplette à Barcelone : outre cela , je portois sur moi mes pierreries si bien cachées , qu'on ne pouvoit les apercevoir sans me mettre tout nud.

Je passe sous silence , ami Lecteur , les Aventures qui m'arrivèrent le long de l'Hébre , & que je ne juge pas digne de t'être racontées , pour en venir à celle que la fortune me préparoit entre Ossera & Sarragosse. La nuit me surprit dans un endroit où il y a une belle Abbaye , que je pris pour un Château , & de laquelle je m'aprochai dans l'intention d'y demander un logement ;

je n'ai pas jugé à propos de les traduire. J'ai mieux aimé suivre celles que Mr. Bremont a imaginées pour les remplacer,

ment ; mais trouvant au bas un misérable Village , je changeai de pensée. Nous nous arrê tâmes devant une chaumière où pen-
doit une enseigne de cabaret ; tout étoit
déjà fermé dans cette excellente Hôtelle-
rie : nous frapâmes rudement à la porte
en criant qu'on nous ouvrît ; personne ne
répondoit , il parut pourtant à la fin un
Païsan à une fenêtre : c'étoit l'Hôte , qui
m'ayant considéré à la lueur d'une grande
lampe qu'il avoit à la main , se mit à rire en
me disant : Allez , Seigneur Cavalier , ma
maison ne vous convient guère : Allez à
l'Abbaye, on vous y recevra bien , & vous
y serez mieux logé que chez moi. Après
avoir répondu au Païsan que je suivrois
son conseil , je le priai de me conduire au
Convent , dont j'ignorois le chemin , &
pour rendre ma prière efficace , je lui don-
nai une poignée de réaux.

Le Monastère étoit sur une éminence.
Nous fûmes près d'une demie heure à y
monter par une route très-rude ; ce qui ne
laissoit pas d'être pénible pour des gens
déjà fatiguez. Néanmoins , comme le bien
est toujours mêlé de mal , il n'y a pas non
plus de mal qui ne soit accompagné de
quelque bien : L'Hôte m'apprit que cette
Abbaye étoit un Convent de filles , pres-
que toutes de qualité : Que c'étoit un des
plus

plus riches d'Espagne, & qu'enfin on y recevoit agréablement toutes les personnes de distinction qui passoient par là : Je sentis, sans sçavoir pourquoi, que ce raport me faisoit plaisir ; soit qu'il réveillât mon inclination naturelle pour le beau sexe, soit que j'eusse un pressentiment de ce qu'il devoit m'arriver. Quand nous fûmes parvenus à la grande porte, nous sonnâmes & resonnâmes à plusieurs reprises, avant qu'on nous fit connoître du dedans qu'on nous entendoit. On vint toutefois nous parler par le guichet, & nous demander ce que nous voulions : L'Hôte, que le Portier connoissoit, lui dit que nous cherchions un gîte ; qu'il n'en avoit point à nous donner, & que par conséquent il nous amenoit à l'Abaye. Le Muletier ajouta par mon ordre à ces paroles, qu'il s'agissoit de prêter un azile jusqu'au jour à un Seigneur Etranger qui s'étoit égaré en allant à Saragosse.

Le Portier répondit qu'après huit heures on fermoit la porte du Convent, & qu'il en étoit plus de neuf ; que néanmoins, quoique ce fût la règle, il alloit, par la considération qu'il avoit naturellement pour les personnes de qualité, informer Madame l'Abesse de mon embarras, & qu'il feroit ce qu'elle lui ordonneroit. Il

fallut m'armer de patience , & attendre à la porte la réponse qu'on devoit m'apporter , elle fut bien triste pour moi ; le Portier revint nous dire que Madame l'Abesse refusoit de recevoir à cette heure-là des Cavaliers qui lui étoient inconnus. Ce refus m'affligea : je descendis de ma mule ; je m'avançai vers le guichet , & parlant moi-même au Portier , je le conjurai , dans les termes les plus capables de le toucher , de retourner vers Madame l'Abesse , & de lui dire de ma part que si elle sçavoit le plaisir qu'elle me feroit en m'accordant une retraite pour cette nuit , elle cesseroit d'être inexorable. Le Portier que je croyois avoir attendri , me répondit qu'il étoit inutile de m'obstiner à vouloir obtenir une chose qu'elle ne permettroit point. Ne pouvant engager ce Portier par mes prières à faire ce que je souhaitois , je lui offris de l'argent qu'il méprisa , en me fermant le guichet au nez : tant de dureté m'ôta l'espérance de pouvoir loger dans ce Monastère ; & cédant à la nécessité , je dis à mes valets de mener les trois mules chez le Païsan ; que pour moi , avant que de m'enfermer dans cette vilaine taverne , j'avois envie de demeurer quelques heures dans l'endroit où j'étois , & d'où j'entendois l'Hébre couler avec un murmure qui suspendroit mes ennuis. II

Il faisoit la plus belle nuit du monde ; je me promenai aux environs de la maison , en observant d'un œil curieux tout ce que je discernois à la faveur des Etoiles qui brilloient extraordinairement. Je suivis un sentier en pente qui me conduisit sous un balcon qui avoit vûë sur la rivière ; je m'assis au bord de l'eau au pied d'un arbre vis-à-vis le balcon , que je regardai attentivement ; & que je m'imaginai bien être de l'appartement de l'Abesse : J'aperçûs de la lumière en dedans , & bien-tôt un bruit confus de voix de femmes , frapa mon oreille ; puis tout à coup un profond silence fit taire ce bruit , & ce silence un moment après fut à son tour interrompu par une chanson Espagnole qu'une voix très-délicate chanta. Si la Chanteuse donna du plaisir aux Dames qui l'avoient écoutée , elle fut en récompense fort applaudie. Une autre Personne chanta ensuite un air Italien que je sçavois , & ne reçût pas moins d'applaudissemens ; il me prit alors une si grande demangeaison de faire retentir l'air de ma voix mélodieuse , que je n'y pûs résister. Je n'avois pas même eu peu de peine à gagner sur mon impatience de laisser finir la seconde Chanteuse ; je fus tenté d'abord de chanter ce même air Italien que je venois d'entendre , & qui étoit un de ceux qui

m'avoient fait le plus d'honneur à Florence au Concert du grand Duc. Cependant j'eus la politesse de n'en rien faire , pour épargner à la Dame le dépit & la honte de la comparaison. Pour ne rien perdre au change, m'étant souvenu d'un autre air qui avoit charmé la Grande Duchesse , je le choisis.

Je me disposai donc à surprendre ces bonnes Religieuses autant par la beauté de mon chant , que par la singularité de l'aventure. Je chantai , & si-tôt que j'eus achevé ce furent des cris de surprise mêlez d'admiration : Une porte vitrée qui fermoit le balcon s'ouvrit à l'instant , & je vis paroître plusieurs Dames , qui s'empresèrent à regarder de toutes parts pour découvrir le personnage qui avoit chanté si agréablement. Je ne fis pas semblant de les remarquer , & après m'être arrêté un moment , je recommençai mon air. Dès que je l'eus fini , me voilà une seconde fois admiré des Dames , qui dans l'attente d'être régalingées d'une nouvelle chanson , suspendirent les louanges pour me prêter silence. Je m'en aperçûs bien , & pour irriter l'envie qu'elles avoient que je chantasse encore , je fus assez malin pour me taire, sans bouger de ma place. Une Dame plus impatiente que les autres m'adressa la parole , & me dit,
qu'un

qu'un air seul ne suffisoit pas pour une Compagnie qui aimoit passionnément les belles voix. Si c'est peu pour tant de Dames , répondis-je en Italien , c'est beaucoup pour un Pèlerin , à qui l'on a cruellement refusé l'hospitalité.

Ma réponse excita de grands éclats de rire , & fit connoître aux Religieuses que j'étois l'Etranger qui avoit demandé à loger dans l'Abaye. Seigneur Cavalier , s'écria l'une d'entr'elles , ne trouvez pas , s'il vous plaît , mauvais qu'on en ait usé de cette manière avec votre Seigneurie. C'est une loi établie dans ce Convent , de n'y recevoir aucun homme inconnu après huit heures du soir. Mais en faveur de votre charmante voix , Madame l'Abesse veut bien passer par-dessus la règle. Elle va donner ordre qu'on vous ouvre la porte , si vous n'aimez mieux attendre le jour sur les bords de cette rivière à la façon des Chevaliers errans. Je répondis à la personne qui venoit de parler , que j'étois ravi d'apprendre que pour obtenir le couvert de Madame l'Abesse , il falloit le demander en Musique. A ce petit trait de raillerie , les Religieuses recommencèrent à rire , d'autant plus que leur Abesse étoit présente , où plutôt que c'étoit à elle-même que je parlois. Elles jugèrent par là que j'étois un gaillard , &

cela ne leur déplut point. Comme elles sou-
haitoient de voir de près ma figure, qu'elles
n'apercevoient que fort confusément dans
l'endroit où j'étois assis, elles me prièrent
d'entrer chez elles, en me disant que Ma-
dame l'Abesse vouloit se réconcilier avec
moi.

A ces mots, pour leur témoigner que je
ne demandois pas mieux que de m'intro-
duire dans leur Monastère, je me levai, &
après avoir salué respectueusement la com-
pagnie en passant devant le balcon, je rega-
gnai la porte à grands pas. Je n'y fus pas
si-tôt arrivé, que le Portier vint me l'ou-
vrir; il me dit de prendre la peine de le
suivre, & il me conduisit à un vaste par-
loir fort propre & bien éclairé; je trouvai
là Madame l'Abesse, qui avoit auprès
d'elle une Dame séculière, toutes deux
assises sur des carreaux de Damas violet,
& six à sept Religieuses qui se tenoient
debout derrière elles. Toutes ces Dames
gardoient le silence, & avoient un air sé-
rieux qui auroit déconcerté un autre que
moi; mais j'avois fréquenté la grille à
Rome, & mon humeur convenoit aux
Religieuses: Aussi je les abordai en plaisan-
tant, & par quelques faillies réjouissantes
qui m'échapèrent, je leur fis perdre leur
fausse gravité; je me plaignis d'une façon

fi divertissante de la règle qui défendoit d'ouvrir la nuit la porte du Monastère aux pauvres Etrangers , que je les mis en train de rire.

Pendant ce tems-là , on dressa une petite table , sur laquelle on servit un gros morceau de pâté de venaison avec du vin & force confitures. Elles n'eurent pas besoin de me presser de manger & de boire ; je m'en acquittai en Voyageur qui mouroit de faim & de soif : je ne laissois pas en me bourant l'estomac de dire à l'Abesse des galanteries , aussi-bien qu'à la Dame séculière , qui me paroissoit toute jolie ; elle avoit un air de jeunesse & un enjouement qui la rendoient très-piquante. Quelques Religieuses remarquant que je la trouvois à mon gré , me demandèrent si leur Communauté n'avoit pas raison de s'applaudir de l'acquisition qu'elle alloit faire d'une pareille Dame ; ce qui m'inspira mille pensées badines , & toutes très-obligeantes pour elle : Je ne parlois qu'en Italien , & comme j'étois vêtu à l'Italienne , je passai sans peine dans leur esprit pour un homme de cette nation. Celles de ces Dames qui sçavoient cette Langue , affectoient , pour s'en faire honneur , de ne pas m'entretenir en Espagnol. Quand elles virent que je ne mangeois plus , elles firent rouler l'entre-

rien sur la Musique, & toutes ensemble me prièrent de payer mon écot de quelque air nouveau d'Italie ; j'y consentis de bonne grace, & peu à peu animé par les éloges qui m'étoient assurez à la fin de chaque couplet, il me prit une si grande fureur de chanter, qu'une chanson n'attendoit pas l'autre. De leur côté les Dames, & particulièrement la féculière, emportées par le plaisir de m'entendre, ne songeoient à rien moins qu'à se retirer, quoiqu'il fût déjà plus de minuit. Je crois que le jour nous auroit surpris dans ce Parloir, si l'Abesse pour garder le *Decorum* de la vie monastique, n'eût jugé à propos de mettre fin à un passe-tems si contraire au recueillement intérieur, en reprochant aux Religieuses qu'elles abusoient de ma complaisance : Ce Cavalier, leur dit-elle, doit être fatigué ; d'ailleurs il faut conserver quelque chose pour demain ; il ne partira pas je pense, sans que nous ayons la satisfaction de le revoir : c'étoit honnêtement me faire taire. Au fond de l'ame j'en fus ravi, & donnant le bon soir à la compagnie, je joignis le Portier qui m'attendoit à la porte du Parloir, pour me conduire à l'appartement qui m'étoit destiné.

Je ne fus pas peu étonné en y entrant d'y trouver mes valets qu'on avoit eu soin d'envoyer

voyer chercher avec mon bagage, & de
 régaler comme moi. J'appris même que
 mes trois mules n'avoient pas été oubliées,
 & que, grace à la belle voix de leur Maî-
 tre, elles avoient dans les Ecuries du Con-
 vent de la litière jusqu'au ventre. La cham-
 bre où je couchai occupa long-tems mes
 regards, elle me parut riche & modeste
 tout ensemble : Il y avoit dans les ameuble-
 mens, quoiqu'ils fussent simples, un air de
 grandeur qui faisoit mépriser le luxe ; &
 mon lit sembloit avoir été préparé pour
 l'Archevêque de Sarragosse. M'étant mis
 entre deux draps des plus fins, je dis à mes
 gens qu'ils pouvoient aller se reposer où le
 Portier les meneroit. Mais j'appellai aupa-
 ravant le Muletier, comme le moins sot,
 & je le chargeai de s'informer adroitement
 qui étoit cette Dame féculière que j'avois
 vûë avec Madame l'Abesse ; il s'acquita
 bien de cet emploi : Monsieur, me dit-il,
 le lendemain matin à mon levé, j'ai parlé
 à un Laquais de la Personne que vous avez
 envie de connoître, & il m'a conté sans
 façon toutes les affaires de cette Dame.
 C'est une Veuve, m'a-t'il dit, très-riche,
 & d'une des plus nobles Familles de Sarra-
 gosse ; elle a plusieurs Galants qui la re-
 cherchent, & entr'autres un neveu de
 Madame l'Abesse, un garçon de vingt-

deux ans tout au plus , fait à peindre , & aussi beau que le jour ; c'est dommage que ce n'est qu'une bête , sans cela , il conviendrait fort à ma Maîtresse qui est une femme d'esprit , & qui ne l'aime guère , ou je suis bien trompé : cependant , Madame l'Abesse qui chérit beaucoup ce Benest , voudrait que ce Mariage se fît. Voilà , Monsieur , poursuivit le Muletier , ce que j'ai tiré du Laquais ; & le Portier de ce Monastère vient de me dire tout-à-l'heure que cette jeune Veuve , qui n'arriva hier dans cette Abaye qu'une heure ou deux avant vous , doit s'en retourner cet après-midi.

Je pouffai un profond soupir en entendant prononcer le mot de Veuve : il me rappela le souvenir de celle de Florence ; je crus d'abord que je soupirois encore pour elle ; mais à parler sincèrement , je sentis bien-tôt que mon cœur moins occupé du passé que du présent , s'étoit rendu aux charmes de la Veuve de Sarragosse. Il n'y eut plus moyen d'en douter , lorsque je la revis au Parloir où l'Abesse , après l'Office , m'envoya prier de me rendre. J'y parus avec toute ma bonne humeur du soir précédent ; je n'y retrouvai pas toutes les Religieuses que j'y avois vûes ; il n'y en avoit alors que trois avec l'Abesse , & le
bel

bel objet de mon nouvel amour. La conversation ne tarda guère à devenir galante & badine ; elle s'échauffa , & l'arrivée de quelques Dames des plus éveillées du Convent ne la refroidit point. Ma Veuve , qui étoit très-spirituelle , y mettoit beaucoup du sien , & Dieu sçait si j'aplaudissois à chaque trait d'esprit qui lui échappoit : elle remarquoit bien que j'étois fort content de ce qu'elle disoit , & que je la distinguois des autres Personnes de la compagnie , comme de mon côté je m'apercevois que cela lui faisoit quelque plaisir.

Nous étions tous bien en train de rire , quand on vint dire à Madame l'Abesse que Don Antonio de Miras alloit paroître au Parloir ; ce qui combla de joye cette Dame ; car c'étoit ce cher neveu qu'elle avoit envie que la belle Veuve épousât ; il avoit été averti dès le soir précédent par sa bonne tante que Dona Lucia (ainsi se nommoit la Dame séculière) étoit dans cette Abaye , & il n'avoit en garde de négliger une occasion si favorable de faire sa cour à une personne dont il fouhaitoit fort d'être l'Epoux. Le Portrait que mon Muletier m'avoit fait de ce jeune Gentilhomme , n'étoit nullement flatté ; je n'ai jamais vu de Cavalier si beau : la femme la plus vaine de sa beauté se seroit fait honneur d'a-

voir son visage. Ajoûtez à cela qu'il étoit parfaitement bienfait , & qu'il avoit to l'air d'un enfant de qualité. Son habill ment , dont j'admirai la richesse & le goût relevoit encore sa bonne mine. Je crois qu je serois mort de jalousie en voyant sa figure , si d'ailleurs je n'eusse pas été prévenu que c'étoit un sot ; mais cette pensée me soutint contre des avantages si redoutables , & je fis une remarque qui acheva de me donner le courage de disputer à ce Rival le cœur de Dona Lucia : je m'aperçûs que cette Dame , bien loin de témoigner quelque joye quand il arriva , le vit d'un œil assez indifférent , & répondit avec beaucoup de froideur à ses civilités.

Don Antonio & moi nous nous regardâmes d'abord comme de jeunes coqs. Néanmoins voulant faire connoissance avec lui , je l'accablai d'honnêtetés , & je lui tins des discours si obligeans , que je le contraignis de s'humaniser avec moi. En moins d'une heure de tems nous devînmes fort bons amis. Lorsqu'il fallut dîner , l'Abesse fit dresser deux tables dans le Parloir , l'une en dehors pour son neveu & pour moi , & l'autre en dedans pour les Dames. Le repas qui pouvoit entrer en comparaison avec ceux des plus grands Seigneurs , fut assaisonné de bons mots &

de

de quelques contes qui égayèrent fort la compagnie. Plus de la moitié de l'après-dînée se passa encore très-agréablement. Enfin je parlai, je chantai, je ris, je montrai que j'étois homme à tout faire : Aussi les Religieuses, quoiqu'acçoutumées à recevoir des visites de Cavaliers, m'avouèrent qu'elles n'en avoient jamais vû un qui les eût tant diverties. Cependant l'heure de nous séparer aprochoit. Il étoit tems que la belle Veuve partît pour s'en retourner à Sarragosse, si elle y vouloit arriver avant la nuit. Elle prit congé de Madame l'Abbesse & de ses Religieuses, & monta dans sa litière, qui l'attendoit à la porte. Mon dessein étant d'accompagner cette Dame, j'avois fait préparer mon équipage. Je m'élançai promptement sur ma mule, qui ne faisoit pas une trop bonne figure auprès du coursier de Don Antonio. Outre que ce jeune Gentilhomme avoit un des plus beaux chevaux d'Espagne, il sçavoit bien le manier. Il lui faisoit faire cent passades de la meilleure grace du monde. J'étois furieusement mortifié de ne pouvoir l'imiter avec ma mule pacifique & sans école ; je ne laisai pas toutefois d'essayer de la mettre sur les voltes, mais ce fut seulement pour réjouir les Dames qui nous observoient de leurs fenêtres.

Nous.

Nous nous emparâmes , mon Rival & moi , des deux côtes de la litière , pour entretenir en chemin Dona Lucia : Nous commençâmes , ou pour mieux dire , je commençai à lier conversation avec elle ; car le jeune Miras y eut si peu de part , que ce n'est pas la peine d'en parler ; il se contentoit de se tenir droit sur son cheval en bandant le jarret comme un Académiste qu'il étoit , laissant aux agrémens de sa personne le soin de prévenir en sa faveur. Connoissant Don Antonio pour un petit génie , j'aurois encore été plus sot que lui , si je n'eusse pas profité de cette connoissance. Lucie m'en offrit une occasion que je ne manquai pas de saisir , elle me demanda si je me proposois d'être long-tems à Sarra- gosse. Cela dépendra du plaisir que j'y aurai , lui répondis-je ; si quelque chose que je desire arrivoit , j'y ferois un long séjour ; j'accompagnai ces paroles d'un si tendre regard , qu'elle n'eut pas besoin pour m'entendre que je m'expliquasse plus clairement ; elle pénétra si bien le sens de ma réponse , qu'elle en rougit tout-à-coup , & je crus lire dans ses yeux qu'elle ne s'en trouvoit point offensée. Je fus fort content de moi d'avoir hazardé cette déclaration , puisqu'elle ne lui étoit pas desagréable , & de l'avoir faite impunément devant

Mi.

Miras , pour qui elle n'avoit été qu'une énigme.

Je m'étonnois , sans en rien témoigner à Lucie , de voir une jeune & charmante Personne comme elle sur le grand chemin , à plus d'une lieuë de Sarragosse , & sans autre suite qu'une Duëgne , un Laquais & un Muletier ; je ne sçavois pas encore les privilèges que les Veuves ont dans ce Pais-là , où elles jouissent d'une grande liberté : cependant , lorsqu'elles voyagent avec une si foible escorte , elles s'exposent à rencontrer ce qu'elles ne cherchent pas. Dona Lucia , quoiqu'accompagnée de deux Cavaliers & de ses gens , ne laissa pas d'être effrayée d'une petite aventure qui nous arriva sur la route. Nous avions déjà fait la moitié de notre chemin , quand nous aperçûmes devant nous un superbe coursier dont l'allure étoit semblable à celle de Bayard ou de Brededor , & qui s'avançant vers nous au petit galop , élevoit une si épaisse poussière autour de lui , que nous ne pûmes d'abord bien discerner le Cavalier qui le montoit ; mais si-tôt que nous pûmes le remarquer , je m'imaginai voir Roland le furieux , tant il avoit l'air fier & guerrier.

Lorsqu'il fut à dix ou douze pas de nous , il s'arrêta pour me regarder ; l'air étrange
de

de mon habit le frapa , & il me sembla plus surpris encore de l'honneur que j'avois de parler à la belle Veuve , que de la nouveauté de mon habillement. C'étoit un des foupirans de cette Dame , & celui de tous qui se flattoit le plus de l'obtenir ; il comptoit que l'opinion qu'il s'imaginoit que tout le monde avoit de sa bravoure le déferoit de ses Rivaux. Nous voyant donc , moi d'un côté , & Don Antonio de l'autre , il donna des éperons à son cheval , & le poussant avec fureur entre Miras & Lucie , il pensa renverser en même-tems ce jeune Cavalier & la litière : La Dame fut épouvantée de cette brutale action ; puis se mettant en colère contre le Matamore , elle lui dit que le chemin étoit assez large pour le dispenser de faire des extravagances pareilles , & d'insulter des personnes qui méritoient qu'il eût des égards pour elles. Il fit des excuses à Lucie de très-mauvaise grace , ou plutôt d'un ton railleur & plus insolent que l'action même.

Miras piqué de l'affront reçu , mit dans son premier mouvement la main sur un de ses pistolets , & ne le tira pourtant pas du fourreau , soit qu'il craignît de manquer son coup , soit que par un excès de respect pour sa Maîtresse , il n'osât en venir à un combat qui lui auroit fait grand peur. J'eus pitié de

ce Cavalier, & je me sentis une tentation violente de prendre son parti, jugeant que le Spadassin, auquel il avoit affaire, n'étoit qu'un Fanfaron. Néanmoins je fis réflexion que je pouvois me tromper ; & d'ailleurs, considérant que la Partie intéressée ne se soucioit guère de se venger, je ne fus point assez fou pour épouser sa querelle, qui par conséquent n'eut aucune suite. Tout ce que je pus faire pour lui, fut de le prier de passer de mon côté, & de lui céder ma place, qu'il accepta volontiers sans s'embarasser de paroître lâche aux yeux même de Lucie, en abandonnant par crainte le côté qu'il occupoit. Le Cavalier qui faisoit tant le rodomont, se nommoit Don Luc de Ribera ; il avoit appris que la belle Veuve étoit partie le soir précédent pour aller coucher au Monastère dont j'ai parlé, & qu'elle en devoit revenir ce jour-là. Il étoit sorti de la Ville, sachant bien qu'il la rencontreroit, dans l'intention de la ramener & de lui servir d'escorte.

Dès que ce fier-à-bras vit que Don Antonio quittoit son poste, au lieu de songer à le conserver, il s'en saisit brusquement, & se prépara d'un air victorieux à s'entretenir avec la Dame, qui trompa son attente ; car pour le mortifier, elle ne répondit pas un mot à tout ce qu'il lui put
dire.

dire ; elle ne daigna pas même le regarder une seule fois ; elle affecta d'avoir toujours lavuë attachée sur Miras ou sur moi, & de ne parler qu'à nous : c'est ainsi que nous arrivâmes à Sarragosse , & que nous conduisîmes Dona Lucia jusques chez elle. Cette Dame me remercia de l'honneur que je lui avois fait , & me dit qu'elle espéroit que cette Ville auroit assez de charmes pour m'arrêter du moins quelque tems. A l'égard de ses deux autres conducteurs , elle fit moins de façons avec eux ; elle ne paya leurs peines que de deux révérences fort sèches. Je ne dis rien à l'orgueilleux Don Luc en me séparant de lui ; mais pour Don Antonio , je lui fis mille honnêtetez , auxquelles il se montra si sensible , qu'il voulut absolument m'accompagner jusqu'à l'*Ange*, fameuse Hôtellerie , que j'avois remarquée en entrant dans la Ville , & où j'avois dit à mes gens d'aller descendre avec mon bagage. Là , Miras prit congé de moi dans des termes qui me persuadèrent que bien loin de me soupçonner d'être son Rival , il me croyoit un de ses meilleurs amis.

Je trouvai dans l'Hôtellerie mon Valet & mon Muletier , occupez à me faire préparer un appartement fort propre où je soupai à mon petit couvert ; l'Hôte qui étoit un de ces mauvais Plaisans qui sont remplis
de

de jeux de mots, & de quolibets, vint me saluer, & me tenir compagnie, s'imaginant que je serois enchanté de son entretien. Il commença par me conter tout ce qui se passoit dans la Ville, dont il me vanta les privilèges, sans oublier la hauteur avec laquelle les Habitans les soutenoient; je l'écoutai d'autant plus patiemment, qu'en disant mille impertinences, il lui échappoit de tems en tems de bonnes choses, d'excellens traits de satire, ce qui est assez ordinaire aux babillards. Il cessa pourtant, lorsque j'eus soupé, de me fatiguer de ses discours; il me fit la révérence, & voulut se retirer. Attendez, lui dis-je, mon ami, je vous prie de me faire venir demain matin un habile Tailleur, je veux lui donner de la besogne. En chargeant mon Hôte de cette commission, c'étoit lui fournir une nouvelle matière de parler: Aussi prit il occasion de-là de tomber sur les Tailleurs, & de m'en dire tout le mal qu'on en dit ordinairement; néanmoins, après les avoir déchirez en général, il finit en m'assurant qu'il en connoissoit un qui avoit des mœurs, qui se contentoit de ses façons, sans escamoter le moindre morceau de drap, & qui me serviroit bien.

Il me tint parole; il vint à mon lever se présenter de sa part un Tailleur, qui me

parus

parut fort raisonnable & bien entendu. Je lui commandai un habit à l'Espagnole de la manière que je le souhaitois ; il approuva fort mes idées là-dessus , me dit en s'en allant qu'il les suivroit exactement , & que dans trois jours il m'apporterait un habit des plus riches , & d'un goût si galant , que tout le monde l'admirerait ; en attendant je me servis de mon habit à l'Italienne que j'avois acheté à Florence , & qui me fit assez d'honneur au *Coso* , qui est le Cours où se promènent à Sarragosse toutes les Personnes de distinction : du moins je parus sans honte parmi les Amans de Dona Lucia ; mais si-tôt que j'eus mon habit neuf , je les effaçai tous par son éclat & par le brillant de quelques-unes de mes pierreries , dont je m'avisai de me parer. On me regarda bien-tôt comme un homme amoureux de cette Dame , dont véritablement je m'attirai l'attention. Soit que je l'accompagnasse à la promenade , soit que je passasse sous son balcon , elle me distinguoit de tous mes Rivaux. L'Orgueilleux Don Luc souffroit impatiemment cette préférence , & les regards qu'il me lançoit , étoient pleins de fureur. Je vivois avec les autres en assez bonne intelligence , sur-tout avec Miras , qui ne me quittoit presque point , & qui me procuroit tous les plaisirs qu'il pouvoit ,

en

en me faisant faire connoissance avec les plus honnêtes gens de la Ville.

Je me voyois donc estimé & honoré à Sarragosse , & je n'étois guère moins bien avec Lucie , que je l'avois été avec ma Veuve de Florence, lorsqu'un matin mon Valet vint me dire qu'un Cavalier étoit à la porte de ma chambre , & demandoit à me parler. J'étois encore au lit , & m'imaginant que c'étoit quelque ami de Don Antonio , je répondis qu'il pouvoit entrer. Je ne fus pas peu surpris quand j'aperçûs le Personnage qui s'étoit fait annoncer ; c'étoit un grand homme de fort mauvaise mine , & que je n'avois point encore vû. Il portoit une moustache retroussée , un chapeau dont la forme haute & pointuë touchoit presque au plat-fond , avec une longue rapière dont il affectoit de baisser la poignée par devant , pour en relever la pointe par derrière , en serrant les épaules & en marchant si pesamment que ma chambre trembloit à chaque pas que faisoit cet Olibrius.

Tu crois sans doute qu'après une entrée si fanfaronne , il m'adressa quelque discours orgueilleux , c'est ce qui te trompe : Il se mit à parcourir ma chambre d'un bout à l'autre sans dire mot , se contentant de jeter sur moi des regards menaçans. Je me
l'assai

lâssai enfin de souffrir ses bravades muettes ; je me levai brusquement , & m'étant saisi de mes deux pistolets , je lui demandai ce qu'il avoit à me dire. Mon action , à ce qu'il me sembla , rabattit sa fierté : connoissez-vous , s'écria-t'il d'un air troublé , le Vaillantissime Don Luc de Ribéra , la fleur des Chevaliers Arragonois ? Je répondis que je le connoissois de vûë ; mais qu'il m'importoit peu de le connoître ou non : Je viens , reprit-il , en me présentant un papier plié en forme de Lettre , vous trouver de sa part , ce billet vous dira le reste. Je pris le billet d'un air assez tranquille , m'apercevant que le Porteur étoit plus effrayé que moi , & l'ayant ouvert , j'y lus ces paroles :

Qui que vous soyez , Italien ou Espagnol , vous êtes bien audacieux de venir dans ce Pais , nous disputer le cœur de nos Dames ; cependant comme nous vous croyons Etranger , nous voulons excuser une si grande témérité , à condition que dans vingt-quatre heures vous serez hors de Sarragosse : Que si votre mauvais génie vous fait mépriser notre ressentiment , préparez vos armes , pour vous défendre contre Don Luc de Ribera , que personne jusqu'ici n'a pû vaincre , & dont il faut que vous soyez vainqueur , pour parvenir à la possession de Dona Lucia.

Je ne fus point étonné de ce compliment ;

j'a

j'avois pressenti en ouvrant le billet qu'étant de Don Luc, il ne pouvoit contenir qu'un apel ou quelque chose d'aprochant. Monsieur, dis-je au Porteur, dites au Cavalier qui vous envoie, qu'Italien ou Espagnol, j'ai deux poignards à son service, que je suis prêt à me battre contre lui en chemise, pour éviter toute supercherie; point de cottes de maille, les véritables braves ne s'en servent pas en combat singulier : Que Don Luc se règle là-dessus, & qu'il sçache que pour mériter le cœur de Lucie, je suis homme à braver toute sorte de périls : voilà quelle est ma réponse. Donnez-la moi par écrit, répondit le Porteur du billet; je suis bien-aise que le régulier Don Luc soit assuré que j'ai fait mon message en Cavalier d'honneur. Pour contenter ce brave Messager, je pris la peine d'écrire ce que je venois de lui dire de vive voix. Il emporta donc ma réponse, en me promettant de revenir l'après-midi avec un autre billet qui régleroit l'heure & le lieu du combat. Quand ce drôle m'eut quitté, je m'aplaudis de m'être si bien tiré de cette scène; quoique je n'eusse guère d'envie de me battre, j'étois ravi d'avoir payé d'audace, & c'est ainsi qu'il en faut user; il arrive quelquefois qu'on fait peur aux autres par une fausse fermeté : au pis aller,

mes

mes mules étoient prêtes, & je sçavois parfaitement faire des retraites ; il est vrai que j'aurois eu bien de la peine à m'éloigner de Dona Lucia, mais je ne l'aimois point encore assez , pour balancer entr'elle & la conservation de ma petite personne.

Cette affaire ne laissoit pas de me causer quelque inquiétude, & j'en avois l'esprit tout occupé , lorsque l'Hôte, sans que je m'en aperçusse , entra dans ma chambre , pour me demander si je voulois dîner ; & voyant qu'après m'être mouché, je regardois dans mon mouchoir, il s'écria d'un ton de voix fort élevé : Ah, Monsieur, prenez garde à vous ! Je tressaillis à ces paroles, qui dans le trouble où j'étois déjà, ne manquèrent pas de m'épouventer, je crus que c'étoit l'impétueux Don Luc qui venoit m'assassiner ; & tout-à-coup frappé de cette image , je parus si effrayé, que l'Hôte ne put s'empêcher de rire de ma terreur panique. Ses ris me remirent un peu, & ne lui sçachant pas trop bon gré d'une pareille surprise , je lui en fis des reproches ; ce qui fut pour lui un nouveau sujet de se réjouir à mes dépens. Pourquoi, me dit-il, avez-vous regardé dans votre mouchoir, après vous être mouché ? cette action vous rend digne d'entrer dans la Confrérie des Innocens ; & vous devez payer l'amende suivante

vant les loix établies contre les sortes coutumes du monde : Alors faisant réflexion que l'Hôte étoit un original qui ne cherchoit qu'à se divertir , j'entrai de bonne grace dans la plaisanterie , & lui demandai de combien étoit l'amende ; elle est arbitraire , me répondit-il , & si vous voulez , il ne vous en coutera qu'une réale. Je la lui donnai sur le champ , j'en aurois volontiers payé vingt , & n'avoir pas eu la frayeur que le bourreau m'avoit causée : Oh ça , reprit-il , je vous reçois dès ce moment au nombre des Confrères , & je promets de vous délivrer une décharge , en vertu dequoi vous serez à couvert de toute poursuite , quelques sottises pareilles qu'il vous arrive de faire.

Il faut , poursuivit-il , lorsque vous aurez dîné , que pour votre récréation , je vous fasse lire mon Sottifier ; puisque pour votre réale vous êtes entré dans la grande Confrérie des Innocens , il est juste que vous en sçachiez les mystères. Je ne faisois que rire de tous ses discours , dans la pensée que c'étoit son humeur bouffonne qui les lui inspiroit : néanmoins je ne fus pas hors de table , qu'il me fit voir une Pancarte scellée d'un Sceau de cire jaune , où étoient écrits , me dit-il , les noms des anciens & principaux Confrères. La première page étoit ornée d'une Estampe , qui represen-

toit un Maître d'Ecole, qui donnoit des leçons à des enfans, & on lisoit ces mots tout au tour : *A l'Ecole des Innocens*. Les pages suivantes contenoient toutes les sottises dont il falloit faire quelqu'un pour mériter l'honneur d'occuper une place dans la Société ; je ne t'en rapporterai seulement que cinq ou six, qui suffiront pour te donner une idée juste de ce bel ouvrage, & je supprimerai le reste, pour t'épargner la lecture d'une infinité de fadaïses qu'il renfermoit. Voici donc les Articles que tu ne trouveras pas mauvais que je te cite, quoiqu'ils ne valent guère mieux que les autres : *Nous déclarons dignes d'entrer dans la Confrérie des Innocens, ceux qui ont les mauvaises habitudes suivantes : Celui qui parle seul, soit dans une chambre, soit dans les rues. Celui qui joüant à la boule, court après la sienne, & fait des contorsions pour l'obliger à rouler à son gré. Ceux qui ne découvrent leurs cartes que lentement l'une après l'autre, comme s'ils croyoient avoir par-là celles qu'ils souhaitent. Ceux qui attendant sonner l'horloge, demandent quelle heure il est. Ceux qui attendant avec impatience un valet qu'ils ont envoyé faire quelque commission, se mettent aux fenêtres, s'imaginant par cette action qu'ils hâteront son retour ; celui qui s'étant mouché, regarde dans son mouchoir, comme s'il y devoit trouver des perles, &c.* J'em-

J'employai une partie de l'après-dînée à lire cette Pancarte extravagante, en attendant des nouvelles de Don Luc, pour prendre là-dessus mes mesures. Je commençois à m'ennuyer au logis, & je me disposois à m'aller promener, lorsque Don Antonio & quelques-uns de ses amis arrivèrent. Ils me dirent qu'ils venoient m'offrir leurs services dans l'affaire d'honneur que j'avois sur les bras : Je niai d'abord la chose, & voulus faire le mystérieux ; mais ils m'apprirent que toute la Ville sçavoit que Don Luc m'avoit fait un apel, & que les duels étant défendus, la Justice venoit déjà de faire arrêter ce Cavalier. Je jugeai par-là que Miras & ses amis étoient de ces Gens qui s'empressent de courir à votre secours, quand ils vous voyent hors de danger. Je cessai de dissimuler, & je leur contai, fort à mon avantage ce qui s'étoit passé le matin entre le Porteur d'apel & moi. Sur cela, Don Antonio me representa que je pourrois aussi être arrêté, & il me conseilla de me retirer chez lui ; ce que je ne manquai pas de faire pour éviter un emprisonnement, que je craignois pour plus d'une raison : Je passai agréablement la journée dans la maison de ce Cavalier, qui fit tout son possible pour m'y retenir à coucher : Je m'en défendis à cause de mes coffres qui

m'auroient inquiété toute la nuit ; & sur les dix heures du soir , je repris le chemin de l'Hôtellerie.

Je rencontraï dans les rues deux femmes précédées d'un valet qui portoit une grande lanterne , à la faveur de laquelle il me fut aisé de remarquer qu'elles étoient très-jolies ; je les abordai poliment en leur disant des choses fort obligeantes. Elles y répondirent avec beaucoup d'esprit , & ne doutant point , à voir l'éclat dont brilloit mon habit , que je ne fusse *una buena ropa* ; elles m'agacèrent de façon , qu'elles m'engagèrent à les accompagner jusqu'au détour d'une rue , où s'étant tout-à-coup arrêtées , celle des deux qui paroïsoit la principale , me dit : Seigneur Cavalier , ne venez pas plus loin , je vous prie : Attendez-nous dans cet endroit ; nous allons entrer dans une maison qui est à deux pas d'ici , pour y voir une Dame malade : nous en sortirons tout au plus tard dans un quart-d'heure , nous viendrons vous rejoindre ici , & peut être ne serez-vous pas fâché de nous avoir rencontrées cette nuit ; vous entendrez chanter & jouer du Luth à ravir. En achevant ces mots , elles m'échappèrent toutes deux , & je fus assez sot pour prendre au pied de la lettre ce qu'elles m'avoient dit ; J'eus la patience de demeurer
dans

dans la rue jusqu'à minuit : alors je ne fus que trop persuadé que j'étois la dupe de cette aventure , tout déniaisé que je me croyois sur cette matière : J'avouërai même à ma confusion que je ne pus sauver ma bourse de la subtilité de ces Donzelles.

Comme j'étois obligé, en retournant au logis, de passer devant la maison de ma belle-Veuve, je ne pûs me refuser le plaisir de jeter les yeux sur ce cher domicile de ma Reine, & il me sembla voir à sa porte une figure d'homme : Je m'imaginai d'abord que c'étoit Don Luc, parce que ce Cavalier avoit coutume de faire la ronde toutes les nuits dans cet endroit, & je ne fis pas cette remarque sans sentir une émotion mêlée de frayeur & de jalousie ; néanmoins venant à me souvenir qu'il étoit en prison, je me mis en tête que ce ne pouvoit être lui. Je me rassurai, & poussé par un mouvement jaloux, je m'approchai de l'objet qui le causoit, & qui selon toutes les apparences, ayant encore plus de peur que moi, disparut à mon approche ; étant arrivé à la porte, j'entendis un bruit sourd de verrouil, qui me fit juger qu'on alloit l'ouvrir. Je ne me trompai pas tout-à-fait dans ma conjecture, puisqu'un instant après, on l'entr'ouvrit de manière qu'un homme y pouvoit passer : la curiosité d'a-

profondir cette affaire, où je me croyois plus intéressé que je ne l'étois, m'obligea de me glisser sans bruit en dedans. Je sentis aussitôt une main qui me saisit pour me conduire, car nous étions dans une allée où il n'y avoit point de lumière. Je compris bien qu'on se méprenoit, & je n'en pûs douter, lorsqu'ayant été introduit dans une Salle basse, j'y fus brusquement régala d'une vive accolade assaisonnée d'une odeur de poivre, d'ail & de safran, qui me fit connoître que l'Amante emportée qui me prodiguoit ses faveurs, devoit être une Cuisinière. Cependant au milieu de ses transports, en touchant mes habits & mon visage, elle soupçonna que je n'étois point l'Amant chéri qu'elle attendoit. Pour expier son erreur, elle lâcha prise subitement, & voulut prendre la fuite; mais je la retins par sa jupe. Elle fit tous ses efforts pour se débarrasser de moi, je m'obstinai à les rendre inutiles, & dans cette espèce de lutte, nous tombâmes tous deux avec bruit. Ce qui réveilla deux Laquais qui étoient couchez dans un cabinet assez près de là. Ils se levèrent à la hâte, s'armèrent chacun d'une épée, croyant entendre des voleurs, & vinrent tout doucement avec une lampe dans la Salle, où ils nous trouvèrent étendus sur le plancher.

Hs

Ils me reconnurent dans le moment, & surpris de voir un Cavalier qui aspirait à la main de leur Maîtresse, poursuivre avec tant de fureur les bonnes grâces d'une grosse jofluë de Cuisinière qui ne les avoit jamais tentés, ils firent des éclats de rire qui me jettèrent dans une étrange confusion. Admirez, l'insolence de cette créature : elle osa m'accuser d'avoir eu dessein de lui faire violence, & dit que je m'étois caché dans la maison pour cet effet. Au lieu de m'amuser à me justifier, je ramassai promptement mon chapeau qu'elle avoit fait sauter d'un coup de poing, & m'adressant au Laquais qui tenoit la lampe, je le priai de m'éclairer jusqu'à la porte de la rue. Ce qu'il fit avec des ris qui achevèrent de me désespérer. Je regagnai mon Hôtellerie à grands pas, cruellement mortifié d'une si honteuse & si misérable aventure ; ne doutant pas que le bruit ne s'en répandît dans la Ville dès le lendemain, & que je ne devinsse la fable de tous les Habitans. Cette idée qui m'affligeoit plus qu'on ne peut se l'imaginer, me fit prendre la résolution de ne demeurer à Sarragosse qu'autant de tems qu'il m'en faudroit pour me disposer à m'en éloigner. Mon équipage fut prêt à la pointe du jour, mes mules, comme si elles eussent partagé l'impatience que j'avois de

N 4 quitter

quitter un séjour où je ne pouvois plus paroître sans honte, se mirent en chemin avec une ardeur qui me fit un extrême plaisir.

CHAPITRE II.

Guzman part pour Madrid où il s'engage dans une nouvelle galanterie, dont la fin ne fut pas si agréable pour lui que le commencement.

JE pris la route de Madrid, & six jours après mon départ de Sarragosse, j'arrivai à Alcalá de Henarés, Ville dont la situation est charmante, & que la beauté de ses Bâtimens rend comparable aux plus florissantes Capitales du monde ; d'ailleurs, ce qui avoit beaucoup de charmes pour moi, c'est que les belles Lettres sembloient y faire leur résidence : Je m'y ferois établi certainement, si je n'eusse pas eu la sotte envie de revoir le Pré de S. Jérôme, & d'aller briller dans un endroit où j'avois fait une figure si misérable.

Je ne m'arrêtai donc que huit jours à Alcalá ; je poussai jusqu'à Madrid : cette célèbre Ville vit arriver avec trois mules, dont

dont deux étoient chargées de bons effets, ce même Guzman qui avoit porté le cabas dans son enceinte : Je fus quelques momens en peine de sçavoir où j'irois loger ; mais comme je me souvins d'une Hôtellerie qui de mon tems étoit la plus fameuse de la grande rue de Tolède, j'y allai descendre ; j'y trouvai du changement : L'Hôte étoit mort, & sa Veuve n'avoit pû la soutenir sur le même pied ; c'étoit pourtant une habile femme, & qui avoit plus d'une corde à son arc. Je m'aperçûs bien de la décadence de cette maison ; néanmoins les complaisances & les attentions qu'on y avoit pour moi, qu'on croyoit un riche Seigneur, m'empêchèrent de changer de logement.

J'eus soin de m'informer de mon Apoticaire aux trois sacs : j'appris qu'il étoit parti pour le païs où ses drogues avoient envoyé bien des malades : J'en eus une secrète joye, car il ne laissoit pas de me causer un peu d'inquiétude, quoique je ne dussé pas craindre qu'on me reconnût. Il y avoit plus de dix ans que j'étois sorti de Madrid, & outre que ma Personne n'étoit plus la même, pour ainsi dire, qui diable eût pû démêler Guzman sous les apparences superbes qui le déguisoient : Je me fis d'abord un plaisir d'étaler la magnificence de mes habits, & particulièrement de celui

que j'avois fait faire à Sarragosse. Je les donnois tour-à-tour en spectacle , le matin dans les Eglises , & le soir au Prado.

Une nuit rentrant au logis pour me coucher , j'entendis , en traversant un corridor qui conduisoit à ma chambre , une belle voix qui accompagnoit une Harpe touchée délicatement : Je m'arrêtai pour écouter ce petit concert , qui se faisoit dans un appartement fort proche du mien , & je sentis naître en moi un desir violent de voir les Personnes qui l'exécutoient. Mon Hôteesse chargée de deux assiettes , l'une de confitures & l'autre de biscuits , qu'elle portoit pour rafraîchir la Chanteuse , arriva dans ce tems-là , & satisfit ma curiosité. Elle me dit que c'étoit deux Dames de Guadalaxara qui étoient venuës loger chez elle ce soir là-même , & qu'un grand Procès attiroit à Madrid. Je lui témoignai que je mourois d'envie de les entendre de plus près , & que je lui aurois une obligation dont je me souviendrois toute ma vie , si elle pouvoit obtenir de ces Dames que j'eusse l'honneur de les saluer. Elle me repliqua qu'elle leur demanderoit pour moi cette permission , qu'elle n'osoit me promettre , attendu que c'étoit une mere qui menoit une vie retirée avec sa fille , qui étoit très-jolie , & qu'elle ne perdoit point de vûë : A ces mots , je redou-

redoublai mes prières pour engager l'Hôtesse à me procurer la faveur que je souhaitois. Elle m'assura qu'elle n'épargneroit rien pour cela : sur cette assurance je la laissai entrer dans l'appartement de ces Dames , & j'attendis à la porte leur réponse , qui fut qu'elles me prioient de les excuser si elles refusoient à cette heure-là de recevoir la visite d'un Cavalier qu'elles ne connoissoient point.

Je feignis d'être vivement affligé de ce refus , qui me piqua véritablement. Si-bien que ma bonne Hôtesse de son côté paroissant touchée de ma peine , rentra chez les Dames , pour faire un dernier effort , & revint enfin m'annoncer qu'elles vouloient bien m'accorder cette grâce , pourvû que je ne fusse qu'un quart d'heure dans leur chambre , je ne demandois qu'à y être introduit , persuadé que quand j'y serois une fois entré , la condition du tems ne s'observeroit pas. Je me presentai donc d'un air d'homme d'importance , & d'abord m'adressant à la mere , je lui fis une révérence très-profonde : Je saluai ensuite la fille , & elles me reçurent toutes deux d'une manière qui me fit connoître qu'elles sçavoient parfaitement bien vivre ; elles étoient l'une & l'autre si proprement vêtues , pour des Dames qui venoient de faire un voyage ,

que j'en fus fort étonné, la mere pouvoit passer pour une belle femme : Tout ce que je trouvois à redire en elle, c'étoit un air fin & hardi ; pour la fille, elle avoit le visage tendre & picquant tout ensemble, & c'étoit une personne de dix-sept à dix-huit ans.

Je remarquai dans leur chambre deux grands flambeaux d'argent sur une table, & deux magnifiques toilettes préparées ; j'y vis aussi trois coffres de bagage avec un maître valet qui portoit la livrée, & qui prêt à servir ses Maîtresses, se tenoit debout dans un coin, de l'air du monde le plus respectueux. Je ne doutai point que ces Dames ne fussent d'une des premières Maisons de Guadalaxara ; aussi je débutai par de très-humbles excuses de la liberté que j'avois prise, & je leur dis pour la justifier que j'avois été si charmé de leur concert, que je n'avois pu résister à l'envie de leur en témoigner ma satisfaction. La mere répondit à mon compliment avec beaucoup d'esprit & de modestie, ce qui nous donna naturellement occasion de nous entretenir de musique : Je leur fis assez comprendre par mes discours que j'étois un peu Musicien. Je les priai de recommencer leur concert ; & pour mieux les y engager, je m'offris à y tenir ma partie. Les Dames curieuses de m'entendre, s'y disposèrent. La mere

re-

reprit sa Harpe , & la fille se mit à chanter un air que je sçavois ; je fis en même tems éclater ma voix , qui produisit le même effet qu'à Florence & qu'à l'Abaye près de Sarragosse : Les Dames en parurent transportées de plaisir ; elles oublièrent la condition du quart-d'heure , & minuit étoit déjà sonné , que nous ne songions point encore à nous séparer. La mere toutefois , pour observer les règles de la bienséance , me representa fort poliment qu'il étoit tems que je me retirasse , en me disant qu'elles feroient ravies de pouvoir souvent s'amuser ainsi avec moi , pendant le séjour qu'elles feroient à Madrid. Je pris donc congé d'elles en regardant la fille d'une manière à lui persuader que je n'avois pas vû ses charmes impunément ; ce qui n'étoit dans le fond que trop véritable , puisque de toute la nuit le sommeil ne put fermer ma paupiere.

Le lendemain , mon Hôteffe que j'avois accoutumée à venir tous les matins prendre du Chocolat avec moi , entra dans ma chambre d'un air riant , & me dit : Je fors de l'appartement de vos voisines ; il n'est pas concevable jûsqu'à quel point vous leur avez plû ; outre qu'elles trouvent votre Personne tout-à-fait aimable , elles sont charmées de votre esprit badin & amusant.

Pour

Pour peu que de votre côté vous vous sentiez disposé à pousser votre pointe, je doute fort que vous soyez maltraité : La mère & la fille sont également contentes de vous. J'avais comme beau miel ces douces paroles, & ravi d'avoir fait en si peu de tems une si vive impression sur ces Dames, je répondis que je n'étois pas moins satisfait d'elles : Que la mère me paroissoit encore très-ragoûtante ; mais que je ne voyois rien de comparable à la fille, dont j'entreprendrois volontiers la conquête, si quelque femme d'esprit vouloit bien m'aider à réussir dans cette entreprise. Je vous entends, reprit l'Hôtesse, vous souhaitez que je vous y rende service ; j'y consens : Par où commencerons-nous cette affaire ? Je menerai ce soir les Dames à la promenade, lui repartis-je, & je leur ferai préparer quelque part une superbe collation. Mauvais début, s'écria ma confidente ; cela revolteroit la mère, qui pénétrant d'abord votre dessein, romproit brusquement avec vous, & ne vous verroit de sa vie. Faisons mieux, poursuivit-elle, après avoir rêvé quelques momens ; il faut que cette Fête se donne sous mon nom : Je ferai aprêter une collation, suivant vos ordres, dans un jardin que j'ai sur les bords du Mançanarès, & j'y menerai les Dames passer la soirée.

Vous :

Vous viendrez nous y surprendre, comme si le hazard vous avoit amené-là, & nous ferons plus librement dans cet endroit que dans aucun autre. J'applaudis à cette idée, & mon Hôtesse se chargea du soin d'engager la mere dans cette partie de plaisir;

Ma confidente fut sur le champ la proposer dans la chambre des Dames, où elle demeura près d'une heure : ce qui me fit juger qu'elle n'avoit pas peu de peine à les persuader. En effet, m'étant revenu joindre, elle me dit que la mere avoit bien fait la difficultueuse. J'ai long-tems, aouta-t-elle, desespéré de lui faire accepter la proposition, néanmoins j'en suis venue à bout. Nous avons conclu la partie, tout ce que je vous demande, c'est de vous conduire de façon, qu'il ne paroisse pas qu'elle ait été faite de concert avec vous. Quand vous viendrez au Jardin, faites semblant d'être étonné de nous y rencontrer ; en un mot, que votre arrivée semble un effet du hazard. Je lui répondis qu'elle pouvoit compter que je ne gâteroïs rien. Nous prîmes ensuite toutes les mesures nécessaires pour rendre la Fête agréable.

Nous y réüssîmes. Le repas fut d'un Amant qui vouloit plaire, & les Convives le reçurent sans s'apercevoir du motif qui l'avoit fait donner, ou du moins sans le témoigner.

témoigner. Nous nous divertîmes parfaitement bien. Comme la mere n'avoit point là sa Harpe, nous nous contentâmes sa fille & moi de chanter tantôt ensemble, & tantôt tour à tour, en nous lançant l'un à l'autre à la dérobee les plus douces œillades. Les siennes redoubloient mon amour, & les miennes le lui faisoient connoître. La nuit insensiblement nous surprit au Jardin; & tandis que l'Hôteſſe, pour me favoriser, entretenoit la mere, je tenois des discours passionnez à la fille, qui ne les écoutoit pas sans plaisir. Il fallut enfin retourner à la Ville: Je conduisis les Dames jusques dans leur appartement, où par grace spéciale, on m'acorda encore une demie heure d'entretien. Après quoi, je me retirai plus amoureux, à ce qu'il me sembloit, de ma nouvelle Maîtreſſe, que de toutes ses devancières.

Je fis tenir le jour suivant à cette jeune Personne par mon Hôteſſe un billet des plus tendres & des plus galans, mais on n'y fit point de réponse; on crut que l'avoir reçu à l'insçû d'une mere, c'étoit une grande faveur pour moi. Je lui en écrivis un second, que je lui glissai dans la main le soir dans l'appartement de ces Dames, qui furent encore régälées à mes dépens par l'Hôteſſe, & cette fois-là on me répondit
fort

fort laconiquement à la vérité , car il n'y avoit que deux lignes , qui ne signifioient rien , & que je ne laissai pourtant pas de trouver très-spirituelles. C'est ainsi qu'on me tenoit la dragée un peu haute pour irriter mes desirs ; ou pour mieux dire , toute cette manœuvre étoit l'ouvrage de notre bonne Hôtesse , qui travaillant pour & contre dans cette intrigue , faisoit jolier des deux côtez à son profit les personnages qu'il lui plaisoit. Je vivois cependant de jour en jour plus familièrement avec ma belle voisine , & je ne sortois presque plus , tant j'étois retenu au logis par l'agrément de la voir presque toute la journée. La mere alloit souvent le matin solliciter , à ce qu'elle disoit , son Procès ; & lorsque cela arrivoit , mon officieuse confidente venoit m'en avertir , m'introduisoit sans façon chez la fille , que j'entretenois à sa toilette , & de peur que la facilité d'avoir de pareilles conversations ne m'y rendît moins sensible , elle les troubloit quelquefois en venant m'annoncer faussement que la mere revenoit.

Lorsque ma confidente jugea que j'étois fortement épris , elle me proposa d'épouser Dona Hélène de Mélida , c'est ainsi que se nommoit la jeune Personne que j'aimois ; cette proposition me tint en garde contre

L'Hôtesse, dont je pénétrai alors le système. Elle m'avoit si fort vanté les biens & la noblesse de cette Dame, que je ne pouvois raisonnablement espérer qu'on voulût la sacrifier à un homme que l'on ne connoissoit point. Ma confidente me devint suspecte, & pour me débarrasser de ses importunités sur ce point, je lui dis franchement que j'avois pris ailleurs des engagements qui ne pouvoient être rompus. Si-tôt que j'eus déclaré mes sentimens sur cet article, les Dames changèrent de conduite à mon égard. Elles avoient jusques-là refusé tous les presens que l'Hôtesse leur avoit offerts de ma part : elles se mirent sur un autre pied, elles résolurent de plumer l'oiseau, & eurent l'adresse de lui tirer de bonnes plumes de l'aîle. Il est vrai qu'à mesure que je me monstrois plus généreux, ma belle Héléne devenoit moins réservée ; si-bien qu'après quelques entretiens familiers que j'eus avec elle, ma passion se rallentit, & il n'y eut plus entre nous qu'un commerce de politesse & d'honnêteté.

Un nouvel incident acheva de me guérir. Un matin je vis sortir de l'Eglise des Dominiquains, où j'allois entendre la Messe une Dame d'une taille majestueuse & très richement habillée, je la pris pour une Personne de qualité ; & comme elle passa pr

de moi, si je n'osai la saluer, en récompense, je la regardai d'un air si respectueux, que je m'attirai son attention. Elle parcourut des yeux toute ma Personne, de quoi je me sentis fort honoré; en Espagne un regard qu'une femme fait tomber sur un homme étant une faveur. Je fus curieux d'apprendre qui elle étoit; je la suivis: elle s'en aperçut, & continua son chemin d'un air toujours grave. Il y avoit derrière elle deux suivantes & un estafier, ce qui me confirmoit dans l'opinion que j'avois qu'elle ne pouvoit être qu'une Dame de condition. Quand elle fut au milieu de la grande rue, elle s'arrêta devant une maison parfaitement-belle, & y entra. Je ne doutai point qu'elle n'y fit sa demeure, & après quelques informations, je découvris que c'étoit la fille du Seigneur Don Andrea, qui prenoit le Don en qualité de Banquier de la Cour, & que cette jeune Dame avoit la réputation d'être fort vertueuse.

Je fus occupé de cette rencontre tout le reste du jour, & je ne pus m'empêcher vers le soir d'aller passer & repasser devant les fenêtres du Banquier; je ne pris pas une peine inutile: Je vis à loisir ce Marchand, qui s'entretenoit avec sa fille sur un balcon. Il me parut un homme de très-bonne mine; Pour la Dame, je ne puis te dire, sans sur-
faire.

matin , ce fut bien autre
m'en retournai chez moi
mour pour elle , & résolu
fance avec son pere dès le
qui s'exécuta de la façon
conter : Depuis mon arriva
vois eu soin de faire démon
mes diamans d'une autre
toient , de peur que si pa
rens s'avisoyent d'en envoy
Correspondans , je ne fuss
même risqué beaucoup en
l'ouvrier. Je portai pour d
francs de pierreries au Ba
dis que j'en avois encore ch
fomme plus considérable.
tous ses yeux , & les estim
vres qu'il s'offrit à me paye
si je voulois les lui laisser r

d'autres sûretez que sa parole. Nous demeurâmes donc d'accord qu'il me compteroit dans trois mois six mille francs, & six mille autres trois mois après. Il fut si charmé de ma franchise & de ma générosité, qu'il m'accabla de complimens. Il ne se laissoit point de me remercier de la confiance que je lui témoignois, ni de me faire des protestations de service. Il me fit voir toute sa maison, qui étoit richement meublée; j'y remarquai des équipages pour sa fille & pour lui, avec un grand nombre de domestiques. Tous ces objets me jettèrent de la poudre aux yeux, & je ne fis pas difficulté de croire que ce Banquier devoit être un des plus opulens de toute l'Espagne. Si tout ce qui frapoit ma vûe me confirmoit dans cette pensée, ses discours étoient encore plus capables de m'ébloûir. A l'entendre, il faisoit tous les jours des affaires de deux ou trois millions: c'étoit l'homme dont la Cour se servoit pour faire des remises considérables dans les Païs étrangers: Il avoit son entrée chez les Ministres, auxquels il parloit quand il lui plaisoit: Les plus grands Seigneurs étoient de ses amis, & il n'y en avoit guère qui n'eussent besoin de lui.

Tous ces discours qu'on appelle en France, Gasconnades, n'étoient pas néanmoins

moins sans fondement. Il avoit autrefois été sur ce pied-là avec les Gens de la Cour; mais à force de leur avoir rendu service, il s'étoit si bien ruiné, qu'il ne se soutenoit plus que par son industrie, qui étoit telle, qu'il ne laissoit pas d'avoir encore quelque crédit. Mes diamans lui furent d'un grand secours, il s'en servit pour se tirer d'un embarras où il se trouvoit faute d'argent, & il gagna dessus la moitié, ayant saisi l'occasion de s'en défaire avantageusement au Mariage d'une fille du Duc de Médina Sidonia. Je fis donc un extrême plaisir à ce Banquier, sans le sçavoir. Comme je ne pouvois alors juger de sa fortune que sur les apparences, je m'estimois trop heureux d'avoir lié connoissance avec lui. Je m'accroissois même en secret d'avoir une ambition démesurée, & de former un dessein téméraire en élevant ma pensée jusqu'à sa fille unique, qui me paroissoit un parti digne d'un Prince.

D'un autre côté, Don Andrea ne pouvoit revenir de la surprise que mon procédé lui caufoit. Cela fut cause qu'il chargea un homme de confiance de s'informer adroitement de mon Hôtesse qui j'étois, & de quelle manière je vivois à Madrid. On ne lui fit de moi que des rapports très-avantageux; car quoiqu'on ignorât ma naissance,

ce,

ce, on ne laissoit pas de me croire un enfant de qualité ; & pour ma conduite, je ne donnois aucun sujet de penser que j'eusse de mauvaises mœurs. Sur les bons témoignages qu'on lui rendit de moi , il se mit en tête que j'étois l'homme que le Ciel lui destinoit pour Gendre. Il en parla à sa fille , qui lui dit que je l'avois suivie dans la rue , depuis l'Eglise des Dominiquains jusqu'au logis : Que je passois incessamment devant leurs fenêtres ; en un mot , que toutes mes actions faisoient assez connoître que j'avois des vûes sur elle. Le pere avoit trop d'expérience pour n'en être pas aussi persuadé , il ne douta plus que la confiance que je lui avois marquée en lui abandonnant mes pierreries sans billet , ne fût un effet de l'amour que j'avois pour sa fille. Ils s'en réjouirent tous deux , en conférèrent ensemble , & me croyant plus riche qu'un Juif , ils résolurent de me ménager si bien , qu'il ne me fut pas possible de leur échaper.

Conformément à cette délibération , le Banquier vint me rendre visite à l'Hôtellerie. Je m'y étois bien attendu , & j'avois mis en étalage dans ma chambre tous mes bijoux , qui firent sur lui beaucoup d'impression. Il fut principalement frappé de ma chaîne d'or ; il en admira le travail , & me dit que si j'étois dans le dessein de la
vendre,

vendre, il me feroit gagner dessus un tiers de ce qu'elle m'avoit coûté. Je le pris au mot, & je la lui lâchai comme j'avois fait mes pierreries, je veux dire sans billet; il en fut transporté de joye. Il me fit mille caresses, & me regardant déjà en beau-pere, il me donna des conseils pour tirer un gros intérêt de l'argent comptant que je pouvois avoir. Peu de jours après, il m'aporta la somme qu'il m'avoit promise pour ma chaîne, ce qui augmenta la confiance que j'avois en lui, & m'obligea de reconnoître ses peines par un present convenable à une jeune Dame que j'envoyai à sa fille, après qu'il me l'eût permis. Ce present n'ayant pas été mal reçu d'elle, me rendit assez hardi pour oser lui découvrir mes sentimens à l'usage du Païs, c'est-à-dire par des mines, & il me sembla qu'elle ne les desapprouvoit point. A l'égard du pere, avec qui je m'entretenois tous les jours, je ne lui parlois que de Commerce, & cependant je me proposois de profiter de la première occasion favorable que j'aurois de lui déclarer ma passion.

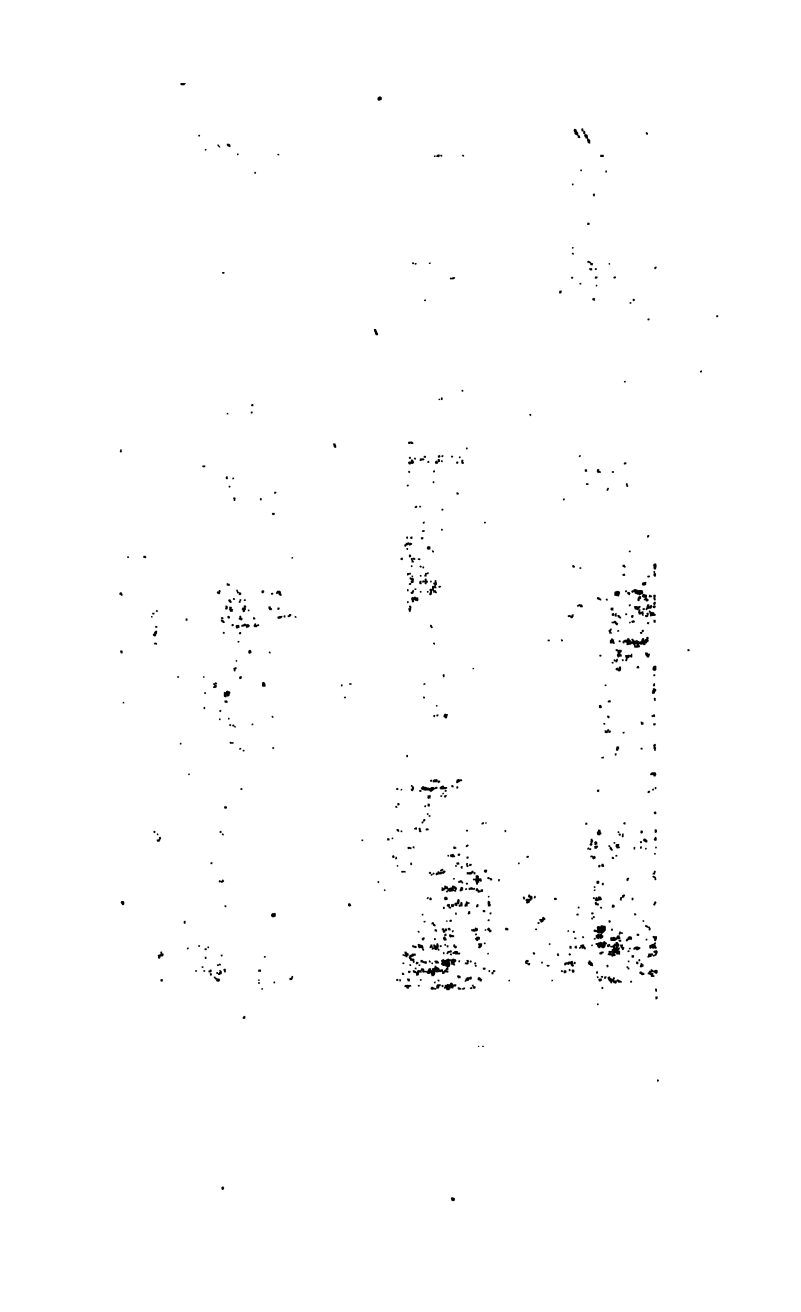
Ces nouvelles amours refroidirent fort les domestiques. Mes voisines ne s'en aperçurent que trop tôt pour elles : Les colations & les presens cessèrent. Je passois les journées hors du logis, & quand j'y

rev.

revenois le soir, je rentrois le plus souvent dans ma chambre pour me coucher ; ou bien lorsque je n'évitois pas la conversation de ces Dames , j'avois avec elles des entretiens si froids , qu'elles comprirent aisément que j'avois secoüé leur joug. Hélène éprouvant que ses bontez au lieu d'avoir irrité mon ardeur , n'avoient servi qu'à la ralentir , en pleura de dépit. Elle tint un grand conseil avec sa mere & l'Hôtesse sur mon changement , qu'elles ne manquèrent pas d'attribuer à un engagement nouveau , & le résultat fut qu'elles mettroient à l'épreuve ma générosité , & que si elles n'avoient pas lieu d'être contentes de moi , elles auroient recours à quelque artifice , pour se venger de mon inconstance. Il se presenta bien-tôt une conjoncture propre à l'exécution de leur projet : Il vint demeurer dans mon Hôtellerie deux jeunes Seigneurs qui avoient de l'argent frais. Ils m'engagèrent à jouer avec eux , & je leur gagnai en trois séances deux cens cinquante pistoles. Ce que les Dames n'eurent pas plutôt appris , qu'elles m'entraînèrent à la promenade , sans que je pûsse m'en défendre. En revenant , nous passâmes devant la boutique d'un Marchand d'étoffes d'or & de soye : Notre Hôtesse , qui étoit avec nous , m'y voulut faire en-

trer malgré moi , & m'obliger à faire l'emplette d'un habit pour Dona Héléna , en me disant que j'avois assez gagné pour lui faire ce petit présent. Je laissai parler l'Hôtesse tant qu'il lui plût ; & me moquant de ses instances , je trompai l'attente de ces Dames qui avoient compté qu'elles feroient à ma bourse une copieuse saignée , & cette action acheva de leur persuader que je n'étois plus dans leurs filets.

J'avois un meilleur usage à faire de mon argent. On venoit de bâtir dans le quartier une maison , que j'avois vûë plusieurs fois en passant , & qui m'avoit paru fort jolie , j'étois tenté de l'acheter. Je consultai sur cela Don André , qui aprouva cette acquisition : il se mêla même de cette affaire , & fut cause que j'eus cette maison à bon marché. Elle ne me couta que trois mille ducats , que je payai devant lui en espèces sonnantes , & d'un air aussi froid que si j'eusse eu cent mille écus dans mon coffre-fort. Tu peux bien t'imaginer que cela produisit un effet admirable chez mon futur beau pere , qui étoit un homme fin. Il crut pour le coup avoir rencontré le Gendre qu'il lui falloit , & il ne songea plus qu'à me faire tomber finement dans la nasse. Je fis meubler ma maison assez proprement , & je me disposai à l'aller occuper. Le jour
que





que j'y devois coucher , jugeant que je ne pouvois me dispenser honnêtement de dire adieu à mes voisines , je pris congé d'elles en leur faisant des complimens qu'elles reçurent avec beaucoup de civilité , & d'un air si gay que j'en fus surpris. Je m'adressai ensuite à l'Hôtesse , pour la remercier de toutes les attentions qu'elle avoit eûes pour moi , & l'assurer que je m'en souviendrois jusqu'au dernier moment de ma vie. Elle répondit à mes politesses d'une manière flatteuse , & me pria le plus obligeamment du monde de lui permettre , en quittant sa maison , de me donner à dîner. Connoissant l'Hôtesse pour une femme d'un assez mauvais caractère , & voulant me séparer d'elle à l'amiable , je n'osai lui refuser la satisfaction qu'elle me demandoit.

Je dînai donc avec mon Hôtesse , qui me fit servir trois plats qu'elle sçavoit que j'aimois passionnément , mais elle m'en gardoit un autre qui n'étoit nullement de mon goût. Il me fut apporté par un Alguazil de la Cour , & six Archers qui entrèrent dans la Salle avec un decret de prise-de-corps contre moi. A cette apparition qui me troubla extraordinairement , je ne doutai point que je ne fusse perdu. Tous mes parens s'offrèrent à ma mémoire , & je m'attendois à chaque instant à voir paroître



1. The first step in the process is to identify the problem or issue that needs to be addressed. This involves gathering information and understanding the context of the problem.

2. Once the problem is identified, the next step is to define the objectives and goals of the project. This helps to clarify what needs to be achieved and provides a clear direction for the team.

3. The third step is to develop a plan or strategy to address the problem. This involves breaking down the problem into smaller, manageable tasks and determining the resources needed to complete them.

4. The fourth step is to implement the plan. This involves putting the strategy into action and monitoring progress to ensure that the project is on track.

5. The final step is to evaluate the results of the project. This involves assessing the outcomes against the objectives and goals to determine the effectiveness of the intervention.

tenu d'elle parla force ce que sa vertu refusoit à vos desirs.

Qu'entens-je, m'écriai-je avec une extrême surprise ! Hélène seroit-elle assez effrontée pour soutenir que je suis coupable d'un pareil crime ? Pourquoi non , repartit l'Alguazil ? Elle peut avoir ses raisons pour vous accuser de l'avoir commis , il est vrai qu'il faudra qu'elle le prouve , & qu'il vous sera permis de vous défendre. Ce qu'il y a de fâcheux pour vous , continua-t'il , c'est que le devoir de ma Charge m'oblige à vous mener en prison. Alors devenu un peu plus tranquille , je lus le decret d'un bout à l'autre ; & après avoir rêvé à ce que je devois faire , je me levai , je tirai à part l'Alguazil : Monsieur l'Officier , lui dis je , vous me paraissez un très-honnête homme ; considérez , je vous prie , l'injuste persécution qu'on me fait. Je vous proteste que bien loin d'avoir employé la violence pour parvenir au comble de mes vœux , la belle Hélène a fait plus de la moitié du chemin. Si vous sçaviez combien d'argent j'ai dépensé . . . Je n'en doute pas , interrompit-il , je ne connois que trop cette Nymphé & sa friponne de mere ; elles demeurent depuis dix ans à Madrid , où elles ne font pas d'autre métier que celui d'attraper les jeunes Etrangers. Vous êtes le troisiéme à

qui elles font le tour dont vous vous plaignez ; & entre nous , je ne crois pas que vous puissiez vous tirer de leurs pattes , qu'aux dépens de votre bourse. Je pense comme vous , repris-je , qu'il n'y a pas d'autre moyen de terminer promptement & sans bruit cette affaire ; je vous conjure, ajoutai-je en lui glissant secrètement dans la main une bague de douze à quinze pistoles , de vous mêler de cet accommodement. Il mit la bague à son doigt , & me répondit d'un ton d'Alguazil , qu'il alloit trouver ces Dames , & que si elles refusoient de se desister de leur poursuite contre moi , il les menacerait de son attention à leur conduite , ce qui ne manqueroit pas de les rendre raisonnables.

En achevant ces mots , il me laissa dans la Salle avec ses Archers , qui faisant briller à mes yeux la pointe de leurs hallebardes , me tinrent en respect jusqu'à son retour. Si l'Hôtesse que je regardois avec raison comme l'auteur de cette fourberie , eût été présente , je me serois un peu soulagé en l'apostrophant dans les termes qui lui convenoient ; mais pour éviter mes reproches , elles avoit pris la fuite à la vûe de ces Limiers de Justice. Je n'étois pas sans inquiétude en attendant le résultat de la conférence qui se tenoit dans l'appartement de mes

mes Parties. Je n'étois pas assez assuré de la fidélité de mon Procureur , pour le croire plus dans mes intérêts que dans ceux de ces créatures. Néanmoins il agit rondement dans cette occasion , il les obligea de se contenter de cent pistoles, dont il y en eut vingt pour lui : Je benis le Ciel d'en être quitte à si bon marché. Je sortis de l'Hôtellerie, pour n'y jamais rentrer , & je me retirai dans ma maison , fort satisfait de voir que cette aventure n'avoit pas fait le moindre bruit.

C H A P I T R E I I I .

*Guzman recherche la fille du Banquier ,
& l'épouse. Suites de ce Mariage.*

AUssi-tôt que je fus débarrassé d'Héléne , de sa mere & de mon Hôtesse , je m'abandonnai entièrement à mon nouvel amour ; je ne songeai plus qu'à devenir Gendre de Don André , qui de son côté , craignant que je ne m'embarquasse dans quelque commerce de galanterie , avoit autant d'impatience de me donner sa fille , que j'en avois de l'obtenir ; j'allai dès le lendemain chez ce Banquier , qui me retint à dîner. Sur la fin du repas , ma future

parut comme par hazard. Je me levai d'abord pour la saluer & lui témoigner la surprise agréable que son arrivée me causoit. Elle répondit d'un air modeste à mon compliment, & voulut en même-tems se retirer. Son pere l'arrêta : Eugénie, lui dit-il, demeurez avec nous. Ce Convive est de mes amis, & je suis bien-aise de le lui faire connoître en vous permettant de vous entretenir avec lui. Je ne manquai pas de le remercier d'une si grande faveur, dont je parus charmé, & à laquelle dans le fond j'étois encore plus sensible que je ne le paroissais.

J'entrai donc en conversation avec Eugénie, & pour comble de joye, Don André, sous prétexte d'avoir quelques Lettres à lire, se retira dans un coin de la Salle où nous étions, pour nous laisser un pen plus libres. S'il en usa de cette sorte pour me faciliter un doux entretien, il ne favorisa pas un fort : car je profitai de l'occasion, ne croyant pas en trouver jamais une meilleure pour me déclarer. Je mis en œuvre tout mon génie, qui me servit assez bien ; & la Dame m'enchanta par la délicatesse de son esprit. Pendant ce tems-là, le pere faisant fort l'occupé, me demandoit quelquefois pardon de me tenir si mauvaise compagnie. Je lui rendois alors compliment pour compliment,

ment , & allant toujours mon train , j'en contoïis à sa fille d'une voix basse , comme si j'eusse craint de le distraire de sa lecture. Il y avoit déjà près de trois heures que cela duroit , quand le Banquier jugeant à propos de finir notre conversation , vint nous joindre , & Eugénie , après m'avoir fait la révérence , disparut.

J'étois si plein d'estime , ou plutôt si amoureux de cette Dame, que je me répandis en louanges sur son compte , & parlant de l'abondance du cœur , je dis à Don André qu'on ne pouvoit être plus touché que j'étois du mérite de sa fille. Ce vieux Renard m'écouta fort attentivement ; ensuite pour m'exciter à m'expliquer plus clairement , il me tint de longs discours sur la nécessité où les gens de mon âge étoient de se marier pour éviter les écueils qu'ils avoient à craindre , & sur l'importance de bien choisir une femme , puisque c'étoit elle ordinairement qui faisoit le bonheur ou le malheur de son Epoux. De-là passant aux sentimens favorables qu'il avoit conçus pour moi , il me dit que j'avois gagné son cœur par mes manières honnêtes , & par la confiance que j'avois eue en lui ; & que je pouvois compter qu'il n'y avoit rien au monde qu'il ne fût capable de faire pour me le persuader. Je ne demeurai pas court à des pa-

roles si propres à m'obliger de rompre le silence. Je lui découvris le fond de mon ame , & lui dis qu'il pouvoit me rendre le plus heureux des hommes en m'accordant Eugénie. Il rêva ou fit semblant de rêver pendant quelques momens , pour me faire croire que je mettois son amitié à une grande épreuve. Nous ne nous séparâmes pourtant pas , sans que je sçusse à quoi m'en tenir. Il m'embrassa tendrement quand je le quittai , & me dit qu'il avoit eu certaines vûes pour établir avantageusement sa fille ; mais qu'il me les sacrifioit , pour me marquer jusqu'à quel point il m'avoit pris en affection. A ces mots , je saisis une de ses mains , & je la baisai avec un transport qui lui témoigna mieux que tout ce que j'aurois pû lui dire la reconnoissance dont j'étois pénétré.

Depuis cet entretien le Banquier ne m'appella plus que son fils. Il se mêla de toutes mes affaires , m'avança , pour achever de meubler ma maison , les premiers six mille francs qu'il s'étoit engagé à me payer dans trois mois , & me fit avoir à bon marché quelques meubles magnifiques , qu'une personne qui avoit besoin d'argent se trouva dans la nécessité de vendre. Enfin , je mangeois tous les jours avec mon beau-pere futur. Je voyois sa fille avec toute liberté , je jouïssois

jouïssois de tous les privilèges de Gendre , si vous en exceptez celui que la seule qualité d'Epoux me pouvoit donner. Une chose me surprenoit , c'est que dans les conversations que j'avois eues jusques-là avec Don André , il ne m'avoit point du tout parlé de dot. Je voulus le sonder sur cela ; & voici ce qu'il me dit : Ne vous attendez pas à recevoir beaucoup d'argent le jour de votre mariage. Vous ne toucherez que dix mille francs ; mais vous pouvez faire fond sur cinquante mille après ma mort : Cette dot me sembla bien mince pour la fille d'un homme que je croyois bien riche. Néanmoins faisant réflexion que les Marchands n'aimoient point à se défaire de leurs espèces , je m'en contentai.

Je pressai Don André de ne me pas laisser languir plus long-tems dans l'attente d'être réellement son Gendre , il se rendit à mon impatience , & les nûces furent célébrées avec éclat. Mon beau-pere me compta les dix mille francs qu'il m'avoit promis , & qui furent bien-tôt employez. Je fis present à mon Epouse des pierreries que j'avois de reste : Je lui donnai des habits de la dernière magnificence , & je l'emmenai dans ma maison , où nous fîmes des réjouissances pendant quinze jours ; je pris des femmes & des valets pour la servir. En un

mot, je me mis en état de me ruiner en fort peu de tems, si je ne trouvois moyen par mon industrie de gagner autant que je dépenserois. Le Banquier, à la vérité, ne faisoit espérer des monts d'or, pour peu que la fortune secondât les projets qu'il formoit. C'étoit un homme à grands desseins, & son Gendre étoit aussi de ce caractère-là. Nous ne nous propositions pas moins que de mettre en mouvement la Cour & la Ville, & de faire toutes les affaires du Royaume. Malheureusement pour y réussir, nous comptions, lui sur ma bourse, & moi sur la sienne. Ce qui n'étoit que pure illusion, comme nous nous en aperçûmes, dès que nous fûmes obligez de nous communiquer l'un à l'autre l'état de nos fonds. Nous nous desabusâmes tous deux sans en venir aux reproches, puisque nous n'avions rien à nous reprocher. Au contraire, la mutuelle confiance que nous nous fîmes, rendit notre union encore plus étroite, & nous connoissant pour ce que nous étions, nous nous promîmes, à l'exemple des voleurs, de nous être fidèles.

Notre société fit d'abord un très-grand bruit, par le soin que Don André prenoit de dire d'un air mystérieux à tout le monde, qu'il avoit choisi pour Gendre un homme qui avoit des richesses immenses. Cela se répandit

répandit par-tout , & nous attira de la pratique. On venoit à nous préférablement à tous les autres Banquiers ; & nous aurions par notre seul crédit augmenté de jour en jour la bonne opinion que l'on avoit de nos biens , si nous nous fussions bornez à vivre avec les Marchands. Nous aurions infailliblement fait une grosse fortune. Mais le foible étonnant que mon beau-pere avoit pour les personnes de qualité , nous empêchoit de nous enrichir. Ce qu'il venoit de recevoir d'une main , il le donnoit de l'autre. Il étoit si entêté d'un Comte , d'un Marquis , d'un Chevalier de S. Jacques , qu'il ne pouvoit rien leur refuser , lorsqu'ils s'adressoient à lui pour le prier de leur prêter de l'argent , pour peu qu'ils lui fissent d'honnêtetez. Ce qu'ils ne manquoient pas alors de lui prodiguer. Qu'un Ministre en passant l'eût regardé d'un air gracieux , il lui faisoit dès le lendemain des presens aussi considérables qu'inutiles. Il vouloit toujours suivre les chimères que son esprit enfantoit , & lorsqu'il m'arrivoit de lui en représenter l'extravagance , il se mettoit à rire , se mocquoit de moi , comme si je n'eusse pas eu le sens commun , & me traitoit d'homme neuf en matière d'affaire du grand monde.

Cependant , avec toute son expérience

nous pour en avoir pu
mêlions d'acheter & de
quions , nous prétions à
n'y avoit aucun comme
filions. Outre ce que je
industrie, que je rafinois
l'exerçant , me fournis
idées pour le bien de la so
pourtant qu'avec tout cel
ignorant en comparaison
profits que nous faisions a
nous entretenir agréables
que nous eussions été cap
conomie , & nous n'aurio
de faire de méchantes a
toute notre adresse nous a
assez de peine à cacher ; m
domestiques étoient exc
André aimoit le luxe , & l

Ce train de vie ne flattoit pas moins mon humeur que celle de ma femme, & je m'en accommodai à merveilles tant que l'état de nos affaires fut florissant. Je ne m'en lassai que deux ou trois années après notre Mariage, & lorsque je m'aperçûs que notre fortune commençoit à prendre une nouvelle & vilaine face, tant par notre mauvaise conduite, que par quelques coups de malheur qu'il nous fallut essuyer. Frapé du péril de nous voir bien-tôt à sec, je voulus d'un air de douceur représenter ma crainte à Eugénie : Dieu sçait de quelle façon elle me reçut, & comme elle me traita, je m'en plaignis à Don André, qui lui fit des reproches. Toute sa Famille même m'appuya. Cependant mes plus douces paroles, les remontrances de son pere, & les prières de ses parens ne servirent qu'à l'aigrir davantage contre moi. En un mot, elle me déclara qu'elle ne prétendoit point que l'on fît la moindre réforme dans notre maison. Après cet Arrêt que le caractère de ma femme rendroit définitif, je pris sagement le parti de ne plus la contredire, & de m'armer d'une nouvelle patience.

Je ne laissois pas pourtant de voir avec une extrême douleur fondre ainsi mon argent d'Italie, & s'en aller au bruit du tambour, ce qui m'étoit venu au son de la

suite.

flûte. Je ne pouvois penser aux suites de mon Mariage , sans soupirer amèrement de regret d'avoir été assez insensé pour me marier. Quelquefois pour m'excuser d'avoir fait cette sottise , je me rapellois la figure brillante que faisoit Don André , lorsque je devins son Gendre , & je me disois à moi-même : Qui se feroit jamais imaginé que tu trouverois ta ruïne dans un établissement qui sembloit te répondre de la plus solide fortune ? Quand je remarquai qu'il n'y avoit plus d'espérance de me soutenir encore long-tems sur le même pied où j'étois , je m'adressai au beau pere , pour lui demander conseil dans une conjoncture si délicate.

C'est dans cette occasion qu'il me fit voir qu'il étoit consommé dans toute sorte de rubriques. Il s'agit ici , me dit-il , de faire ce que j'ai fait moi-même en pareil cas : il s'agit de sauver le bien qui vous reste aux dépens de celui du Prochain. Alors , sans perdre de tems , il composa des Contre-Lettres , des Transports , de faux Contrats , & je ne sçais combien d'autres Actes semblables , tous également dignes d'une récompense publique , si l'on rendoit justice aux honnêtes gens qui en font usage. Il n'en demeura pas à ces prudentes précautions : Pour remettre en vigueur mon crédit ,

dit , qui lui étoit nécessaire , il me fit acheter une rente de cinq cens ducats que son frere possédoit ; quand je dis acheter , je veux dire en aparence , car nous n'avions pas le beau-pere & moi , à nous deux la somme d'argent que nous devions montrer au Notaire , afin qu'il pût témoigner que la rente avoit été payée. Il ne nous en couta que cinquante écus d'intérêt , pour avoir cette somme que nous empruntâmes pour un jour seulement , & cette vente se fit par ce moyen. Bien entendu qu'en même tems je remis au Vendeur un Ecrit , par lequel je déclarois formellement que ladite rente desdits cinq cens ducats ne m'appartenoit point , & qu'elle étoit réellement à lui , à qui j'en abandonnois la jouissance , comme une chose à laquelle je n'avois aucune prétention. J'étois très-content de ces tours de passe passe , parce qu'ils m'étoient avantageux. De plus , je sçavois qu'on les faisoit sans scrupule dans toutes les Villes marchandes , & les Contre-Lettres sur-tout me paroissoient une belle invention pour le Commerce.

Grace à mon beau-pere , je me vis donc assuré de quelque chose , en cas que la fortune me devînt tout-à-fait contraire ; & pouvant négocier de nouvel argent sur ces cinq cens ducats de rente , je continuai mon

traire

train ordinaire. Malheureusement il n'étoit pas possible que ce fût pour long-tems. Les gens qu'on trompe se desabusent ; & d'ailleurs ma femme dépensant toujours plus que je ne gagnois , me réduisit enfin à la cruelle nécessité de succomber sous le poids dont j'étois chargé. Don André fut encore assez heureux pour se tirer d'intrigue : pour moi , je ne pus éviter les griffes d'un maudit Alguazil , qui m'arrêta de la part de mes Créanciers , & me conduisit en Prison ; mais ils furent bien sots , lorsque s'apprêtant à se saisir de mes effets , ils apprirent qu'ils étoient à couvert. J'eus pourtant la conscience assez bonne , pour ne vouloir pas qu'ils perdissent tout ; je leur donnai la dixième partie de leur dû , & je m'engageai à leur payer le reste dans dix ans ; c'est ainsi que je me tirai de leurs mains.

L'orgueilleuse Eugénie conçût un si grand déplaisir de mon emprisonnement & de ma banqueroute , dont elle s'imaginait que toute la honte ne tomboit que sur elle, qu'il n'y eut pas moyen de la consoler. Elle en mourut de chagrin , & comme elle ne laissa point d'enfans , je me trouvai dans l'obligation de rendre sa dot , ce qui dans l'état où j'étois , ne pouvoit que m'incommoder , ou plutôt achever de m'abîmer. Aussi , pour dire la vérité , les larmes que sa mort me fit répandre ,

répandre , ne furent pas l'effet du regret d'avoir perdu ma femme , je ne pleurois que l'argent qu'elle m'avoit dépensé follement , & celui que j'avois à remettre au beau-pere. Je ne manquai pas toutefois de faire le bon Mari par bienséance , & j'ordonnai des funérailles si superbes , que mes Créanciers en murmurèrent. Etant devenu veuf , je ne cessai pas de vivre en bonne intelligence avec Don André. Véritablement notre société se rompit , & je rendis à ce Banquier ses dix mille francs , sans avoir avec lui la moindre dispute : Outre que je n'aurois pas gagné à le chicaner , c'étoit un homme qui étoit le maître de mes affaires , & dont j'avois encore besoin. Je fis donc fort docilement tout ce qu'il exigea de moi , & il me scût si bon gré de la conduite que j'avois tenue avec lui , qu'il en usa de son côté parfaitement bien avec moi.

CHAPITRE IV.

Guzman après la mort de sa femme , veut embrasser l'Etat Ecclesiastique. Il va pour cet effet étudier à Alcalá de Henarés. Fruits de ses Etudes.

APrès avoir rendu les derniers devoirs à ma femme , & sa dot à son Pere , je demeurai dans ma maison , seul reste de
tous.

tous mes biens. Encore étoit-elle toute nue, à la réserve d'une chambre, que Don André par compassion avoit bien voulu me laisser garnie de quelques meubles de peu de valeur. Là, je m'occupois à faire des réflexions sur le passé, & à rêver aux moyens de subsister à l'avenir.

Que faut-il que je fasse, disois-je en moi-même ? il n'y a plus pour moi d'Apoticaire, plus de Banquiers comme celui de Milan, plus de parens qui veüillent me confier leurs pierreries ? Que vais je devenir ? Où êtes-vous, Sayavedra, mon cher confident ? Que ne pouvez-vous être témoin de mes peines ! vos conseils & votre adresse me seroient ici d'un grand secours. Je pourrois former avec vous quelque entreprise, qui me feroit sortir de misère. Mais, hélas ! je vous ai perdu. Je ne dois plus compter sur votre assistance, & peut-être en ce moment vous repentez-vous bien de me l'avoir prêtée.

Je m'attendris en m'occupant de cette dernière pensée. Je rentrai en moi-même, & me sentant dégoûté du monde, je résolus de le quitter. Il faut, disois-je, que je me tourne du côté de l'Eglise. Je pourrai trouver dans cet asyle le solide bonheur que j'ai jusqu'ici cherché vainement. Que de fripons ont fait fortune en prenant ce parti.

Je

Je veux essayer s'il ne me sera pas aussi favorable qu'à eux. Pourquoi non ? Je puis devenir un bon Prédicateur ; & la Chaire est le chemin des Evêchez. Au pis aller, avec le peu d'argent que je retirerai de la vente de ma maison , je pourrai acheter quelque Bénéfice de hazard , & si je suis assez malheureux pour ne rencontrer aucun Bénéficiaire qui veuille permuter avec moi , je ferai travailler , comme on dit , mes espèces ; & si l'intérêt qui m'en reviendra ne me suffit point pour mener une vie toute agréable , j'y sçaurai bien suppléer en me faisant Chapelain dans quelque riche Convent de Religieuses : Quoique je sçache plus de Latin qu'il n'en faut pour remplir une pareille place , je ne laisserai pas d'aller à Alcalá faire un cours de Philosophie & un autre de Théologie pour m'en rendre plus digne ; & si la condition d'Ecolier me paroît trop pénible pour un homme de mon âge , j'aurai recours aux bons Peres de S. François ; ce sont les meilleurs gens du monde : Quand ils m'auront entendu chanter , ils me recevront chez eux , quand je ne sçaurois pas lire.

Tu vois, Lecteur mon ami , que les gens d'esprit ne manquent jamais de ressources. La belle ressource , me répondras-tu ! Embrasser l'Etat Ecclésiastique , dans la seule
vûë

vûe de s'y procurer toutes les délectations terrestres , c'est n'avoir pas une vocation fort canonique. D'accord ; je ne prétends pas tenir tête aux Casuistes sur ce point , j'avouë que je consultois moins les Canons que l'usage , & que je ne songeois à me faire Prêtre , que pour avoir le reste de ma vie toutes mes petites commoditez. Je communiquai mon dessein à mon beau-pere , en voulant lui persuader que c'étoit l'ouvrage de mille réflexions morales que j'avois faites sur l'instabilité des choses d'ici bas ; ou plutôt , que c'étoit le Ciel qui me l'avoit inspiré. Comme ce Banquier ne valoit guère mieux que moi , il aplaudit à ma résolution , qu'il ne pouvoit assez louer , disoit-il , quand je ne l'aurois prise que pour me mettre à l'abri de mes Créanciers.

Je ne pensai plus qu'à vendre ma Maison, ce qui fut bien-tôt fait. Il se presenta un homme qui m'en donna presque autant qu'elle m'avoit couté , attendu que le quartier étoit devenu plus considérable par la grande quantité de Maisons qu'on y avoit bâties depuis la mienne. Nous allâmes chez un Notaire qui dressa le Contrat , & qui nous dit qu'il falloit , avant que de le signer , nous accommoder avec le Seigneur Censier pour les lots & ventes. Ce Seigneur étoit un vieux Conseiller du Conseil des Indes ,

indes, & de plus, grand Usurier. Bien loin de le rabattre un Maravédi seulement de ses Droits, il les fit monter trois fois plus haut qu'il ne devoit. Nous eûmes beau lui représenter qu'il avoit affaire à des Chrétiens comme lui, & non à des Mores, l'Acqureur fut obligé d'en passer par-là, parce qu'il vouloit absolument avoir ma Maison.

Aussi-tôt que je la lui eûs vendue, je portai l'argent qui m'en revint à la Banque. Il ne pouvoit me rapporter que très-peu de chose ; mais outre qu'il étoit en sûreté, j'avois le droit de le retirer quand il me plaisoit. Après avoir ainsi placé mes derniers, je fis travailler à mon habillement d'Ecolier aspirant aux Ordres sacrez, lequel consistoit en un manteau long & une soutanne. Ensuite, ayant dit adieu à Don André & à mes meilleurs amis, je partis pour la Ville d'Alcala, où j'arrivai quelques jours avant l'ouverture des Ecoles. Je fus d'abord irrésolu sur mon logement ; je ne sçavois si je devois me mettre en Pension, ou bien louer un Appartement où je ferois mon ordinaire. J'étois accoutumé à jouir d'une entière liberté chez moi, à vivre à ma fantaisie, à manger ce qu'il me plaisoit d'avoir, sans m'assujettir à des heures réglées, comme il faudroit que je le fisse chez un Maître de Pension, où je dînerois & souperois

perois avec des Ecoliers , dont la plupart pourroient être mes enfans , & où l'on me feroit mourir de faim pour mon argent ; d'un autre côté , lorsque je venois à considérer ce que c'étoit qu'un ménage de garçon : que j'y envisageois une servante voleuse ou galante , ou adonnée au vin , & souvent à ces trois choses ensemble , sans parler des autres incommoditez qui sont attachées à la vie libre d'un jeune homme qui est son Maître , il me sembloit que je ferois mieux de me mettre dans une Pension. C'est à quoi je me déterminai ; mais je choisiss celle que je jugeai la plus convenable à un garçon de mon âge , & qui vouloit se consacrer à l'Eglise.

Je ne fus pas long-tems sans faire des connoissances. J'eus le bonheur de rencontrer des Etudians aussi vieux que moi. Je me fausfilai avec eux , car j'aurois eu honte de me voir lié avec des Ecoliers sans barbe. Je commençai par m'appliquer à l'Etude de la Philosophie , & j'ose dire que j'y fis d'assez grands progrès. Il est vrai que je joignois à d'heureuses dispositions un travail opiniâtre. Je passai au bout de deux années pour un des meilleurs Sujets de notre Université. Après avoir fait mon cours de Philosophie , je pris mes licences de Maître ès Arts. Quoique j'eusse mérité la première place ,

place, je n'obtins que la seconde. On me fit cette injustice en faveur du fils d'un de nos plus respectables Professeurs. Je ne m'en plaignis point ; au contraire , j'étois plus fier d'entendre dire à tout le monde qu'on m'avoit fait un passe-droit , que je ne l'aurois été , si l'on m'eût rendu justice. Je m'attachai ensuite à la Théologie , & continuant d'étudier avec la même ardeur , je parvins à me faire un jeu de mes études. Je sentoie que de jour en jour je devenois plus sçavant ou du moins je me l'imaginois.

Quoique je me fisse un point d'honneur de ne pas manquer une leçon , & que je fusse fort occupé de mes devoirs scolastiques , je ne laissois pas d'avoir des momens à donner à mes plaisirs. Comme j'étois depuis long-tems accoutumé à la bonne chère , & que j'en faisois une très-mauvaise dans ma Pension , je me réjoüissois deux ou trois fois la semaine avec mon Hôte & quelques amis que je régalois ; & par tous ces petits repas , je m'acquis la réputation d'homme riche & généreux. Ce qui doit te paroître un miracle , c'est que pendant trois ou quatre années que je vécus de cette sorte , je n'eus aucun commerce avec les femmes , même les plus honnêtes. Je ne m'infermois pas s'il y en avoit d'aimables dans la Ville. J'évitois toutes les occasions

d'en connoître. Je m'interdisois jusqu'à la curiosité de les regarder. Je n'avois pas tort de me tenir ainsi en garde contre mon penchant pour le beau sexe. Je sçavois par expérience combien il étoit redoutable pour moi. J'eus donc la force pendant presque tout le cours de mes études, de m'éloigner de cet écueil: Heureux si je les eusse achevées sans y aller échoüer.

J'étois sur le point de me faire passer Bachelier en Théologie, & comme il falloit auparavant prendre les Ordres sacrez, qui ne se donnoient qu'à des Personnes qui possédoient quelques Chapelles, ou autres Titres, cela me jetta dans un grand embarras; car depuis que j'étudiois à l'Université d'Alcala, j'avois mangé plus de la moitié de mon fond; si bien que ne sçachant comment faire pour me tirer de là, je fus obligé d'avoir recours au pere des expédiens, c'est-à-dire à Don André. J'avois eu soin d'entretenir toujours avec lui un commerce de Lettres. Je lui avois exactement rendu compte de mes succès dans les Ecoles, & il m'en avoit témoigné beaucoup de joye. Je lui mandai donc quel obstacle s'oposoit à mon dessein, le priant de m'enseigner le moyen de le lever. Il me fit réponse qu'il ne demandoit pas mieux que de m'obliger; qu'il me feroit un don de l'héritage de ma
fem-

femme en forme de fondation , & que dans l'Acte il seroit stipulé , que je dirois chaque jour de l'année une Messe pour le repos de l'Ame de la Défunte. Mais qu'en même-tems je déclarerois par un Ecrit particulier que ce bien n'étoit pas à moi , & que je le remettrois à Don André , quand il le jugeroit à propos. Une pareille Contre-lettre faite pour une œuvre pie , bien loin de me sembler contrevénir aux Decrets des saints Conciles , ne souleva pas un moment contre elle ma conscience. Je conviens que je n'étois pas un homme à y regarder de si près , non plus que mon beau-pere , qui n'avoit peut-être fait de sa vie aucune affaire qui blessât moins que celle-là les Canons de l'Eglise. Quoiqu'il en soit , ne pouvant faire autrement , voilà par quelle porte je me disposai tout de bon à entrer dans le Sanctuaire des Ministres de la Religion.

En attendant que je pusse recevoir les Ordres , je commençai à m'écarter de toutes les compagnies , & pour vivre plus régulièrement , à fréquenter les Lieux saints. Un jour qu'il faisoit un très-beau tems pour la promenade , je sortis de la Ville pour aller en pèlerinage à Sainte Marie du Val , agréable hermitage qui n'en est éloigné que d'un quart de lieuë. Je rencontrai en chemin un grand concours de monde , qui

Dame qui n'étoit qu'à deux
moi, remarquant ma peine
tement en arrière, comme
par cette action à me mett
Je fus surpris & touché de
d'une femme qui n'étoit in
je croyois l'être. Malgré la
fectois, je ne pûs me dése
ma vûë sur une Personne f
doutai point, à voir la pro
bits, que ce ne fût une Dan
mun.

Elle me cachoit avec soin
me laissant apercevoir qu'
lança une œillade, dont je
qu'au fond du cœur. Je me
derrière la Belle, & voulant
ma reconnoissance par qu
obligeantes. Je lui dis tout

qué à en considérer une qui se cachoit moins que les autres, je la reconnus pour la Veuve du Docteur Gracia , Professeur en Médecine, femme déjà surannée & qui tenoit des Pensionnaires. Je sçavois qu'elle avoit trois filles , qu'on apelloit par excellence les trois Graces , à cause du nom de leur pere , & qui véritablement passoit pour des Personnes charmantes. Je ne doutai point que la Dame à qui je venois de parler , ne fût une de ces trois illustres sœurs , & comme la renommée vantoit particulièrement la beauté de l'aînée , aussi bien que son bon esprit , je souhaitai que ce fût celle-là. Souhait que je ne pûs former , sans craindre en même-tems pour mon cœur. Il faut tout dire : avec la réputation d'être fort jolies , elles avoient celle de n'être pas des Vestales , ce qui ne me surprenoit point. Le Docteur Gracia ayant laissé ses affaires dans un état qui avoit obligé sa Veuve à prendre des Pensionnaires pour soutenir sa maison. Si la médifance ne respecte pas les filles élevées avec sévérité , comment pouvoit-elle épargner les trois Graces , qui étoient sans cesse environnées de Galans ? Elles avoient appris la Musique , & leur pere , homme de plaisir , s'étoit plus attaché à les rendre propres à la société , qu'à les former à la vertu.

J'étois parfaitement instruit de tout cela, comme de leur côté elles n'ignoroient pas qui j'étois. On leur avoit dit que je sçavois la Musique à fond, que l'argent ne me manquoit point, & que j'avois un penchant naturel à le dépenser. Ces bonnes qualitez, qu'elles aimoient fort dans un homme, leur donnèrent envie de me connoître & de m'engager à grossir le nombre de leurs Pensionnaires. Elles m'en avoient adroitement fait faire la proposition, que j'avois rejetée, de peur de m'embarquer dans une nouvelle galanterie. J'avois même bien fait serment d'éviter tous les pièges que l'Amour me tendroit, & je ne croyois pas que dans le lieu Saint où je me trouvois, je violerois mon serment. Néanmoins je sentis certaine agitation qui ressembloit si fort aux premiers mouvemens d'une passion naissante, que j'en fus allarmé. Guzman, me dis-je à moi-même, prends garde de faire ici une folie. Quel Dieu viens-tu adorer dans cette Eglise ? Ne laisse pas surprendre ton cœur : Veux-tu perdre le fruit de tant d'années d'étude ?

Dans le tems que ma raison se révoltoit ainsi contre ma foiblesse, les Dames ayant fini leurs Prières, se levèrent pour sortir. Elles étoient au nombre de sept à huit Personnes, toutes de la même Compagnie.

El-

Elles passèrent devant moi. Je me levai aussi-tôt pour les saluer. Celle qui m'occupoit l'esprit & qui étoit effectivement l'aînée des trois sœurs , sous prétexte de rajuster sa mante , me fit voir adroitement son visage. J'en fus frappé vivement , & les regards dangereux qu'elle jetta en même-tems sur moi achevèrent de me troubler. Peu s'en fallut , dans le désordre où étoient mes esprits , que je ne la suivisse , entraîné par je ne sçais quel charme qu'on ne peut concevoir si on ne l'a éprouvé. Cependant un mouvement qui ne pouvoit venir que du Ciel , me retint tout-à-coup , & me donna la force de résister à un attrait si puissant. Je me representai dans le moment le péril que je courois , & considérai l'abîme où j'allois me précipiter. Je me remis à genoux pour continuer ma Prière , ou plutôt pour la commencer ; car j'avois été jusqu'alors si distrait , si ému , qu'il ne m'avoit pas été possible de m'en bien acquiter. Je ne pûs même détourner mon esprit de l'image enchanteresse qui l'occupoit , & plus agité qu'un Vaisseau qui se trouve sans voiles & sans gouvernail au milieu de la mer , je cédois aux divers mouvemens qui s'élevoient dans mon cœur.

L'inquiétude qui me travailloit ne me permettant plus de demeurer dans la Cha-

pelle, j'en sortis, non pour marcher sur les traces de la Beauté qui avoit fait tant d'impression sur moi ; au contraire, je voulois la fuir, & craignant de la rencontrer sur le chemin de la Ville, je pris une autre route. Je tournai mes pas du côté de la rivière, dans l'espérance qu'en me promenant le long de ses bords, je perdrois insensiblement le souvenir de cette redoutable Personne, dont toute ma Philosophie ne pouvoit me détacher. Peut-être serois-je redevenu tranquille à force de réflexions, si mon étoile ne m'eût conduit à ma perte. Une voix que j'entendis à dix ou douze pas de moi, me fit tourner la tête du côté qu'elle partoît, & la première chose qui s'offrit à ma vue fut Dona Maria Gracia, cette même Dame dont j'évitois les charmes avec tant de soin. C'étoit elle qui chantoit, assise sur l'herbe fleurie, tandis que ses sœurs & les autres Dames de sa compagnie étendoient auprès d'elle une magnifique collation.

A ce spectacle, je ne fus plus maître de moi ; je m'avançai vers elles en les saluant : Convenez, Mesdames, leur dis-je, que le destin m'est bien favorable aujourd'hui, puisqu'il veut que je vous rencontre par-tout ; mais pour être parfaitement heureux, il faudroit que je fusse de votre écot.

Dona

Dona Maria me répondit en souïrant, qu'il ne tiendrait qu'à moi d'en être. Qu'aussi-bien il étoit juste que tant de Bergères eussent du moins un Berger pour les défendre des Loups. Cette réponse me ravit & m'engagea dans la conversation. Je m'approchai des Dames, j'ôtai mon manteau, pour être plus à mon aise, & m'étant mis de la partie, je m'abandonnai à toute la gayeté de mon humeur. Animé de la présence de la Personne qui me charmoit, je brillai dans cet entretien. La mere & les filles me firent, comme à l'envi, des honnêtetez. Il me sembloit n'avoir jamais passé des momens si agréables. Je me repentois de ne m'être pas plutôt fauxfilé avec une famille si charmante, & d'en avoir fui les occasions. Les autres Dames étoient aussi fort gracieuses, de sorte que ce qu'il y avoit de plus aimable à Alcala se trouvoit-là rassemblé. C'est ce que je leur dis plus d'une fois. Elles m'en scûrent bon gré, & pour me montrer que je leur rendois justice, elles se disposèrent, après avoir fait collation, à former un Concert. Deux Dames prirent des Guitarres qu'elles avoient fait apporter, & Dona Maria, avec quelques autres qui avoient de la voix, les accompagna. Une Guitarre me fut ensuite présentée, & l'on me pria de jouer quelques airs à dan-

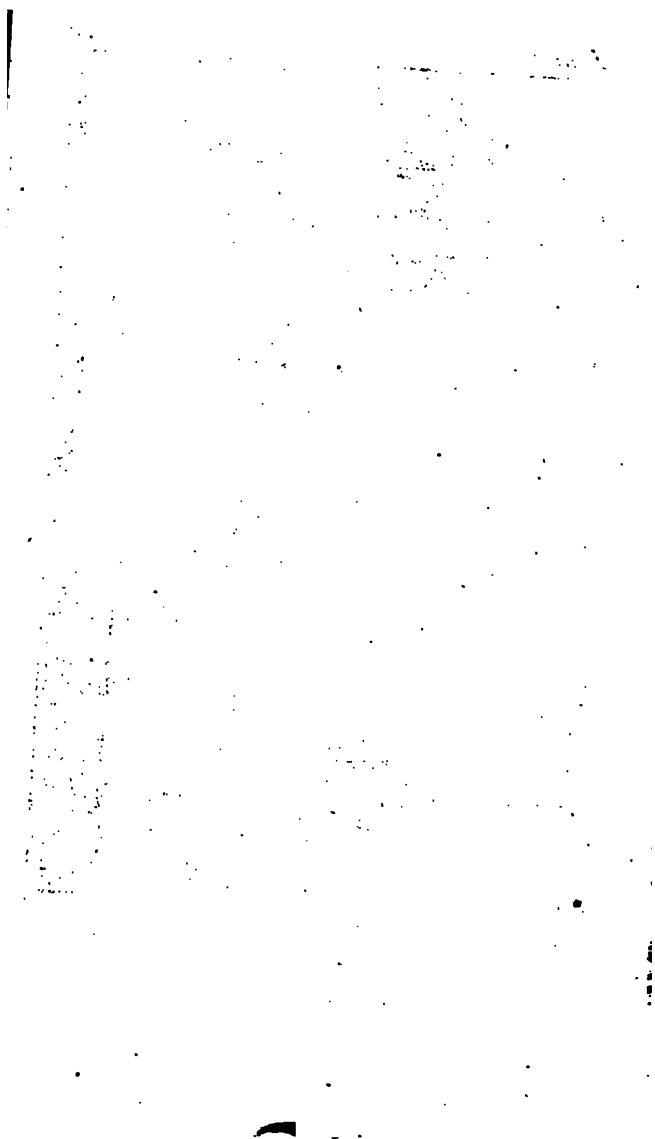
fer, ce que je fis avec moins de plaisir que je n'en eûs à voir les danses légères de ces Dames, qui paroissoient à mes yeux dans cette Prairie autant de Nymphes de Diane —

L'aînée des trois sœurs étoit la Danseuse qui avoit le plus de part à mes regards. Elle avoit un air de noblesse & des graces qui la distinguoient de ses Compagnes. Tu ne feras pas étonné qu'un homme qui prenoit feu aussi facilement que moi, ne pût résister à ces belles qualitez. Je devins si amoureux de Dona Maria, que je ne voyois plus qu'elle. Lorsqu'elle eut cessé de danser, je m'assis à ses pieds, & lui présentant la Guitarre que j'avois entre les mains, je la conjurai d'en joier elle-même, & de chanter en même-tems. Ce qu'elle ne refusa point de faire, à condition que je l'accompagnerois aussi. Elle avoit ouï parler de ma voix & elle mouroit d'envie de l'entendre. Comme je n'en avois pas moins de la satisfaction, je fis aussi-tôt retentir la Prairie de cette voix touchante, que je ne faisois jamais éclater sans m'attirer des applaudissemens. Toute la Compagnie en fut si contente, qu'elle ne pouvoit se lasser de me le témoigner.

Nous continuâmes à nous divertir de cette manière, jusqu'à la nuit. Alors la Veuve du Docteur Gracia, fit sonner la

re-





retraite , & nous commençâmes à défiler tous vers la Ville , de façon que Dona Maria & moi nous marchions les derniers. Comme si déjà d'intelligence tous deux nous eussions affecté de demeurer derrière pour nous entretenir en particulier. Il est inutile de dire que notre conversation roula sur l'amour. Nous étions l'un & l'autre trop en train de nous agacer , pour nous parler d'autre chose que de tendresse. Nous nous fîmes une déclaration réciproque de nos sentimens ; & dès ce jour là nous aperçûmes que nous étions faits l'un pour l'autre. Comme les autres Personnes de la Compagnie n'avoient pas ensemble un entretien si amusant que le nôtre , elles alloient plus vite que nous. Dona Maria voulant les suivre , fit par hazard ou autrement un faux pas , de sorte qu'elle seroit tombée , si je ne l'eusse soutenuë. Je la retins entre mes bras , & je fus assez hardi en la relevant pour lui dérober un baiser. Je n'eus pas si-tôt pris cette liberté , que la crainte d'avoir déplu par cette action , m'obligea d'en faire des excuses à la Dame , qui Bien loin de s'offenser de ma hardiesse , me dit fort spirituellement que j'avois bien fait de me payer par mes propres mains du service que je lui avois rendu , & qu'elle auroit pu négliger de reconnoître.

Quand nous fûmes arrivés à la porte de la maison des trois sœurs , leur mere me pria d'entrer , ce que je fis fort volontiers. On m'y presenta des rafraichissemens , & je m'y arrêtai jusqu'à ce que je jugeai que la b en séance exigeoit que je prisse congé de la Compagnie. Néanmoins avant que je me retirasse , je demandai à la Veuve la permission de la venir quelquefois assûrer de mes respects. Enfin , je quittai Dona Maria ; j'étois si transporté d'amour , & j'en avois l'esprit si troublé , qu'au lieu de m'en retourner chez moi , je pris le chemin de l'Université. Je ne reconnus mon erreur , que lorsqu'étant arrivé à la porte , je me mis en devoir d'y fraper. Tu conçois bien que je ne dormis guère cette nuit , après avoir passé la journée comme je te l'ai raconté.

Je fus le jour suivant aux Ecoles de l'Université , où ma distraction fut telle , qu'en sortant je n'aurois pû dire de quelle matière on y avoit traité. L'après-dînée , sans pouvoir m'en défendre , je me rendis chez Dona Maria , que j'écoutai plus attentivement que je n'avois fait mon Professeur le matin , & qui me détacha si bien de l'Université , que je cessai bien-tôt d'y aller. Je renonçai aux Ordres que j'avois voulu prendre. Je changeai mon habillement
Ecclé.

Ecclésiastique en un habit séculier des plus riches, & après avoir payé mon Hôte, je me mis en pension chez la Veuve du Docteur Gracia; ou pour parler plus juste, je m'abandonnai au Démon qui m'entraînoit. Tous les gens seneze, & qui étoient dans mes intérêts, déplorèrent mon aveuglement. Le Recteur même eut la bonté de me faire une charitable remontrance sur le changement de ma conduite; mais tous ses discours judicieux furent inutiles; il fallut que je subisse mon sort; qui étoit de m'abîmer: Ou bien le Ciel vouloit peut-être par là dérober un mauvais sujet à l'Eglise.

CHAPITRE V.

Guzman se remarie à Alcalá, & revient peu de tems après demeurer à Madrid avec sa nouvelle Epouse.

JE vivois délicieusement chez mes nouvelles Hôteffes. J'y faisois très-bonne chère; elles prévenoient mes desirs; elles ne cherchoient qu'à me plaire en toutes choses. En un mot, j'étois le Maître du Logis. Une vie si voluptueuse dura trois mois, au bout desquels je parlai de Mariage. Nous fûmes bien tôt d'accord sur les Articles; & pour pousser la folie encore plus.

plus loin , je fis une grande dépense en habits de noces , tant pour la Mariée que pour son prétendu. Il sembloit que j'eusse des écus à compter par boisseaux. Cependant pour dire la vérité , je joüois de mon reste.

Ma belle - mere qui étoit une bonne femme des plus faciles à ébloüir , voyant tout le fracas que je faisois , s'imagina que j'avois des biens considérables , que la fortune de ses autres filles étoit assurée , & qu'un Gendre tel que moi alloit améliorer les affaires de sa maison. Comme il faut qu'un jeune homme s'occupe , elle me proposa de m'appliquer à la Médecine , en me disant que c'étoit une Profession très-lucrative , & que si son Mari eût été plus laborieux , il auroit laissé sa Veuve & ses enfans fort à leur aise. Pour mieux m'engager à prendre ce parti , elle m'offrit tous les Livres & les Mémoires du Docteur Gracia , ne doutant pas , disoit-elle , qu'avec ce secours & l'excellent esprit que j'avois , je ne devinsse en peu de tems un habile Médecin. Pour la contenter , j'eus la complaisance de m'assujettir pendant six mois à étudier sous de fameux Professeurs en Médecine. Leurs Leçons ne furent guère de mon goût. Aussi m'ennuyant d'une étude si désagréable que je n'aimois point , & qui ne pouvoit me donner de quoi vivre que dans ma vieillesse ,
je

Je m'en dégoûtai. Je feignis d'avoir reçu des Lettres d'un de mes amis , qui me mandoit qu'il avoit occasion de me procurer à Madrid un Emploi honorable , & où je ne manquerois pas de m'enrichir en très-peu d'années. Je fis part de cette nouvelle à ma belle-mère , qui la croyant véritable , fut la première à me conseiller d'accepter cet Emploi , malgré le regret qu'elle avoit de me perdre.

L'aversion que je me sentoís pour la Médecine , n'étoit pas la seule raison que j'eusse de quitter Alcalá. J'en avois encore d'autres. Je me voyois fort court d'argent , & je n'étois pas bien aise de n.°. entrer la corde dans une Ville où j'avois jusqu'alors passé pour un homme aisé. Outre cela, je te dirai que Dona Maria depuis notre Mariage s'étoit avisé de renouer commerce avec certains Ecoliers dont elle n'avoit pas dédaigné la tendresse auparavant. Ce qui me déplaisoit d'autant plus , qu'elle ne pouvoit attendre de la reconnoissance de ces Galans que des sérénades & des boîtes de confitures. Je n'étois nullement satisfait de ces viandes creuses. Il me sembloit qu'un Mari qui vouloit bien fermer les yeux sur les galanteries de sa femme , méritoit du moins que l'abondance régnât dans sa maison. Je me résolus donc à m'éloigner d'un

sé

séjour où mon Epouse avoit de si mauvaises connoissances , & d'aller nous établir à Madrid , où nous pouvions compter d'en faire de meilleures.

Nous étant préparez à ce voyage , nous dîmes adieu à nos amis & à notre Famille , & nous nous rendîmes en bon équipage à Madrid , Ville apellée à juste titre la ressource des malheureux. Je m'étois brouillé avec le Seigneur Don André mon beau-pere , à l'occasion de mon second Mariage , que j'avois contracté contre son avis. Nous avions rompu tout commerce ensemble. Je ne songeois plus à lui à l'égard de mes Créanciers , comme j'avois encore devant moi plus de deux ans , j'étois fort en repos de ce côté-là. J'espérois qu'avant qu'ils fussent en droit de m'inquiéter , je ferois quelque bon coup de ma façon , ou que la beauté de ma femme nous mettroit en état d'aller nous faire loin d'eux un solide établissement.

Un pauvre diable de Marchand d'Alicante fut le premier qui donna dans nos filets. Nous l'avions rencontré sur notre route : Il s'étoit joint à nous , & pour ses péchez en voyant Dona Maria , il avoit conçu pour elle un amour violent. Nous nous en aperçûmes bien , lorsqu'étant arrivez à Madrid , il nous entraîna , pour
ainsi

ainsi dire , dans son Auberge ; où il nous assura que nous serions à merveilles. L'Hôtesse, nous dit-il , est une des meilleures femmes du monde. Elle a des chambres de la dernière propreté ; & il demeure à deux pas de chez elle un fameux Rotisseur qui nous fournira tout ce que nous voudrons avoir. Il n'y eut pas moyen de tenir contre la vivacité de ses instances , qui nous déclaroient assez la bonté de ses intentions. Nous nous laissâmes persuader & conduire à son Auberge : Nous y fûmes parfaitement bien reçus par l'Hôtesse , qui nous parut effectivement d'un très-bon caractère , & fort amie du Marchand. Elle nous donna la plus belle chambre de sa maison , & s'offrit civilement à nous rendre service dans toutes les occasions où nous pourrions avoir besoin d'elle.

Notre Compagnon de voyage nous pria de lui laisser le soin de nous faire apprêter un bon souper ; & il s'en acquita en homme riche & qui avoit envie de plaire. Il n'épargna rien pendant le repas pour gagner mes bonnes grâces , il me fit plus d'honnêteté qu'à ma femme , peut être parce qu'il me croyoit plus opposé qu'elle à son dessein. Après le souper , je demandai à compter , & l'on me dit que tout étoit payé , j'en fus ravi ; mais pour lui faire connoître
que

que je sçavois régaler aussi-bien que lui, je l'invitai à dîner pour le lendemain. J'envoyai chercher le Traiteur ou Rôtisseur, car il étoit l'un & l'autre, & je lui ordonnai de préparer un repas délicat pour trois Personnes. Il est vrai que je me promettois bien que le Marchand en feroit les frais ; & pour cet effet , aussi-tôt que nous eûmes dîné , je sortis sous prétexte d'avoir une affaire de conséquence qui m'appelloit dans le quartier de la Cour, en le priant de m'excuser & de vouloir bien tenir compagnie à mon Epouse. C'étoit-là justement ce qu'il fouhaitoit, & moi de même. Dona Maria quoiqu'assez parée de sa beauté naturelle, avoit passé toute la matinée à y ajouter tous les charmes qu'elle avoit pû emprunter de l'Art. De sorte qu'elle avoit un éclat dont il étoit tout ébloüi. Elle lui proposa de joüir pour le desennuyer, & lui gagna cent beaux ducats qu'il voulut perdre par galanterie.

Ce ne fut-là que le commencement du branle : car devenant plus libéral à mesure qu'il prenoit plus d'amour, il se jeta dans une dépense éfroyable. Il fit present à ma femme de plusieurs habits magnifiques, & de quantité de bijoux. Il la menoit tantôt à la promenade, tantôt aux spectacles, & nous régaloit elle & moi tous les jours à
grands

grands frais. Je m'imagine , me diras-tu , que toutes ses générositez n'étoient pas en pure perte pour lui. Je le crois comme toi. Dona Maria étoit naturellement trop reconnoissante pour les payer d'une parfaite ingratitude : Mais c'est de quoi je ne me souciois guère. L'Epoux d'une coquette , quand il est dans l'indigence , & qu'il trouve son compte à laisser sa femme coquette , doit être complaisant. Les Sots sont les Galans qui achètent chèrement de lui une chose dont il est saoul. Pour moi , je me revis en peu de tems par ma complaisance dans une gracieuse situation. Tout ce qui nous chagrinoit mon Epouse & moi , c'est que notre Hôtesse faisoit semblant de ne souffrir qu'à regret la bonne intelligence qu'elle voyoit entre ma femme & le Marchand. On ne lui avoit fait que de petits presens , pour la rendre traitable ; elle vouloit de plus grands profits ; cela fut cause que nous délogeâmes. Nous louâmes une maison toute entière , pour y vivre en pleine liberté , & nous la garnîmes d'assez beaux meubles , dont le Senor Diégo, (c'est ainsi que se nommoit le Marchand ,) eut la bonté de faire la dépense. O la joyeuse vie que nous menions là-dedans ! la bonne chère , l'amour & tous les plaisirs sembloient y faire leur séjour.

Le

Le Marchand ne pouvoit être plus satisfait qu'il l'étoit de son sort, & nous n'étions pas moins contents du nôtre. La concorde & la paix régnoient dans notre petit ménage, lorsqu'un jeune Seigneur Flamand, beau, bienfait & à grand équipage, vit ma femme à la Comédie avec le Senor Diégo, & la trouva si aimable, qu'il eut envie de la connoître. Il ne souhaitoit pas moins de sçavoir qui étoit l'homme qui l'accompagnoit. La Dame lui paroissoit une Personne de qualité, tant par ses habits que par son air noble, & le Marchand avoit une mine basse avec un habillement qui ne donnoit pas une idée avantageuse de sa condition. Il ne sçavoit que penser de ce bizarre assemblage, il prit d'abord Diégo pour un Domestique de la Dame, mais Diégo avoit avec elle un air familier, qui lui fit croire ensuite que c'étoit son Mari. Pour être informé de la vérité, il les fit suivre après la Comédie par un Laquais qui avoit de l'esprit, & ce Laquais ayant tout découvert par ses perquisitions, lui en fit un fidèle rapport. Le Gentilhomme Flamand ravi d'avoir jetté les yeux sur une Personne de bonne composition, se flatta de la souffler au Négociant dont la figure étoit si différente de la sienne.

Pour y parvenir, il eut une secrète conférence

férence avec notre ancienne Hôteſſe, qu'il mit dans ſes intérêts par des preſens, & qui ne demandant pas mieux que d'être employée à de pareilles affaires, promit de le bien ſervir pour ſon argent. Cette femme, dont nous nous étions ſéparés à l'amiable, nous venoit voir quelquefois. Elle ménageoit notre connoiſſance, ou ſi vous voulez celle de mon Epouſe, pour en profiter dans l'occaſion. Un jour dans un entretien particulier qu'elle eût avec Dona Maria, elle lui fit un portrait flatteur du Flamand, & lui parla de façon, qu'elle l'engagea, ſans que Diégo en ſçût rien, à une promenade où ce jeune Gentilhomme ſe trouva comme par haſard. Outre qu'il étoit fait à peindre & beau par excellence, il avoit l'eſprit agréable & inſinuant. Ma femme ſe ſentit d'abord du goût pour lui, & ne le laiſſa pas long-tems languir. Les marques de reconnoiſſance de ce Galant ne furent pas comme celles de Diégo, des montres de dix à douze piſtoles, ni des habits de peu de valeur ; ce furent des bourses de cent doublons, des diamans de prix, de ſuperbes tentures de tapisſeries & de la vaiſſelle d'argent. Vive la Nobleſſe : Dès que nous vîmes que ce Seigneur répandoit ſur nous ſes richesses à pleines mains, nous nous attachâmes à lui, & nous commençâmes à

négliger

négliger furieusement notre Bourgeois d'Alicante. Plus de complaisance, plus d'attention pour lui; Dona Maria en sa présence même favorisoit son Rival.

Le Senor Diégo ne manquoit pas de fierté. C'étoit un de ces riches Marchands qui se regardent comme des gens de qualité. Ne pouvant souffrir qu'on lui préférât quelqu'un, après tout ce qu'il avoit fait pour nous, il en murmura. Des murmures, il passa aux reproches, & des reproches aux menaces; ses emportemens excitèrent mon courroux. Je lui parlai en homme qui vouloit être maître dans sa maison. En un mot, je le maltrai fort, & lui fis même comprendre que s'il m'échauffoit encore les oreilles, je lui apprendrois à vivre. Dans le fond, je ne lui devois rien. S'il avoit dépensé beaucoup chez moi, on lui en avoit donné quittance. Il ne s'étoit point attendu que je le prendrois sur un ton si haut, & jugeant par-là qu'il avoit plutôt été ma dupe que moi la sienne, il prit le parti de se retirer en crevant de rage & de dépit, au lieu de rendre mille grâces au Ciel de l'avoir délivré d'une si dangereuse Sangsue.

Le Gentilhomme Flamand bien loin de diminuer la dépense qu'il faisoit au logis, l'augmentoit de jour en jour, il nous accabloit de presens. Aussi c'étoit une chose à
voir

voir que les grands airs que nous nous donnions. J'avois trois Laquais, ma femme, deux suivantes. Nous vivions comme si la prospérité dont nous jouissions eût dû toujours durer. Cependant nous n'étions pas fort éloignés de sa fin. Notre Galant s'avisa pour nos péchez & pour les siens de vanter sa bonne fortune à un Comte de ses amis, jeune Seigneur de la Cour, & de l'amener chez nous. Celui-ci n'eut pas si-tôt vû Dona Maria, qu'il devint Rival du Flamand. Passe encore pour cela : Elle avoit assez d'esprit pour les accorder tous deux ; mais le Comte voulant associer à ses plaisirs deux ou trois autres Petits-Mâîtres, les introduisit dans notre maison ; où toute cette brillante Jeunesse se mit à faire un fracas de tous les diables : on n'entendoit au logis que rire & chanter nuit & jour : on n'y faisoit que jouer & boire. Et comme ces jeunes gens n'étoient pas toujours bien en espèces, ils empruntoient, ils pilloient, & tout leur argent venoit fondre chez nous, sans que je m'aperçusse que notre fond augmentât de beaucoup, quoique nous tirassions journellement un profit certain de leurs débauches. Nous dissipions le bien à mesure que nous le gagnions.

Une vie si agitée ne pouvoit manquer de nous attirer quelque malheur. Deux de ces
 Petits.

Petits-Maîtres ' déjà desunis par la jalousie, eurent au jeu une dispute, qu'ils poussèrent jusqu'à mettre l'épée à la main. Ils se battirent, & avant qu'on pût les séparer, il y en eut un qui fut blessé mortellement. Les parens de ces jeunes Seigneurs, ayant appris que cet accident étoit arrivé dans ma maison, qui leur parut une source de desordres, m'envoyèrent enlever de mon lit un beau matin par une grosse troupe d'Archers, qui me menèrent en prison, après avoir joué de la griffe chez moi & ramassé mes meilleurs effets.

Cette subite irruption de la Justice réveilla désagréablement ma femme, qui se leva & s'habilla promptement pour aller trouver le principal de mes Juges, personnage des plus grave, & aussi respectable par son air prude, que par son âge avancé. Elle se jeta les larmes aux yeux à ses pieds, & implora son apui par des paroles très-touchantes. Le Vieillard, malgré le froid des années, fut moins attendri par les discours de la Solliciteuse, qu'échauffé par les charmes de sa Personne. Il la releva, & pour lui donner, disoit-il, une audience particulière, il la fit entrer dans son cabinet, où tandis qu'elle étoit assise auprès de lui, elle racontoit son affaire le plus à son avantage qu'elle pouvoit. Le vieux Satyre, qui ne l'écoutoit

l'écouloit point , lui essuyoit les pleurs avec un mouchoir d'une main , & lui passoit l'autre en tremblant sur la gorge. Enfin , il consola mon Eponse , en lui faisant espérer que la triste aventure arrivée chez elle n'auroit aucune fâcheuse suite ; & sur le champ il envoya ordonner de sa part au Concierge de la Prison , de m'y faire un bon traitement. C'étoit un Magistrat d'une grande autorité , & qui dès ce moment-là auroit pu m'en faire sortir , s'il l'eût voulu ; mais il avoit encore des audiences à donner à ma femme. Comme en effet , il lui dit en la quittant , qu'elle n'avoit qu'à le revenir voir le lendemain à la même heure ; ce qu'elle fit. Il l'attendoit dans son cabinet , où elle le trouva , frisé , poudré , musqué , avec une barbe retroussée. Il promit dans cette seconde visite que je serois élargi le jour suivant ; & il fallut encore que ma femme prît la peine de retourner chez lui , pour recevoir de sa main l'ordre de mon élargissement.

Je m'estimai fort heureux de me voir si promptement hors de cette affaire , quoique ce fût aux dépens de la moitié de mes effets. Je me flattois qu'à l'ombre du puissant Protecteur que Dona Maria venoit de se faire , nous pourrions impunément aller toujours notre train. Dès l'après-dînée , je

me rendis à son Hôtel , où je le remerciai de ses bontez. Il me reçût d'un air honnête, & me témoigna que je lui ferois plaisir de le voir quelquefois, & de dîner avec lui. Je parus infiniment sensible à cet honneur , & je le suppliai en prenant congé de lui de nous continuer sa protection. Il me protesta que je pouvois compter là-dessus , & pour m'en donner une forte assurance , il nous honora d'une visite dès le soir même. Nous lui fîmes une réception dont il eut tout lieu d'être content. Quand il auroit été le Premier Ministre de la Monarchie d'Espagne , nous ne lui aurions pas marqué plus de respect. Comme il nous dit qu'il aimoit la musique , nous fîmes mon Epouse & moi. un petit Concert qui fut fort de son goût. Ensuite nous le regalâmes de quelques confitures , qui lui donnèrent occasion de nous en envoyer le lendemain une caisse , dont on lui avoit fait présent.

Ce Galant suranné s'accoutuma peu à peu à venir tous les soirs dans une maison où il étoit si bien reçu. Ma presence pourtant ne laissoit pas de le gêner : Et pour m'écarter , il me dit , un jour qu'il m'avoit invité à dîner chez lui , qu'il ne pouvoit plus souffrir qu'un homme qui avoit de l'esprit comme j'en avois , passât sa jeunesse dans l'oisiveté ; qu'il avoit dessein de m'occuper
en

en me faisant avoir un Emploi : qu'il en sçavoit un qui me convenoit , & où je serois bien mal-adroit si je ne m'enrichissois pas en peu de tems. Je lui répondis que je n'étois oisif que malgré moi , qu'il m'obligeroit sensiblement s'il me procuroit quelque occupation utile , & que je m'en acquitterois de façon , qu'il n'auroit aucun reproche à me faire. Deux jours après , il vint au logis , & me mit entre les mains une Commission toute prête, d'Officier-Receiveur des Tailles du Roi , en me signifiant qu'il falloit que dès le lendemain , pour tout délai , je partisse pour me rendre au quartier de mon département. Quoique je n'aimasse guère cet Emploi, je l'acceptai, & j'en fis à mon Bienfaiteur les mêmes remerciemens que je lui aurois faits , s'il m'eût élevé à un des premiers Postes du Royaume. Ma femme n'en étoit guère plus contente que moi. Néanmoins nous résolûmes dans notre conseil secret d'en tâter un peu , & d'éprouver si pendant mon absence notre amoureux Barbon seroit assez généreux pour réparer la perte du Gentilhomme Flamand.

Je m'éloignai donc de DonaMaria , laissant le champ libre à son vieil Adonis. J'arrive au lieu de mon département ; je suis installé dans mon Emploi. Je me prépare

à l'exercer. Mais hélas ! que nous trouvons de près les choses différentes de ce qu'elles paroissent de loin ! Je connus bien-tôt que mon Poste n'étoit pas de ceux où l'argent nous vient en dormant ; & que pour y gagner seulement ma vie , je devois m'attacher à suer sang & eau ; outre qu'en tourmentant les misérables & en faisant mille violences , on ne s'acquiert point l'amitié du Public. En un mot , ce métier me déplut ; je ne sçais si je n'eusse pas mieux aimé celui de voleur de grands chemins. Aussi me proposois-je , au bout des trois premiers mois , de demander qu'on me rapellât. Ils n'étoient pas encore expirez , que mon Patron m'écrivit lui-même de revenir à Madrid. Sa Lettre me causa plus de joie , que je n'en avois ressenti lorsqu'il m'avoit si charitablement tiré de Prison. J'abandonnai de bon cœur mon Poste , & m'en retournai vers mon Protecteur , fort curieux de sçavoir pourquoi il s'ennuyoit de mon absence. Je commençai par l'aller voir en arrivant. Il se mit d'abord à se plaindre de l'humeur coquette de Dona Maria : Vous avez , me dit-il , une femme qui a un grand défaut. Elle n'aime que les jeunes gens ; j'ai eu beau lui représenter que les fréquentes visites qu'ils lui font , la perdront infailliblement ; jusqu'ici je n'ai pû l'engager à leur

leur rompre en visière. C'est une petite incorrigible.

Je ne vous ai rapellé , poursuivit-il , que pour vous informer de son indiscretion , & vous avertir de prendre garde à sa conduite , de peur qu'il ne se passe encore chez vous une scène pareille à celle que vous sçavez. On ne trouve pas toujours des Protections puissantes & desinterressées. J'entendis bien ce que cela signifioit , & je promis au Vieillard d'employer tout le pouvoir que j'avois sur ma femme , pour l'obliger de vivre avec plus de retenue. Après avoir fait cette promesse , qui réjouit un peu le bon-homme , je me rendis chez moi , fort assuré que mon Epouse , de son côté , m'en alloit bien conter. Je l'excusois par avance d'avoir fait quelques infidélitez au Protecteur , qui avoit un vrai visage de vieux , & qui étoit encore plus vieux qu'il ne le paroissoit. Effectivement , à peine eûs-je rapporté à ma femme ce qu'il venoit de me dire , qu'elle se déchaîna contre lui , le traitant d'infâme avare , & disant qu'elle n'avoit reçu de lui depuis mon départ que des presens frivoles.

J'entrai dans le ressentiment qu'elle avoit de l'avarice de ce vilain jaloux , & je laissai venir dans ma maison plus de jeunes gens qu'il n'en venoit auparavant. Ce que notre

Magistrat ayant remarqué, il me reprocha aigrement que je lui avois manqué de parole ; & comme s'il eût fait ma fortune , il me dit que je reconnoissois bien mal les bienfaits dont il m'avoit comblé. Je feignis de vouloir m'excuser , mais je n'en fis ni plus ni moins. Il me parla une seconde fois , se plaignant que pour pouvoir entretenir ma femme en particulier , il étoit obligé de venir chez moi à des heures qui le dérangoient. Je perdis à la fin patience , & pour nous défaire d'un homme si incommode , je lui fis dire deux ou trois fois qu'il n'y avoit personne au logis , quoiqu'il sçût bien que nous y étions.

Dès qu'il s'aperçût que nous cherchions à nous affranchir de sa tyrannie , son amour se convertit en haine , & ce Juge passionné dans sa fureur , nous fit condamner à sortir de Madrid dans trois jours , sous peine d'être enfermez pour le reste de notre vie. Il s'imaginoit qu'il nous réduiroit par-là sans doute à implorer sa miséricorde , & à faire ce qu'il lui plairoit : Il se trompa. Dès que cette injuste Sentence nous fut signifiée , nous devinâmes aisément qui l'avoit fait rendre , & nous prîmes la résolution d'y obéir ; ma femme aimant mieux aller jusqu'au bout du monde , que d'avoir jamais affaire à ce vieux Sorcier : & moi voyant

voyant aprocher le tems que mes Créanciers attendoient peut-être avec impatience pour me faire remettre en Prison.

CHAPITRE VI.

Guzman & sa femme ayant été chassés de Madrid pour leurs bonne vie & mœurs, vont à Séville. Guzman retrouve-là sa Mere. Suites de cette rencontre.

NOUS nous défilâmes dès le premier jour de nos meubles & de tout ce qui auroit pû nous embarrasser dans un voyage. Le second jour, nous louâmes quatre mules, dont nous avions besoin, pour nous voiturer & pour porter notre bagage, & le troisième d'assez bon matin, nous partîmes sans regret d'une Ville, où pour peu que nous eussions encore demeuré, nous aurions été obligés de vendre nos marchandises au rabais.

Nous prîmes le chemin de Séville, autant pour satisfaire le desir que j'avois de revoir ma Patrie, que pour contenter Dona Maria, qui sur les merveilles qu'elle m'en avoit ouï raconter, souhaitoit ardemment

d'en juger par ses propres yeux. Je lui avois dit, entr'autres choses, qu'on voyoit incessamment arriver du Pérou à Séville un grand nombre de Marchands chargez d'or, d'argent & de pierreries. Elle brûloit d'impatience d'essayer ses regards sur ces riches Mortels, & de remplir ses coffres de leurs dépouilles. Cependant quelque bon dessein que nous eussions sur eux, nous n'allions qu'à petites journées, de peur de nous fatiguer. J'avois un secret plaisir à considérer les Païs par où j'avois passé, quoiqu'ils me rapellassent le souvenir des tristes aventures de ma première jeunesse. Je reconnus le Cabaret où j'avois été garçon d'écurie, & à la vûe de Cantillana, je m'imaginai sentir encore ces excellens ragoûts de mulot dont on m'y avoit autrefois régaté. Je me souvins aussi à quelques lieux de-là des coups de bâton que j'avois reçûs de deux Archers de la Sainte Hermandad. Je dînai dans cette charmante taverne où l'on mangeoit des poulets en aumelette, & le recit que je fis de cette histoire à ma femme, la divertit infiniment. Enfin, je m'arrêtai à cet Hermitage, qui m'avoit servi de gîte la première nuit de ma sortie de Séville; & transporté d'une joie si tendre qu'elle m'arrachoit des pleurs, j'apostrophai le Saint dans ces termes : „ O grand Saint Lazare,

„ Lazare , quand je m'éloignai des degrez
 „ de votre Chapelle , j'avois la larme à
 „ l'œil , j'étois à pied , misérable , & vous
 „ me revoyez aujourd'hui content , bien en
 „ fonds & bien monté.

Il étoit nuit quand nous arrivâmes à la Ville ; nous descendîmes à la première Hôtellerie que nous rencontrâmes en entrant ; nous y fûmes fort mal , mais le lendemain m'étant levé pour aller chercher un logement plus commode , j'en trouvai un dans le quartier de S. Barthelemi , & j'y fis aussitôt porter mes hardes. Je demandai ensuite dans la Ville des nouvelles de ma mere , & personne ne pût m'en dire ; ce qui me fit croire qu'elle n'étoit plus au monde. Prévenu de cette opinion , qui m'affligeoit , je m'en retournai chez moi bien tristement ; néanmoins j'étois dans l'erreur , la bonne femme vivoit encore , & demouroit à Séville même. Ce fut Dona Maria qui fit cette découverte deux mois après , & voici comment : Elle avoit fait connoissance avec quelques jolies Dames de son humeur ; elle leur parla par hazard de ma mere , & elle fut fort étonnée d'apprendre qu'elle logeoit dans notre voisinage avec une jeune & belle Personne , qui passoit pour sa fille. Bon sang ne peut mentir : Je ne scûs pas si-tôt le domicile de ma mere , que j'y volai ; je la

vis , je la reconnus , & nous nous embrassâmes de part & d'autre avec une véritable affection.

Nous nous contâmes réciproquement & en peu de mots , ce qui nous étoit arrivé depuis notre séparation ; chacun pourtant de son côté ne disant que ce qu'il jugeoit à propos de dire. Elle voulut par exemple me faire entendre qu'elle avoit élevé par pure charité la fille qu'elle avoit auprès d'elle , l'ayant prise en amitié dès sa plus tendre enfance ; je feignis de la croire pieusement sur sa parole , quoique je me doutasse bien qu'en se chargeant d'un si pénible soin , elle avoit eu des vûes qu'elle n'osoit m'avoüer. Après un assez long entretien sur les affaires de la famille , j'allai rejoindre Dona Maria , pour la lui amener : Elles s'embrassèrent toutes deux à plusieurs reprises & avec des témoignages d'amitié que j'admirois dans une belle-mere & dans une bru.

Pour célébrer notre réunion , ma mere nous donna chez elle quelques repas , que nous lui rendîmes chez nous à notre tour. Comme j'avois besoin d'une vieille routière telle qu'elle étoit , pour enseigner à ma femme les manières coquettes des Dames de Séville , où la galanterie avoit des usages différens de ceux d'Alcala & de Madrid , je lui proposai de venir demeurer
avec

avec nous , en lui représentant qu'elle y feroit plus agréablement & plus à son aise qu'elle n'étoit. Elle me fit comprendre par sa réponse qu'elle ne pouvoit se résoudre à quitter sa fille d'adoption , & que d'ailleurs elle appréhendoit de ne pouvoir s'accorder long-tems avec mon Épouse. Je levai le premier obstacle en consentant de recevoir aussi chez moi la Personne dont elle ne pouvoit se séparer. Vous n'y pensez pas , mon fils , me dit ma mere ; vous connoissez encore bien peu les femmes : Croyez-vous que deux créatures aussi vives que Pétronille & Dona Maria , puissent vivre seulement un mois ensemble sans se broüiller , & même , sans mettre le feu de la discorde dans toute la maison.

Je ne laissai pas toutefois de vaincre la répugnance que ma mere avoit à m'accorder la satisfaction que je lui demandois : il est vrai que je ne l'obtins d'elle que sur l'assurance que je lui donnai , qu'elle trouveroit toujours dans ma femme une fille soumise à ses volontez ; encore vint-elle toute seule loger avec nous , aimant mieux que Pétronille demeurât chez elle , que de s'exposer en l'amenant , à faire naître des divisions dans la famille. Au commencement , comme on dit , tout est beau ; de l'un & de l'autre côté , c'étoit à qui feroit paroître

plus de complaisance. Si la belle-fille avoit toutes les attentions du monde pour la belle-mère, la belle-mère cherchoit à prévenir les desirs de la belle-fille. Elles ne se parloient toutes deux qu'avec douceur ; & si leur bonne intelligence eût duré , il seroit tombé sur nous une pluie d'or. Mais malheureusement au bout de trois mois , tout changea de face au logis. Ces mêmes Dames qui s'étoient si bien accordées jusques-là , commencèrent à tenir une autre conduite. Ma mere voulut gouverner despotiquement ; ma femme ne le pût souffrir : Elles se broüillèrent , & leur broüillerie alla si loin , que la paix fut bannie de la maison. Elles disputoient & se querelloient à chaque moment du jour. Quelquefois , croyant rétablir entr'elles l'union , je m'érigeois en Arbitre de leurs différens , & prenois le parti de celle qui avoit raison : Alors l'autre , quelque tort qu'elle eût , me sçachant très-mauvais gré de la condamner , m'apostrochoit d'une manière qui faisoit peu d'honneur à l'Arbitrage.

Une chose encore contribuoit à entretenir leurs dissensions : Les vaisseaux qu'on attendoit des Indes n'arrivoient point. L'argent devenoit rare , & par conséquent les profits de galanterie ne pouvoient être que fort médiocres : Il falloit néanmoins qu'on

qu'on fit toujours la même dépense dans notre ménage , Dona Maria n'étant pas d'humeur à entendre parler d'économie ; j'étois même obligé , pour la contenter , de lui acheter des habits tous les jours ; nos fonds diminuoient à vûë d'œil , & nos chagrins augmentoient. Nous avions compté sur les Marchands du Pérou qui ne venoient pas , & ce n'étoit que dans l'espérance de disposer de leurs Piaftres , que nous avions pris un si haut vol. Ma femme , à qui j'avois donné une grande idée de l'opulence & de la générosité de ces Négocians , n'en pouvoit détacher son esprit , & dans l'impatience qu'elle avoit de les voir arriver , elle me reprochoit leur retardement , comme si j'en eusse été la cause ; tout retomboit sur moi.

Pour comble de bonheur , je fis connoissance avec un Italien , Capitaine d'une Galère Napolitaine ; il avoit eu ordre de la Cour de se rendre à Malaga , pour transporter l'Evêque de cette Ville à Naples , & n'ayant pas trouvé ce Prélat prêt à s'embarquer , il venoit en attendant à Séville chercher des Marchands qui eussent des Marchandises de conséquence à faire passer en Italie , ainsi que cela se pratique. Je le rencontrai par hazard dès le second jour de son arrivée chez un Négociant , & comme
il

il ne parloit qu'Italien , faute de pouvoir s'expliquer en Espagnol , qu'il entendoit pourtant , je leur servis de truchement dans l'entretien qu'ils eurent ensemble. L'Officier fut ravi de voir un homme qui parloit sa Langue aussi-bien que lui , & il se faufila si bien avec moi , qu'il ne voulut plus me quitter. Il avoit de l'esprit , & il étoit très-agréable de sa personne ; je le menai chez moi , & le presentai à ma femme , qui ne manqua pas de le charmer. Il nous fit de petits presens , & nous en aurions reçu de lui de plus considérables , s'il eût eu plus de tems à demeurer à Séville ; mais il n'osa y faire un plus long séjour , dans la crainte de faire attendre l'Evêque de Malaga , & de se gêner dans l'esprit du Premier Ministre. Cen'étoit pas sans peine qu'il se voyoit obligé de s'éloigner de Dona Maria , & je doute qu'il eût pû s'y résoudre , s'il n'eût pas trouvé moyen de concilier son amour avec son devoir , en engageant ma chaste Epouse à m'abandonner pour le suivre en Italie ; ce qu'il fit fort bien sans truchement.

Après tout , je crois qu'il ne lui fut pas difficile de la déterminer à faire cette démarche : outre que ma femme étoit plus que jamais mécontente de ma mere , & qu'elle m'avoit pris en aversion pour lui
avoir

avoir le plus souvent donné le tort dans leurs démêlez , elle aimoit le changement. Je suis persuadé que le Capitaine qui l'enleva ne tarda guère à s'en apercevoir. Quoi qu'il en soit , au lieu de courir après elle , & de songer à la rattraper , ce que j'aurois pû faire en allant à Malaga , où je serois arrivé avant qu'il eût mis à la voile pour retourner en Italie , je fis pont d'or à mon ennemi. Bien fou qui court après sa femme qui l'a quitté : j'aurois plutôt remercié le Ciel de m'avoir délivré de la mienne , si pour me rendre sans doute sensible à son éloignement , elle n'eût pas emporté avec elle tout ce qu'il y avoit de meilleur au logis ; en quoi le Capitaine l'avoit honnêtement aidée , sans que j'y eusse pris garde : Je n'en avois pas eu le moindre soupçon.

CHAPITRE VII.

Guzman , après la fuite de sa femme , demeure quelque-tems avec sa mere. Par quelle ruse il devient ensuite Intendant d'une femme de qualité.

J'Eus la prudence de tenir cette affaire secrète , pour éviter la honte d'un éclat , sans parler des lardons que les railleurs
m'au-

m'auroient donnez. Je vendis le reste de mon bien , qui consistoit en quelques meubles & en quelques hardes que ma femme n'avoit pas daigné emporter , & j'employai l'argent qui m'en revint à me divertir avec mes amis. Ma mere s'accommoda le plus long-tems qu'il lui fut possible de la vie que je menois ; puis s'en étant enfin lassée , elle se retira dans la maison où elle avoit laissé Pétronille , en me disant qu'elle vivroit-là plus en repos ; & dans le fond cette fille étoit plus propre que moi à servir d'apui à sa vieilleffe. Je ne m'oposai pas au dessein de ma mere , & nous nous séparâmes tous deux sans nous broüiller.

Tu ne seras pas surpris si en dépensant toujours sans rien gagner , je me trouvai bien-tôt réduit à mon premier état ; mais tu t'étonnerois si je te disois qu'en me revoyant gueux , je sentis un chagrin mortel de n'avoir plus rien. Tu aurois raison ; cela seroit indigne d'un Avanturier , qui , dans quelque mauvaise situation où le mette la fortune , doit toujours trouver des ressources dans son génie : Aussi le mien ne m'abandonna-t'il pas. J'appris un jour qu'il y avoit dans Séville une riche Veuve , dont le Mari étoit mort dans les Indes, Gouverneur d'une Ville , où il avoit amassé de grands biens , dont elle jouïssoit en Andaloufie :

Que

Que cette Dame qui vivoit dans une haute dévotion , n'avoit point d'enfans , & que ses héritiers étoient tous des Personnes de considération : Qu'elle avoit besoin d'un Intendant ou homme d'affaires , & qu'elle en faisoit actuellement chercher un qui eût de la probité , n'ignorant pas que ces sortes de Places n'étoient pas toujours remplies par d'honnêtes gens.

Ce poste tenta ma cupidité , & je résolus de ne rien épargner pour l'obtenir , comptant ma fortune faite, si j'avois le bonheur de l'occuper. Après m'être bien tourmenté l'esprit pour inventer quelque ruse qui pût m'y faire parvenir , je m'arrêtai à celle que je vais te conter : Je découvris que cette Dame avoit pour Directeur un vieux Pere de l'Ordre de S. Dominique. On me dit qu'elle ne faisoit pas la moindre chose , sans avoir auparavant consulté ce bon Religieux , qui avoit un empire absolu sur ses volontez. Cela me fit songer aux moyens de surprendre l'estime de sa Révérence, & c'étoit en effet une voye sûre pour arriver à mon but. Voici donc comme je m'y pris : Ma mere m'avoit donné une bourse assez propre ; j'y mis huit pistoles & vingt écus d'or. J'y ajoutai une bague de peu de valeur , un cachet d'or & un dé d'argent , dont ma mere avoit fait présent à
ma

ma femme , le jour qu'elles s'étoient vûës pour la première fois. Après quoi , j'ôtai mon épée & pris un habit simple & modeste. J'allai dans cet état au Convent des Dominicains , où je demandai à parler au Révérend Pere dont je viens de faire mention ; c'étoit un grand Prédicateur & un saint-homme , qui avoit fait plusieurs conversions. On crut que je venois le trouver sur sa réputation , pour me mettre au nombre de ses Penitens. On me conduisit à sa chambre ; j'y entrai d'un air hypocrite , & adressant la parole au Religieux sans oser attacher sur lui ma vûë , je lui dis d'une voix foible & douce : Mon très-Révérend Pere , je viens de ramasser dans la ruë cette bourse , qui paroît pleine de pièces d'or ou d'argent. Quoique je ne sois qu'un pauvre homme , je sçais bien qu'il ne m'est pas permis de la retenir ; c'est pourquoi j'ai pris la liberté de vous demander pour la remettre , telle que je l'ai trouvée , entre les mains de votre Révérence , pour qu'elle en dispose comme il lui plaira.

Le bon Pere , à ces mots , ouvrit de grands yeux pour me considérer depuis les pieds jusqu'à la tête , & aussi charmé de mon action , qu'elle lui auroit paru condamnable s'il en eût pû pénétrer le motif , il loua d'autant plus la délicatesse de ma
con-





conscience , qu'elle étoit plus rare dans les hommes indigens. Il ne pouvoit assez m'admirer , & se sentant en même-tems une envie de me rendre service , pour récompenser ma vertu , il me fit des questions sur mon état & sur mes talens , afin qu'il pût sçavoir de quoi j'étois capable. Mon Révérend Pere , lui dis-je , il y a quelque-tems que je suis à Séville où je ne suis point occupé : J'ai quitté la recette des Tailles de Madrid où j'ai été employé , & où j'ai mieux aimé mettre du mien que de me résoudre à persécuter les pauvres gens. De Receveur des Tailles , je me suis fait Intendant d'un grand Seigneur , dont les affaires étoient fort dérangées ; néanmoins , avec l'aide de Dieu , je serois venu à bout de les rétablir , s'il ne les eût pas gâtées , à mesure que je les raccommodois. Enfin , après l'avoir servi pendant quatre années avec tout le zèle & toute la fidélité que je lui devois , je suis sorti de chez lui plus gueux que je n'y étois entré , & sans avoir été payé de mes gages.

Le Révérend Pere m'écouta jusqu'au bout avec une extrême attention ; & surpris d'entendre parler en si bons termes un homme dont l'habillement ne prévenoit point en faveur de son éducation , il me demanda si j'avois étudié. Je lui répondis que j'avois

j'avois fait toutes mes Etudes , dans l'intention d'être Prêtre ; mais qu'après avoir bien réfléchi sur un dessein qui demandoit tant de vertus que je n'avois pas , je m'étois déterminé à l'abandonner. Il fut curieux de m'interroger sur des matières Théologiques , pour voir jusqu'où pouvoit s'étendre ma capacité ; & comme j'avois la mémoire encore toute pleine des leçons de mes Professeurs de Théologie , je lui répondis d'une manière qui l'étonna. J'eus avec lui un entretien de deux heures , & il parut si content de moi , qu'il me témoigna que j'avois gagné son amitié : Allez , me dit-il ensuite en me congédiant , je dois demain Dimanche prêcher dans notre Eglise ; j'y publierai la bourse que vous avez trouvée : Revenez ici Mardi , j'espère que j'aurai quelque bonne Place à vous offrir.

Après avoir quitté la Révérence , je me rendis chez ma mere : J'ai perdu , lui dis-je , la bourse que vous m'aviez donnée , & dans laquelle sont votre bague , votre cachet & le dé d'argent de Dona Maria , avec huit pistoles & vingt écus d'or qui faisoient tout mon bien. Heureusement elle est tombée entre les mains d'un Pere Dominicain , qui doit la publier au Sermon qu'il fera demain dans son Eglise : Il faut , s'il vous plaît , que vous l'alliez reclamer ;
comme

comme une chose qui vous appartient : Je ne veux pas paroître devant ce Religieux , pour certaines raisons que je vous dirai dans la suite. J'ajoutai à ce discours quelques instructions , avec quoi la bonne femme ne manqua pas le jour suivant de se rendre à l'Eglise des Peres de S. Dominique. Elle entendit le Moine prêcher. Il employa la plus grande partie de son Sermon à louer l'action que j'avois faite : Il ne pouvoit , disoit-il , trouver des termes assez forts pour faire l'éloge d'un pauvre homme , qui , sans avoir égard à sa misère , n'avoit pas voulu retenir un bien qui n'étoit pas à lui. Enfin , le Prédicateur s'étendit beaucoup là-dessus , & parla d'une façon si pathétique , qu'il fit fondre en larmes son Auditoire. Toute l'Assemblée touchée de mon indigence en faveur de ma vertu , m'auroit volontiers fait part de ses richesses. Il y eût même des Personnes qui portèrent au Pere , après son Sermon , de l'argent pour moi. Ma mere se fit connoître à lui pour la maîtresse de la bourse , en spécifiant ce qu'il y avoit dedans , & lorsque le Religieux la lui eût renduë , elle l'ouvrit devant lui , pour en tirer deux pistoles qu'elle lui mit dans la main , en le priant de les donner , comme une marque de sa reconnoissance , à l'honnête homme qui avoit si bien observé les

Comman-

Commandemens de Dieu. Ce ne fut pas tout encore : Pour suivre exactement mes instructions , elle remit une pistole à sa Révérence, pour faire dire des Messes pour les ames du Purgatoire.

Ma bourse ayant donc ainsi passé sans péril par deux mains étrangères , revint entre les miennes , comme elle en étoit sortie à trois pistoles près. Le Mardy ne fut pas si-tôt arrivé , que je retournai vers le Dominicain , qui me reçût avec toutes les marques d'une véritable affection : Mon fils , me dit-il , une bonne Vieille à qui la bourse que vous sçavez appartient , est venue ici pour la reclamer , & je la lui ai renduë : Voici deux pistoles dont elle m'a chargé de vous faire present de sa part. Je témoignai au Religieux que je me faisois un scrupule de les accepter , attendu que je n'avois fait que mon devoir en ne gardant pas le bien d'autrui , & que je ne méritois aucune récompense pour cela. Alors le Pere me dit que je pouffois trop loin ma morale , & il m'obligea de prendre les deux pistoles ; ce que je fis seulement par obéissance.

Ensuite ce bon Dominicain m'aprit qu'il avoit une autre nouvelle à m'annoncer. Il se presente , me dit-il , un poste qui me paroît vous convenir. Il s'agit d'occu-
per

per une place d'Intendant chez une Dame des plus considérables de Séville : Vous serez heureux dans cette maison , & vous y gagnerez du pain pour le reste de vos jours, si vous remplissez fidèlement votre emploi , comme je n'en doute pas. J'ai conçu pour vous tant d'estime , que je n'ai pas hésité à vous servir de Répondant. A des paroles si flatteuses pour un fripon , je me prosternai aux pieds de sa Révérence ; j'embrassai ses genoux avec un transport qui lui fit assez connoître qu'il me faisoit un grand plaisir de me procurer une pareille Place. Il m'aida aussi-tôt à me relever , & m'assura qu'il me protégeroit toute sa vie. Puis il me chargea d'une Lettre pour la Veuve en question , en me disant qu'il s'étoit entretenu de moi avec cette Dame , & l'avoit préparée à me bien recevoir.

J'allai dès ce jour-là lui rendre chez elle mes premiers hommages , & il ne me fut pas difficile de m'apercevoir par l'accueil qu'elle me fit , que le Religieux lui avoit dit des merveilles de moi. Elle me reçût moins comme un garçon qui se presentoit pour être son domestique , que comme une Personne de mérite , à qui , par estime elle auroit donné chez elle un logement. Le Révérend Pere avoit aussi pris soin de régler mes gages & mes profits avec elle. Cependant

dant dans la crainte que ce Règlement ne me satisfît pas , elle eût la bonté de me demander si j'en étois content. Je répondis d'un air modeste qu'on ne pouvoit l'être davantage , & que je ferois tout mon possible pour qu'elle le fût autant de mes services. Ma personne & ma conversation lui plurent infiniment , & elle me témoigna de l'impatience de me voir chargé du soin de ses affaires , qui avoient , disoit-elle , grand besoin d'être mises en ordre. Quoique rien ne m'empêchât de demeurer dans sa maison dès ce moment-là , je ne laissai pas , pour me faire encore plus desirer , de demander deux jours ; & le troisième , enfin , j'y fis porter un coffre où étoient toutes mes hardes , qui consistoient en deux habits assez propres , & en quelques nipes.

On me donna un bel appartement , & je remarquai avec plaisir que tous les autres domestiques me regardoient comme un Intendant que Madame prétendoit qu'on respectât. On me confia tous les papiers , & je m'appliquai avec tant d'ardeur au travail , que je fis plus de besongne en quinze jours , qu'on n'en attendoit de moi dans un an. Ma Maîtresse ravie d'avoir fait l'acquisition d'un homme d'affaires si expéditif , ne voyoit pas le Dominicain , qu'elle ne lui en fit de nouveaux remerciemens. Ce
qui

qui causoit une extrême joie à ce bon Religieux, qui se remettoit à me louer, & qui me croyoit effectivement un garçon intégre & vertueux, tant il est vrai qu'un saint homme est facile à tromper.

J'étois souvent obligé d'aller demander à la Dame des éclaircissmens sur des choses dont je ne pouvois être instruit que par elle-même, & cela nous engageoit tous deux dans de longs entretiens. Il falloit me voir alors & m'entendre parler. J'étois tout sucre & tout miel. Je joignois à l'air du monde le plus respectueux des manières pleines de douceur, & quand son propre intérêt me forçoit à la contredire, ce qui arrivoit quelquefois, je lui rendois mes contradictions agréables par les tours flatteurs & délicats dont je sçavois les assaisonner. Il me sembloit que de jour en jour elle prenoit plus de goût à ma conversation. D'abord il y avoit des heures réglées pour nous entretenir de ses affaires domestiques, & c'étoit ordinairement le matin, tandis qu'elle étoit à sa toilette, & le soir après son souper. Elle ne s'en tint pas-là : elle se mit sur le pied de venir l'après-dînée dans mon cabinet, tantôt sous un prétexte, tantôt sous un autre, & d'y passer des heures entières à me parler de toute autre chose que de ce qui concernoit l'administration de ses

revenus. Elle en fit tant qu'à la fin je connus les bonnes intentions qu'elle avoit pour moi. Je feignis long-tems de ne les pas pénétrer ; mais quand ces sortes de Veuves s'abaissent jusqu'à jeter les yeux sur quelqu'un de leurs domestiques , elles en ont rarement le démenti. Elle fit les trois quarts & demi du chemin , & me dit pour excuser sa foiblesse , que son dessein étoit de m'épouser secrètement. Je m'abandonnai à ma bonne fortune , & certainement j'en aurois tiré de grands avantages , si j'eusse eu assez de prudence pour la conserver.

CHAPITRE VIII.

Pourquoi Guzman perd tout-à-coup l'amitié de sa Maîtresse ; & pour quelle raison il est condamné aux Galères.

Quand j'ai nagé en grande eau , j'ai toujours eu le malheur de m'y noyer. Dès que je me vis aimé de ma Maîtresse , & considéré des domestiques comme celui qui faisoit la pluie & le beau tems , je commençai à joüer un autre rôle dans la maison. Je tranchai du Maître absolu : J'achetai de riches habits. Je prodiguai l'argent,

l'argent, & pour comble d'extravagance je pris un Sous-intendant que je charge de tout l'embarras des affaires. Madan n'étoit pas plus prudente, & consulta moins sa raison que son amour, elle aprovoit au lieu de blâmer ma conduite indécrite.

Il n'en étoit pas de même de ses parents comme ils la connoissoient pour une Veuve fragile, & qu'ils visioient à sa succession ils observoient exactement ses démarches & les miennes; ils ne m'avoient pas déregardé de trop bon œil, lorsqu'ils m'avoient vu entrer à son service: Ils s'étoient défiez de mon air dévot, & ils furent fort allarmez, quand ils apprirent des gens logis que j'y taillois & rognois à ma fantaisie. Cela leur fit penser d'étranges choses. Ils ne sçavoient qui j'étois, & ne croyant pas marié, ils mouroient de peur que la tendre Veuve ne me fit remplir place du défunt Gouverneur, si ce n'étoit pas une affaire déjà faite. Cette crainte leur paroissoit d'autant mieux fondée, que leur parente avoit, quelques années auparavant, contracté un Mariage clandestin avec un de mes Prédécesseurs, qui, par bonheur pour les héritiers de la Dame, étoit mort peu de tems après. J'inquiétois donc ces Messieurs, qui tinrent entr'eux plusieurs

conseils pour délibérer sur les moyens les plus prompts & les plus efficaces de me faire quitter la partie. Ils y auroient néanmoins perdu leur peine , si je ne me fusse pas détruit moi-même dans l'esprit de ma Maîtresse, de la façon que je vais te le dire.

Le Commerce que j'avois avec elle devenoit moins vif de jour en jour de mon côté, pour deux raisons ; la première, c'est que je possédois sans crainte & sans desirs ; & la seconde , c'est que la Dame n'étoit pas bien ragoûtante. Pour surcroît de malheur pour elle , il arriva que je trouvai une de ses Suivantes très-jolie ; c'étoit une fille de seize à dix-sept ans , faite à peindre , vive & coquette. Je ne sçais qui de nous deux fit les avances , car nous nous sentîmes tout-à-coup de l'inclination l'un pour l'autre , & nous nous le témoignâmes en même-tems. Un homme à qui l'argent ne coûtoit rien à répandre , & qui dominoit dans la maison , n'étoit pas pour une Soubrette une conquête à mépriser. Elle m'écouta , & nous prîmes si bien nos mesures , que nous trompâmes tous les yeux. Il y avoit pourtant d'autres femmes au logis : Mais il n'est pas possible que la plus secrète intelligence ne se découvre tôt ou tard. Célie , c'étoit le nom de la Suivante , commença à se parer de bijoux , & à montrer de l'argent.

Ses

Ses Compagnes , par jalousie , en avertirent leur Maîtresse , qui leur ordonna de veiller sur cette fille , & de ne rien négliger pour apprendre la cause d'une nouveauté qui lui étoit suspecte. La Veuve fut bien servie ; on m'épia , on m'éclaira de si près , qu'on s'aperçût que j'avois avec Célie des entretiens nocturnes. Quel coup de poignard pour la Patronne ! Elle fut d'autant plus sensible à cette nouvelle , qu'elle étoit plus prévenuë en faveur de ma fidélité. Elle ne pouvoit me croire capable de cette perfidie , & elle voulut sçavoir la vérité avant que de faire éclater sa vengeance.

Je couchois dans une chambre qui communiquoit à la sienne par un cabinet où il y avoit une petite porte couverte d'une tapisserie. Ce que j'ignorois , c'est qu'il y avoit aussi une ouverture pratiquée dans le mur de ce cabinet , laquelle répondoit au chevet de mon lit , de sorte qu'il étoit aisé d'entendre par-là tous les discours que je pouvois tenir dans ma chambre , & particulièrement quand j'étois couché. Cette fatale ouverture fut cause de ma perte. La Veuve vint une nuit à cet endroit , d'où prêtant une oreille attentive à la conversation que j'avois alors avec Célie , elle entendit distinctement que nous faisions son éloge dans des termes bien mortifiants pour elle. Quoi-

que nous en diffions ordinairement beaucoup de mal , il ne nous étoit encore jamais arrivé d'en dire autant que ce soir-là. Il sembloit que le diable s'en mêlât pour nos péchez. Nous fîmes un sévère examen des défauts que chacun de nous avoit remarquez en elle ; en un mot , nous la tournâmes en ridicule depuis la tête jusqu'aux pieds. Tu t'imagines bien la rage dont elle fut faisie , lorsqu'elle ouït que l'on faisoit de si beaux portraits de sa personne. J'ai sçû depuis que dans son premier mouvement elle avoit été tentée d'entrer dans ma chambre , pour venir décharger sur nous sa fureur ; mais qu'après y avoir fait réflexion , elle avoit mieux aimé se retirer , pour se consulter sur le parti qu'elle devoit prendre , que de faire rire à ses dépens tous ses autres domestiques , en leur donnant une semblable scène.

Elle employa le reste de cette triste nuit à méditer sa vengeance. Il ne fut pas si-tôt jour , qu'elle envoya chercher son plus proche parent , pour lui dire que j'étois un parfait fripon : que je n'étois pas content de la voler , de la piller , & de mettre ses affaires en desordre : Que j'ajoutois à l'infidelle régie de ses biens l'audacieuse insolence de deshonor sa maison : Enfin , qu'elle me livroit au juste ressentiment qu'il devoit avoir

avoir de mes friponneries , & qu'il n'avoit qu'à me faire subir la rigueur des Loix. Elle ne pouvoit charger de cette commission un homme plus propre à l'exécuter que ce Parent , qui devant être un jour son Légataire universel , avoit plus d'intérêt que personne à m'écarter de la Testatrice. Aussi fut-il charmé d'en trouver une si belle occasion ; & il se hâta d'en profiter , de peur que la Dame ne vînt à changer de sentiment. Il la connoissoit & voyoit clairement qu'elle n'agissoit ainsi que par un dépit jaloux. Il usa d'une si grande diligence , qu'il obtint en moins de deux heures un decret de prise de corps contre moi ; de manière que je n'étois pas encore levé , qu'un Alguazil & six Archers vinrent me pincer dans ma chambre , & me traînèrent en prison.

Je crus pour le coup que c'étoit une marque de souvenir que me donnoient mes Parens de Gênes ou mes Créanciers de Madrid. Je n'appris que deux heures après le sujet de mon emprisonnement. Je n'en fus d'abord guère affligé : Je me mis dans l'esprit que ma Maîtresse m'aimoit trop , pour vouloir m'abandonner à la sévérité des Loix , & j'attendois à tout moment que l'on m'annonçât de sa part que n'étant plus irritée contre moi , elle venoit d'obtenir

des Juges mon élargissement. Ainsi je portois sans impatience & sans chagrin des fers que l'Amour , à ce qu'il me sembloit , se préparoit à briser ; & je me regardois moins comme un Intendant emprisonné pour ses mauvaises œuvres , que comme un Amant dont on punissoit l'infidélité. Cependant , je me flattois d'une fausse espérance. On me fit rendre compte de mon administration , qui avoit duré deux ans. Ce fut alors que les douleurs commencèrent à me prendre. La dissipation que j'avois faite des biens de la Veuve , desquels j'avois disposé comme s'ils eussent été à moi , laissoit un si grand vuide entre la recette & la dépense , que j'aurois défié tous les Intendans des grandes Maisons de le remplir. J'eûs beau travailler d'esprit , inventer des emplois de deniers , faire des parties d'Apoticaire ; tout compté , tout rabattu , je me trouvai court de quatre mille écus. Pour achever de m'abîmer , l'honnête homme sur qui je me reposois du soin des affaires de la Dame , pendant que je ne songeois qu'à mes plaisirs , ne me vit pas plutôt entre les mains de la Justice , que pour se dérober au même sort , qu'il ne méritoit pas moins que moi , il disparut avec tout l'argent comptant qu'il put emporter. Me voilà responsable de sa conduite ;

te, & chargé de toute l'iniquité. Comment pouvois-je impunément me tirer de-là ? Je n'avois ni bien ni caution, & la Partie à qui j'avois affaire étoit si puissante, que je ne devois pas me flâter de sortir de Prison, que pour aller servir le Roi sur mer.

J'étois si persuadé de cela ou de quelque chose d'aprochant, que je fis une tentative pour me sauver de Prison sous un habillement de femme ; j'avois déjà passé deux portes, & j'étois sur le point d'enfiler la dernière, lorsqu'un maudit Guichetier borgne, qui y étoit, me reconnut. Je portois sous ma robe un poignard que je tirai pour lui faire peur ; mais il cria, on accourut à son secours, & l'on m'enferma dans un cachot noir, d'où je ne sortis que pour être conduit aux Galères, à quoi je fus condamné seulement pour toute ma vie.

CHAPITRE IX.

Guzman est mené au Port Ste Marie avec d'autres bonnêtes gens comme lui. Ses aventures en chemin & sur les Galères.

LA Chaîne composée de vingt-six jeunes Forçats, tous revêtus du Colier de l'Ordre, étant prête à marcher, nous par-

tîmes de Séville, pour nous rendre au Port Ste Marie où étoient alors les Galères. Nous étions divisez en quatre bandes, tous enchaînez les uns aux autres ; & notre Conducteur escorté de vingt Gardes, nous menoit à petites journées.

La première, nous allâmes coucher à *Cabéças*, Village éloigné de Séville de trois lieuës. Le lendemain dès la pointe du jour, nous étant remis en marche, nous rencontrâmes un jeune garçon qui chassoit des petits cochons devant lui. Ce pauvre malheureux, au lieu de faire prendre à ses bêtes une autre route pour nous éviter, eut l'imprudence de les faire passer entre nos bandes, de sorte que nous lui en enlevâmes la moitié. Il eut beau s'en plaindre à notre Conducteur, & le prier d'interposer son autorité, pour nous obliger à les rendre, le Conducteur qui se promettoit bien d'en manger sa part, fit la sourde oreille à ses prières. Nous continuâmes notre chemin en nous applaudissant du beau coup que nous venions de faire. Nous en eûmes autant de joye, que si notre liberté y eut été attachée.

Lorsque nous fûmes arrivez à une Hôtellerie où nous nous arrê tâmes pour dîner, je fis present de mon cochon au Conducteur, qui l'accepta volontiers, en me témoignant

DE GUZMAN D'ÁLFARACHE.

moignant qu'il m'en sçavoit bon gré demanda aussi-tôt à l'Hôte & à l'Hôtel s'ils accommoderoient bien ce gibier ; bonnes gens lui firent connoître par la réponse qu'il ne pouvoit s'adresser à de mauvais Traiteurs. Surquoi prenant la role, je lui dis que s'il vouloit me faire tacher de la chaîne, pour une heure tems seulement, je lui servirois de Cuvier, & que j'étois persuadé qu'il seroit content de mon sçavoir faire. Il ne balança point à me mettre en état de le lui montrer, & je lui préparai un repas dont il fut très-satisfait ; ce qui l'engagea pendant son voyage à me traiter plus doucement que les autres.

Je fis un autre tour de mon métier dans cette Hôtellerie où il y avoit deux Marchands qui dînoient. Nous voyant-là tous péle-mêle avec eux, ils avoient une furieuse inquiétude pour leurs hardes. Un d'eux sur-tout ne perdoit point de vue ses poches, & avoit mis sous la table sa valise sur laquelle il apuyoit ses pieds ; je me sentis tenté de friponner celui-là : Je me glissai subtilement sous sa chaise, & pendant avec un couteau bien tranchant la valise, j'en tirai deux paquets, que je fourrai dans mon haut-de-chausses, & dont je chargeai adroitement un de mes cama-

des, nommé Soto, avec lequel j'avois fait connoissance dans la Prison. Lorsque la Chaîne fut hors de l'Hôtellerie, & qu'elle eut fait un quart de lieuë, je dis à Soto de me donner les paquets, pour voir de quelle espèce étoit notre butin, & pour le partager entre nous fraternellement. Soto me répondit qu'il ne sçavoit de quoi je lui parlois. Je crus d'abord qu'il vouloit rire; mais c'est à quoi il ne pensoit nullement. Il persista constamment à nier qu'il eût reçu quelque chose de moi. Je pris mon sérieux; je lui reprochai son ingratitude & sa mauvaise foi. Il se mocqua de mes reproches & de mes menaces, & demeura toujours à bon compte saisi des paquets. Son procédé me piqua; je résolus de m'en venger, de déclarer la chose au Conduc-teur, aimant mieux qu'il profitât du larcin que Soto, & je ne manquai pas, en arrivant à la couchée, d'exécuter ma résolution.

Je n'eus pas si-tôt conté le fait au Conduc-teur, qu'il fit apeller Soto, pour lui demander les deux paquets. Le Forçat lui répondit effrontément qu'il ne les avoit pas, & qu'il falloit que je fusse un grand fourbe, pour l'accuser de les avoir. Ah! vous ne voulez donc pas les rendre de bonne grace, s'écria le Conduc-teur! Hé bien, mon ami, nous allons en user avec vous
comme

comme vous le méritez. En même-tems il ordonna aux Gardes de lui donner la question avec des cordes. Soto pâlit de frayeur à cet ordre cruel , & craignant pour sa peau , il avoïa lâchement que les paquets étoient cachez dans le ventre de son cochon ; car il en avoit auffi attrapé un. Véritablement on les y trouva , & quand on les eut défaits , on vit plusieurs Chapelets & Bracelets de Coral garnis d'or , & bien travaillez. Notre Conducteur en homme qui entendoit parfaitement son métier , les ferra sans façon dans ses poches , en me promettant une récompense , que j'attends encore aujourd'hui. Ce qui prouve bien que ces sortes de gens profitent des mauvaises actions des voleurs , sans avoir part à leur châtiment. Depuis ce jour-là , Soto & moi , nous nous jurâmes une haine immortelle.

Nous poursuivîmes notre route , & à notre arrivée au Port Sainte Marie , nous trouvâmes qu'on y espalmoit six Galères pour les envoyer en course. On nous laissa reposer pendant quelques jours dans la Prison , après quoi nous fûmes partagez en six bandes. Je fus assez malheureux pour être de celle dont étoit Soto , & par conséquent condamné à vivre avec lui dans la même Galère. On nous y fit entrer ; on me plaça
au

au milieu vis-à-vis le grand mats , & ce qui me causa un véritable chagrin , c'est que Soto fut mis au banc du Patron , de manière qu'il étoit fort près de moi. On nous donna deux chemises avec l'habit du Roi , deux caleçons de toile , une camisole rouge , un bonnet de la même couleur & un capot ; après cela, le Barbier vint nous raser le menton & la tête. Je ne perdis pas mes cheveux sans regret ; quoiqu'ils fussent d'un blond qui tiroit sur le roux , ils ne laissoient pas d'être assez beaux. Me voilà donc Forçat dans les formes , & il y avoit assurément long-tems que je méritois bien de l'être.

Comme le Comite est un Officier qui a un grand pouvoir sur les Galériens , & qui l'exerce ordinairement avec beaucoup de brutalité , je crus que je ferois une bonne affaire , si je pouvois gagner son amitié. Il couchoit & mangeoit auprès de moi ; j'étois à portée de lui rendre de petits services , & je ne manquois pas une occasion ; j'allois le servir à table , faire son lit , nettoyer ses habits. J'étois toujours le premier à courir au-devant de ses besoins , & à lui marquer mon zèle. Tant de peines & tant de soins ne demeurèrent pas sans récompense : Je m'aperçûs bien-tôt qu'il me regardoit d'un œil defarmé de cet air terrible qui fait trembler une Chiourme ; ce qui me
parut

parut une grace toute particulière ; aussi pour m'en rendre encore plus digne , je redoublai mon attention à lui plaire , & j'y réussis si bien , qu'il ne voulut plus employer d'autres que moi à son service. Pour m'y attacher encore davantage , il me fit ôter de mon banc pour me charger de faire son petit ménage , & sur-tout de lui aprêter à manger , étant très-content de quelques ragoûts que je lui avois déjà faits. Je fus un peu fier de cet honneur , & j'avois sujet d'en être bien aise , attendu que par cet heureux changement je devenois exempt de toute fonction de Forçat.

Notre Galère eut ordre d'aller à Cadix prendre des mats , des antennes , du godron & autres choses semblables. Quoique je ne fusse pas obligé de me mettre à la rame , cependant je fis comme les autres pour ne pas augmenter leur jalousie , qui n'étoit déjà que trop grande de me voir aimé du Comite ; d'ailleurs , puisque j'étois condamné à cet exercice , il me sembloit que je devois m'y accoutumer. Je ramai donc toute la journée ; mais le soir en arrivant , je me sentis si fatigué d'un travail si pénible & si nouveau pour moi , qu'après avoir couché mon Maître , je m'étendis sur mon capot , où je m'endormis : Mon sommeil fut si profond , que deux de mes camarades

rades me volèrent sans que je me réveillasse. Ils me prirent quelques écus que j'avois cousus à ma camisole ; je m'en aperçus à mon réveil. J'en portai d'abord ma plainte au Comite, qui me les fit restituer à bons coups de cerceau ; ensuite il me conseilla , pour m'affranchir de l'inquiétude que la garde de mon trésor me causeroit , de l'employer en Marchandises , sur lesquelles je pourrois gagner en les revendant. Je suivis son conseil , & continuant à faire tous mes efforts pour contenter un Maître qui avoit tant de bonté pour moi , je puis dire que je menois une vie heureuse , quoique je fusse aux Galères.

Sur ces entrefaites , un jeune Seigneur parent de notre Capitaine & Chevalier de l'Ordre de S. Jacques, aiant dessein de commencer ses caravanes, vint avec son bagagé occuper une Place dans notre Galère. Il avoit , suivant la coutume de ce tems-là, une chaîne d'or au cou : On lui en vola un beau jour dix-huit chaînons ; on soupçonna de ce larcin premièrement ses valets , qu'on voulut adroitement engager à le confesser , & lorsqu'on vit que par douceur on n'y pouvoit réussir , on fit jouer le cerceau. Le Capitaine , qui connoissoit ses propres valets pour des fripons capables d'avoir fait le coup , les fit traiter comme ceux de son parent.

parent , tout cela fut inutile , les chaînes ne se retrouvèrent point. Sur quoi le Capitaine lui dit : Mon neveu , il faut que vous fassiez servir par un Forçat , qui sois de faire votre chambre , & qui soit responsable de vos hardes ; s'il vient à perdre la moindre chose , il sera roué de coups. Le Chevalier témoigna qu'il seroit bien aise d'en avoir un qui fut propre à le servir. Il ne s'agissoit plus que de sçavoir lequel des Forçats auroit cet honneur. Plusieurs personnes de la Galère lui vantèrent leur adresse & mon esprit , de sorte qu'il se haïta que je fusse auprès de lui. Là-dessus le Capitaine fit venir le Comite , & lui demanda s'il étoit content de moi ; le Comite ne sçachant pourquoi on lui faisoit cette question , s'étendit sur mon mérite , & me loua tant , que le Chevalier dès ce moment-là se résolut à me choisir. On me fit appeler ; je plûs à ce Seigneur , qui m'arrêta pour son service , m'enleva au Comite dont je fus bien regretté.

Me voici donc devenu Valet de chambre d'un Chevalier de S. Jacques. Pour rendre plus libre & me mettre plus en état de le servir commodément , il obtint du Capitaine que je n'aurois que l'anneau au pied. On me donna par compte ses hardes , ses bijoux & sa vaisselle d'argent. On m'en chargea.

chargea en me recommandant pour mon propre intérêt d'être fidèle & vigilant. Je rangeai aussi-tôt les effets de mon nouveau Maître, de façon que d'un coup d'œil je les voyois tous. Il fut fait très-expreses défenses à ses Valets d'entrer sans ma permission dans sa chambre, lorsqu'il n'y seroit pas, ce qui me dispenseroit d'avoir toute l'attention dont j'aurois eu besoin pour veiller sur ces gaillards, qui valoient bien des Forçats pour faire des tours de mains.

Je m'attachai à étudier l'humeur & le génie du Chevalier, & je ne tardai guère à m'en faire aimer & même estimer; tout Galérien que j'étois, il se plaisoit à m'entretenir, & je lui paroissais homme de bon conseil. Il me consultoit quelquefois sur ses affaires les plus importantes. Comme il arriva un jour qu'il avoit l'air sombre & rêveur : Mon ami, me dit-il, un de mes oncles m'a écrit une Lettre qui me chagrine & m'embarrasse. Il souhaite que je me marie; il m'en presse, si je veux héritier de tous ses biens. C'est un garçon qui a vieilli dans l'oïveté de la Cour, sans avoir jamais pû se résoudre à subir le joug auquel il veut me lier. Je ne sçais quelle réponse faire, pour m'excuser honnêtement : Je ne me sens aucun penchant pour le Mariage. Monsieur, lui dis-je en plaisantant; si j'étois

tois à votre place , je lui manderois que je ne demande pas mieux que de me marier , pourvû que ce soit avec une de ses filles. Mon Maître fit un éclat de rire à ce trait plaissant , & me dit qu'il s'en serviroit pour se débarrasser des importunitéz de son oncle.

CHAPITRE X. & dernier.

Guzman se trouve dans la plus cruelle situation où il se soit jamais trouvé ; mais le Ciel finit tout-à-coup ses peines , & lui fait recouvrer la liberté.

J'Etois très-content de mon sort auprès de ce jeune Chevalier , qui faisoit si bonne chère , que des restes de sa table j'avois dequoi bien régaler une partie de mes camarades. J'en aurois sur-tout fait part à Soto , malgré ce qui s'étoit passé entre nous , si ce mauvais homme , que l'envie tenoit toujours armé contre moi , n'eût pris soin de nourrir ma haine par les discours médifans qu'il tenoit de moi , tant aux Valets de mon Maître qu'à ceux du Capitaine. Ces domestiques qui ne m'aimoient guère ni les uns ni les autres , l'écoutoient

coutoient avec plaisir , & ne manquoient pas d'aller rapporter à leurs Patrons tout le mal qu'ils lui entendoient dire de moi ; & entr'autres choses que je guettois l'occasion de faire un bon coup , & que tôt ou tard le Chevalier me connoistroit pour un fripon.

Quoique tous ces rapports dussent être suspects dans de pareilles bouches , ils ne laissèrent pas de faire quelque impression sur l'esprit de mon Maître ; je m'en aperçus bien. Ce Seigneur feignoit en-vain d'avoir toujours une entière confiance en moi ; je remarquois qu'il prenoit garde , contre sa coutume , à mes actions , & n'étoit pas éloigné de me croire capable de justifier les médisances de Soto. De mon côté , sans faire semblant de pénétrer les soupçons injustes que ce malheureux avoit inspirés , je continuois à servir avec beaucoup de fidélité , ayant sans cesse les yeux ouverts , pour éviter les pièges que mes ennemis me pourroient tendre. Cependant avec toute ma vigilance , je fus la dupe de la malice de Soto. A l'instigation de ce scélérat , un Valet du Chevalier se saisit subtilement d'une assiette d'argent , & la cacha sous mon lit entre deux ais , de façon qu'on ne la voyoit point. Je m'aperçus d'abord qu'elle me manquoit. Je le dis à mon

Maître

Maître d'un air qui devoit bien lui persuader qu'elle m'avoit été prise. Néanmoins on ne me crut pas. On fouilla par-tout , & on découvroit enfin où elle étoit. Alors le Capitaine jugeant que j'étois le voleur ; malgré ce que je pouvois alléguer pour ma défense , me condamna à cinquante coups de late ; mon Maître fut touché de la douleur que je fis paroître quand j'entendis prononcer cet Arrêt , & s'oposant à l'exécution , il obtint ma grace , à condition que s'il m'arrivoit une seconde fois de perdre quelque chose , je payerois le tout ensemble.

Comme je vis par cette aventure que j'avois des ennemis secrets , qui travailloient sourdement à ma perte , & que j'aurois bien de la peine à me garantir d'une nouvelle surprise , je suppliai très-humblement le Capitaine & mon Maître de donner mon emploi à un autre. Le Chevalier expliqua mal ma prière ; il s'imagina que je ne voulois quitter son service , que pour me remettre à celui du Comite. Il m'en fût mauvais gré & me refusa , pour me mortifier , ce que je demandois. Il fallut donc me déterminer à continuer de le servir , & à me tenir nuit & jour sur mes gardes ; ce que je fis pendant quelque-tems avec tant de bonheur , que je mis en défaut
l'adresse

l'adresse des traîtres conjurez contre moi ; mais il n'étoit pas possible que je fusse toujours assez heureux pour parer leurs coups fourrez. Un soir mon maître étant revenu de la Ville , voulut se deshabiller ; je lui donnai son bonnet & sa robe de chambre , & tandis que je portois d'une chambre à une autre son épée , ses gants & son chapeau , on m'escamota le cordon ; je ne sçais comment se fit un tour si subtil , & je n'ai jamais pû le concevoir ; cependant c'est un fait. Le lendemain lorsque je pris le chapeau pour le nettoyer , je le trouvai sans cordon ; à cette vûë , je devins plus pâle que la mort ; je cherchai par-tout. Peine inutile ; je reconnus qu'il y avoit dans la Galère des filoux plus fins que moi.

Que faire à cela ? Et comment sauver ma peau des coups qui la menaçoient ? Je crus qu'il n'y avoit pour moi point d'autre parti à prendre , que celui d'implorer la miséricorde du Chevalier. Je m'imaginai qu'au lieu de me faire éprouver le rude châ-timent qui m'avoit été promis , il entreroit dans ma peine , & auroit encore la bonté de demander grace pour moi. C'étoit une fausse espérance dont je me flâtois : Quand je contai à mon Maître le nouveau malheur qui m'étoit arrivé ; j'eus beau lui parler d'une manière pathétique, & lui représen-
ter

ter la malignité de mes ennemis , dont j'af-
furois que la perte du cordon étoit l'ouvra-
ge , il ne fit que me rire au nez. Monsieur
Guzman , me dit-il d'un air moqueur , je
suis persuadé que vous êtes un garçon plein
d'intégrité, quoiquè vous n'ayez pas tout-
à-fait cette réputation-là dans la Galère , &
qu'on m'ait dit que j'étois bien hardi d'a-
voir tant de confiance en vous. Encore une
fois , je vous crois un très-honnête homme,
& je suis fâché de vous dire que si vous ne
retrouvez pas mon cordon , vous serez li-
vré au Sous-comite qui vous traitera en
enfant de bonne Maison ; c'est surquoi
vous pouvez compter , malgré les assuran-
ces que vous me donnez de votre fidélité.

Telle fut la réponse du Chevalier. Le
Capitaine , homme des plus violens , arriva
dans ce moment-là : Dès qu'il scût de quoi
il s'agissoit , & qu'il vit que je m'obstinois
à nier que j'eusse pris le cordon , il se mit en
fureur , & me fit battre si cruellement , que
je demeurai sur la place à demi-mort. Le
barbare m'auroit sans doute fait ôter la vie ,
s'il n'eût pas craint d'être obligé , comme
c'est la coutume en pareil cas , de me rem-
placer à ses dépens par un autre homme ,
ou de payer la taxe ordinaire d'un Forçat.
Pour comble de misère , je fus chassé de la
poupe & envoyé au dernier banc de la
prouë.

prouë. C'est l'endroit de la Galère le plus incommode , & où il y a le plus à travailler. Ajoûtez à cela que le Comite eût ordre de ne me point ménager , sous peine de déplaire à la Cour. Je crois bien qu'au fonds de son ame , ce bon Officier me plaignoît , & quoiqu'on lui eût fort recommandé de me traiter avec une extrême rigueur , il me laissa en repos pendant plus d'un mois , me voyant hors d'état de rendre le moindre service.

Je repris , enfin , peu à peu mes forces. Déjà même je commençois à faire , sur la mer où nous étions alors , la rude fonction de Rameur , lorsque le Ciel satisfait des peines que j'avois injustement souffertes , eût pitié de moi , & voulut me tirer de l'affreuse situation où je me trouvois. C'est ce que je vais te raconter en peu de mots : Soto qui méditoit un grand dessein , qu'il ne pouvoit exécuter sans le secours d'un homme qui fut dans le poste où j'étois , c'est à dire auprès de la poudre , eût envie de se réconcilier avec moi. Il se servit pour cet effet de l'entremise d'un Turc , qui avoit la liberté d'aller d'un bout à l'autre de la Galère. Soto me croyoit avec raison fort irrité contre le Capitaine , & ne doutoit point que je n'aimasse autant qu'un autre à me voir libre. Il me fit prier par le
Turc

Turc d'oublier le passé , & de lui rendre mon amitié qu'il confessoit avoir justement perduë. Je témoignai ne demander pas mieux que de renouer avec lui. Surquoi le Turc me parla dans ces termes :

„ Soto m'a chargé de vous communi-
 „ quer le projet qu'il a courageusement
 „ formé pour nous délivrer tous. Quand
 „ nous serons auprès de la côte de Barbarie ,
 „ où nous allons , & dont nous ne sommes
 „ pas fort éloignez ; nous devons égorger
 „ premièrement le Capitaine , ensuite les
 „ autres Officiers & les Soldats , en criant :
 „ *Liberté , liberté*. Les Forçats se souleveront
 „ aussi-tôt. Nous nous rendrons maîtres de
 „ la Galère , & nous trouverons un asile
 „ chez les Turcs. Il y a plus de deux mois ,
 „ poursuivit-il , que nous nous préparons à
 „ exécuter notre entreprise. Nous avons
 „ des armes cachées. Toutes nos mesures
 „ sont prises , & nous sommes un grand
 „ nombre de gens , tant Turcs que Chré-
 „ tiens , qui avons résolu de nous sauver ou
 „ de périr tous ensemble. On n'exige de
 „ vous qu'une chose , c'est de mettre le feu
 „ aux poudres , si par malheur vous remar-
 „ quez que nous ne soyons pas les plus
 „ forts. Tel est notre complot. Après le
 „ châtiment inhumain que le Capitaine
 „ vous a fait souffrir , nous avons crû que

„vous ne refuseriez pas de vous joindre
„à nous.

Je répondis au Turc qu'on avoit eu raison de présumer qu'il n'y avoit rien que je ne fusse capable de faire pour me venger du Capitaine, & qu'il pouvoit assurer de ma part tous les Conjurez, que je ferois ce qu'ils attendoient de moi. J'avois cependant une autre pensée. Lorsque je vis approcher la journée de l'exécution du projet, je dis un matin à un Soldat, qui vint par hazard auprès de moi, d'aller dire au Capitaine que j'avois un secret de la dernière conséquence à lui révéler. Mais, ajoutai-je, dites-lui qu'il m'envoye chercher tout à l'heure : que la chose presse, & qu'il y va même de sa vie. Le Capitaine reçut l'avis que je lui faisois donner comme un artifice dont je me servois pour regagner ses bonnes grâces, & tâcher de rentrer au service de son neveu ; & s'il vouloit bien m'entendre, ce ne fut que pour me faire encore maltraiter, si ce que j'avois à lui dire ne méritoit point qu'il m'écoutât. Il me fit donc appeler, & je lui découvris tout. Je lui indiquai l'endroit où étoient les armes, & lui nommai les principaux Auteurs du complot, à la tête desquels je n'oubliai pas de placer mon bon ami Soto, à qui je me croyois redevable des coups de latte qui
m'avoient

P R É F A C E.

perdu. Au lieu qu'une instruction laconique, ne faisant que donner matière à des réflexions, laisse aux Lecteurs le secret plaisir de les faire.

Aleman a donc trop chargé de moralitez son Guzman d'Alfarache. Pour surcroît d'ennui, M^r. Bremont qui l'a traduit, les a encore augmentées. Sur-tout dans les endroits qui regardent les Gens de Justice; il ne finit point. Quand il tient, par exemple, un Juge ou un Greffier, il ne les lâche point qu'il n'en ait dit tout le mal qu'on en peut penser. Mais il faut le lui pardonner : on sçait qu'il a fait sa Traduction dans les Prisons d'Hollande : Un Prisonnier s'égaye volontiers aux dépens de ces Messieurs, cela le soulage. Il n'est donc pas étonnant que les trois quarts & demi du monde, perdant patience en lisant cet Ouvrage, demeurent dégoûtés d'un Livre qui deviendrait plus utile & plus amusant, si, sans lui rien ôter de ce qu'il a de solide, on pouvoit le dépouiller de son air dogmatique.

C'est ce que j'ai voulu essayer après avoir été excité à ce travail par plusieurs Personnes d'esprit, qui m'ont enfin déterminé à l'entreprendre, en m'assurant que je ferois plaisir au Public de lui donner une Traduction de Guzman d'Alfarache, pur-

P R É F A C E

gée des moralitez superflues. Il m'a fait pour cet effet abréger , ou même retrancher les écarts de morale qui font perdre de vûe le Héros ; M^r. Bremont auroit bien dû nous les ôter ; mais il aimoit trop lui-même le verbiage pour pouvoir le résoudre à nous rendre ce service ; car ce n'étoit pas un Traducteur assez timide pour respecter ce qui lui auroit déplû dans son Original ; comme on le peut voir par la Préface où il s'aplaudit des changemens qu'il a faits. *J'ai*, dit-il, *passé le rabot sur plusieurs choses , & ajouté de petites façons , qui , sans vanité , n'ont pas gâté l'Ouvrage. Ce n'est pas une petite affaire , que d'un habit à l'Espagnole , en faire un à la Française , & sur-tout d'un habit vieux.*

Il est constant que la différence des génies des deux Nations peut justifier une grande partie des licences qu'il a prises. Sa Traduction n'auroit pas été supportable , si elle eut été littérale. Aussi ne l'est-elle point du tout ; & au lieu de ce qu'il a dit , il devoit plutôt dire qu'il a coupé en plein drap. Examinons en quoi consistent *ces petites façons* qu'il se sçait si bon gré d'avoir ajoutées à son Original. Premièrement , il s'écarte presque à tout moment du texte , pour y faire des supplémens , qui sont , à la vérité , quelquefois si nécessaires , qu'il faut
lui

P R É F A C E.

On en croit ce Valdès, lorsqu'elle parut pour la première fois en Espagne, elle fut reçûë si favorablement, qu'on apella par excellence son Auteur, le *divin Espagnol*. Il en a été fait depuis ce tems-là vingt-six éditions. Elle a été traduite en Italien, en François, en Allemand, & elle n'a guère moins plû dans toutes ces Langues que dans la sienne. Il ne faut pas s'en étonner : Tous les Romans de cette espèce, pour peu qu'ils ayent de sel & de gayeté, ont ordinairement une aprobation générale.

D'où vient cela ? C'est que les faits qu'ils contiennent, sont des tableaux de la vie civile, des Portraits qui corrigent sans qu'on s'en aperçoive, en offrant aux yeux des images, qui, passant dans l'ame, y font plus d'impression que n'en pourroient faire tous les préceptes de la morale. En un mot, ils instruisent par l'exemple ; & *instruire ainsi*, comme dit si joliment M^r. Dacier, * *c'est la fine fleur de la Philosophie*.

Véritablement, il y a dans l'Histoire de Guzman d'Alfarache beaucoup d'instructions de cette nature-là. Tantôt par la peinture fidelle d'une action humaine, on vous avertit en vous divertissant que vous ne sçauriez

* Mr Dacier dans ses Remarques sur la Satire IX. du Livre I. d'Horace.

P R É F A C E.

ſçaurez être trop en garde contre les femmes, & tantôt dans un caractère ridicule vous vous voyez comme dans un miroir. Mais l'Auteur devoit s'en tenir à ces Leçons ingénieufes, que Perſe appelle parfaitement bien *une * règle qui trompe*, & ne pas couper à tout moment le fil des aventures de ſon Héros, pour ſe jeter dans de longues déclamations contre les mœurs. D'où il arrive que la plûpart des Lecteurs qui veulent ſuivre l'Avanturier, voyant qu'il s'arrête à chaque pas pour leur faire eſſuyer un Sermon, l'abandonnent comme un babillard qui les fatigue & les ennuye, malgré tout ſon eſprit & la vivacité de ſes cenſures.

Il me ſemble qu'un pareil Précepteur de morale, quoiqu'en puiſſe dire Alphonſe de Barros ſon ami, n'eſt pas un de ces habiles Peintres qui cachent leurs Leçons ſous des ombres, & que ce n'eſt point de cette façon qu'Horace veut qu'on mêle l'utile avec l'agréable. *Quidquid præcipies, eſto brevis*, dit ce grand Poète. Que vos Diſcours inſtructifs ſoient courts; autrement on ne les retiendra point. *Omne ſupervacuum pleno de pectore manat*. Tout ce qu'il y a de trop s'écoule. C'eſt autant de bien perdu.

* *Fallere ſolers regula*. Perſe. Sat. V.

m'avoient été donnez avec si peu de justice.

Le Capitaine après avoir ouï mon rapport , qu'il ne jugea pas indigne de son attention , fit mettre sous les armes fort prudemment tous les Soldats le long de la Galère. S'étant par ce moyen rendu Maître des Conjurez , il commença par faire visiter les endroits où je lui avois dit que leurs armes étoient cachées. Il les y trouva , & ne pouvant plus douter de la vérité de la Conjuraton , il ordonna qu'on se fassit des Chefs , à qui les tourmens firent tout avouer. Soto fut mis en quatre quartiers par quatre Galères , aussi bien qu'un de ses camarades. On décima les autres , dont deux furent pendus , & on coupa le nez à tout le reste. Soto avant sa mort confessa que c'étoit lui qui avoit conseillé de cacher l'affiette & volé le cordon du Chevalier.

Lorsque les Conjurez eurent été punis , le Capitaine fit l'éloge de mon zèle & de ma fidélité. Il ne pouvoit assez admirer le généreux sentiment qui m'avoit fait sacrifier le plaisir de la vengeance au Service du Roi. Ensuite il me demanda publiquement pardon de son injustice ; & m'ayant lui-même ôté mes fers , il me dit que j'étois libre , & que je sortirois de la Galère
aussi-tôt

